


A. LECONTE,
Pharmacien
de 1re classe,
A ISSOUDUN.



ŒUVRES
DE
M. PALISSOT.

TOME QUATRIEME.

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
M. PALISSOT.

TOME QUATRIEME

CONTENANT LES MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE NOTRE LITTÉRATURE, DEPUIS FRANÇOIS Ier JUSQU'A NOS JOURS.



A LIEGE;

Et se trouve à PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN, Libraire, rue du Petit-Lion, Fauxb. S. Germain.

M. DCC. LXXVIII.

AVIS
DES ÉDITEURS.

NOus connaiſſons peu de Livres à qui l'on puiſſe appliquer plus convenablement qu'à celui-ci le vers d'Horace, ſi connu :

Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci,

Et cependant l'Auteur ne l'avait d'abord entrepris que pour ſon uſage particulier. Mais il s'eſt tellement proportionné dans cet Ouvrage à tous les ordres de Lecteurs, qu'en croyant ne travailler que pour lui-même, il n'a rien fait peut-être dont l'utilité générale ait été plus promptement reconnue, & plus univerſellement applaudie.

Les gens du monde qui ſe contentent de jetter ſur la Littérature un coup d'œil ſuperficiel, mais qui veulent paraître avoir approfondi ce qu'ils n'ont qu'effleuré; les femmes qui ont la même légéreté & les mêmes prétentions; les jeunes gens dont le goût a beſoin d'être éclairé de bonne heure, & de ſe précautionner contre les faux principes, ont trouvé, dans ces Mémoires, le degré d'inſtruction le

plus convenable à leur portée : tandis que les gens de Lettres, plus accoutumés à réfléchir, ont été ſurpris non-ſeulement d'y trouver leurs propres Obſervations, mais des lumieres inattendues qu'un Ouvrage élémentaire, tel que celui-ci, ne ſemblait pas leur promettre. Auſſi c'eſt une des ſources avec laquelle quelques-uns d'eux ſe ſont le plus familiariſés. Il eſt vrai qu'ils n'en approchent que d'une maniere détournée & myſtérieuſe, ſoit pour ne pas trahir le commerce qu'ils ont avec l'Auteur, ſoit pour ſe diſpenſer de la reconnaiſſance en lui dérobant les idées dont ils ſe parent. Mais c'eſt préciſément dans la Littérature que la loi de Sparte eſt le plus en vigueur : les voleurs mal-adroits y ſont toujours punis ; & le Public, plus clairvoyant que ces Meſſieurs ne penſent, a plus d'une fois ſouri de leurs larcins.

Notre Edition a ſur toutes les autres l'avantage d'être augmentée de plus d'un tiers, & l'Auteur nous autoriſe à déclarer qu'il a revu ces Mémoires pour la derniere fois. Jamais il ne s'était propoſé de donner une grande étendue à la nomenclature de ce Volume, & perſonne n'eſt en droit de lui reprocher des omiſſions qu'il a faites volontairement, ou pour ne pas charger ſon Ouvrage d'une abondance ſtérile, ou pour ne pas s'expoſer à juger témérairement

des Auteurs ſans les avoir ſuffiſamment étudiés.
» J'ai fait, dit-il, dans la Lettre qui va ſuivre,
» un choix de pure fantaiſie, & je n'ai parlé
» que des Ecrivains ſur leſquels il m'a ſemblé
» que je trouverais à dire quelque choſe qui
» valut la peine d'être écrit."

Ce n'eſt point ici, comme lui-même l'obſervait ailleurs, une de ces compilations alphabétiques que l'ignorance & la facilité de les rédiger ont rendu ſi communes; c'eſt le travail de pluſieurs années; c'eſt une galerie de portraits où l'on s'eſt attaché principalement à ſaiſir le caractere original des perſonnages qu'elle repréſente. Nous ſommes accablés de faiſeurs de Dictionnaires, & l'on ne voit pas qu'un ſeul de ces compilateurs ait même eſſayé de peindre le génie. Cette entrepriſe était trop évidemment au-deſſus de leurs forces, & n'appartenait qu'à un homme dont les talens reconnus pouvaient mériter la confiance publique.

Quelques gens de Lettres ont reproché à ces Mémoires trop de ſévérité, mais ils avaient leurs raiſons pour en penſer ainſi, & l'Auteur qui n'attend ſon jugement que de la poſtérité, craint encore qu'elle ne l'accuſe de trop d'indulgence à l'égard de ſon ſiecle.

LETTRE DE L'AUTEUR

A

MONSIEUR VERNES,

Miniſtre & Paſteur de l'Egliſe de Geneve.

JE vous envoie, mon reſpectable ami, mes Mémoires ſur la Littérature, puiſque vous en êtes curieux. Je n'ai rien à refuſer à un ami de vingt ans ; mais permettez qu'en même tems je vous expoſe les raiſons qui m'ont fait entreprendre cet Ouvrage.

J'ai voulu donner un eſſai de la maniere dont on aurait dû traiter, dans les Dictionnaires, les articles des Hommes célebres. J'ai conſulté tous ces Dictionnaires ſi multipliés aujourd'hui, & à l'exception de celui de Bayle qui m'inſtruit, tous les autres ne m'apprennent rien. La plupart des Ecrivains dont on y parle ont été, ou des Hommes fameux, ou de Grands Hommes, ou des Auteurs illuſtres ; voilà tout ce qu'on me dit, en termes vagues, ſans me

donner la moindre idée ni de leur physionomie littéraire, ni du caractere de leur génie. Ces Dictionnaires ressemblent à ces portiques de nos Eglises gothiques qu'on a surchargés de figures pesantes, inanimées, sans attitude, sans expression, & qui sembleraient toutes avoir été jettées dans un même moule.

J'apprends, dans ces prétendues archives de la Littérature, combien de fois un Ecrivain a été marié, combien il a eu d'enfans, les voyages inutiles qu'il a faits, les noms de ses généreux protecteurs, & quelquefois de ses tyrans. Je suis accablé de petits détails, & je ne sais rien de ce que je voudrais savoir.

Que j'apprenne, par exemple, mon cher ami, que vous avez été un très-digne Pasteur de l'Eglise de Geneve, un Théologien très-éclairé, qu'on a de vous de savans Ouvrages, dont on se contentera de m'indiquer les titres, & qu'ensuite on joigne à ces notions superficielles quelques anecdotes peu intéressantes de votre vie domestique, pourrai-je me flatter de vous bien connaître? Mais si l'on me dit qu'aux lumieres que suppose la Théologie, vous avez allié celles d'une Philosophie douce & sensible; que sans vous embarquer dans les disputes contentieuses du Dogme, vous vous êtes contenté, en respectant les objets de la Foi, d'annoncer à vos

ſemblables la Morale Evangélique dans toute ſa pureté; cette Morale conſolante, ámie de la paix, qui ne tend qu'au bonheur des hommes, qui les invite à l'indulgence les uns envers les autres, & qui peut ſeule développer ce grand principe de perfectibilité que le Créateur a mis en nous, pour nous élever juſqu'à lui : ſi l'on me dit que vous annonciez ces vérités avec l'éloquence du cœur, avec cette onction ſi rare qui eſt le don du ſentiment, la qualité diſtinctive d'une ame pénétrée de ſes devoirs, & moins occupée à définir la vertu qu'à la pratiquer : ſi l'on me dit enfin que dans vos troubles civils, uniquement affecté des dangers de votre Patrie, on vous à vu dans un égal éloignement de toutes les factions, Citoyen ſans autre paſſion que celle du bien public, employer tous vos talens à concilier les eſprits, & libre de toute crainte, de toute politique, de tout intérêt, n'appliquer tous vos ſoins & l'aſcendant de votre miniſtere qu'à prévenir le naufrage de la République, certes alors on m'aura donné une idée de votre caractere; & en vous rendant la juſtice qui vous eſt dûe, on donnerait, en même tems, un exemple utile à vos Concitoyens. On leur ferait ſentir que tout ſentiment perſonnel doit céder à l'amour de la Patrie; que toute diviſion eſt funeſte, & ne peut qu'entraîner la

ruine de l'Etat ; & que lorſqu'il s'agit d'un intérêt ſi preſſant, tout eſprit de parti doit diſparaître. En leur rappellant fortement l'idée de leur bonheur paſſé, on les porterait, peut-être, à abolir juſqu'au ſouvenir de ces dénominations odieuſes, de *Négatifs*, de *Repréſentans*, & l'on ne verrait plus à Geneve que de vrais Citoyens. Pardonnez-moi, mon ami, cet écart de mon cœur. Il y a long-tems que j'ai reçu dans votre Patrie des marques de bienveillance qui me la rendront toujours chere. Votre amitié ſeule m'eût inſpiré ce ſentiment ; mais d'ailleurs, pour s'intéreſſer au ſort de Geneve, il ſuffit d'avoir le goût des ſciences, l'amour des lettres, des talens & de la liberté.

Je vous ai ſuffiſamment expliqué ce que je deſirerais d'apprendre dans la vie des Hommes célebres, qui ont mérité l'attention de leur ſiecle & de la poſtérité. C'eſt ce qui m'a fait naître l'idée de tâcher de caractériſer moi-même quelques-uns de nos illuſtres morts, & de ſuppléer, à leur égard, à l'inſuffiſance de nos Dictionnaires.

D'autres motifs m'ont engagé à parler des Auteurs vivans. Le premier de tous eſt le plaiſir d'être juſte envers ceux de mes contemporains qui ont ſoutenu la gloire de la Nation par de bons Ouvrages. Le ſecond eſt l'envie

d'apprécier, ſans partialité, les Ecrivains mêmes dont j'ai pû bleſſer la vanité dans ma Dunciade. Au jugement de bien des Lecteurs, une plaiſanterie n'eſt pas une raiſon, & la Dunciade ne leur prouverait rien. Auſſi, dans mes Mémoires Littéraires, j'ai preſque toujours ſacrifié le penchant qu'on me ſuppoſe pour la ſatyre au deſir d'être utile. J'ai motivé ſérieuſement ce que je penſe de pluſieurs Gens de Lettres. Sur des matieres auſſi indifférentes, je me ſuis cru libre de penſer à mes riſques, & cette liberté que je me ſuis donnée, appartient évidemment à tout le monde. Autant que la faibleſſe humaine a pu me le permettre, je me ſuis défendu de toute prévention, même contre mes plus grands ennemis. Si j'ai été quelquefois un peu trop ſévere à l'égard de certains Auteurs qui me paraiſſent avoir plus de réputation que de mérite, ce ſont les meilleurs Ecrivains du ſiecle de Louis XIV, qui m'ont rendu plus difficile que je ne voudrais l'être. Il me ſemble que ce n'eſt point à ceux qui poſſedent des tréſors, de ſe paſſionner pour de petites fortunes. Les arts d'agrément n'étant qu'un luxe, je crois avec Boileau,

. . . . . . que ſur le mont ſacré
Qui ne vole au ſommet, tombe au plus bas degré.

&, comme vous le lirez dans mes Mémoires, que quiconque n'enrichit point la Littérature, l'appauvrit.

Je m'attends bien, mon ami, que malgré les précautions que j'ai prises, les Beaux Esprits de nos jours ne manqueront pas de m'accuser de partialité; mais ce n'est point à eux, c'est à la postérité de me juger; c'est aux étrangers, c'est, sur-tout aux jeunes gens, qui n'ayant encore épousé aucun parti, n'en sont que plus capables d'apprécier avec équité la justesse de mes observations.

Nous avons tous notre chimere. La mienne, je vous l'avoue, serait de voir renaître dans tout son éclat, notre gloire littéraire. Ne pouvant moi-même augmenter cette gloire par mes Ouvrages, je tâche du moins de montrer le but; & si je l'éleve un peu trop haut, c'est qu'il me semble que l'Etat n'a déjà que trop de Citoyens oisifs, & qu'on ne devrait souffrir dans la carriere des Lettres que ceux qui peuvent véritablement l'honorer. J'ai été flatté de l'espoir de rendre le ridicule utile à ma Patrie. Eh! dans quel tems, mon ami, ce ridicule pouvait-il être mieux employé? Vous êtes témoin de l'anarchie déplorable à laquelle notre Littérature est réduite. Vous voyez la scene de Corneille & de Moliere pro-

fanée, & la consomption s'introduire en France par ces tristes Drames imités de l'Anglais, que les Anglais eux-mêmes sont pourtant bien éloignés de comparer aux bonnes Pieces de leur Shakespear, ou de leur Vicherley. Vous voyez de prétendus Philosophes, que l'on n'estime plus gueres que dans quelques sociétés de Paris, s'élever avec une orgueilleuse ignorance contre tous les principes qui nous distinguent des Nations barbares, couvrir du masque de la vertu la licence la plus odieuse, briser tous les liens de la société, sapper tous les fondemens de la morale, écrire enfin des libelles en parlant de tolérance & d'humanité. Vous voyez... mais il est, dans ce siecle surchargé de prétentions & de ridicules, des abus sur lesquels on ne doit s'arrêter que légérement, dans la crainte de paraître licentieux soi-même. Ce sont ces abus si multipliés qui me font dire avec Juvenal :

Difficile est satyram non scribere, nam quis ineptæ
Tam patiens gentis, tam ferreus ut teneat se?

Avouez cependant que ce n'est pas pousser la passion trop loin, que de n'en faire que rire.

Adieu, mon cher ami. En lisant mes Mémoires, vous remarquerez bien qu'ils ne sont

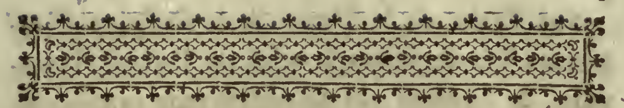
véritablement qu'un essai de ce qu'on aurait dû faire. J'ai remonté jusqu'à François Premier, mais les seuls Gens de Lettres entraient dans le projet de mon Ouvrage, & je n'ai parlé que d'un très-petit nombre de Savans. Parmi les Gens de Lettres même, j'ai fait plutôt un choix de fantaisie, que je ne me suis astreint à n'omettre aucun de ceux qui auraient pu me fournir des observations intéressantes. Je me suis rappellé de mémoire, les Auteurs sur lesquels il m'a semblé que je trouverais à dire quelque chose qui valût la peine d'être écrit. Je ne me suis pas imposé plus de gêne pour les Auteurs vivans. Il en est pour qui j'ai le plus grand respect, & dont je n'ai rien dit, ou parce qu'ils ne se sont pas présentés à mon souvenir, ou parce que je ne me suis pas cru capable de les apprécier. Il en est d'autres que je n'estime point, & dont il m'a été plus facile encore de me taire. Le mérite des Ecrivains que je me suis permis de juger, a presque toujours déterminé l'étendue de leur article. Vous imaginez bien que les imitateurs, par exemple, ne tiennent pas autant de place que leurs modeles. Tous les Grands Hommes ont fait des éleves plus ou moins estimables; mais ceux de ces éleves qui n'ont eu que le

talent de bien imiter, n'appartiendront jamais à la claſſe des hommes de génie.

Mandez-moi ce que vous aurez penſé de ces Mémoires, mandez-le moi, dis-je, à la Génevoiſe & ſans compliment. Continuez d'être un digne Paſteur, un vertueux Citoyen, un Pere tendre, un heureux Mari; & puiſque dans nos vœux il doit toujours entrer quelque ſentiment d'intérêt perſonnel, aimez-moi comme vous ſavez que je vous aime.

A Argenteuil ce 25 Juillet 1769.





MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE NOTRE LITTERATURE, DEPUIS FRANÇOIS PREMIER JUSQU'A NOS JOURS.

A.

ABBADIE (Jacques) né en Béarn, en 1654, mort en Angleterre en 1727. Son livre intitulé *l'Art de ſe connaître ſoi-même*, plein de la meilleure philoſophie, & de recherches profondes ſur les ſources de la Morale, prouve, malgré l'orgueil de nos prétentions, que le véritable eſprit philoſophique n'a pas été moins commun dans l'autre ſiecle que dans le nôtre, & qu'à cet égard même, ce ſiecle qu'on voudrait envain rabaiſſer, eſt encore celui du génie.

Son Traité *de la Vérité de la Religion Chrétienne*, très-ſupérieur à celui de l'Abbé Houteville, & à toutes ces apologies trop prodiguées d'une Religion dont le plus beau triomphe eſt de ſubſiſter par ſes propres forces, paſſait pour un excellent ouvrage dans le tems où la philoſophie, loin de rougir du Chriſtianiſme, lui ſuſcitait encore pour défenſeurs des hommes tels que Paſcal, Newton, Clarke, Locke, &c. Fontenelle, après avoir lu ce Traité, reconnaiſſait que la Religion Chrétienne avait ſes preuves.

Ce ſerait un effort digne de la nouvelle philoſophie, & qu'elle devrait avoir tenté depuis long-tems, que de leur oppoſer enfin une réfutation ſérieuſe & méthodique. On eſt étonné de voir ſes proſélytes, au lieu de ſe réunir, & d'eſſayer du moins une attaque réguliere contre un écrivain tel qu'Abbadie, ſe diſperſer, pour ainſi dire, en troupes légeres, & ſe borner à de ſimples eſcarmouches. Il eſt vrai que pour engager le combat, il faudrait renoncer aux plaiſanteries, aux objections vagues, ſe renfermer dans l'état de la queſtion, embraſſer l'ouvrage entier, battre en ruines ſes preuves par une ſuite de raiſonnemens qui en fiſſent ſentir l'illuſion, & mettre à la place de la Morale Evangélique un nouveau Code plus ſalu-

taire, plus consolant, plus utile au genre-humain. Jusques-là, nous ne voyons pas que la nouvelle philosophie puisse se prévaloir du moindre avantage, ni que le livre d'Abbadie ait rien perdu de sa réputation.

Ce n'est point assez de dire, sans le prouver, que cet Ecrivain soit mort fou, ce qui ne prouverait rien encore; il faut lui répondre, & surtout ne pas chercher, dans ses derniers ouvrages, un malheureux subterfuge pour éluder la force des premiers. On sait qu'Abbadie, déjà vieux, eut la même faiblesse que Newton, & que sa raison parut faire naufrage dans un Commentaire sur l'Apocalypse; mais c'est le sort de presque tous ceux qui n'ont pas craint de sonder les profondeurs de ce livre impénétrable; & de ce qu'un grand homme, dans un accès de fievre, aura eu quelques instans de délire, on ne peut rien en conclure contre les preuves de génie, qu'il a données dans son état naturel.

Abbadie fut un de ces français, qui, à la révocation de l'Edit de Nantes, porterent loin de leur patrie des talens qu'elle regrette encore, & qui répandirent en Europe cet esprit de lumiere dont les progrès ont été si rapides depuis la fin du dernier siecle.

Nous rendons cette justice à ces hommes

célebres, & parce qu'elle leur eſt dûe, & pour venger leur mémoire de l'ignorance audacieuſe avec laquelle on a parlé de la plûpart d'entr'eux dans un Livre qui parut, il y a quelques années, ſous le titre des *trois ſiecles de notre Littérature.*

Les noms des Du Moulin, des Blondel, des Bochard, des Jacquelot, des Baſnage, des Beauſobre, &c., ſeront toujours reſpectables pour quiconque aura été à portée de ſe familiariſer avec leurs ouvrages. Si, par la fatalité des circonſtances, quelques-uns de ces excellens eſprits ont été entraînés dans les diſputes épineuſes des controverſes, on peut en gémir ſans doute, & regretter un tems qu'ils auraient mieux employé aux progrès de nos connaiſſances. Mais dans ces controverſes même, qui ne ſont pas ſans intérêt pour nous, puiſqu'enfin l'on y traite des points fondamentaux de notre Religion, ils ont déployé une vigueur de raiſonnement à laquelle, malgré la diſparité d'opinions, nous ne pouvons refuſer l'admiration qu'elle mérite, & dont, à l'égard de quelques-uns d'eux, Boſſuet lui-même ne ſe croyait pas diſpenſé.

C'eſt donc avec juſtice que nous avons été révoltés de la maniere indécente dont l'Auteur des *Trois Siecles* a parlé de ces hommes eſtimables,

mables, & de leurs Ouvrages qu'il ne connaît pas. C'eſt avec la même ignorance qu'il a cru caractériſer les Ecrivains les plus célebres de Port-Royal, M. Duguet, entre autres, à qui il reproche de l'*âcreté*, tandis que perſonne n'a moins connu l'aigreur que ce pieux ſolitaire, & n'a écrit dans un genre plus oppoſé à l'eſprit polémique. Mais le comble du ridicule pour ce compilateur, qui ſe permet de traiter d'obſcurs des hommes du premier mérite, c'eſt d'avoir employé la plus grande partie de ſon ouvrage à tirer du néant des Auteurs inconnus, & dont les noms ne ſe trouveraient qu'à peine ailleurs que dans ſon Catalogue. On eſt étonné de les y voir célébrés en apprenant leur exiſtence, & rien ne fait mieux ſentir ce qu'on doit penſer de leur panégyriſte; mais, pour l'honneur de la nation, on ne peut trop ſe preſſer de prévenir les étrangers que cette miſérable compilation des *Trois Siecles*, ſoutenue un moment par l'eſprit de parti qui avait préſidé à ſa rédaction, eſt enfin tombée dans un mépris dont elle ne ſe relevera jamais.

Cette digreſſion qui n'eut point trouvé ſa place ailleurs, parce qu'Abbadie eſt peut-être le ſeul théologien proteſtant dont nous aurons occaſion de parler, nous a paru néceſſaire pour

faire connaître le peu de cas que nous faisons d'un Ouvrage dont l'Auteur semble n'avoir eu d'autre but que de travestir ces Mémoires, & pour manifester la disposition où nous sommes d'honorer le mérite sans aucune acception ni de personne, ni de parti.

ABLANCOURT (Nicolas Perrot, Sieur d') de l'Académie française, quoique protestant, l'Edit de Nantes n'ayant pas encore été révoqué ; né en 1606 à Châlons sur Marne, mort à Ablancourt en 1664.

Il s'est rendu utile par ses traductions très-estimées de son tems, & qui méritaient de l'être parce qu'il écrivait avec élégance. On lui pardonnerait les infidélités fréquentes qu'il a faites au sens de ses originaux, s'il eut mieux saisi leur caractere, s'il eût été nerveux & concis avec Tacite, enjoué avec Lucien, &c. Mais alors on accumulait les traductions, dont on sentait la nécessité, sans imaginer qu'il fallût changer de maniere à chaque Auteur qu'on se proposait de faire passer dans notre langue. Dacier traduisait Horace laborieusement & pesamment, comme il eut traduit les Aphorismes d'Hippocrate. On tâchait d'être fidele à la lettre qui tue, sans s'occuper de l'esprit qui vivifie. Notre siecle infiniment moins fécond que le

précédent en ouvrages de génie, paraît l'emporter du côté des traductions. Celles de Térence par M. l'Abbé le Monnier, des Géorgiques par M. l'Abbé de Lille, de Juvénal par M. Duſſaux, du Taſſe par M. le Brun, ſont très-ſupérieures à toutes celles que nous connaiſſions : il en eſt même qui ne ſont pas éloignées de la perfection des Originaux.

ALEMBERT (Jean le Rond d') de l'Académie Françaiſe & de celle des Sciences. Il paſſe pour un des plus fameux Géometres de l'Europe, & ſous ce rapport, il ſerait abſolument étranger à nos Mémoires. Un Poëte eſt rarement à portée de calculer le mérite d'un Géometre, mais il eſt plus rare encore qu'un homme habitué au Compas ſoit capable de ſentir les beautés de la Poéſie. Paſcal lui-même a prouvé combien on s'égare lorſqu'on veut juger d'un art qu'on n'entend point, & M. de Voltaire l'en a repris avec raiſon. Ce grand exemple devait engager M. d'Alembert à prodiguer moins ſes réflexions ſur la Poéſie dans ſes Mêlanges de Littérature.

Depuis la premiere édition de nos Mémoires, nous avons relu ſcrupuleuſement ces Mêlanges. Nous ſavons qu'en partant du principe ſévere, que tout ce qui n'ajoute pas infiniment

à la réputation d'un homme célebre, doit être à-peu-près regardé comme nul, quelques esprits difficiles prétendent que M. d'Alembert pouvait se dispenser, pour sa gloire, d'allier la Littérature aux Sciences exactes; mais ce jugement nous paraît trop rigoureux.

Si les productions de cet Ecrivain n'annoncent pas toujours un grand caractere, si l'on y trouve plutôt la finesse & les vues délicates du bel esprit métaphysicien, que les idées mâles & profondes du génie, si sa maniere enfin n'est souvent qu'une copie trop étudiée de celle de M. de Voltaire, on ne peut cependant lui refuser le mérite, très-rare de nos jours, pour un Philosophe, d'avoir écrit avec clarté, & sans dénaturer, comme tant d'autres, l'élegante simplicité de notre langue. Nous redisons encore (ainsi que nous l'avions dit dans notre édition précédente) que ses Réflexions sur l'abus de la critique en matiere de Religion, & sur-tout son Essai sur les Gens de Lettres, sont les ouvrages d'un homme de beaucoup d'esprit, & qui a bien mérité de la Littérature, en parlant d'elle avec une décence noble & courageuse.

M. d'Alembert, d'ailleurs, se retranchera toujours avec avantage dans la réputation distinguée qu'il s'est faite dans les sciences exactes. On sait qu'il a enrichi le Dictionnaire Ency-

clopédique d'une Préface très-eſtimée, & de pluſieurs articles qui lui ſont honneur; mais, quoiqu'il ait été ſecondé par des mains habiles, ce grand monument eſt demeuré fort au-deſſous des eſpérances faſtueuſes que l'on en avait données. Une des principales cauſes de l'imperfection de ce vaſte Ouvrage, c'eſt qu'il a eu trop de coopérateurs d'un mérite trop inégal. De cette biſarre aſſociation du génie, du bel eſprit & des talens les plus médiocres, il ne pouvait réſulter qu'un mauvais enſemble.

ALLAINVAL (l'Abbé Léonor Soulas d') On doit l'ajouter à la liſte trop nombreuſe des gens de Lettres qui ont vécu dans l'infortune. Malheureux juſques dans ſes derniers momens, il fut tranſporté d'une maiſon de finance où il dinait, à l'Hôtel-Dieu où il mourut d'une attaque d'apoplexie. S'il eut prévu cette fin tragique, il eut peint dans ſa Comédie de *l'Embarras des Richeſſes*, l'affreuſe propriété qu'elles ont d'endurcir les cœurs, & ſa piece n'en eut été que plus morale. Cette Comédie, & celle qu'il a intitulée *l'Ecole des Bourgeois*, ne ſont pas ſans mérite : toutes deux ſont reſtées au théâtre.

AMYOT (Jacques) né à Melun en 1513.

Il y a plus de deux cens ans qu'il a écrit, & cependant on préfere encore avec justice sa Traduction de Plutarque à toutes celles qui ont paru jusqu'à nos jours. Cet Ouvrage fut une époque pour notre langue. A l'ancienne rudesse, Amyot substitua la douceur, la naïveté; & son style, quoique très-simple, n'est dépourvu, ni d'élegance, ni de graces. La langue a acquis depuis plus de force, plus de noblesse, plus d'harmonie; mais tant que l'ingénuité aura de quoi plaire, cette Traduction de Plutarque, & celle de la Pastorale, connue sous le titre de Daphnis & Chloé, rendront la mémoire d'Amyot précieuse à toutes les personnes d'un goût délicat.

On doit mettre cet Ecrivain dans le petit nombre de ceux pour qui la Littérature n'a pas été une profession stérile. Abbé de Bellozane sous François I, Précepteur des Enfans de France sous Henri II, Evêque d'Auxerre & grand Aumônier sous Charles IX, enfin décoré de l'Ordre du Saint-Esprit sous Henri III, il mourut en 1593 chargé de gloire & d'honneurs.

Par une fatalité bien étrange, le siecle de François I, fut à la fois, un siecle de politesse & de barbarie. La plûpart des Savans, contemporains d'Amyot, furent, ou magnifique-

ment récompenſés, ou les victimes des bûchers allumés par le fanatiſme.

ARNAUD (Antoine) Docteur de Sorbonne, né à Paris en 1612, d'une famille féconde en perſonnages diſtingués, mort à Bruxelles en 1694. On lui donna le nom de grand dans le ſiecle du génie, & il en était d'autant plus digne qu'il fut perſécuté. Santeuil, Racine, Boileau, lui firent des épitaphes. Ce dernier, ſurtout, n'en parlait qu'avec enthouſiaſme, ce qui était une marque de l'élévation de ſon ame, car il n'ignorait pas que ce Docteur avait encouru la diſgrace de Louis XIV. Il ſemblait n'être jaloux que d'apprendre à la poſtérité qu'il avait mérité l'eſtime de cet homme célebre, à la fois, comme théologien, & comme philoſophe.

Arnaud (*dit-il*,) le grand Arnaud fit mon apologie. Son ouvrage immortel n'eſt pas celui de la Perpétuité de la foi, dans lequel il combattit le Miniſtre Claude, ſans le perſuader; mais c'eſt l'Art de penſer, par lequel il a perfectionné la raiſon humaine.

ARNAUD (l'Abbé) de l'Académie françaiſe & de celle des inſcriptions, né à Carpentras. Il s'eſt diſtingué parmi le petit nombre de ſavans qui ont conſervé dans ce ſiecle ſuperficiel

le goût de la véritable érudition ; mais avant que l'Académie l'eut civilisé, il conservait un peu de ce style sauvage & amer qu'on a reproché tant de fois aux anciens savans. On peut en juger, du moins, par cette sortie violente qu'il s'est permise contre la nouvelle philosophie en écrivant à un Journaliste, & qui semble plutôt inspirée par le zele d'un habitué de paroisse, que par le sentiment délicat d'un homme du monde, qui ne peut souffrir ni les réputations usurpées, ni les charlatans.

» Il est singulier, disait M. l'Abbé Arnaud » dans une lettre adressée à M. Fréron, que ce » soit du sein de la République des Lettres que » partent aujourd'hui les traits les plus funestes » à la tranquillité de l'Etat. Presque tous nos » Ecrivains s'érigent en législateurs, & détour- » nent *effrontément* le respect qui est dû à la » sainteté des loix, pour en revêtir *leurs délires* » *& leurs extravagances* ; & ces hommes se » disent conduits par la vérité ! Philosophes *pe-* » *tits* & superbes, qu'a-t'on à faire de vos re- » cherches & de vos observations ?... le pu- » blic commence à s'appercevoir que ces hom- » mes qu'il admirait sans les connaître, ou plu- » tôt parce qu'il ne les connaissait pas, ne sont » parvenus à se croire véritablement grands » qu'à force de se persuader que tout ce qui

» n'eſt pas eux eſt *petit.* Les moyens dont ils
» ſe ſervent pour ſurprendre l'eſtime ont été
» pénétrés, & ils ſont couverts de l'humiliation
» & du mépris dans lequel ils voulaient faire
» tomber ce qu'il y a de plus reſpectable & de
» plus ſaint. Ils gémiſſent ſur les ruines du goût
» & de la raiſon, & ils écrivent des ouvrages
» inſenſés; ils déplorent les abus, & pour les
» détruire ils ébranlent les principes ſacrés aux-
» quels les abus ſont néceſſairement liés; ils ſe
» vantent d'étendre la carriere des Sciences &
» des Arts, & ils renverſent toutes les limites
» que la ſageſſe de nos ayeux leur avaient
» aſſignées; & ils ſe diſent philoſophes! & on
» l'a cru quelque tems! Avant que le livre de
» l'Eſprit parût, on eut grand ſoin de prévenir
» le public, & l'on n'oublia rien pour lui per-
» ſuader qu'il fallait mettre cet ouvrage en re-
» gard avec l'Eſprit des loix. C'était compa-
» rer la hutte du ſauvage aux monumens éter-
» nels de l'Egypte. M. H.... a travaillé, dit-
» on, vingt ans à ce traité. M. H.... s'eſt donc
» appliqué pendant vingt ans, à dégrader le
» principe de toutes les actions humaines, à
» empoiſonner toutes les ſources de la Morale,
» à diſſoudre, en un mot, tous les élémens de
» la ſociété. Fallait-il tant de travail & de tems
» pour ne rien dire que de dangereux, ſans

» jamais rien dire de neuf, pour réchauffer des
» ſyſtêmes qui, s'ils avaient dû faire fortune,
» l'auraient faite il y a deux mille ans, puiſ-
» qu'ils avaient été préſentés au peuple le plus
» inquiet & le plus libre qui fut jamais (les
» Grecs), pour ranimer enfin des opinions tou-
» jours confondues par la raiſon, toujours proſ-
» crites par l'autorité ? &c.

Il y a de bonnes choſes dans ce ſermon, quoique le ſtyle n'en ſoit pas académique; mais ce n'eſt point aſſez d'être zélé, il faut être judicieux : Or le Livre de l'Eſprit n'eſt point une hutte de ſauvage, & nous ne ſavons ce que c'eſt que ces monumens éternels de l'Egypte auxquels M. l'Abbé Arnaud compare l'Eſprit des Loix. Il eſt faux que le livre de l'Eſprit ne contienne rien que de dangereux, qu'on n'y trouve rien de neuf, enfin que ſon auteur n'ait écrit que pour empoiſonner : Ces déclamations ne ſont pas ſelon la ſcience.

AUBERT (l'Abbé Jean-Louis) né à Paris en 1731. Il a donné un volume de Fables, dans lequel on en trouve pluſieurs qu'on peut lire avec plaiſir, même après celles de la Fontaine, & ce n'eſt point un éloge médiocre. Il a ordinairement aſſez de goût pour qu'on ſoit étonné que dans une de ſes Fables, il ait choiſi

pour interlocuteurs un billet de Mariage & un billet d'Enterrement. Il ne faut qu'une bizarrerie de cette espece pour jetter du ridicule sur un Recueil. Mais il y a dans celui de M. l'Abbé Aubert, des sujets d'un choix plus heureux, & qui doivent faire excuser ceux dont l'invention a moins de mérite.

Il a mis en vers, d'après le Roman de la Fontaine, les Aventures de Psyché. Cet Ouvrage lui fait honneur, quoiqu'il y ait dans le Roman des détails bien supérieurs aux meilleurs endroits du Poëme. On ne peut disconvenir que cet Ecrivain ne soit facile, naturel, pur & correct, qualités d'autant plus estimables, qu'elles sont devenues plus rares. Nous pensons que M. l'Abbé Aubert devrait enfin quitter le personnage d'imitateur, qui ne donne jamais l'avantage d'être imité soi-même. Il pourrait essayer ses propres forces, & ne plus s'appuyer sur un modele avec qui toute comparaison ne saurait être que dangereuse.

AUBIGNAC (l'Abbé François Hédelin d') né à Paris en 1604, mort en 1696. La pratique qu'il croyait avoir du Théâtre, ne lui servit qu'à faire une Tragédie détestable, & à dire beaucoup d'injures au grand Corneille, qui en faisait de sublimes : tant il y a loin des regles

au génie ! ſon livre mérite encore d'être lû ; mais quiconque aura le germe des talens, en apprendra plus dans une Scene de Phedre, ou d'Iphigénie, que dans toutes les Poétiques.

Le Traité des Etudes de M. Rollin, les Réflexions ſur la Poéſie & la Peinture de l'Abbé Dubos, le Cours de Belles-Lettres de M. l'Abbé le Batteux, ſont des ouvrages bien plus utiles que celui de l'Abbé d'Aubignac, parce que tout le monde n'eſt pas obligé de faire des Tragédies, & que perſonne n'eſt diſpenſé d'avoir du goût. Ces livres contiennent les meilleurs Principes qu'on puiſſe donner aux jeunes gens ; ils ſont très-agréables encore quand on a le goût formé, parce qu'à tout âge on aime à ſe rappeller les Principes du beau & du vrai.

AUTREAU (Jacques) né à Paris, & mort dans la même ville en 1745. C'eſt ce *peintre Autreau toujours yvre*, dont il eſt queſtion dans les couplets fauſſement attribués à Rouſſeau, & c'eſt apparemment, dans un de ſes momens d'yvreſſe, qu'il avait compoſé contre ce poëte célebre l'impertinente chanſon ſi connue :

> Or écoutez, petits & grands,
> L'hiſtoire d'un ingrat enfant, &c.

Autreau était de la ſociété de Boindin, de la Motte, de Saurin, & ne pouvait par conſéquent aimer Rouſſeau. A l'âge de ſoixante ans, il commença de travailler pour le théâtre avec aſſez de ſuccès pour faire regretter que l'idée ne lui en fût pas venue plutôt. Il y a de la gaîté, du naturel & de la fineſſe dans ſa Comédie de *Démocrite prétendu fou.* Celle qui eſt intitulée la *Magie de l'Amour*, eut du ſuccès, & méritait d'en avoir par des traits pleins de naïveté & de graces. C'eſt un original qui a ſervi de modele à toutes ces petites pieces connues ſous le nom d'Erotiques, & qui a été copié mille fois. Ce ſont deux jeunes amans qui ignorent les mouvemens de l'amour, & qui le regardent comme l'effet d'un ſortilege. On reconnaît, dans cette ſituation, celles des *Enſorcelés*, de *Roſe & de Colas*, de *l'Amoureux de quinze ans*, &c. Nous nous rappellons d'avoir vu jouer à Mlle. Gauſſin le rôle de Sophilette, dans la Magie de l'Amour, avec ce charme inexprimable dont elle ſavait animer tous les rôles naïfs : charme dont perſonne n'a hérité ſur notre théâtre.

Les talens d'Autreau ne le conduiſirent point à la fortune. Il peignit le Cardinal de Fleury ſous l'emblême de l'homme cherché longtems,

& enfin trouvé par Diogene *) : cette flatterie ne l'empêcha pas de mourir aux incurables.

B.

BACULARD (François-Marie d'Arnaud de) né à Paris, vers la fin du dernier siecle, & non en 1709, comme on l'avait dit par erreur. Il dit lui-même dans la Préface de sa Tragédie de Fayel, que l'édition de ses Poésies en trois volumes, *n'est qu'un vrai chef-d'œuvre de sottises & d'impertinences.* L'aveu est modeste, mais il suppose beaucoup d'impartialité & de courage.

Pavillon s'est fait moins de tort par sa Métamorphose du Cu d'Iris en Astre, que M. d'Arnaud par l'Epître qu'il a adressée au Cu de Manon. C'est que la Piece de Pavillon ne paraît qu'un badinage auquel il n'attache aucune prétention, & que M. d'Arnaud, indépendamment

---

* Ce portrait dont l'idée était ingénieuse, donna lieu dans son tems à cette espece de Pasquinade

Eh quoi ! mon pauvre Diogene,
Après deux fois mille ans tu te mets hors d'haleine,
Pour chercher sur la terre un mortel accompli,
Et tu trouves enfin le Cardinal Fleuri ?
Te voilà, par ma foi, bien payé de ta peine !

de la paſſion qu'il a miſe dans ſon Epître, eſt revenu trop ſouvent à cette bagatelle, comme s'il eût eu peur qu'on ne l'oubliât.

Cet Auteur ſemble regretter à préſent le tems qu'il a perdu dans ſa jeuneſſe, à traiter les ſujets galans qui forment, en grande partie, le Recueil intitulé *Œuvres Diverſes de M. d'Arnaud*, & aujourd'hui ſous le nom de M. Baculard, il s'eſt dévoué à un genre ſombre & lugubre, dont il eſt flatté qu'on le regarde comme l'inventeur. Ses Eſſais en ce genre, ſont les Tragédies du Comte de Comminge & d'Euphémie, qui n'ont jamais été repréſentées. Il n'a pas pris garde que dans ces Pieces ſingulieres, il ſubſtituait l'horreur au pathétique. En effet, des cercueils, des foſſes entr'ouvertes, des oſſemens, des têtes de mort, tout cet appareil funéraire dont M. Baculard voudrait charger la ſcène, pourrait former ſans doute un ſpectacle horrible, dégoûtant même, mais qui ne ferait que mieux ſentir le défaut de génie d'un Auteur qui ne ſe croit tragique qu'avec de pareilles reſſources. L'éloquente douleur de Phedre, un ſeul vers d'Iphigénie porte dans l'ame des ſpectateurs un ſaiſiſſement bien plus terrible que tout cet attirail de foſſoyeurs, trop ſérieux pour une Parade, & trop ridicule pour une Tragédie.

Nous avons lu avec quelque ſurpriſe, dans

une feuille périodique qui parait depuis peu ſur les ſpectacles, un éloge, non du ſtyle de M. Baculard, mais de l'intérêt qu'il a ſu mettre dans ſes ouvrages dramatiques. A cet égard même les Auteurs de cette feuille ne balancent pas à lui accorder ſur nous une grande ſupériorité. Il eſt certain cependant que ni en ce genre, ni en aucun autre, nous n'avons jamais ſongé à lutter avec cet Ecrivain, & qu'on ne devrait pas s'étonner ſi dans nos Comédies on ne trouve pas le même intérêt qu'on croit appercevoir dans ſes drames. Nous avons mis, tout bonnement, la ſcene de nos pieces à Paris, & non, comme M. Baculard, dans des dortoirs ou des cimetieres. Ce poëte vaporeux & ſombre ſemble n'avoir eu que la prétention d'épouvanter; ce ne pouvait pas être la nôtre en faiſant des comédies, & nous n'imaginions pas que les Auteurs judicieux de cette feuille périodique duſſent comparer des choſes ſi peu comparables. Quoi qu'il en ſoit, nous avouons ſincérement que nous préférons encore les œuvres diverſes de M. d'Arnaud, aux productions lugubres de M. Baculard.

BALZAC (Jean-Louis Guez, Seigneur de) né à Angoulême en 1594, mort en 1654. Le pere de l'éloquence Françaiſe, comme Malherbe

herbe le fut de la Poésie. Avant lui Rabelais, Amyot & Montagne étaient à peu près nos feuls Ecrivains en profe. Leur mérite ne confiftait principalement que dans une naïveté fouvent piquante, mais auffi trop fouvent groffiere. Montagne fe diftingua par fon énergie, & ne fut imité que par Charron fon ami. Au refte, on ne trouvait, dans ces différens Auteurs, ni élégance continue, ni correction, ni harmonie. Malherbe prédit de Balzac, jeune encore, qu'il ferait, à cet égard, le réformateur de la langue, & l'événement juftifia fa prédiction.

On doit en effet regarder Balzac comme le précurfeur des bons Ecrivains de Port-Royal. Il avait puifé dans la lecture de Cicéron, la véritable idée de l'éloquence, & le goût de ces périodes harmonieufes & foutenues qui donnent encore à fes écrits un caractere de nobleffe très-fenfible. Mais par un fort commun à ceux qui dans tous les genres, ofent tenter les premiers pas, Balzac paffa le but qu'il voulait atteindre, & la crainte de déshonorer fon ftyle par des expreffions trop familieres, le fit tomber dans l'hyperbole & dans l'enflure. Auffi lui-même, ne favait-il pas s'il devait prendre pour un éloge, ou pour une raillerie,

ce vers mis au bas de ſon portrait par le Poëte Maynard :

Il n'eſt pas de mortel qui parle comme lui.

Ses Lettres, ſes Diſſertations, ſes Traités, trop négligés par nos jeunes Auteurs peu jaloux de s'inſtruire, prouvent qu'il avait un mérite plus réel & plus ſolide que celui de Voiture, qui ne fut gueres qu'un très-bel eſprit pour ſon tems.

Comme il faut être exact, même dans les petites choſes, il n'eſt peut-être pas inutile d'obſerver que le mot *bienfaiſance*, attribué par Mr. de Voltaire à l'Abbé de Saint-Pierre, eſt de Balzac.

BARON (Michel) né à Paris en 1652, mort en 1729. Le Comédien le plus noble & le plus vrai qui ait jamais paru ſur notre ſcene ; mais ce n'eſt pas à ce titre que nous lui donnerions une place dans ces Mémoires. On a de lui quelques Comédies qu'on revoit encore avec plaiſir, quoiqu'elles ne lui aſſignent aucun caractere parmi les Auteurs Comiques. Il a traduit l'*Andrienne* d'une maniere faible, & ſans élégance ; cette piece ſubſiſte cependant par la vérité des caracteres, & par le génie de l'original qui ſe fait encore ſentir à travers la médiocrité de la

traduction. Il a peint avec assez de succès le manege des Coquettes, parce qu'il en avait trouvé d'assez méprisables pour lui faire des avances, & les ridicules de l'homme à bonnes fortunes, parce qu'il l'avait été lui-même.

BARTHELEMY (l'Abbé Jean-Jacques) né à Marseille. Homme d'une érudition, d'une modestie & d'un désintéressement très-rares. On lui doit de savantes conjectures sur l'Alphabet de Palmire. Nous disons des conjectures, car il en est souvent de ces matieres d'érudition, comme de celles de Physique; il faut se borner à deviner. Mr. l'Abbé Barthelemy a d'ailleurs enrichi de plusieurs Mémoires intéressans le Recueil précieux de l'Académie des Inscriptions dont il est Membre.

BASNAGE (Jacques) né à Rouën en 1653, mort en 1725, pasteur à la Haye. C'est celui dont M. de Voltaire a dit qu'il eut été plus propre à être Ministre d'Etat que d'une paroisse, & le même de qui M. l'Abbé Sabatier parle avec le plus profond mépris dans sa compilation des *trois siecles*. On a de cet écrivain célebre plusieurs ouvrages historiques très-estimés, une histoire de l'Eglise, entre autres, dont le principal objet était de répondre à

l'hiſtoire des Variations des Egliſes Proteſtantes par M. de Boſſuet. Il ne faut la lire, ſans doute, qu'avec précaution, puiſque l'Auteur était Proteſtant; mais ſi l'on n'y trouve pas l'éloquence de M. de Meaux, on voit du moins qu'il ſavait diſcuter les faits en critique très-profond & très-inſtruit. Les Chapitres où il prouve qu'on avait très-injuſtement imputé aux Albigeois les erreurs des Manichéens, pour exciter contre eux la perſécution par la calomnie, nous ont paru de la plus grande force; & dans cette diſcuſſion vraiment intéreſſante, & digne de l'hiſtoire, on ne peut gueres ſe diſpenſer de reconnaître que M. de Boſſuet avait eu le malheur de ſe laiſſer tromper par des extraits infideles. Cet aveu ſans conſéquence aujourd'hui que toutes ces diſputes ſont éteintes, & qui d'ailleurs ne nuit pas au fond de la cauſe que défendait M. de Meaux, eſt une juſtice que nous devons à Baſnage; qu'il y aurait de la puſillanimité à ne pas lui rendre, & dont ſon éloquent adverſaire ne s'offenſerait pas. L'eſprit de controverſe a diſparu, mais les droits de la raiſon & de la vérité ſont impreſcriptibles.

BAYLE (Pierre) né au Carlat en 1647, mort à Rotterdam en 1706. L'un de nos plus

célebres Philoſophes. C'eſt un des pieges les plus adroits que la ſecte de nos Eſprits forts ait pu tendre à la crédulité du peuple, que de faire paſſer ce Grand Homme pour un de leurs Coryphées. Cette ruſe, qu'ils ont ſouvent répétée depuis, n'en a pas impoſé ſeulement à leurs proſélytes, mais à quelques ames timorées, qui peu capables de ſaiſir l'eſprit de Bayle dans ſon enſemble, ont pris l'habitude de le regarder comme un Ecrivain très-dangereux.

Il eſt vrai que ce Philoſophe diſcutant, avec impartialité, toutes les opinions humaines, ſans diſſimuler ni les difficultés ni les preuves, ſemblerait donner contre lui quelque priſe à ceux qui, d'après les différens ſyſtêmes qu'il expoſe, voudraient tirer des concluſions téméraires que lui-même n'a jamais tirées. Mais les Sophiſtes de nos jours ont eu l'injuſtice, ou la prudence de ne pas dire que Bayle a toujours préſenté à ſes Lecteurs le fil qui doit les guider dans ce labyrinthe de raiſonnemens qu'il oppoſe ſans ceſſe l'un à l'autre. Il eſt certain qu'il établit par-tout, ſur l'inſuffiſance & l'incertitude de nos lumieres naturelles, les argumens les plus propres à démontrer la néceſſité indiſpenſable d'une révélation.

Loin d'approuver cette manie audacieuſe du

raisonnement, cette Philosophie téméraire dont on n'a que trop abusé dans ce siecle pour détruire tous les fondemens de la morale, voici le jugement qu'il porte lui-même de cette prétendue force d'esprit qui a fait de nos jours de si dangereux progrès; » il n'y a personne, » dit-il, qui en se servant de sa raison, n'ait » besoin de l'assistance de Dieu; car sans cela, » c'est un guide qui s'égare; & l'on peut » comparer la Philosophie à ces poudres si » corrosives, qu'après avoir consumé les chairs » mortes d'une plaie, elles rongeraient la chair » vive, carieraient les os, & perceraient jus- » qu'aux moëlles. La Philosophie réfute d'a- » bord les erreurs, mais si on ne l'arrête point » là, elle attaque les vérités: & quand on la » laisse faire à sa fantaisie, elle va si loin » qu'elle ne sait plus où elle est, ni ne trouve » plus où s'asseoir. "

Nous savons qu'on a reproché à Bayle de s'être fait un plaisir malin de prêter de la force aux systêmes les plus erronnés, & de donner du poids aux objections impies de quelques hérétiques, tels que les Pauliciens, les Manichéens, &c. Mais est-il donc permis d'interpreter & d'empoisonner ainsi les intentions d'un Auteur? Il nous semble que Bayle n'a voulu par-là que nous armer contre l'orgueil

& l'intolérance de notre raison. Il n'a pas connu de meilleur remede à une certaine maladie d'opinion, à laquelle nous sommes tous plus ou moins sujets. On nous fait des exposés infideles de presque toutes les doctrines qui paraissent contrarier la doctrine dominante. On impute à ceux dont les sentimens different des nôtres, des contradictions si manifestes, ou des conséquences si révoltantes, que sur la parole de nos Maîtres, nous serions tentés de prendre les défenseurs de ces doctrines pour des fanatiques imbécilles, à peine dignes du nom d'hommes, & qui ne méritent pas que l'on s'abaisse à raisonner avec eux. Cette façon de penser nous enorgueillit, & nous dispose à l'intolérance, ou du moins au mépris pour tous ceux qui ne pensent pas comme nous. Nous devrions cependant être arrêtés, à cet égard, par une réflexion bien simple : c'est qu'il n'est gueres de secte qui n'ait eu pour partisans des gens de très-bonne foi, & qui plus est, très-éclairés.

Tel est le ridicule préjugé dont Bayle a voulu nous défendre, en nous faisant voir combien on risque de se tromper en ne consultant que les Docteurs de son propre parti; combien on a calomnié & persécuté de certains hommes que l'on taxait d'opiniâtreté dans des er-

reurs évidemment abſurdes, parce que l'on ne ſe donnait pas la peine d'examiner les raiſons ſpécieuſes qui les retenaient invinciblement dans ces erreurs. Cette intention de Bayle eſt très-digne d'un vrai Philoſophe, d'un ami du genre humain. Elle ne tend qu'à nous rendre plus réſervés, plus circonſpects dans ces jugemens qui nous porteraient à la haine envers nos ſemblables. Plaignons les errans, mais écoutons-les. Soyons attachés à la vérité, mais examinons impartialement & ſans précipitation ce qui peut en éloigner nos freres. Si nous réfléchiſſons ſérieuſement aux fauſſes lueurs qui peuvent égarer l'homme le plus raiſonnable, & aux nuages dont les plus grandes vérités ſont quelquefois enveloppées, nous ne perſécuterons perſonne. Le ridicule, & non le glaive, deviendra le moyen de faire tomber ſans violence certaines erreurs qui pourraient inquiéter le Gouvernement. C'était, ſans doute, à ce ſyſtême de Tolérance que ſe rapportaient toutes les intentions de Bayle, qui paraît n'avoir pas été bien entendu. Voilà, du moins, ce qu'un Lecteur attentif apperçoit dans ſes Ouvrages; & alors il eſt indigné de toutes les calomnies qui ſe ſont accréditées contre ce Grand Homme. Nous oſons croire qu'à ſon égard les faux Philoſophes ſont venus à bout d'en impoſer aux Théologiens.

En juſtifiant ici la mémoire de Bayle contre ſes détracteurs, nous ne faiſons que nous conformer à une penſée très-judicieuſe du grand Racine, qui repouſſait pareillement les outrages faits à la mémoire du célebre Fra-Paolo. „ Je » ne ſais, dit cet illuſtre Ecrivain, ſi ce n'eſt » pas faire tort à la Religion, que de dire » qu'un homme auſſi généralement eſtimé n'a » point eu de Religion. " On a ſouvent répété cette réflexion vraiment philoſophique de Racine, ſans avoir l'attention de le citer.

Quoi qu'il en ſoit, ſi nos Sophiſtes modernes ont cru véritablement honorer Bayle, en le faiſant le chef d'une ſecte dont il n'était pas, c'eſt de leur part, du moins, un témoignage de reconnaiſſance qu'ils ne pouvaient lui refuſer. Ses Ouvrages ont été pour eux une mine féconde dans laquelle ils ont puiſé tout ce qu'ils ont écrit de raiſonnable, & ſa vaſte érudition les a diſpenſés d'en avoir eux-mêmes. On n'ignore plus aujourd'hui que leurs volumes ſe réduiraient à très-peu de choſe, s'ils reſtituaient ce qu'ils ont dérobé, non-ſeulement à ce Philoſophe, mais à Montagne, Charron, le Vayer, &c. &c.

Bayle fut Compilateur & Journaliſte ; & dans ces deux emplois ſi avilis de nos jours, il s'eſt acquis une gloire immortelle. C'eſt que par l'aſ-

ſemblage le plus rare, il joignait à l'immenſité de ſes connaiſſances un eſprit lumineux, & même du génie. Son ſtyle incorrect & diffus plaît malgré ſes négligences, parce qu'à l'exemple de Montagne, il converſe avec ſes Lecteurs, & que peu d'Ecrivains apprennent mieux à penſer. Perſonne n'employa plus heureuſement que lui les armes de la Dialectique, & ne ſut raiſonner d'une maniere, à la fois, plus ſubtile & plus profonde. Mais ce qui le rend ſur-tout admirable, c'eſt qu'il mérita véritablement le nom de ſage. On ne l'entendit point, quoique réellement perſécuté, crier à la perſécution. Il ne déshonora point ſes apologies par des libelles. Il n'eut point la vanité de ſe comparer à Socrate. Il ne prodigua point les grands mots d'*humanité* & de *vertu*, répétés ſi fréquemment, & avec un enthouſiaſme ſi factice, par les Charlatans de notre âge. Chaſte dans ſes mœurs, auſtere dans ſa conduite, il put parler de morale ſans craindre qu'on le fît rougir, en lui oppoſant le contraſte humiliant de ſes actions & de ſes diſcours.

Il eſt étonnant que le ſiecle de Louis XIV. ayant été illuſtré par les Deſcartes, les Paſcal, les Arnaud, les Gaſſendi, les Nicole, les Malbranche, & par Bayle lui-même, notre ſiecle ait oſé s'arroger, ſi faſtueuſement, le titre de

ſiecle philoſophique, comme ſi quelques-uns de nos Philoſophes modernes pouvaient ſe flatter de balancer la gloire de ces Grands Hommes.

BEAUMARCHAIS (Caron de) né à Paris. On n'a encore que deux Drames de cet Auteur. Ils ſont écrits en proſe guindée, & partagés en cinq Actes. Mr. de Beaumarchais perſuadé que la perfection eſt l'ouvrage du temps, & qu'à bien des égards, notre Art Dramatique eſt encore dans l'enfance, paraît s'occuper uniquement de ſes progrès, & des moyens de plaire que Moliere a eu, ſelon lui, le malheur de négliger.

Il a ſurpaſſé Mr. Diderot, par l'attention ſcrupuleuſe avec laquelle il décrit le lieu de la ſcene, & juſqu'à l'ameublement dont il convient de le décorer. Il a la bonté de noter avec le même ſoin les différentes inflexions de voix, les geſtes, les poſitions réciproques & les habillemens de ſes perſonnages. Dans ſa Comédie du *Pere de famille*, Mr. Diderot s'était contenté de mettre les papillotes d'un valet au rang des convenances théâtrales qu'il ne fallait point oublier. M. de Beaumarchais, dans ſa Comédie des *Deux Amis*, a cru devoir ajouter à ces papillotes, une veſte de matin, & un balay de plumes. On voit combien les reſſources du génie ſe multiplient entre les mains des Grands Hommes, & la merveil-

leuſe influence de l'eſprit philoſophique ſur tous les Arts.

Pour ſacrifier davantage au naturel, Mr. de Beaumarchais a encore imaginé d'introduire, dans la même Piece, un valet bien bête, ce qui eſt d'une commodité admirable pour les Auteurs qui voudront ſe diſpenſer d'avoir de l'eſprit. Mais une découverte plus ſinguliere, plus heureuſe, & dont toute la gloire appartient à Mr. de Beaumarchais, c'eſt le projet qu'il a développé, dans la préface * de ſon Drame d'*Eugénie*, pour déſennuyer les ſpectateurs pendant les entre-actes. Il voudrait qu'alors le Théâtre, au lieu de demeurer vuide, fût rempli par des perſonnages pantomimes & muets, tels que des valets, par exemple, qui frotteraient un appartement, balayeraient une chambre, battraient des habits, ou régleraient une pendule : ce qui n'empêcherait pas l'accompagnement ordinaire des violons de l'orcheſtre.

Nous penſons que Moliere eût fait une ſcene très-piquante de ces modernes légiſlateurs du Théâtre, qui ſe flattent de perfectionner l'Art dramatique par de pareils moyens, & qu'il n'eût pas manqué de joindre ces belles découvertes

* Cette préface eſt d'ailleurs un modele rare de ridicule, de faux goût, & de ſtyle barbare.

au fameux projet de Mr. Caritidès, dans la Comédie des Fâcheux. Il n'y a rien d'aussi plaisant, peut-être, que l'air de prétention avec lequel nos réformateurs de la scene proposent gravement des puérilités aussi niaises; & l'on serait tenté de s'écrier avec Mascarille :

Rare & sublime effort d'une imaginative
Qui ne cede en vigueur à personne qui vive !

BELLOY (N. de) né à Paris. Il a mis ses talens à l'abri, non de la critique, mais de la satyre, par l'usage respectable qu'il en a fait. Il a donné à tous nos Poëtes Dramatiques l'exemple de puiser leurs sujets dans l'Histoire de la Nation, & de consacrer leurs veilles à la gloire de leur Patrie. On ne peut qu'applaudir à des vûes si nobles. Cet amour de l'héroïsme Français suppose nécessairement une ame élevée, qui donnera toujours à cet Auteur un caractere très-distingué, même aux yeux de ses contemporains. Nous devions à M. de Belloy cette marque de notre estime. Nous n'examinons plus s'il aurait besoin de soigner davantage sa versification, & de la rapprocher un peu de ce beau naturel, de cette noble simplicité que lui-même a le mérite de sentir & d'admirer dans Racine. C'est au tems & à la postérité de lui adjuger la palme dramatique qui pourra lui appartenir;

mais on ne peut lui refuſer dès-à-préſent la couronne civique.

BENSÉRADE (Iſaac de) de l'Académie Françaiſe, né à Lions, en Normandie, en 1612, mort à Paris, en 1691; bel eſprit redouté de ſon tems par le talent qu'il avait de railler avec aſſez de fineſſe, quoique la plûpart de ſes Epigrammes ne fuſſent que des jeux de mots. Il réuſſirait encore de nos jours, dans la Société & dans les ruelles, par le mérite de quelques à propos; mais il n'aurait, d'ailleurs, aucune réputation parmi les Gens de Lettres. On a deux volumes de ſes vers, ſans y comprendre ſa traduction biſarre des Métamorphoſes d'Ovide en Rondeaux : ce qui prouve leur médiocrité réelle, malgré l'agrément qu'ils pouvaient emprunter de quelques circonſtances du moment, c'eſt que jamais on n'en cite aucun, & que Benſerade ne fournit rien même à la converſation. Son fameux Sonnet de *Job*, & celui d'*Uranie*, qui firent tant de bruit dans leur tems, & qui partagerent la ville & la Cour entre Voiture & lui, ne paſſeraient aujourd'hui que pour deux productions médiocres, dont on parlerait, tout au plus, dans le Mercure.

BERGERAC (Cyrano de) né dans le Pé-

rigord en 1620, mort en 1655. Cet Auteur qui est échappé au souvenir de M. de Voltaire dans sa liste des Ecrivains du siecle de Louis XIV, peut être regardé comme un homme vraiment singulier, & qui se fût acquis une réputation distinguée, si une mort prématurée ne l'eût pas enlevé à l'âge de trente-cinq ans. Une bravoure qui tenait du prodige, & qui l'exposa souvent à des affaires périlleuses, une éducation trop négligée, une imagination sans frein, & qu'il ne put jamais régler, furent les principaux obstacles qui l'empêcherent de perfectionner ses talens. Mais malgré les vices de son éducation, il savait tout ce qu'on pouvait savoir alors en Philosophie. Ses Ouvrages, quoique défigurés par des équivoques & par des pointes, en sont la preuve. On voit qu'il était parfaitement instruit des principes de Descartes; & ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il a fourni à M. de Fontenelle, au Docteur Swift, à M. de Voltaire, & à Moliere même, plusieurs idées dignes d'avoir été mises en œuvre par ces hommes célebres. Outre sa Comédie du Pédant joué, assez plaisante pour le tems, & meilleure que celle des Visionnaires de Desmarets, qui eut une si grande réputation, il a fait une Tragédie de la Mort d'Agrippine, où il a donné, dans le personnage de Séjan, le premier exemple de

ces maximes hardies, qui depuis ont été affectées jusqu'au ridicule, dans plusieurs de nos Tragédies modernes.

BERNARD (N.) Garde des livres du Cabinet du Roi à Choisy, né dans le Dauphiné. On a de lui quelques Pieces fugitives pleines de graces, de délicatesse & de légéreté. On sait qu'il a fait un *Art d'aimer*, d'après celui d'Ovide, fort applaudi dans les sociétés où l'Auteur l'a fait connaître, & qui vraisemblablement ne sera pas moins accueilli du Public. Il a donné à l'Opéra les *Surprises de l'Amour*, & *Castor & Pollux.* Il serait à souhaiter que le génie de Rameau eût été toujours aussi heureusement secondé par les Ouvrages qu'il a honorés de sa Musique.

C'est au Poëte aimable dont nous parlons, que fut adressée cette jolie invitation de M. de Voltaire, au nom de Madame la Duchesse de la Valiere.

Au nom du Pinde & de Cythere,
Gentil Bernard est averti,
Que l'Art d'aimer doit Samedi
Venir souper chez l'Art de plaire.

Depuis les premieres Éditions de ces Mémoires, le poëme de *l'Art d'aimer* a paru, & n'a pas démenti nos espérances. Quoiqu'il ait,

avec

avec celui d'Ovide, * le défaut de n'être remarquable par aucun trait de ſentiment, l'Auteur a été inſpiré par les graces comme ſon modele, & ſouvent il a des beautés qui ne ſont qu'à lui. Tel eſt, par exemple, le charmant épiſode qui termine le premier Chant; épiſode où la décence, peut-être, n'eſt-pas aſſez ménagée ; mais que nous propoſons à nos jeunes poëtes comme un modele de cette retenue diſcrette avec laquelle un Auteur, qui ſe reſpecte lui-même, doit toujours préſenter de certaines images. C'eſt véritablement la ceinture des graces appliquée où elle doit l'être.

Le génie de M. Bernard porte l'empreinte du ſiecle où il a vécu, c'eſt-à-dire d'un ſiecle d'agrément, de frivolité & de luxe. Sa philoſophie eſt celle d'Epicure & d'Anacréon. Aucun de nos poëtes ne s'eſt plus approché que lui de la maniere d'Ovide; il en a les défauts & les beautés. Comme lui, il s'adreſſe toujours à l'imagination & à l'eſprit, au lieu de parler au cœur, & ſouvent il ne ſait pas s'arrêter; mais il en a la facilité, les graces brillantes, (car il ne connaît pas les naïves), & ſi nous l'o-

* Tout ceci eſt tiré du Nécrologe de 1776, dans lequel M. Paliſſot ne s'était chargé que de l'article *Bernard*.

ſons dire, la fraicheur : auſſi tous les contemporains de M. Bernard ſe ſont-ils accordés à lui donner le nom d'Ovide.

Le génie facile & léger de cet écrivain a produit de nos jours une foule d'Imitateurs, dont on peut lire, chaque année, les triſtes eſſais dans l'Almanach ſoi-diſant des Muſes. Mais qu'il y a loin d'un génie enflammé par la lecture réfléchie des bons modeles, qu'il y a loin du talent de peindre à la malheureuſe facilité d'amonceler de petits vers ſans idées & ſans images, & de former de gros recueils pleins de perſiflage, de Néologiſme & d'ennui !

BERNIS (le Comte François Joachim de Pierre de) de l'Académie Françaiſe, né à Saint-Marcel de Lardéche, en 1715, non moins recommandable par ſa gloire littéraire que par ſes dignités, aux yeux de ceux qui ſavent que le mérite réel eſt le premier de tous les titres. A l'exemple de l'illuſtre Rouſſeau, il a enrichi ſes vers par un uſage heureux & continuel de l'ancienne mythologie, de ces fictions charmantes contre leſquelles il s'éleve parmi nous, dit Mr. de Voltaire, » une ſecte de gens durs » qui ſe diſent ſolides, d'eſprits ſombres qui » prétendent au jugement, parce qu'ils ſont dé» pourvus d'imagination, d'hommes lettrés &

» ennemis des Lettres, qui voudraient proscrire
» la belle antiquité & la fable. «

Les Poésies de Mr. le Cardinal de Bernis respirent en général, l'élégance, l'harmonie & la facilité. Aucun Poëte ne paraît avoir mieux senti que toute la magie des vers ne consiste que dans l'art de peindre. Quelle richesse, quelle magnificence dans cette description du Soleil au milieu de sa course !

Ce grand Astre, dont la lumiere
Enflamme la voûte des Cieux,
Semble au milieu de sa carriere,
Suspendre son cours glorieux.
Fier d'être le flambeau du Monde,
Il contemple du haut des airs
L'Olympe, la terre & les mers
Remplis de sa clarté féconde;
Et jusques au fond des enfers
Il fait rentrer la nuit profonde
Qui lui disputait l'Univers.

Mais ce qui assure à Mr. le Cardinal de Bernis une gloire durable, c'est qu'il a su cacher sous des fleurs les préceptes de la morale la plus pure. Son Epître à Mr. le Baron de Montmorency en est un exemple. Elle est en même-temps un témoignage bien estimable du respect de l'Auteur pour tout ce qu'on doit respecter. Elle fait aimer la vertu, l'honneur,

les loix, & sur-tout la précieuse simplicité des mœurs antiques.

BERTAUD (Jean) Evêque de Séez, né à Condé en 1522, mort en 1611. L'un de ceux qui sauverent la langue Française du naufrage, dont le galimathias pédantesque de Ronsard semblait la menacer, & qui lui conserverent son génie. En parlant des passions qui nous ont été données pour notre bonheur, & qui deviennent, par l'abus que nous en faisons, l'instrument de toutes nos calamités, il s'est servi de cette comparaison aussi juste qu'ingénieuse:

Ainsi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'usage;
Il le reçut pour son salut,
Et s'en servit pour son dommage.

On connaît aussi ces belles Stances de Bertaud, dont les derniers vers sont encore dans la bouche de tout le monde:

Félicité passée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir!

BLETTERIE (l'Abbé Jean-Philippe-René de la) de l'Académie des Inscriptions, né à Rennes, mort à Paris en 1772.

La vie de l'Empereur Julien eſt le plus eſtimé de ſes Ouvrages. On ſut gré à l'Auteur de ne s'être point livré à ce faux zele qui ne permet pas qu'on rende juſtice aux vertus d'un Prince, lorſqu'il a eu le malheur d'être ennemi de l'Egliſe. Nous croyons cependant que Mr. l'Abbé de la Bletterie n'a pas tracé le caractere de Julien d'une main aſſez philoſophique. Il paraît penſer de bonne-foi, que cet Empereur fut véritablement attaché au Paganiſme juſqu'à la ſuperſtition. C'eſt ce que tout Lecteur un peu éclairé ne ſe perſuadera jamais d'un homme tel que Julien. On ſait que ce Prince, né avec tant de lumieres naturelles, avait reçu d'ailleurs une éducation chrétienne par les plus habiles Maîtres qu'on eût pu choiſir. L'expérience nous apprend, il eſt vrai, que malgré de pareils ſecours, on peut s'égarer dans la foi, & même en perdre entiérement l'habitude; mais d'une éducation auſſi ſoignée, on ne retombe point dans les chimeres de l'idolâtrie, & dans les abymes de la ſuperſtition. Julien, par une politique malheureuſe, crut devoir préférer l'ancienne Religion de l'Empire à celle de Conſtance ſon perſécuteur. Il ſavait combien l'exemple du Prince a d'influence ſur l'opinion publique. Il ne s'acquitta pas moins des fonctions de Pontife que de celles d'Empe-

reur. Il parut se livrer, avec le plus grand zele, aux pratiques d'un culte dont il voulait rétablir l'honneur dans l'esprit des peuples. En un mot, il se montra payen par déférence pour le système politique qu'il avait eu le malheur d'adopter ; mais il est absurde de penser qu'il l'ait jamais été par persuasion.

Nous avons encore de M. l'Abbé de la Bletterie une vie de Jovien, très-inférieure à celle de Julien, une traduction estimée des *Césars* & du *Misopogon* de ce dernier Empereur, enfin une Traduction complette de Tacite, qui en fait desirer une meilleure.

BOINDIN (Nicolas) de l'Académie des Inscriptions, né à Paris en 1696, mort en 1751 : homme juste, mais inflexible & dur, qui passait sa vie, dans un caffé, à disserter sur les pieces nouvelles, & à débiter les opinions hardies d'une philosophie très-dangereuse. La tranquillité dans laquelle il a vécu, prouve la douceur & la tolérance de notre Gouvernement, malgré les plaintes exagérées de quelques prétendus philosophes qui ne parlent que de persécutions, & qui sont quelquefois très-persécuteurs.

Boindin disait plaisamment à un homme qui pensait comme lui, & qu'on paraissait vou-

loir inquiéter : » On vous tourmente, vous, » parce que vous êtes un Athée Janséniste, » mais on me laisse en paix, parce que je suis » un Athée Moliniste, « c'est-à-dire du parti qui était alors en faveur, & dans lequel il avait des amis.

C'était d'ailleurs un homme d'esprit, d'érudition & même de goût, quoique par l'habitude de disputer, il ait fini par ne plus rien voir que de problématique dans les opinions humaines. Sa Comédie du *Port de mer* est souvent d'un comique très-vif; le personnage de *Brigantin* est même un de ceux dans lesquels Préville paraît le mieux placé, & qu'il joue de la maniere la plus naturelle & la plus vraie. On ne sait trop pourquoi les Comédiens n'ont pas conservé, sur leur Répertoire, quelques autres petites pieces du même Auteur, telles que le *Bal d'Auteuil* & *les trois Gascons*. Ils en représentent tous les jours qui ne sont pas, à beaucoup près, si piquantes. A l'exception du *Bal d'Auteuil*, La Mothe avait eu quelque part à toutes les Comédies de Boindin, ce qui n'empêcha pas ce dernier de rendre toujours justice à l'illustre & malheureux Rousseau, qu'il regardait comme faussement accusé des couplets qui causerent sa perte. Il a même laissé, à sa mort, en forme de Testament, un

Mémoire pour la juſtification de ce grand Poëte.

BOISSY, (Louis de) de l'Académie Françaiſe, né à Vic en Auvergne, en 1694, mort en 1758. Il a fait plus de trente Comédies, dont il n'eſt reſté que les *Dehors Trompeurs*, le *Français à Londres*, & *le Babillard.*

Ses vers ſont en général pleins d'eſprit, & l'on penſe qu'il eût pu ſe faire un nom dans la ſatyre, mais il n'eut que très-rarement la force comique. Il lui manquait la connaiſſance approfondie du cœur humain, celle du monde & celle de ſon art.

S'il eſt vrai, comme on nous l'aſſure, qu'on lui ait donné le plan de la Comédie des *Dehors Trompeurs*, on ne trouvera plus chez lui aucune trace du génie d'invention. Il ne ſut ni placer, ni faire agir ſur la ſcene un caractere heureuſement deſſiné. Il n'eut jamais le talent du dialogue vrai, qui n'eſt que l'imitation fidelle du meilleur genre de converſation ; & l'on ne ſaurait trop répéter à ce ſujet, que ce dialogue qui ne doit être ni un aſſaut d'Epigrammes, ni un tiſſu de Diſſertations, eſt véritablement un des plus rares ſecrets & une des principales illuſions de la bonne Comédie.

Ce qui juſtifie tout ce que nous venons de

dire ſur M. de Boiſſy, c'eſt l'empreſſement puéril avec lequel il ſaiſiſſait, même dans ſa vieilleſſe, tous les Vaudevilles de Paris, pour en faire des Comédies auſſi paſſageres que la folie du moment qui en était le ſujet. De-là, dans ſes Pieces, tant de perſonnages allégoriques, tels que le *Badinage*, la *Mode*, la *Frivolité*, la *Bagatelle*, le *Je ne ſais quoi*, &c. On ſent que ces perſonnages ne peuvent être qu'un abus de l'eſprit, & qu'avec tout l'art du monde, ils demeurent toujours dans la claſſe des Êtres de raiſon, froids & inanimés.

C'eſt ce défaut de connaiſſances & d'obſervations réfléchies qui rend Mr. de Boiſſy preſque toujours glacial, malgré la vivacité de ſon eſprit & des talens très-diſtingués. On a de lui neuf volumes *in*-8°, qui en formeraient à peine un bon.

BONNET, (Charles) né à Geneve. Un des plus grands Métaphyſiciens de ce ſiecle. Ses premiers goûts le porterent vers l'Hiſtoire Naturelle, ſoit des inſectes, ſoit des plantes. Nous n'oſons apprécier exactement ſon mérite à ces égards; il faudrait que nous euſſions nous-mêmes plus de connaiſſances phyſiques, & d'ailleurs ces détails nous conduiraient trop loin. Ce que nous pouvons aſſurer d'après notre impreſſion, & ſur-

tout celle des gens éclairés, c'eſt qu'aucun ſavant n'a peut-être plus que notre Auteur, de cet eſprit vraiment philoſophique, néceſſaire dans de pareilles recherches. Il ſuit la nature pas-à-pas; il l'obſerve, il l'étudie avec une ſagacité, une juſteſſe, une patience inconcevables. Il nous montre, autant qu'il eſt poſſible, tous les degrés intermédiaires par leſquels elle paſſe pour arriver à tel ou tel réſultat. Il cherche, comme elle, à ne point faire de ſaut, à ne point laiſſer de lacune, à diſtinguer toutes ces nuances ſi déliées, ſi imperceptibles à l'œil vulgaire, & que le génie ſeul peut ſaiſir & marquer. Voyez ſur-tout, pour juſtifier ce que nous avançons, les *Conſidérations ſur les Corps organiſés.*

On reproche avec raiſon à un grand nombre de Phyſiciens de former des ſyſtêmes d'imagination non moins frivoles que brillans. Ils voient la nature, non pas telle qu'elle eſt, mais telle qu'ils la veulent; ils la tourmentent, non pas pour lui arracher ſes ſecrets, mais pour la plier de force à leurs idées, & la rendent, ſi on l'oſe dire, complice de leurs écarts. Nous croyons Mr. Bonnet bien à l'abri de ce reproche. Il a pu s'égarer ſans doute; mais ſa marche eſt aſſurément la plus méthodique, la plus circonſpecte, la plus philoſophiquement modeſte qu'on ait pu ſuivre; & ſi l'on s'égare ſur ſes traces, c'eſt

qu'après tout, ce ſont toujours des traces humaines.

De l'Hiſtoire Naturelle notre Auteur paſſa à la Métaphyſique, & cette tranſition, comme il le dit lui-même, n'a rien d'extraordinaire. En effet, le génie de l'obſervation embraſſe tout. La même force d'attention qui ſe déploie ſur des pétales, ſur des germes, ou des animalcules, peut s'exercer auſſi ſur les opérations & les facultés de notre ame. Son *Eſſai analytique* ſur ce dernier objet en eſt la preuve. C'eſt ici ſur-tout où l'Auteur avait à ſe tenir en garde contre une imagination naturellement forte & brillante : auſſi nous appellerions volontiers cet Eſſai un combat perpétuel de l'Auteur contre lui-même, combat que la victoire a couronné ſelon nous, car jamais il n'emploie d'images, de ſentimens, de traits d'eſprit, là où le ſujet ne demande que la plus rigoureuſe préciſion. Si l'on obſerve, de tems en tems, quelques morceaux pleins de chaleur, c'eſt de cette chaleur qui naît du fond du ſujet, qui s'étend du centre à la circonférence, & non de cette chaleur empruntée & ſuperficielle qui n'affecte que pour l'inſtant.

L'Auteur du Livre de l'Eſprit, dit que Fontenelle était un de ces génies lumineux qui ont ſu établir un pont de communication entre la

ſcience & l'ignorance. Tel eſt Mr. Bonnet dans tous ſes Ouvrages, & principalement dans ſon Eſſai analytique. On n'y pouvait mettre, à la fois, plus de profondeur & de clarté. Ce qui diſtingue encore ce Philoſophe des autres Métaphyſiciens, c'eſt ſon attention ſoutenue à préſenter l'homme tel qu'il eſt, autant qu'il nous eſt poſſible de le connaître. Il ne l'enviſage que comme un Être mixte, comme le réſultat de l'union d'une certaine ame à un certain corps.

Parmi les Métaphyſiciens les plus célebres, les uns, comme on l'a dit ingénieuſement, ont voulu ſpiritualiſer la Matiere, les autres ont au contraire matérialiſé les Eſprits. La vérité paraît devoir ſe trouver, ou nulle part ailleurs, dans la ligne qui ſépare ces deux extrêmes; & c'eſt ſur cette ligne que marche ſans ceſſe notre Auteur. Qu'on ne l'accuſe donc point de Matérialiſme, puiſqu'après tout on ne ſaurait bien parler de l'ame ſans parler beaucoup du corps, vu la prodigieuſe influence des deux ſubſtances l'une ſur l'autre. On accuſa Deſcartes d'Athéiſme, lui qui donna de nouvelles démonſtrations contre cette horrible hypotheſe: voilà ce qui doit conſoler tous les Grands Hommes expoſés avec autant d'injuſtice aux mêmes imputations.

Enfin, ce qui diſtingue avantageuſement

Mr. Bonnet des prétendus Philoſophes de nos jours, c'eſt qu'il eſt véritablement un Philoſophe Chrétien, quoi que puiſſent en dire certains beaux eſprits, qui ont décrété dans leurs petits cerveaux que Chrétien & imbécille ſeraient dorénavant ſynonimes. Voyez le dernier Ouvrage de Mr. Bonnet, intitulé *Recherches ſur le Chriſtianiſme*, dans lequel il déploie tout ce que la Dialectique a de plus fort & la Critique de plus impartial & de plus exact.

Sa *Palingénéſie* renferme beaucoup de conjectures ſur le rétabliſſement futur de toutes choſes. Il y en a quelques-unes qu'on a jugé un peu hazardées; mais quoi qu'il en ſoit, ce ſeront toujours les rêves d'un homme de beaucoup d'eſprit, comme on appellait les Ouvrages politiques du bon Abbé de Saint-Pierre, les rêves d'un homme de bien.

BOSSUET, (Jacques-Bénigne) Evêque de Meaux, de l'Académie Françaiſe, né à Dijon, en 1627, mort à Paris en 1704. Le plus éloquent de nos Orateurs.

Il ne s'agit ici ni de ſes Ouvrages de controverſes, ni de ſes autres Ecrits théologiques, qui l'ont mis au rang des Peres de l'Egliſe. Mais quelle majeſté, quelle véhémence de ſtyle dans ſes Oraiſons funebres! On le croirait animé d'un

enthousiasme divin. Le sublime des pensées, l'énergie des tours, la noble simplicité de l'expression, la rapidité des mouvemens, la hardiesse des figures, l'harmonie soutenue & variée sans laquelle il n'est point d'Orateurs, tels sont les principaux traits qui caractérisent l'éloquence de cet homme de génie. Elle n'est point défigurée comme celle de nos Rhéteurs modernes, par une emphase étudiée; elle ne doit rien à l'art ni à la symétrie des antitheses, ni à la fausse chaleur des apostrophes accumulées, encore moins à la pompeuse obscurité de ce jargon prétendu philosophique, que la décadence du goût a introduit de nos jours dans les harangues Académiques, & même dans la Chaire.

Le Discours sur l'*Histoire Universelle* porte l'empreinte du même génie. Peut-être la philosophie pourrait-elle cependant lui reprocher qu'en ne donnant pour cause à toutes les grandes révolutions des Empires, que les desseins secrets de Dieu sur la Nation Juive, il est tombé dans le même inconvénient que Ptolomée, qui dans son systême du Monde, subordonnant tous les astres à la terre, faisait de cette petite Planette le centre unique de tous les mouvemens du Ciel. Mais ce reproche qui n'est que spécieux, & auquel la Théologie a solidement répondu, ne dérobe rien à la gloire de M. Bossuet, qui

s'est frayé une route nouvelle, en appliquant au récit des faits historiques toute la noblesse & toute la rapidité de l'éloquence.

Aucun Lecteur de goût peut-il se rappeller, sans saisissement, l'impression qu'il a reçue en lisant, pour la premiere fois, ce morceau sublime où l'Auteur fait entendre à l'imagination le fracas effroyable des Empires qui meurent aussi-bien que les Rois, & tombent, pour ainsi dire, les uns sur les autres ?

On doit regretter éternellement un siecle où les Condés avaient pour Panégyristes les Bossuets & les Bourdaloues ; où la gloire de Turenne était célébrée par les Mascarons & les Fléchiers, où le brave Luxembourg recevait son immortalité de la plume de l'éloquent la Rue. Aussi c'est de ce beau siecle que M. de Voltaire a dit :

Français vous savez vaincre & chanter vos conquêtes.

BOUGEANT (Guillaume Hyacinthe) Jésuite, né à Quimper en 1690, mort à Paris, en 1743. Son caractere ne l'appellait point à la retraite ; il éprouva même quelques disgraces dans sa Société pour avoir fait un petit ouvrage intitulé, *Amusement Philosophique sur le Langage des Bêtes*, ouvrage qui parut déroger à la gravité de son état, & qui n'était, au fonds, que l'exposition

d'une Fable Indienne, dans laquelle on ſuppoſe que les Démons, pour expier leur révolte contre Dieu, ſont une eſpece de purgatoire dans le corps des bêtes.

L'Auteur, pour ſe réconcilier avec ſa Société, fit contre les Janſéniſtes les Comédies de la *Femme Docteur*, du *Saint Déniché*, & du *Quakers Français*, ou des *Nouveaux Trembleurs*. Ces Comédies, pleines de ſel pour les Jéſuites, en auraient eu peu pour les gens du monde; on y trouve cependant quelques Scenes vraiment plaiſantes, & qui font ſentir l'influence que pourrait avoir la bonne Comédie, ſi le gouvernement lui abandonnait plus ſouvent quelques-unes de ces opinions qui troublent la Société, & qui ne deviennent dangereuſes que parce qu'on néglige trop longtems de les rendre ridicules. Le meilleur ouvrage du Pere Bougeant, & celui par lequel il conſervera toujours une réputation diſtinguée, c'eſt ſon Hiſtoire du *Traité de Weſtphalie*, qui paſſe pour un modele d'élégance, de préciſion & de goût.

BOUHOURS (Dominique) né à Paris, en 1628, mort en 1702. Autre Jéſuite bel eſprit; mais dont les Hiſtoires de ſaint Ignace & de ſaint François Xavier, ne ſont pas comparables à celle du Traité de Weſtphalie: tant en matiere

tiere hiſtorique, le ſurnaturel & le merveilleux ſont éclypſés par le naturel & le vraiſemblable! Le zele du Pere Bouhours pour la pureté du langage, dégénéra quelquefois en afféterie; mais contribua beaucoup à cette correction de ſtyle ſi remarquable dans les bons Ecrivains du ſiecle de Louis XIV, & dont nous avons le malheur de nous éloigner tous les jours. Les jeunes gens, ceux ſurtout qui ſe dévouent aux Lettres, ne peuvent que profiter à la lecture des ouvrages du Pere Bouhours : ce ſont des élemens de goût qui n'ont pas encore été ſurpaſſés. Il eſt vrai qu'il apprend plus l'art de bien écrire, que celui de penſer; mais les idées doivent venir de notre propre fonds, & la maniere de les rendre peut s'acquérir par une étude que ce Jéſuite a facilitée. Ses principes ſont très-sûrs; il a même ſu les rendre agréables; & ſi nous faiſions un corps de nos ouvrages claſſiques, la plûpart des ſiens devraient y ſervir d'introduction.

BOULANGER (Nicolas-Antoine) Ingénieur des Ponts & Chauſſées, né à Paris en 1722, mort en 1759. On lui attribue, depuis ſa mort, une foule d'ouvrages où la Religion eſt attaquée avec une ſorte de fanatiſme; mais on doit ſe défier de toutes ces imputations, ſurtout, après l'injure qu'on a faite à la mémoire de M. de

Mirabeau, en lui attribuant fauſſement le livre connu ſous le titre de *Syſtême de la Nature*. C'eſt un artifice uſé dans notre ſiecle que d'attribuer à des morts célebres des ouvrages qu'aucun Auteur vivant n'oſerait avouer ; & c'eſt ce qui nous fait regarder comme très-ſuſpects la plûpart de ces bruits populaires. Quoiqu'il en ſoit, on ne peut juſtifier entiérement M. Boulanger de la témérité de quelques-unes de ſes opinions, comme on peut en juger par ſon *Antiquité dévoilée*, & par ſes *Recherches ſur l'origine du Deſpotiſme Oriental* ; mais on eſt forcé d'admirer ſouvent ſon énergie, la hardieſſe de ſes conjectures, & l'étendue de ſes connaiſſances, d'autant plus ſurprenantes qu'il a été enlevé aux lettres, par une mort prématurée, avant l'âge de trente-huit ans, & que ſon état lui avait néceſſairement dérobé beaucoup de momens, abſolument perdus pour l'étude.

BOURDALOUE (Louis) Jéſuite, né à Bourges en 1632, mort à Paris en 1704. Corneille avait réformé la Scene, Bourdaloue réforma la Chaire en y ramenant la véritable éloquence. Il ſe diſtingua, ſur-tout par la force de ſon raiſonnement, & par la ſolidité de ſes preuves ; mais il négligea trop de parler au cœur, il prodigua trop les citations des Peres, enfin il

énerva quelquefois son éloquence par un usage trop fréquent des divisions & des subdivisions : méthode qui ne semble imaginée que pour donner, mal-à-propos, des entraves au génie. Quoiqu'il en soit, Bourdaloue sera toujours regardé comme un excellent modele parmi les Orateurs Chrétiens : mais s'il ne restait de lui que le sermon qu'il eut la faiblesse de prononcer contre la Comédie du Tartuffe, il ne passerait que pour un fanatique.

BOURSAULT (Edme) né à Mussy-l'Evêque en Bourgogne, en 1638, mort en 1701. Il n'avait aucunes Lettres, & cependant il a fait quelques Comédies restées au Théâtre, & dont le style est quelquefois du plus grand naturel, & du meilleur goût Dramatique. On doit distinguer celles du *Mercure galant*, d'*Esope à la Ville*, mais principalement celle d'*Esope à la Cour*, dans laquelle il y a une Scene très-intéressante qui a pu donner l'idée, & qui devrait être le modele de cette espece de comique larmoyant, auquel on n'a pas encore trouvé de nom convenable. Cette Scene ne plait à tout le monde, que parce que le pathétique en est vrai, simple, momentané, & que d'ailleurs elle n'est amenée par aucun moyen romanesque.

C'est de quoi ne s'occupent gueres tous nos

Ecrivains actuels dans le genre des Drames. On leur croirait le plus profond mépris pour la vraisemblance théâtrale, tant ils semblent négliger de choisir dans un ordre possible les incidens de leurs Pieces. C'est moins dans la nature que dans les Romans qu'ils vont puiser leurs caracteres: aussi ce ne sont pas des hommes, mais des êtres purement fantastiques qu'ils nous représentent, & c'est ainsi que nous sommes retombés dans l'enfance de l'art.

Boursault eut le malheur d'offenser Moliere, qui le nomma dans l'*Impromptu de Versailles*, & le livra au ridicule sous les yeux du Roi & de toute la Cour. Il n'appartenait pas à Boursault d'être jaloux de l'Auteur du Misantrope; mais sans l'approbation dont Louis XIV honora la Piece de Moliere, on serait tenté de croire que ce dernier abusa un peu de la vengeance.

Boileau, qui ne pouvait estimer un Ecrivain sans Littérature, jetta aussi quelque ridicule sur le nom de Boursault. Celui-ci espérait de prendre sa revanche dans une Comédie intitulée la Satyre des Satyres. Boileau eut le crédit d'en empêcher la représentation, & c'est le seul tort que l'on connaisse à ce grand Poëte, qui devait plus que tout autre, ne point se défier de ses forces, & se prêter à la plaisanterie. On ne saurait trop redire aux Gens de Lettres que la liberté, qu'il

faut ſoigneuſement diſtinguer de la licence, eſt leur plus belle prérogative, & que tout Ecrit qui n'offenſe ni les loix, ni les mœurs ne peut être ſupprimé ſans injuſtice.

Bourſault, quelque tems après, eut l'avantage de ſe montrer ſupérieur à Deſpréaux, non par ſes talens, mais par un procédé fort eſtimable. Il ne rougit point de faire des avances à ce même Satyrique dont il croyait avoir à ſe plaindre, & depuis leur réconciliation fut ſincere.

BRÉBEUF, (Guillaume) né à Rouen, en 1618, mort en 1671. Fortement épris de Virgile dans ſa jeuneſſe, il ſe trouva avec Ségrais, ſon compatriote, qui s'était paſſionné pour Lucain, & qui ſe propoſait d'en faire la traduction. Brébeuf, à force de lui vanter Virgile, lui fit abandonner la Pharſale pour l'Eneïde, & lui-même entraîné par les louanges que Ségrais donnait à Lucain, quitta l'Eneïde pour la Pharſale.

Cette aventure ſinguliere rapprocha Brébeuf du modele qui était le plus analogue au caractere de ſon eſprit. Ce qui peut lui faire pardonner l'enthouſiaſme dont il s'échauffa tout-à-coup pour Lucain, c'eſt qu'alors le goût n'était qu'à ſon aurore. Brébeuf était d'ailleurs dans l'âge où l'on ſe paſſionne aiſément pour les faux brillans. Son

imagination ardente était attisée encore par les accès d'une fievre opiniâtre qui ne l'abandonna presque jamais. Il n'est pas étonnant que dans cette espece de délire il ait confondu l'emphase avec la grandeur, & l'enflure avec le sublime. Mais du moins il eut le génie de sentir qu'un Poëte ne devait être traduit qu'en vers, & les siens ne sont pas très-inférieurs à ceux de son original. On en a retenu un grand nombre, & jamais on n'a pu lire une page de la Pharsale en prose.

Si Brébeuf n'eut pas été enlevé par une mort prématurée, & si ses maladies lui avaient laissé le loisir de perfectionner son goût, nous osons croire qu'il eût été un des bons Poëtes du siecle de Louis XIV. On peut le mettre dans le petit nombre d'Ecrivains que Boileau a jugés peut-être avec trop de rigueur; mais on sait que ce célebre Satyrique avait moins d'éloignement pour Brébeuf, que d'antipathie pour Lucain. Et en effet, on ne peut disconvenir qu'il n'y ait une très-grande distance entre le style de Brébeuf & celui de Chapelain. Il se trouve souvent dans la Pharsale Française, des vers que Corneille lui-même n'eût pas désavoués. Les poésies morales du même Auteur, rassemblées dans un petit volume intitulé *Entretiens Solitaires*, renferment aussi de grandes beautés.

BRET (Antoine) né à Dijon en 1717, homme de beaucoup d'eſprit & de goût, Auteur d'une Vie intéreſſante de la célebre Ninon l'Enclos, & de pluſieurs Comédies, dont quelques-unes ſont reſtées au Théâtre. Il ſerait à ſouhaiter que M. Bret ne ſe fût jamais écarté, par complaiſance pour le goût du ſiecle, des vrais principes qu'il a ſur ſon Art. La *Double Extravagance*, piece d'intrigue, & l'un de ſes premiers Ouvrages, était dans le bon genre comique; mais depuis, il ſemble que cet Auteur ait cru devoir faire violence à ſes propres talens, en faveur du genre ſérieux qui prenait de jour en jour plus de crédit ſur nos Théâtres. Ce n'eſt pas que M. Bret ſoit tombé dans les excès monſtrueux où nous avons vu ſe précipiter quelques-uns de nos Dramatiques modernes. Si l'on trouve dans ſon *Faux Généreux* des ſituations pathétiques, elles ne produiſent que cette émotion naturelle & douce que les Maîtres de l'art ſe ſont quelquefois permis d'exciter dans leurs meilleures Comédies; mais en général M. Bret eſt devenu, dans la plupart de ſes Pieces, trop réſervé ſur le comique, comme s'il eût craint qu'il ne fût plus poſſible de ramener la Nation au bon goût. On pourrait auſſi lui reprocher de n'avoir pas toujours aſſez travaillé ſes vers; cette négligence eſt, à la vérité, moins apperçue dans le ſtyle familier

de la Comédie, que dans tout autre genre de Poésie : cependant il ne faut pas oublier qu'un ouvrage faiblement écrit peut bien devoir quelque succès à l'illusion passagere du théâtre ; mais qu'il ne parvient gueres à la postérité.

BRUEYS (David-Augustin) né à Aix, en 1640, & non en Languedoc, comme l'a dit M. de Voltaire, mort à Montpellier en 1723.

Il avait été dans sa jeunesse de l'Eglise réformée, & même il avait fait une réponse à l'exposition de la Foi de M. Bossuet, qui au lieu de lui repliquer, entreprit de lui faire adopter la Religion Romaine, & y réussit. De Théologien controversiste, Bruéys, devint un Auteur comique très-estimable. La seule Comédie du *Grondeur* suffirait pour lui assurer une réputation distinguée. Son *Muet* (imité de l'*Eunuque* de Térence) est demeuré au Théâtre. On lui doit encore la petite Comédie de l'*Avocat Patelin*, d'après une ancienne facétie Française; mais en conservant la gaîté naïve & franche de l'original, il l'a beaucoup embelli.

Il est avéré que Palaprat, avec lequel il vécut longtems dans la société la plus intime, n'eut aucune part à ses bons ouvrages. On sait que Bruéys disait avec cette naïveté qui ne déplait point dans un vrai talent : » le premier

» acte du *Grondeur* est entiérement de moi, il
» est excellent. Le second a été gâté par quel-
» ques scenes de farce de Palaprat, cet acte est
» médiocre. Le troisieme est presque entiére-
» ment de lui, il est détestable. «

On doit regarder cet auteur comme un de ceux qui ont conservé, parmi nous, le goût de la véritable Comédie. Il ne fut point de l'Académie Française.

BRUMOY (Pierre) Jésuite, né à Rouen, en 1688, mort à Paris, en 1742. Son Théâtre des Grecs eut été mieux fait, si son état eut pu lui permettre de se familiariser davantage avec les chefs-d'œuvre de notre scene. Il a trop souvent le défaut des Scholiastes, qui est de se passionner avec excès pour les ouvrages qu'ils entreprennent de commenter ou de traduire; mais son livre n'en est pas moins très-utile, & le meilleur que nous ayons encore sur cette belle partie de la Littérature antique. Il a rendu les Grecs dans leur noble simplicité, & (ce qui n'est pas un faible éloge) de maniere à conserver dans sa traduction l'intérêt qu'ils ont dans leur propre langue. On ose croire du moins que ceux qui ne sont pas à portée de lire Sophocle, jugeraient, par le seul ouvrage du pere Brumoy, que l'*Œdipe* & le *Philoctete*, sont en effet d'ad-

mirables Tragédies. Il ne ferait pas si aisé, d'après le même ouvrage, d'apprécier le génie d'Aristophane, parce que le Traducteur est presque toujours obligé d'expliquer les plaisanteries de l'original, & que des plaisanteries commentées perdent nécessairement beaucoup de leur sel. Il faut avouer cependant que, dans cette partie-là même, l'ouvrage du Pere Brumoy est encore très-estimable. Ses remarques supposent des recherches profondes; la plûpart nous paraissent très-judicieuses; & s'il n'a pas toujours rencontré juste, on doit le lui pardonner d'autant plus que dès à présent il nous échappe quantité de choses dans Moliere, & qu'à plus forte raison il doit en échapper bien davantage dans un Poëte comique de deux mille ans. Le Pere Brumoy a plus péché contre le goût par la préférence souvent aveugle qu'il ne manque jamais de donner aux anciens sur les modernes. Personne ne respecte plus que nous les grands modeles de l'antiquité; mais il faut convenir que si Racine n'est véritablement qu'Euripide, c'est du moins Euripide bien perfectionné.

BRUN (Denis le) né à Paris, Secrétaire des Commandemens de Mgr. le Prince de Conty, homme vraiment rare, dans ce siecle où la grande Poésie commençait à être méconnue. Ses

Odes dont le Recueil eſt prêt à paraître, ſont plus variées que celles du grand Rouſſeau, & non moins poétiques que celles de Malherbe. M. le Brun a pris tour-à-tour le ton de Pindare, d'Anacréon & d'Horace.

Il partage avec M. de Voltaire la gloire d'avoir ſecouru par ſes bienfaits la petite Niece de Corneille. Touché de ſon extrême infortune, rempli de cette confiance généreuſe que prend une ame élevée dans une ame ſenſible à l'honneur, il adreſſa un Ode pleine de nobleſſe, à M. de Voltaire, par laquelle il le ſommait, au nom de ſa gloire, d'être le bienfaiteur de Mademoiſelle Corneille. Sa confiance ne fut point trompée; & M. de Voltaire dut ainſi à M. le Brun une des plus belles actions qu'il ait faites.

Indépendamment de ſes Odes, nous connaiſſons depuis longtems un Poëme de Mr. le Brun ſur la *Nature*. Ce Poëme dont le plan eſt plus riche & plus vaſte que celui de Lucrece, eſt en même-tems, ce qui nous a paru le plus digne d'être comparé dans notre langue à la belle Poéſie des Géorgiques.

BRUYERE (Jean de la) de l'Académie Françaiſe, né près de Dourdans, en 1639, mort en 1696. C'eſt le Philoſophe qui après Moliere, a le mieux obſervé & connu les hommes. Ses

Caracteres, écrits d'un ſtyle nerveux, & dont il n'y avait pas de modele avant lui, ſont l'ouvrage le plus précieux ſur les Mœurs qui ait paru chez aucun Peuple. Il ne diſſerte pas froidement & ſéchement comme ſes imitateurs; mais tout eſt animé, tout reſpire ſous ſon pinceau. Il eſt redevable de ſa noble énergie à la hardieſſe avec laquelle il oſa peindre les hommes qu'il voyait. Ce fut en vain que pour lui nuire, ſes ennemis publierent des clefs ſatyriques de ſon Ouvrage. Ces Libelles téméraires ſont oubliés, & le Livre de la Bruyere eſt demeuré comme un des plus précieux monumens du beau ſiecle de Louis XIV.

Quelques perſonnes reprochent cependant à la Bruyere un ton trop déciſif & trop dogmatique, des phraſes trop coupées, un ſtyle trop ſententieux, trop recherché, qui a égaré quelquefois ſes imitateurs, tels que MM. de Fontenelle & Duclos. En un mot, elles le regardent comme le Séneque Français. Nous ne le jugeons pas avec cette ſévérité; mais nous penſons qu'en effet il n'eſt pas exempt de quelques-unes de ces affectations, qui ſont devenues bien plus ſenſibles dans ceux qui les ont imitées, & qui n'avaient pas ſon génie.

BUFFON (Louis LE CLERC de) de l'Academie Françaiſe & de celle des Sciences, né à Mont-

bart, en Bourgogne, l'un des hommes par qui nous reconnaiſſons avec bien de la joie que le regne de Louis XV peut balancer la gloire de l'autre ſiecle. Il eſt autant ſupérieur à Pline que la ſaine Philoſophie de nos jours l'emporte ſur les erreurs de l'ancienne Phyſique. Son Hiſtoire Naturelle eſt un monument d'éloquence & de génie que toute l'Europe nous envie, & dont elle attend la continuation avec la plus grande impatience.

Le plus grand éloge que nous puiſſions faire de Mr. de Buffon, eſt de reconnaître que partout il a été égal à ſon ſujet. Non-ſeulement il eſt admirable dans les plus petits détails; mais lorſqu'on lit *la premiere & la ſeconde Vue* de cet homme ſublime, on croirait que participant à l'intelligence ſuprême, il a ſurpris les ſecrets du Créateur, pour lever le plan de la Nature.

Le ſtyle de Mr. de Buffon a paru trop poétique à quelques eſprits chagrins qui ont prétendu qu'il avait écrit le Roman plutôt que l'hiſtoire de la Nature. Mais à qui convenait-il de peindre ſi ce n'était pas à l'Hiſtorien des merveilles de l'univers? Et le moyen de peindre en maître ſans dérober quelquefois le feu ſacré de la Poéſie! Nous plaignons les barbares aſſez dénués d'imagination pour être inſenſibles aux

couleurs magiques dont Mr. de Buffon a cru devoir animer son tableau.

C.

CAHUZAC (Louis de) mort en 1759, à Charanton. Presque tous ses Opéra ont été mis en Musique par l'illustre Rameau, & ne le méritaient gueres. On ne peut nier cependant que Cahuzac n'eût du moins une sorte d'intelligence dans la distribution de ses plans, & qu'il ne sût quelquefois amener avec art des fêtes ingénieuses. Il eut le malheur de tomber dans des accès de frénésie dont il mourut; & il semble qu'avec une imagination assez froide, il n'eût pas dû se croire menacé d'une pareille maladie.

Il avait donné un Traité historique de la Danse, en trois volumes, dans lequel il y a des recherches curieuses; il est cependant très-loin des grandes vues que Mr. Noverre a développées dans ses Lettres sur le même Art.

Mr. de Cahuzac a fourni plusieurs articles à l'Encyclopédie; mais c'était avant sa retraite à Charanton.

CAILHAVA (Jean-François) né à Toulouse. Il a donné sur l'art de la Comédie un ouvrage

qui nous manquait, & dans lequel ceux qui feraient en état d'en faire un meilleur feraient obligés de puifer comme dans une très-bonne fource. Cet ouvrage eft trop long, trop chargé de citations, écrit fouvent avec trop de négligence; mais il eft plein d'excellens principes. On voit que l'Auteur a véritablement approfondi fon art, que les bons modeles lui font familiers, & que lui-même pourrait en devenir un, fi la connaiffance des regles fuppofait toujours le talent de l'exécution. M. de Cailhava a donné quelques Comédies, dans lefquelles le public a cru devoir encourager le talent d'intriguer dans le vrai genre, & le comique de fituation qui en réfulte. On lui a fu gré de fes imitations de Plaute, & en général de fon intention de ramener fur la fcene l'ancienne gaîté; mais le coloris lui manque, &, quoiqu'on en puiffe dire, il faut répéter d'après M. de Voltaire, que Pradon ne s'eft jamais montré fi différent de Racine, que lorfqu'ils fe font rencontrés tous deux dans les mêmes fituations & dans les mêmes penfées, & qu'enfin c'eft le ftyle feul qui fait vivre les ouvrages de génie. Le *Mifanthrope* exécuté fur le plan de Moliere, mais par une main moins habile dans l'art d'écrire, paraîtrait à peine une fable, tant il y a peu d'intrigue, de nœud & d'action dans ce

chef-d'œuvre. Envain, pour prouver que le ſtyle n'eſt pas la principale partie d'une piece de Théâtre, nous oppoſerait-on les ſuccès d'*Inès*, de *Guſtave*, ou, ſi l'on veut, de l'*Andrienne*. Ces pieces réuſſiſſent ſans doute, à la repréſentation, devant un public peu verſé dans les fineſſes de l'art, & dont l'oreille ingrate ne s'eſt point encore perfectionnée comme elle aurait dû l'être par la mélodie enchantereſſe de quelques-uns de nos poëtes ; mais trouvent-elles des lecteurs ? En a t'on retenu quelques vers ? En un mot, ne ſont-elles pas déjà réellement tombées, puiſque les ſeuls acteurs ſavent les faire valoir, & qu'elles ſont, pour tous ceux qui ne fréquentent point les ſpectacles, comme ſi elles n'exiſtaient pas ?

CALPRENEDE (Gautier de Coſtes Seigneur de la) né dans le dioceſe de Cahors, mort en 1663. Ses Romans de *Cléopatre* & de *Caſſandre* ſont remplis d'imagination, & feraient de véritables poëmes dans le genre de l'Arioſte, s'ils étaient écrits en beaux vers, & qu'une main judicieuſe prît la peine d'en retrancher les longueurs. Ces Romans ne ſont plus de notre goût ; mais ils ont fait les délices d'un ſiecle poli, & qui, peut-être, en cela même, prouvait ſa ſupériorité ſur le nôtre. Suppoſons, en effet, qu'il ne

ne reſte d'autres monumens de l'autre ſiecle que ces Romans de la Calprenede : quelle idée ne ſe formerait-on pas de la nation qui en faiſait ſes amuſemens ? On ſe repréſenterait, ſans doute, un peuple d'une galanterie beaucoup trop exaltée ; mais plein de fierté, de nobleſſe, de grandeur d'ame ; ſuſceptible, en un mot, de ſentimens aſſez élevés pour ne ſe plaire qu'au récit des actions les plus héroïques. Ce tableau pourrait être flatté ; mais s'il eſt vrai pourtant qu'on ne puiſſe mieux juger du caractere d'une nation, que par les ouvrages qui ont chez elle le plus de faveur, il faut admettre que, dans le ſiecle paſſé, la nôtre avait conſervé du moins quelques-uns de ces grands traits, & que c'eſt là ce qui lui faiſait trouver tant de charmes à la lecture de ces Romans, qui ne reſpiraient que la bravoure & l'honneur.

Qu'on ſe prête un moment à une ſuppoſition contraire. Quelle idée la poſtérité aurait-elle de nos mœurs, ſi, pour en juger, il ne lui reſtait, des productions de notre âge, que les ſeuls Romans de M. de Crébillon ! Nous ne le choiſiſſons de préférence que parce que nous ne connaiſſons pas de meilleur peintre. Mais ſi, par la même analogie, on voulait chercher dans ſes ouvrages le génie de la nation, quel caractere, quelle énergie pourrait-on lui

ſuppoſer? L'inconſéquence, la frivolité, la licence, ſymboles du luxe & de l'eſclavage, ne formeraient-elles pas le fond du tableau? & ſi l'on y reconnaiſſait encore un peuple ingénieux & poli, ne rougirait-on pas de n'y plus trouver rien de grand que l'excès même de ſa dépravation?

CAMPISTRON (Jean Galbert) de l'Académie Françaiſe, né à Toulouſe en 1656, mort dans ſa Patrie en 1723. Toutes ſes Tragédies, à l'exception de *Virginie* & de *Pompëia*, furent très-applaudies aux repréſentations. L'ordonnance en eſt ſage & réguliere, le ſtyle naturel, mais faible. Ses plus belles ſcenes n'excitent qu'une émotion douce, & ne ſont pas animées de ce pathétique terrible qui doit être l'ame des Tragédies. Il a tâché d'imiter Racine, mais de fort loin, & il n'a preſque emprunté que ſes négligences. Cependant *Andronic* & *Tiridate*, qui ſont demeurés au Théâtre, doivent inconteſtablement occuper le premier rang parmi toutes nos Tragédies modernes, ſi l'on en excepte celles de MM. de Voltaire & de Crébillon, la *Didon* de M. le Franc, le *Manlius* de la Foſſe, & la Tragédie de *Warvick*.

La Comédie du *Jaloux déſabuſé*, qui eſt auſſi reſtée au Théâtre, prouve que Campiſtron avait

plus d'une ſorte de mérite. Il a donné encore quelques Opéra, celui d'*Acis & Galathée* entr'autres, le dernier que Lulli ait mis en muſique.

Campiſtron donna des preuves de valeur à la bataille de Steinkerke : il y accompagnait le Duc de Vendôme, à qui il eut l'honneur d'être attaché toute ſa vie.

CARTAUD de la Vilate (N.) Son *Eſſai hiſtorique & philoſophique ſur le goût*, eſt écrit avec une imagination qu'il n'a pas toujours ſu régler, & qui ne lui a pas permis d'être lui-même toujours fidele aux principes du bon goût. On y trouve auſſi quelques erreurs, fruits des liaiſons de l'Auteur avec M. de la Motte; mais ce petit ouvrage n'en eſt pas moins un livre original & précieux, plein de morceaux de verve, & qui prouvent que cet Ecrivain ſavait ſentir & s'exprimer avec enthouſiaſme. Il eſt ſingulier que ce Livre ingénieux ne ſoit pas très-répandu, & qu'on ne trouve même le nom de M. de la Vilate dans aucun de ces Dictionnaires où l'on entaſſe, ſans diſcrétion & ſans choix, tant d'hommes obſcurs à côté des noms les plus célebres. Il faut que cet Auteur ait peu vécu, qu'il n'ait eu ni cabale, ni manege ; & c'eſt pour nous une raiſon de plus de réparer, à ſon

égard, l'inattention de ceux qui ont donné avant nous des Mémoires ſur la Littérature.

CAVEIRAC (Jean Novi, Abbé de) né à Niſmes en 1713. C'eſt un des Ecrivains qui a été le plus calomnié par cette nouvelle eſpece de philoſophes, qui ont fait un calcul barbare des effets de la calomnie, & qui perſuadés que la cicatrice en reſte toujours, ſe ſont fait un jeu de la prodiguer. M. Linguet qui a tant éprouvé lui-même ce que peut la fureur de l'eſprit de parti, eſt le premier qui ait vengé M. l'Abbé de Caveirac de l'odieuſe imputation d'avoir été l'apologiſte de la Saint Barthelemi. Tout homme honnête doit remplir le même devoir, & tant que les calomnies ſubſiſtent, ne pas craindre de répéter ce qui ſert à les détruire. Nous nous croyons obligés par conſéquent de tranſcrire ici les propres paroles de M. Linguet, qui a fait de ſes talens le plus noble uſage, en les conſacrant, ſoit dans la littérature, ſoit au barreau, à la déſenſe des opprimés.

» Un cri univerſel s'eſt élevé, dit-il, contre » le malheureux Abbé de Caveirac. Toute la » baſſe cour philoſophique l'a hué avec indi- » gnité. On a dit, on a écrit, on a imprimé » qu'il *avait fait tout exprès une Apologie de* » *la Saint Barthelemi*. Vous verrez dans le

» monde des milliers de perſonnes qui en ſont
» perſuadés de bonne foi, & qui regarderaient
» comme le plus téméraire des hommes celui
» qui oſerait en douter. Cependant, prenez la
» peine de chercher le livre de cet Auteur ſi in-
» dignement & ſi injuſtement avili.... Vous ſerez
» étonné de n'y trouver qu'un homme raiſon-
» nable, humain, philoſophe même, qui com-
» bat un préjugé; qui pourrait avoir tort dans
» le fond, ſans qu'il fût poſſible de lui faire le
» moindre reproche dans la forme; enfin, qui
» n'a point cherché à juſtifier cette abominable
» cataſtrophe dont on le ſuppoſe le panégyriſte;
» mais qui a tenu, à ce ſujet, le langage d'un
» cœur compatiſſant & d'un eſprit éclairé. *Quand*
» *on enleverait*, dit-il, *à la journée de la Saint*
» *Barthelemi les trois quarts des horribles excès*
» *qui l'ont accompagnée, elle ſerait encore aſſez*
» *affreuſe pour être déteſtée de tous ceux en qui*
» *tout ſentiment d'humanité n'eſt pas entiére-*
» *ment éteint.* Et c'eſt l'homme qui parle ainſi
» que l'on déclare l'Apologiſte de la Saint Bar-
» thelemi, que l'on flétrit ſous ce prétexte, dont
» le nom, peut-être, ne ſera tranſmis à la poſ-
» térité qu'avec les qualifications affreuſes &
» plus iniques encore, dont on l'a accablé.

A cette juſtification, qui n'a d'autre éloquence que celle de la vérité, nous ajouterons qu'il s'eſt

trouvé réellement un Français capable de faire sérieusement l'Apologie de la Saint Barthelemi, & que les mêmes philosophes qui en ont accusé si injustement M. l'Abbé de Caveirac, n'en ont jamais fait aucun bruit, soit qu'ils l'ayent ignoré, ou plutôt qu'ils ayent cru devoir quelques ménagemens à un écrivain, qui passe pour avoir été un des précurseurs de leur philosophie : Voyez l'article Naudé.

CERCEAU (Jean-Antoine du) Jésuite, né à Paris en 1670, mort en 1730. Il est principalement connu par ses poésies familieres, dans lesquelles il imite quelquefois assez heureusement le badinage de Marot. Mais ce dernier est resté le modele d'un petit genre, au lieu que du Cerceau n'a point de caractere, & qu'il ne doit sa faible réputation qu'au talent très-mince d'avoir saisi passablement une maniere qui a peu de difficultés, & qui n'exige aucune élévation. Ce n'était pas seulement e s imitateurs sans génie, mais les imitateurs de petites choses, qu'Horace voulait désigner par le mot de *servum pecus*. S'il n'est pas donné à tout le monde d'être original, on a du moins la ressource de choisir ses modeles, & ce choix même, quand il est fait avec goût, peut devenir un mérite. On connaît encore du Pere du Cerceau quelques Comédies

de College, & une hiſtoire de la conjuration de *Rienzi* revue par le Pere Brumoy ; elle eſt mieux rédigée pour les faits que celle qui a paru de nos jours ſous le nom de Boiſpréaux ; mais le ſtyle en eſt médiocre.

CHAMFORT (N. de) Jeune écrivain qui a fait de bonne heure des preuves de talens, mais qui avait débuté par des ouvrages trop peu analogues au caractere de ſon eſprit & de ſon âge. Il avait fait à ſeize ou dix-huit ans une Epître d'un grand-pere à ſon petit fils, & peu de tems après un Eloge de Moliere, qui remporta le prix de l'Académie françaiſe, quoique ce ſujet fût trop évidemment au-deſſus de ſes forces. Mais il s'eſt diſtingué depuis par d'heureux eſſais dans la carriere du Théâtre, & nous croyons devoir nous empreſſer d'autant plus à lui rendre cette juſtice, que dans une édition de la Dunciade, à laquelle nous n'avons eu aucune part, on a pris la liberté d'inſérer contre cet Ecrivain quelques vers, que nous aurions déſavoués plutôt ſi l'occaſion s'en était préſentée. Cet exemple de hardieſſe n'eſt pas le ſeul de ce genre dont nous aurions à nous plaindre. A la vérité, ceux qui ſe ſont permis d'abuſer ainſi de notre nom, pouvaient nous avoir entendu dire ce que nous répétons ici des premiers ouvrages de M. de

Chamfort; mais leur licence n'eſt pas moins inexcuſable. L'émulation d'un jeune homme, dès qu'il a fait entrevoir le germe de quelques talens, nous a toujours paru digne des plus grands égards, & loin de chercher à l'éteindre, nous nous ſommes toujours fait un devoir de l'encourager. C'eſt du moins ce que nous croyons avoir ſuffiſamment prouvé par ces mémoires mêmes, & ce qui ſerait d'ailleurs confirmé par le témoignage de tous les jeunes gens avec qui nous avons eu quelque relation.

CHAPELAIN (Jean) de l'Académie Françaiſe, né à Paris en 1595, mort dans cette Ville en 1674. Balzac le mit en réputation, & en effet Chapelain avait beaucoup de littérature. Son Poëme de la *Pucelle*, trop vanté avant de paraître, détruiſit en un moment la conſidération prématurée qu'il avait eu l'adreſſe d'uſurper.

Cet exemple doit effrayer tous ces Auteurs qui ſe preſſent de recueillir les ſuffrages des ſociétés par des Ouvrages qu'ils gardent prudemment dans leurs porte-feuilles, & qui devraient n'en ſortir jamais.

Les douze derniers Livres de ce mauvais Poëme ſont reſtés manuſcrits à la Bibliotheque du Roi, & aucun Libraire n'a voulu ſe charger

de les imprimer. Cependant le nom de Chapelain avait été ſi impoſant, que Racine daigna le conſulter ſur ſes premiers Ecrits, & qu'il fut choiſi par l'Académie pour rédiger la Critique du Cid.

Le moindre défaut de ſa *Pucelle* eſt d'être ennuyeuſe. Le ſtyle d'ailleurs, à quelques endroits près, en eſt ſi âpre, & hériſſé d'inverſions ſi dures, que Racine & Deſpréaux s'impoſaient pour punition, dans des jeux de ſociété, d'en lire quelques vers. Aujourd'hui le Poëme de la Peinture de M. le Miere & les Tragédies de M. Marmontel ſervent au même uſage.

CHAPELLE (Claude Emmanuel Luillier) né à la Chapelle, près de Paris, en 1626, mort en 1686. Poëte facile, naturel, voluptueux & négligé. Il eſt Auteur du Voyage connu ſous ſon nom, bagatelle agréable qui a été imitée ſouvent & malheureuſement.

Chapelle était homme du monde; mais il ſut conſerver dans la bonne compagnie de ſon tems cette heureuſe naïveté qui fait le principal mérite de ſes Ouvrages. Il joignait à ce don de la Nature celui d'obſerver avec fineſſe les ridicules de la ſociété. Il y puiſait des ſcenes comiques qu'il rendait à ſon ami Moliere avec la

plus grande vivacité ; mais ce feu l'abandonnait quand il voulait les écrire : tant il y a loin de l'eſprit de converſation au talent de mettre en œuvre !

La mépriſe d'un Editeur qui avait confondu l'écrivain dont nous parlons avec un auteur médiocre nommé de la Chapelle, donna occaſion à cette épigramme de l'Abbé de Chaulieu.

Lecteur, ſans vouloir t'expliquer,
Dans cette Edition nouvelle,
Ce qui pourrait t'alambiquer
Entre Chapelle & la Chapelle :
Lis leurs vers, & dans le moment,
Tu verras que celui qui, ſi mauſſadement,
Fit parler Catulle & Lesbie,
N'eſt pas cet aimable génie
Qui fit ce Voyage charmant ;
Mais quelqu'un de l'Académie.

CHARRON (Pierre) né à Paris en 1541, mort en 1603. Diſciple & ami du célebre Montagne. Quoiqu'il ait imité le ſtyle de ce Philoſophe, il n'a pas écrit, comme lui, en homme du monde, & ſon Livre de la Sageſſe eſt moins lu que les Eſſais de Montagne. On voit cependant que Charron avait une grande force d'eſprit, & rien ne la caractériſe mieux, à ce qu'il nous ſemble, que ce paſſage dans

lequel cet Ecrivain a parlé de Dieu d'une maniere ſublime.

» Déïté, c'eſt ce qui ne ſe peut connaître, » ni ſeulement s'appercevoir. Du fini à l'infini » n'y a aucune proportion, nul paſſage : l'infi- » nité eſt du tout inacceſſible, voire impercep- » tible. Dieu eſt la même, vraie & ſeule infi- » nité. Le plus haut eſprit & le plus grand ef- » fort de l'imagination n'en approche plus près, » que la plus baſſe & infime conception. Le plus » grand Philoſophe & le plus ſavant Théologien » ne connaît pas plus ou mieux Dieu que le » moindre Artiſan. Où il n'y a point d'avenue, » de chemin, d'abord, ne peut y avoir de loin » ni de près... Dieu, Déïté, Eternité, Toute- » puiſſance, Infinité, ce ne ſont que mots pro- » noncés en l'air, & rien plus à nous. Ce ne » ſont pas choſes maniables à l'entendement hu- » main... Si tout ce que nous diſons & profé- » rons de Dieu était jugé à la rigueur, ce ne » ſerait que vanité & ignorance. Dont, diſait » un grand & ancien Docteur, que parler de » Dieu, même diſant choſes vraies, il eſt très- » dangereux. La raiſon de ce dire eſt, qu'outre » que telles & ſi hautes vérités ſe corrompent » paſſantes par nos ſens, nos intelligences & » nos bouches, encore ne ſavons, & ne pou- » vons être certains qu'elles ſoient vraies. C'eſt

» à l'hazard que nous rencontrons : car nous
» n'y voyons goute, & ne ſavons que c'eſt, ni
» quel il y fait. Or parler de Dieu en doute &
» incertitude, & comme à tâtons, & par divi-
» nation, il eſt dangereux, & ne ſavons ſi Dieu
» le trouve bon : ſi ce n'eſt que nous confions
» tant en ſa bonté, qu'il prend en bonne part
» tout ce qu'on dit de lui à bonne intention, &
» pour l'honorer tant que l'on peut. Mais en-
» core, qui ſait que cette confiance-là lui ſoit
» agréable; & que la bonté divine eſt de cette
» ſorte?..... C'eſt bien l'office & le fait de la bonté
» humaine, créée, & finie ; mais qui ſait que
» la divine increéée, infinie, ſoit de cette cou-
» leur?... Par quoi le plus expédient, mais qu'il
» ſoit poſſible à l'homme ſe voulant mêler de
» penſer & concevoir la Déïté, eſt que l'ame,
» après une abſtraction univerſelle de toutes
» choſes, s'élevant pardeſſus tout, comme en
» un vuide, vague & infini, avec un ſilence
» profond & chaſte, un étonnement tout tranſi,
» une admiration toute pleine de craintive hu-
» milité, imagine un abyme lumineux, ſans
» fond, ſans rive & ſans bord, ſans haut, ſans
» bas, ſans ſe prendre ni ſe tenir à aucune choſe
» qui lui vient en imagination, ſinon ſe perdre,
» ſe noyer, & ſe laiſſer engloutir dans cet in-
» fini. A quoi reviennent à-peu-près ces ſenten-

» ces anciennes. La vraie connaiſſance de Dieu
» eſt une parfaite ignorance de lui. S'approcher
» de Dieu eſt le connaître lumiere inacceſſi-
» ble, & d'icelle être abſorbé. C'eſt aucune-
» ment le connaître que de ſentir qu'étant par-
» deſſus tout, l'on ne peut le connaître : élo-
» quemment le louer, c'eſt avec étonnement
» & effroi ſe taire, & en ſilence l'adorer en
» l'ame. Mais pour ce qu'il eſt très-difficile,
» & à-peu-près impoſſible à l'ame, de pouvoir
» ſubſiſter en un ſi incertain & vague infini,
» (car elle demeurerait toute troublée & comme
» au rouet) ſemblable à celui qui de force de
» tourner ſa tête, tout ébloui, ne ſachant plus
» où il eſt, ſe laiſſe tomber : & quand bien
» elle le pourrait, demeurant tranſie, percluſe,
» & ravie d'effroi & d'admiration, ſi ne pour-
» rait-elle, en aucune façon, agir avec Dieu,
» le prier, l'invoquer, le reconnaître, l'ho-
» norer, qui ſont les premiers & principaux
» chefs de toute Religion : car en telles choſes
» il eſt néceſſairement requis ſe le préſenter
» avec quelque qualité, bon, puiſſant, ſage,
» entendant, acceptant nos intentions : il eſt
» force & ne peut être autrement, en la condi-
» tion préſente de cette vie, que chacun ſe faſſe
» & ſe peigne à ſoi-même une image de la Déï-
» té, à laquelle il regarde, il s'adreſſe & ſe

» tienne, laquelle lui soit comme son Dieu.
» L'esprit se la fait en élevant son imagination pardessus tout, & concevant, de toute sa force, une souveraine bonté, puissance, perfection; car le dernier & le plus haut degré où chacun peut monter & arriver par l'extrême effort de sa conception, lui est son Dieu, & lui sert d'image de la Déité: image toute fois fausse; c'est-à-dire, manquée & imparfaite: car étant la Déïté, comme dit est, inimaginable, infinie, à laquelle l'esprit ne peut, par aucune conception, ni près, ni loin approcher, ne peut faire aucune vraie image, non plus que d'une chose qu'il ne sait du tout que c'est; il suffit qu'il la fasse la moins fausse, moins vicieuse, plus haute, plus pure qu'il peut. »

Le scepticisme très-raisonnable de Charron, mais très-hardi pour son siecle, le fit accuser faussement d'irréligion par quelques fanatiques. Autant on a de respect pour une Religion sainte & épurée, qui n'excite les hommes qu'à la douceur, à la paix, à la tolérance & à la charité, autant on a d'horreur pour le fanatisme, qui a quelquefois pris son masque, mais qu'il est aisé de reconnaître à ses fureurs. Le fanatisme est à la Religion ce que l'Hypocrisie est à la Vertu.

CHATEAUBRUN (Jean-Baptiste Vivien de) de l'Académie Françaiſe, mort à Paris en 1775. Il eſt parmi les Auteurs tragiques dans la claſſe de ces Imitateurs ſans caractere, qui n'ont rien ajouté à la richeſſe de notre ſcene. Sa Tragédie de *Mahomet ſecond* a été ſurpaſſée par celle du Comédien La Noue, qui n'eſt elle-même qu'un Ouvrage médiocre. Les *Troyennes* & le *Philoctete* de M. de Chateaubrun ont eu le mérite de nous retracer faiblement quelques beautés d'Euripide & de Sophocle. Elles ont eu, par-là, quelque réuſſite : ce qui prouve que l'antiquité qui a fourni à nos grands Hommes la matiere de tant de chefs-d'œuvre, offre encore des reſſources même à des talens communs. On doit cependant à M. de Chateaubrun la juſtice de reconnaître que s'il fut véritablement inférieur à nos modeles, il n'en fut pas moins un Littérateur très-eſtimable, très-inſtruit & ſur-tout très-modeſte. Nous devenons chaque jour d'une indigence qui ne nous permet pas de dédaigner les petites fortunes.

CHAULIEU (Guillaume AMFRYE de) Abbé d'Aumale, né dans le Vexin-Normand en 1639, mort à Paris en 1720. Il fut l'éleve & l'ami de Chapelle, négligé comme lui dans ſon ſtyle; mais ſupérieur peut-être par la hardieſſe, le ſen-

timent & la volupté que ſes Poéſies reſpirent. Mr. de Voltaire l'appelle l'Anacréon du Temple, parce qu'en effet, à l'exemple du Poëte Grec, & avec les mêmes graces, il a chanté juſques dans ſa vieilleſſe, les jeux, les amours & le vin; & parce qu'il logeait au Temple chez Mr. le Duc de Vendôme qui l'honorait de ſon amitié.

Les Critiques d'un goût ſévere obſervent que la réputation de ce Poëte, portée de ſon vivant au-deſſus de ſa valeur, commence à décroître un peu. Comme il n'eut aucune prétention littéraire, pas même celle de l'Académie, il n'arma contre lui ni l'orgueil, ni la jalouſie des Gens de Lettres. On pardonna à l'homme aimable, à l'homme qui raſſemblait chez lui la meilleure compagnie de ſon tems, des négligences qu'on ne pardonnerait aujourd'hui à aucun Poëte. Les Editeurs plus ſoigneux de ſa gloire, n'auraient pas dû ſe permettre de groſſir ſon Recueil d'un grand nombre de Pieces fort inſipides. Le meilleur de ſes Ouvrages, quoiqu'on y trouve encore beaucoup trop de licences & de longueurs, eſt celui qu'il adreſſe au Marquis de la Fare, & qui commence par ce vers:

Plus j'approche du terme, & moins je le redoute,

CHAUSSÉE

CHAUSSÉE (Pierre-Claude NIVELLE de la) de l'Académie Françaiſe, né à Paris en 1691, mort en 1754. Le premier qui mit en faveur ſur notre Théâtre le Comique larmoyant, ou la Tragédie domeſtique, genre ſi bien caractériſé par M. de Voltaire, dans ces vers du pauvre Diable :

Souvent je bâille au Tragique bourgeois,
Aux vains efforts d'un Auteur amphibie,
Qui défigure & qui brave à la fois
Dans ſon jargon Melpomene & Thalie.

La *Mélanide* de Mr. de la Chauſſée eſt inconteſtablement le chef-d'œuvre de ce mauvais genre, quoique depuis on ait donné *Cénie*, le *Fils Naturel*, le *Pere de Famille*, le *Philoſophe ſans le ſavoir*, *Eugénie*, *Béverley*, *les deux Amis*, &c.

Il faut être juſte, & reconnaître que Mr. de la Chauſſée était infiniment ſupérieur à tous les Auteurs des Ouvrages que nous venons de citer. Il entendait très-bien l'art du Théâtre. Il a peu de Pieces dans leſquelles on ne trouve de belles ſcenes & beaucoup de vers heureux : car du moins il n'eut pas la mal-adrèſſe d'écrire des Drames communs en proſe commune. Mais comme il n'était pas né plaiſant, il s'entêta de ſon triſte genre, flatté d'ailleurs du perſonnage de

Novateur, & sûr de réussir auprès de la multitude, parce qu'il avait, si nous osons le dire, la perfection de la médiocrité.

Il affecta, pour paraître conséquent, les mœurs les plus graves; cependant on a de lui des Contes orduriers & des Parades fort indécentes. Qui croirait d'après cela, que ce fût lui, qui se couvrant du manteau de la Morale, contribua toujours à faire exclure Piron de l'Académie, sous prétexte d'une Ode licencieuse échappée à la jeunesse de ce dernier? C'est ainsi qu'avec l'hypocrisie de mœurs, plus commune aujourd'hui que celle de Religion, on vient à bout de faire réussir & de sanctifier, pour ainsi dire, ses vengeances personnelles. Ce Poëte vindicatif & jaloux haïssait Piron, qui s'était permis contre lui quelques Epigrammes très-plaisantes.

La foule des esprits superficiels regardait en effet la Chaussée comme l'inventeur de ce genre métis, qui n'était pourtant qu'une sottise renouvellée dont Scarron lui-même avait eu le bon goût de purger la scene, & qu'enfin le génie de Moliere en avait fait disparaître. Jusqu'alors nos Comédies n'avaient été que de tristes Romans, tels que ceux qu'on ose nous donner pour un nouveau genre. Ainsi nous voyons que l'art, bien loin de se perfectionner, retombe précisément dans la barbarie de son origine; &

voilà les grands progrès de l'eſprit philoſophique !

Rien ne caractériſe mieux à notre gré ces étranges innovations, dont tant de ſinges de la Chauſſée font aujourd'hui leurs délices, que ces ſtrophes que nous avions attribuées à Mr. Piron par mépriſe, & parce qu'elles nous avaient ſemblé dignes de lui :

Quel eſt ce Poëme fantaſque,
Dont le mêlange mal-adroit
Tient du tragique le plus flaſque
Et du comique le plus froid?
C'eſt toi, bâtarde Comédie,
Avorton de la Tragédie,
Qu'on voit triompher aujourd'hui;
Toi, dont le larmoyant comique
N'a pris de la Muſe tragique
Que le ton pleureur & l'ennui.

⁂

Ni la chaleur, ni l'élégance,
Ni les mœurs, ni les paſſions,
Ne rachetent l'extravagance
De ces folles créations.
Un nom caché dans la naiſſance;
Quelque froide reconnaiſſance,
Voilà leur éternel refrein.
De cette Comédie étrange
Les plans ſemblent faits par la Grange,
Les vers par l'Abbé Pellegrin.

Des caracteres romaneſques,
Des incidens miraculeux,
Des vertus toujours giganteſques,
Un fond d'intrigue fabuleux;
Un intérêt faible & pénible
Qui ſort d'un Roman impoſſible:
Que peignent ces triſtes paſtels?
Moliere connaiſſait les hommes;
Il nous a peints tels que nous ſommes.
Ses tableaux ſeront immortels.



Révérend Pere la Chauſſée,
Prédicateur du ſaint Vallon,
Porte ta morale glacée
Loin des neuf Sœurs & d'Apollon.
Ne croi pas, Cotin dramatique,
A la Muſe du vrai comique
Devoir tes paſſagers ſuccès.
Non. La véritable Thalie;
S'endormit à chaque homélie
Que tu fis prêcher aux Français.

CLÉMENT (N.) né à Dijon, Auteur de la Satyre inſérée à la fin de notre troiſieme volume. Quoiqu'il nous ait fait l'honneur de nous l'adreſſer, nous bravons le petit ridicule attaché communément aux louanges que l'on oſe rendre à ceux dont on a été loué ſoi-même; & nous

nous empressons d'annoncer au Public un jeune imitateur de Boileau, qui dès ses premiers Essais, s'est approché de si près de la maniere forte & correcte de son modele. Il a le courage de le suivre dans une carriere bien délicate & bien épineuse; mais nous ne le détournerons pas d'un genre pour lequel il semble avoir des dispositions aussi marquées. Boileau lui-même, s'il eût cédé à des conseils pusillanimes, eût perdu la plus brillante partie de sa gloire. Il osa dire la vérité à son siecle, & appeller des accusations de ses ennemis à l'intégrité de ses mœurs. On lui rendit enfin justice. Ce sera le sort, & de Mr. Clément, s'il continue de faire d'utiles Satyres, & de tout homme de goût qui sera doué des mêmes talens & du même courage.

Cet Auteur avait fait des Observations critiques sur différens Poëmes qui ont paru depuis quelques années. Elles nous avaient paru remplies de modération, de politesse, & sur-tout d'excellens principes. Elles avaient été approuvées par un Censeur, & par conséquent autorisées à paraître, selon toutes les loix de la Librairie. Cependant nous apprenons qu'à force de manege, les Auteurs critiqués sont parvenus à en faire supprimer l'édition. C'est, il faut l'avouer, une plaisante maniere de répondre à la Critique. Il est singulier que des Gens de Lettres

ſe propoſent d'établir dans la Littérature l'intolérance qu'ils proſcrivent par-tout ailleurs ; mais malgré tous leurs efforts, elle ne s'y maintiendra jamais. Des Magiſtrats reſpectables peuvent être ſurpris. Ils ſont néanmoins trop jaloux de leur gloire pour ne pas ſe rendre à la voix puiſſante de la raiſon, toutes les fois qu'elle leur ſera préſentée avec une généreuſe confiance. Quel eſt le Magiſtrat qui voudrait avoir perſécuté Horace en faveur de Criſpinus, Pope en faveur de Blackmore, Boileau en faveur de Cotin ? Mais en ſuppoſant même qu'un Auteur eût fait une critique chagrine & injuſte des Ouvrages d'un homme de mérite, comme en matiere de goût les opinions ſont infiniment libres, il ſerait encore contre le droit naturel d'inquiéter cet Auteur. Le plus beau privilege des Ouvrages de génie, eſt préciſément de réſiſter à l'épreuve de la Critique. Loin de décourager les vrais talens, elle devient pour eux un aiguillon néceſſaire, ainſi que Boileau le diſait à ſon ami Racine :

Le mérite en repos s'endort dans la pareſſe :
Mais par ſes envieux un Génie excité
Au comble de ſon Art eſt mille fois monté.
Plus on veut l'affaiblir, plus il croît & s'élance.
Au Cid perſécuté Cinna doit ſa naiſſance ;
Et peut-être ta plume aux Cenſeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Ce ſerait par conſéquent être barbare, même

envers les hommes de génie, que de vouloir leur ôter un principe d'émulation & de gloire. Ce ſerait s'expoſer à détruire tous les Arts, que d'interdire aux Gens de Lettres une liberté utile qui n'a rien de commun avec la licence. Les Magiſtrats qui veulent ſe mettre à l'abri des pieges que leur tend la médiocrité, ont une regle infaillible pour la diſtinguer ſur le champ. Les moyens humbles qu'elle emploie pour faire intervenir l'autorité dans ce qui n'eſt pas de ſon reſſort, au riſque de la dégrader; la haine, l'impatience, la frayeur de toute critique, ſont les véritables traits auxquels la médiocrité ſe fait toujours reconnaître. Si l'on avait eu pour elle la complaiſance qu'elle oſe quelquefois exiger des hommes en place, Pradon eût fermé la bouche à Deſpréaux. Nous n'aurions eu ni Régnier, ni Moliere, ni Rouſſeau, ni Mr. de Voltaire lui-même, qui, à leur exemple, a fait tant de fois en faveur du goût, un uſage ſi courageux du ridicule.

N. B. Ce que nous avions prévu dans notre édition précédente eſt arrivé. On a rendu juſtice à la liberté courageuſe de Mr. Clément, & on a levé la défenſe qu'on lui avait faite de publier ſes Obſervations. Les Connaiſſeurs ſans être toujours de ſon avis, y ont remarqué en général le caractere d'un Ariſtarque excellent, quelquefois d'une trop grande ſévérité; mais néceſſaire peut-

être dans un tems où la licence, en matiere de goût, ne reconnaît plus aucun frein. Ceux qui avaient sollicité contre lui des ordres rigoureux, ont été couverts de confusion, & les Magistrats dont ils avaient surpris la justice, en devenant eux-mêmes les protecteurs de Mr. Clément, se sont acquis une gloire nouvelle : ainsi l'indignation publique retombera toujours sur les persécuteurs.

Nous avons vu depuis avec chagrin cet Auteur estimable se livrer entiérement à une espece de critique générale des ouvrages de M. de Voltaire. Ce n'est pas que nous soyons admirateurs assez aveugles de ce grand homme pour le croire au-dessus de la critique; mais il est du nombre des Ecrivains qui ont droit d'exiger d'elle des ménagemens respectueux, & avec qui l'on ne saurait avoir raison d'une maniere arrogante & dure. Nous aurions personnellement les plus grands reproches à lui faire, que, par égard pour nous-mêmes, nous nous renfermerions dans ces justes limites que M. Clément paraît avoir trop souvent franchies. Quelques-unes de ces remarques nous ont semblé très-judicieuses; mais il y perce de l'acharnement, de l'humeur, & dans de pareilles dispositions, il n'était pas possible qu'il ne se trompât fréquemment. Il a renouvellé contre la *Henriade* une foule d'observations déjà connues, & qui n'avaient pas dé-

ſabuſé l'Europe ſur le mérite de ce beau poëme. La *Henriade* a, ſans doute, un vice originel, celui d'avoir été commencée par un Auteur trop jeune encore, & peut-être incapable alors de donner à ſon ordonnance toute la majeſté qu'elle aurait acquiſe, s'il eut fait ſon plan dans un âge plus mûr. Mais auſſi quel homme que celui qui n'a pas été effrayé, à vingt ans, d'une entrepriſe ſi vaſte, & qui l'a exécutée cependant de maniere à ſe concilier les ſuffrages des nations familiariſées avec nos chefs-d'œuvre! M. Clément connaît très-bien les beautés des poëmes antiques; nous croyons en être pénétrés comme lui; mais il n'a pas ſenti qu'à force d'avoir été répétées, la plûpart de ces beautés étaient devenues des lieux communs; que preſque toutes auraient été déplacées dans le ſujet de la *Henriade*, & qu'enfin la philoſophie qui domine dans ce poëme, loin d'être étrangere au cœur, & de ſe refuſer aux charmes de la poéſie, répand ſur l'ouvrage un intérêt d'autant plus vif qu'elle fait aimer l'Auteur même. Par-tout, il invite les hommes à devenir meilleurs, en leur inſpirant l'horreur de la ſuperſtition, du fanatiſme, de l'intolérance. C'eſt à ce grand caractere dont M. de Voltaire s'eſt ſaiſi le premier, qu'il eſt redevable du ſuccès qui lui a fait, & qui lui fera toujours pardonner toutes ſes fautes.

COLARDEAU (Charles Pierre) né à Janville près d'Orléans. Il débuta avec ſuccès par une imitation en vers d'une Epître d'Héloïſe à Abailard. L'original eſt de Pope. Ce fut apparemment ce qui ſoutint Mr. Colardeau, qui ſe montra fort inférieur à lui-même dans une Epître d'Armide à Renaud, qu'il publia quelque-tems après, & qui eſt de la plus grande faibleſſe.

Ses Tragédies d'*Aſtarbé* & de *Caliſte* annonçaient plutôt le méchaniſme d'une verſification heureuſe, que le talent de la poéſie dramatique.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt à regretter que cet Écrivain n'ait pas perfectionné par plus de travail & d'étude les dons qu'il tenait de la nature. Cette négligence l'a expoſé à quelques mépriſes. On ſait que, dans ſon poëme du *Patriotiſme*, il avait tranſporté la Crete à Colchos; mais ces erreurs dont un peu d'application l'auraient garanti, ne doivent pas empêcher de reconnaître qu'il avait l'oreille ſavante, délicate & ſenſible, une candeur, une modeſtie faite pour le rendre cher à ceux-mêmes qui n'auraient pas eu une haute idée de ſa littérature. C'eſt après l'avoir mieux connu, que l'Auteur de ces Mémoires, toujours prompt à rendre juſtice, & quoiqu'on en penſe, plus diſpoſé à louer qu'à blâmer, s'eſt déterminé, de ſon pro-

pre mouvement, à retrancher de la Dunciade le nom de cet homme estimable.

COLLÉ (Charles) né à Paris, Secrétaire ordinaire & Lecteur de Monseigneur le Duc d'Orléans. C'est un de ceux qui dans ce siecle tristement raisonneur, ont eu le mérite de conserver cette ancienne gaîté qui était autrefois le caractere distinctif de la Nation. Ses Vaudevilles ont plus de recherche, de finesse & d'énergie que ceux de Panard, & annoncent davantage l'homme qui a vécu dans un Monde choisi. Il y a d'excellentes scenes comiques dans son Théâtre de Société. Elles font regretter que l'Auteur, rebuté apparemment par les dégoûts que ceux qui se dévouent à la bonne Comédie sont forcés de dévorer, n'ait pas enrichi, comme il le pouvait, le Théâtre de la Nation.

Sa Comédie de *Dupuis & Desronais*, quoiqu'elle excite quelquefois l'attendrissement & même les larmes, est bien éloignée, par la vérité des caracteres & la simplicité des incidens, de ces Drames Romanesques, aussi peu dignes d'estime sous le nom de Tragédies Bourgeoises que sous celui de Comédies larmoyantes. Mr. Collé a plusieurs fois manifesté son mépris pour ce mauvais genre. *Dupuis & Desronais* est véritablement une Piece dans le goût de Téren-

ce. Les ſentimens en ſont vrais, les caracteres bien ſoutenus, le dialogue naturel & tel qu'il doit être. L'Auteur, qui fait très-bien des vers, en eût peut-être ſoigné davantage la verſification, s'il eut été moins préoccupé d'une opinion qui n'eſt pas la nôtre. Il croit que dans les Ouvrages Dramatiques, la partie du ſtyle eſt une des moins eſſentielles; & c'eſt pourtant, par cette ſeule magie, que Racine s'eſt élevé inſenſiblement au point de balancer, & peut-être de ſurpaſſer Corneille. C'eſt par elle que le *Miſanthrope* eſt un des Chefs-d'œuvre de la ſcene, car, au fond, la fable & l'intrigue y ſont entiérement ſubordonnées aux beautés de détail. Au reſte, que M. Collé ſe trompe ou non, nous n'en regrettons pas moins qu'il n'ait donné au Théâtre que des momens ſi courts, d'autant plus que par une alliance tout-à-fait rare, il concilie dans ſon caractere une diſpoſition ſinguliere à la gaîté, & une ſenſibilité exquiſe. Nous connaiſſons de lui des traits que ſa modeſtie a dérobés à l'eſtime publique, & dont ceux de nos Philoſophes qui répetent avec le plus d'emphaſe les noms de vertu, de bienfaiſance, d'humanité, ne trouveraient pas le modele dans leur propre cœur.

CONDAMINE (Charles-Marie de la) de l'A-

cadémie Françaiſe & de celle des Sciences, né à Paris en 1701. Voici ce que lui dit Mr. de Buffon en réponſe au Diſcours qu'il prononça le jour de ſon entrée à l'Académie Françaiſe.

» Du génie pour les Sciences, du goût pour
» la Littérature, du talent pour écrire, de l'ar-
» deur pour entreprendre, du courage pour
» exécuter, de la conſtance pour achever, de
» l'amitié pour vos rivaux, du zele pour vos
» amis, de l'enthouſiaſme pour l'humanité ;
» voilà ce que vous connaît un ancien ami,
» un Confrere de trente ans, qui ſe félicite
» aujourd'hui de le devenir pour la ſeconde
» fois. Avoir parcouru l'un & l'autre hémiſ-
» phere, traverſé les continens & les mers,
» ſurmonté les ſommets ſourcilleux de ces mon-
» tagnes embraſées, où des glaces éternelles
» bravent également & les feux ſouterreins &
» les ardeurs du Midi; s'être livré à la pente
» précipitée de ces cataractes écumantes dont
» les eaux ſuſpendues ſemblent moins rouler
» ſur la terre que deſcendre des nues; avoir
» pénétré dans ces vaſtes déſerts, dans ces ſo-
» litudes immenſes, où l'on trouve à peine quel-
» que veſtige de l'homme, où la nature ac-
» coutumée au plus profond ſilence, dût être
» étonnée de s'entendre interroger pour la pre-
» miere fois; avoir fait en un mot, par le ſeul

» motif de la gloire des Lettres, ce que l'on » ne fit jamais par la soif de l'or; voilà ce que » connaît de vous l'Europe, & ce que dira la » Postérité. «

CONDILLAC (l'Abbé Etienne BONNOT de) né à Grenoble. La Métaphysique n'était qu'un cahos ténébreux où trop de Philosophes s'étaient égarés, en nous donnant, comme l'a dit Mr. de Voltaire, le Roman de l'ame au lieu de son Histoire, lorsque l'illustre Locke, par son Essai sur l'Entendement humain, répandit sur ces matieres abstraites une lumiere inattendue. Mr. l'Abbé de Condillac fut parmi nous un des premiers Disciples de ce Philosophe Anglais. Son essai sur l'origine de nos connaissances, & son Traité des sensations sont deux Ouvrages que son Maître n'eût pas désavoués.

CORNEILLE (Pierre) de l'Académie Française, né à Rouen en 1606, mort à Paris en 1684. Le Créateur de la Tragédie en France. Quoique M. de Voltaire ait dit que de trente-trois Pieces que ce grand homme a composées, on n'en représente plus que six ou sept (ce qui n'est pas exact) cette fécondité de Corneille, loin de nuire à sa gloire, ne prouve que l'étonnante variété des ressources de son

génie. Nous n'avons connu que par ses Chefs-d'œuvre la médiocrité de quelques-uns de ses derniers Ouvrages ; mais dans ce nombre, il en est qui seraient eux-mêmes des Chefs-d'œuvre dans ce siecle de disette, tels que les *Sophonisbes*, les *Sertorius*, les *Othons* &c. Ces Pieces que l'on affecte trop de rabaisser aujourd'hui, & que lisent à peine nos jeunes Écrivains, demanderaient des Acteurs capables de les représenter, & des Spectateurs assez instruits pour les entendre. Alors on serait étonné de tout l'intervalle qui sépare encore ce pere du Théâtre, même dans ses Ouvrages les moins soignés, de la plupart de nos Auteurs Dramatiques. On peut appliquer à Corneille ce que Longin disait d'Homere : *ses rêves sont ceux de Jupiter.*

Ce n'est pas cependant que nous prétendions attribuer à ce grand Poëte une supériorité toujours égale dans toutes les parties de son Art. Le Commentaire que M. de Voltaire nous a donné de ses pieces ne nous paraît pas avoir été dicté par la malignité, comme le supposent quelques Écrivains toujours prêts à calomnier les vivans pour honorer les morts. Il est souvent rigoureux, rarement injuste ; & il faut reconnaître que M. de Voltaire est plus en droit que personne de relever les fautes d'un grand homme, & de se

difpenfer, dans fes jugemens, de cette admiration fanatique & populaire, qui ne prouve fouvent que l'incapacité de fentir les véritables beautés, de l'Ecrivain pour lequel on fe paffionne. Mais il eft des écoliers, finges de leur maître, qui croyent faifir l'efprit de M. de Voltaire en l'exagérant, & qui ont ofé réduire le grand Corneille au dernier acte de Cinna : ce font ces finges qu'il faut humilier; mais la gloire de Corneille eft trop brillante pour lui prêter l'appui d'un faux enthoufiafme. Les admirateurs éclairés de ce grand Poëte ne feront jamais injuftes envers ceux qui ont eu le mérite d'ajouter, après lui, quelques dégrés de perfection à l'Art Dramatique.

Il paraît d'abord fingulier que ce Poëte fi refpecté n'ait pas eu plus d'influence fur le caractere de la nation. Il femble qu'il était fait pour lui donner plus d'énergie & de grandeur; mais le génie du Cardinal de Richelieu prévalut fur celui de Corneille. Le Miniftre ayant affermi l'Autorité, de maniere qu'elle n'eût plus rien à redouter des fecouffes d'une liberté expirante, le Poëte fut fublime & Romain en pure perte. Racine, par fon ftyle enchanteur, & par la route qu'il choifit, entiérement oppofée à celle de fon prédéceffeur, acheva d'amollir la nation. Corneille plus jaloux d'étonner que d'émouvoir, avait

fait

ſait de l'admiration le principal reſſort de ſes Tragédies. Racine y ſubſtitua l'intérêt. L'ambition, la politique, l'amour de la liberté diſparurent inſenſiblement du Théâtre, pour faire place à une paſſion plus touchante, & le cœur donna des loix au génie.

Malgré cette révolution, Corneille ſera toujours le plus impoſant de nos Poëtes Tragiques. L'admiration qu'il mérite s'eſt encore fortifiée, ſi nous l'oſons dire, par une admiration de préjugé. Il ſemble à notre égard, avoir acquis déjà la Majeſté d'une antique. L'Héroïſme des Romains lui devint ſi familier en méditant leur hiſtoire, qu'il a l'air de leur appartenir plutôt qu'à nous. Son génie fut ſublime comme celui de la Fontaine fut naïf. Peut-être ces deux genres ne ſont-ils pas auſſi oppoſés qu'on pourrait d'abord le penſer : ſur-tout s'il eſt vrai, comme nous le croyons, que le ſublime ne ſoit que le naïf du grand.

CORNEILLE (Thomas) de l'Académie Françaiſe, né en 1625, mort en 1709. Le grand nom de ſon frere fut pour lui un honneur dangereux. Il eſt un des premiers qui ait altéré la ſimplicité de la Tragédie par des intrigues romaneſques. C'eſt en cela que nos Tragiques modernes ſemblent l'avoir pris pour modele ; mais

aucun d'eux n'a fait le Comte d'Effex, ni Ariane.

COTIN (l'Abbé Charles) Prédicateur & Poëte, l'un des quarante de l'Académie Françaife, né à Paris, mort en 1682. Son nom immortalifé par Boileau, eft devenu proverbial pour défigner les plus mauvais Auteurs. C'eft ainfi du moins que paraît en avoir jugé Mr. d'Arnaud, lorfqu'il a dit fi judicieufement, en parlant de lui-même :

Il eft bien vrai que ma Mufe vulgaire
N'atteindra point au renom de Voltaire,
Que mis au rang des modernes Cotins,
Jè fubirai d'auffi honteux deftins.
*Œuvres de Mr. d'*Arnaud *Tom.* 1. *pag.* 294.

On doit obferver cependant que dans toutes les Pieces légeres de Mr. d'Arnaud, il ne s'en trouve pas une de comparable à ce joli Madrigal de l'Abbé Cotin :

Iris s'eft rendue à ma foi.
Qu'eût-elle fait pour fa défenfe ?
Nous n'étions que nous trois, elle, l'Amour & moi,
Et l'Amour fut d'intelligence.

Perfonne n'ignore que l'Abbé Cotin fut joué par Moliere dans la Comédie des Femmes Savantes, fous le nom de *Tricotin* d'abord, & en-

ſuite ſous celui de *Triſſotin.* On ſait auſſi que le Traiteur Mignot, pour ſe venger de Boileau qui l'avait appellé empoiſonneur, eut recours à la plume du même Cotin, qui lui fournit une Satyre. Mignot en enveloppait ſes biſcuits, & par ce moyen il vint à bout de lui donner une ſorte de publicité. Nous avons connu un Curieux qui avait conſervé un exemplaire de cette Satyre originale. Voici comment on y traitait l'illuſtre Deſpreaux :

Que ne peut point une étude conſtante !
Sans feu, ſans verve & ſans fécondité,
Boileau copie. On croirait qu'il invente.
Comme un miroir, il a tout répété. &c.

L'Auteur de l'Art Poétique ſans verve ! L'Auteur du Lutrin ſans fécondité ! Rien, à notre avis, n'eſt plus capable que ces vers de faire ſentir à jamais toute la médiocrité du pauvre Cotin.

COYER (l'Abbé) né à Beaume-les-Nones, en Franche-Comté. Il a donné, ſous le nom très-judicieux de *Bagatelles*, de petites brochures morales qui toutes n'ont qu'une même phyſionomie, un même ſtyle, un même caractere, l'ironie. On ſait combien à la longue, l'uniformité de cette figure devient faſtidieuſe quand

elle n'eſt pas accompagnée, comme dans les Ouvrages de Swift, d'une légéreté, d'une fineſſe, d'une gaîté continues, d'une grande variété de connaiſſances, & ſur-tout d'une imagination vive, brillante, originale & féconde.

Mr. l'Abbé Coyer a écrit une Hiſtoire du grand Sobieski du même ton que ſes Bagatelles. Un de ſes derniers Ouvrages eſt un Diſcours badin ſur l'inutilité de la Prédication. Nous croirions à cette inutilité, ſi Mr. l'Abbé eût fait des Sermons, & qu'il ne nous en reſtât pas d'autres.

On peut prendre une idée de ce Diſcours par cette phraſe qui confirme ce que nous diſons, & qui n'eſt pas la ſeule de ſon eſpece : „ *tant que* „ *dans la grande trémie du Gouvernement, on* „ *n'engrénera point le bonheur & la conſidéra-* „ *tion avec la vertu, on n'aura rien fait.* Et c'eſt, dans le dix-huitieme ſiecle, qu'un homme qui n'eſt pas ſans quelque réputation, s'eſt permis de dénaturer ainſi le langage & le ſtyle!

N'oublions pas que dans un Diſcours fait pour une Académie de Province, le même Abbé a traité très-cavaliérement l'illuſtre la Fontaine; mais ce Poëte lui avait répondu d'avance par ces vers qui terminent ſi heureuſement une de ſes Fables :

Ceci s'adreſſe à vous, eſprits du dernier ordre,
Qui n'étant bons à rien, cherchez ſur-tout à mordre:

Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux Ouvrages?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

CRÉBILLON (Prosper JOLYOT de) de l'Académie Française, né à Dijon en 1674, mort à Paris en 1762. Par la force de son génie, il s'est rendu l'égal de nos meilleurs Poëtes tragiques, sans les imiter. Il ouvrit au Théâtre une route nouvelle. Il n'éleva point l'ame comme Corneille; il ne parla point au cœur comme Racine; mais la terreur devint entre ses mains le premier ressort de la Tragédie. Son style, souvent inégal & peu correct, étincelle de beautés mâles & hardies, qui rachetent bien avantageusement ses négligences.

Nous ne pouvons mieux louer ce grand homme, qu'en empruntant les propres paroles de Mr. de Voltaire. „ Je vois ici (dit-il dans son „ Discours à l'Académie Française) ce génie véritablement tragique, qui m'a servi de Maître „ quand j'ai fait quelques pas dans la même carriere. Je le regarde avec une satisfaction mêlée de douleur, comme on voit sur les débris „ de sa patrie un héros qui l'a défendue. "

En effet, dans les caracteres d'Atrée, de Palamede, de Rhadamiste, de Pharasmane, on admirera toujours le pinceau mâle de Mr. de Cré-

billon. Quel caractere plus fortement tragique que celui de Rhadamiste, personnage dont le modele hardi n'exista jamais que dans l'imagination de l'Auteur! Nous le répétons, il est malheureux que le style de cet homme de génie ne réponde que rarement à l'admiration qu'il inspire d'ailleurs. Mais ce défaut très-essentiel sans doute, dont nous ne dissimulons point l'importance, ne doit pas être pour de petits esprits pleins de suffisance & d'orgueil, une raison d'aboyer sans cesse contre sa mémoire. Nous ne leur envions pas la satisfaction de se complaire dans leurs jolies phrases; mais nous attendons qu'ils nous montrent de l'invention & des idées.

CRÉBILLON (Claude-Prosper JOLYOT de) fils du précédent, né à Paris en 1707, Ecrivain d'un mérite très-rare, & non moins original que son Pere aux yeux de ceux qui savent que le sublime des arts ne consiste que dans l'imitation vraie de la nature. Il n'a fait que des Romans, mais on y trouve la peinture la plus fidelle des mœurs corrompues de ce qui s'appelle parmi nous la très-bonne compagnie. La vérité ne saurait être plus exacte, les caracteres mieux tracés, les situations filées & graduées avec plus d'art.

Ne l'accusons point de la licence des mœurs

qu'il a peintes : il peut dire à tout ſon ſiecle :

Eſt-ce ma faute à moi ſi ces mœurs ſont les vôtres?

Ne ſoyons au contraire frappés que de l'art ſingulier avec lequel il a ſu dire les choſes les plus libres, & préſenter les images les plus voluptueuſes. Il ſemble qu'à l'exemple de la Fontaine il ſe ſoit créé une langue à lui ſeul pour exprimer en ſtyle décent des idées qui ne pouvaient ſe paſſer de gaze. Peut-être même M. de Crébillon a-t-il encore à cet égard plus de délicateſſe & d'enjouement que ſon modele : on ſerait tenté de croire que ce ſont les graces elles-mêmes qui ont jetté leurs voiles ſur ſes nudités.

On peut le regarder comme le Pétrone Français; mais après ce que nous venons de dire, on peut juger de combien il l'emporte ſur l'Auteur Latin, dont la licence n'eſt guere moins effrénée & moins groſſiere que celle de la Cour de Néron qu'il a voulu peindre.

Le Comte Hamilton eſt le ſeul Écrivain qu'on ait comparé à Mr. de Crébillon ; mais il nous paraît que ce dernier lui eſt très-ſupérieur par le ton de légéreté, de nobleſſe, de gaîté & d'excellente plaiſanterie qui caractériſe la plupart de ſes Romans, & ſur-tout par cette vérité dont nous avons parlé d'abord, & qui ne meurt jamais.

Il eſt très-rare qu'un homme de génie ne dé-

génere pas dans sa postérité. C'est un avantage qui distinguera feu Mr. de Crébillon. Rien n'est plus singulier peut-être que le contraste de l'énergie du pere & des graces du fils.

D.

DANCOURT (Florent Carton) né à Fontainebleau en 1661, mort dans sa terre de Courcelle-le-Roi en Berry en 1726. Le Chevalier à la Mode, les Bourgeoises de qualité, les trois Cousines, le Galant Jardinier & quelques autres Pieces de cet Auteur fécond sont remplies de gaîté, & ne sont pas indignes d'être représentées même après les chefs-d'œuvre de Moliere.

Le Dialogue de Dancourt est très-vif & très-enjoué; mais l'Auteur s'écarte souvent de l'objet de sa Scene pour avoir de l'esprit & pour courir après un bon mot. C'est pécher contre le naturel dont la Comédie ne saurait trop se rapprocher, & dans laquelle toute plaisanterie qui n'est pas amenée par le sujet même, nuit à l'illusion, précisément parce qu'elle est déplacée.

Malheureusement toutes les Pieces de l'Auteur se ressemblent un peu trop. Il n'a gueres peint que des femmes d'intrigue & des Chevaliers d'industrie; mais c'est toujours un rare mérite que de les avoir peints naturellement. Rien n'est plus ressemblant & plus vrai que

tous ces perſonnages de Dancourt, qu'on pourrait regarder à quelques égards comme le Téniers de la Comédie.

Cet Auteur, ſi animé dans ſa proſe, n'eſt plus le même lorſqu'il écrit en vers. Il avait commencé par être Avocat; & ce fut par une paſſion violente pour une Comédienne, qu'il renonça au Barreau pour ſe faire Comédien lui-même.

DANIEL (Gabriel) Jéſuite, né à Rouen, en 1649, mort à Paris, en 1728. Son Hiſtoire de France a ſouffert de la révolution qui s'eſt faite dans le genre hiſtorique, où l'on veut moins de détails & plus de philoſophie. Nous avouons que la bonne philoſophie nous paraît en effet l'ame de l'Hiſtoire, qui ne ſerait, ſans elle, qu'une Gazette inanimée. Le Pere Daniel a préciſément négligé ce qui mérite principalement d'être connu, les loix, les uſages, les mœurs de chaque ſiecle, & ſur-tout les progrès de l'eſprit humain. On le lit cependant encore avec plus de plaiſir que Mézeray, quoique ce dernier ait ſouvent un caractere de franchiſe & de liberté hardie qui manquait à l'autre, & qui ne déplaît pas. Mais la narration du Jéſuite a plus de clarté, plus de méthode, & ſerait peut-être dans le vrai genre de l'Hiſtoire, ſi le ſtyle en était moins faible, & moins diffus.

Le plus grand défaut de cet Ouvrage, c'eſt que ſon Auteur était maîtriſé non-ſeulement par ſes préjugés particuliers, mais par ceux de la Société dont il était Membre. On reconnaît trop le Jéſuite à l'importance ridicule qu'il a donnée au Pere Coton, dans l'Hiſtoire du regne d'Henri IV, & plus encore à l'eſprit de partialité qui ſe fait ſentir dans les regnes orageux de François II. de Charles IX, de Henri III, & même avant cette époque. Il eût été d'autant plus difficile au Pere Daniel de garder cette ſage neutralité, qui eſt le principal mérite d'un Hiſtorien, que, dans ſa vie privée, lui-même était homme de parti, & qu'il appuya de ſes intrigues celles du Pere le Tellier.

Téméraire, par zele pour ſa Compagnie, il entreprit de répondre aux fameuſes *Lettres Provinciales;* mais ce fut un écueîl contre lequel il ſe briſa, ſans aucune utilité pour les Jéſuites. Il s'était fait plus de réputation par ſon Voyage du Monde de Deſcartes, qui fut traduit en pluſieurs Langues, & qui était véritablement une réfutation très-ingénieuſe du Roman Coſmogonique de ce Philoſophe.

DESCARTES (René) né à la Haye en Touraine, en 1596, mort en 1630. Le plus grand Philoſophe de l'Europe, puiſqu'elle lui eſt rede-

vable de Newton-même, & de la Méthode avec laquelle on a combattu ses propres erreurs. On sait assez que c'est lui qui a délivré la raison de l'espece de cahos scholastique où elle était demeurée ensevelie depuis plusieurs siecles. Mais comme un homme qui a gémi long-tems sous une tutele févere, & qui tout-à-coup se trouve maître de sa liberté, se précipite ordinairement dans des écarts proportionnés à la vigueur & à l'énergie de ses organes, Descartes dont le génie s'était affranchi de tous ces préjugés de l'Ecole auxquels on donnait encore le nom de Philosophie, s'égara dans l'esprit de système, & substitua de nouvelles erreurs aux chimeres qu'il avait détruites. Ce ne fut, à la vérité, qu'en s'écartant de ses excellens principes, & ses fautes-mêmes ont contribué indirectement aux progrès de l'esprit humain. Nous ne dissimulerons pas qu'il avait été devancé par le célebre & malheureux Ramus, par Keppler, par Galilée, par le génie de Bacon, & que ces hommes fameux doivent être, en quelque sorte, regardés comme ses précurseurs; mais aucun d'eux n'avait fait la révolution qu'il a occasionnée dans toutes les branches de la Philosophie. Aucun n'avait été doué de ce génie inventeur qui est, à la fois, la source de ses grandes découvertes & de ses réveries; aucun enfin n'avait imaginé,

comme lui, d'appliquer l'Algebre à la Géometrie, & la Géométrie à la Physique.

Ce grand Homme accusé d'Athéisme, quoiqu'il eut fourni de nouvelles démonstrations de l'existence de Dieu, & que dans sa philosophie, Dieu soit regardé comme la cause efficiente de nos idées, & même du mouvement des corps, dont il veut que nous ne soyons que les causes occasionnelles, mourut à Stokolm, auprès de la Reine Christine qui l'avait attiré dans ses Etats pour profiter de ses lumieres.

Le Cartésianisme paraît tombé quant à l'hypothese des tourbillons, à celle des animaux, en qui Descartes ne reconnaissait que de pures machines, enfin quant aux loix du mouvement, & au systême inexplicable des idées innées; mais la méthode de ce Philosophe, & la gloire de son nom ne périront jamais.

DESFONTAINES (l'Abbé Pierre-François GUYOT) né à Rouen en 1685, mort à Paris en 1749. Ecrivain de feuilles, trop souvent prévenu, passionné, exposé comme tous les autres Journalistes à parler inconsidérément de matieres qu'il n'entendait pas, & entraîné dans des jugemens précipités qui ont fait beaucoup de tort à sa réputation. Cependant il avait fait de bonnes études, & l'antidote est du moins quel-

quefois dans ſes feuilles à côté du poiſon. Par une ſorte d'inſtinct heureux, il fut un des plus courageux adverſaires du néologiſme, du faux bel eſprit, du comique larmoyant & de toutes les innovations abſurdes que de ſon tems on eſſayait déjà de mettre en crédit. On pourrait preſque lui appliquer ces vers:

Il a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il a fait trop de mal pour en dire du bien.

DESHOULIÉRES (Antoinette du Liger de la Garde) née à Paris en 1630, morte en 1694. Elle a fait beaucoup de petits vers, dans leſquels il y a de la facilité, du naturel & des graces; mais elle eut le malheur de faire un Sonnet contre la Phedre de Racine en faveur de celle de Pradon, ce qui ne fait pas honneur à ſon goût. Elle donna une Tragédie de Genſeric, qui lui attira le conſeil *de retourner à ſes moutons*, par alluſion à l'une de ſes plus agréables Idylles. Au reſte elle a été ſoupçonnée comme la plupart des femmes beaux Eſprits, d'avoir eu peu de part aux Ouvrages qui portent ſon nom. On ſait que le Poëte Hainault fut amoureux d'elle; & ce fut lui, dit-on, qui lui apprit à faire des vers. Quoi qu'il en ſoit, il faut convenir avec Mr. de Voltaire que de toutes les Dames Françaiſes qui

ont paru s'adonner à la Poésie, c'est elle qui a le plus réussi.

DESMAHYS (Joseph-François-Edouard de COSSEMBLEU) né à Sully en 1722, mort en 1761. Sa petite Comédie de l'Impertinent est remplie de détails agréables, mais elle n'est point comique. Elle eut dans sa nouveauté un succès qui ne s'est pas soutenu, parce qu'il y avait trop d'esprit & trop peu de naturel. C'est aussi l'agrément & le vice du petit nombre de ses Pieces fugitives que l'on a recueillies. Elles sont supérieures cependant à cette foule de bagatelles en vers que l'on nous a données depuis, & qu'il semble que Mr. Gresset avait prévues, lorsqu'il a dit :

De la joie & du cœur on quitte le langage
Pour l'absurde talent d'un triste persifflage.

On trouve dans la Compilation encyclopédique deux ou trois articles de Mr. Desmahys, qui sont très-agréables, mais très-déplacés dans ce Dictionnaire.

DESPORTES (Philippe) né à Chartres en 1555, mort en 1616, oncle du célebre Regnier. Il eut comme Bertaud le mérite de dégager la langue Françaife du fatras Grec & latin sous lequel Ronsard avait pensé l'ensévelir. Ses Poésies

jugées par Malherbe avec trop de rigueur, méritent encore quelque eſtime. Mais il eſt vrai qu'avant Malherbe & Regnier, Marot fut le ſeul Poëte Français qui eut véritablement un caractere original qui le diſtinguera toujours aux yeux de la poſtérité. Deſportes fut comblé des bienfaits d'Henri III.

DESPRÉAUX (Nicolas BOILEAU) de l'Académie Françaiſe, né au Village de Crône près Ville-neuve-Saint-George en 1636, mort en 1711.

Les Etrangers ne l'ont appellé long-tems que le Poëte Français, & cette gloire était bien due à l'immortel Auteur de l'Art Poétique & du Lutrin. On doit regarder ſes Satyres comme l'époque du bon goût. Elles ſervirent à la fois à encourager les Grands Hommes & à humilier leurs ennemis. La France doit peut-être à Boileau les chefs-d'œuvre de Racine & de Moliere, tant un ſeul homme peut avoir d'influence ſur tout un ſiecle! Ses vers, *devenus proverbes en naiſſant*, répandaient dans toute l'Europe la honte des Scudéri & la gloire des Corneille.

En vain l'ignorance & la haine oſerent murmurer de ſa liberté courageuſe; on ne la confondit point avec la licence. On ſe reſſouvint que Regnier avait porté plus loin encore cette même liberté. On ſut diſtinguer la critique utile qui ne

s'attache qu'aux Ecrits du libelle ſcandaleux qui offenſe les mœurs. Ni Madame de Monteſpan, ni Louis XIV (quoique protecteurs de Quinault) ne furent bleſſés des traits que Boileau avait lancés contre ce Poëte; & Madame de Maintenon ne crut pas ſa gloire intéreſſée à venger ſur lui la mémoire de Scarron. On ne vit point alors les Grands épouſer ridiculement la querelle de leurs protégés littéraires. Auſſi Boileau fut-il l'ami des Condé, des la Rochefoucauld, des Vivonne, des Lamoignon, des Termes, des Dagueſſeau, & de tous les Perſonnages illuſtres de ſon tems. Il eut à la vérité pour ennemis toute la populace des rimeurs, & rien n'était plus naturel; car:

Si de tout tems & Satyre & bons mots
Ont attaqué les Méchans & les Sots,
C'eſt bien raiſon que nous voyions médire
Sots & Méchans, de bons mots & Satyre.

Il ne fallut pas moins qu'un ordre exprès de Louis XIV pour que Boileau fût de l'Académie. La Bruyere eut comme lui le ſingulier honneur de n'y entrer qu'à force ouverte: c'était encore une diſtinction.

DESTOUCHES (Philippe Néricault) de l'Académie Françaiſe, Poëte comique, né à Tours

Tours en 1680, mort en 1754. Il n'a eu ni la vigueur de ſtyle, ni la raiſon profonde, ni le ſel de Moliere, ni même la gaîté de Regnard; mais il était fort ſupérieur à Boiſſy ſon contemporain. Il connaiſſait mieux ſon Art, avait plus étudié ſes Maîtres, & porté ſur les caracteres un coup d'œil plus obſervateur. Il eſt ſouvent un peu froid, mais rempli de ſens, fidele aux bienſéances, & le ton de ſes Ouvrages décele l'éducation cultivée d'un homme du Monde.

On lui reproche cependant d'avoir mal ſaiſi, dans quelques-unes de ſes Pieces, le ton des gens de qualité. Le Glorieux, par exemple, paraît ſouvent groſſier, non ſeulement envers Liſimon, mais encore envers ſa Maîtreſſe; & l'on ſait que lorſque les perſonnes d'un certain rang veulent dire une choſe dure, ou même cruelle, c'eſt toujours avec l'enveloppe la plus polie. Ces réflexions nous ſemblent très-fondées; mais l'eſprit n'a plus d'objections contre cette Piece, l'une des meilleures qui aient paru depuis Moliere, quand on entend ces vers ſi heureuſement amenés par une ſituation qui n'a rien que de vrai :

J'entens. La vanité me déclare à genoux
Qu'un pere infortuné n'eſt pas digne de vous.

Sans cette Piece & celle du Philoſophe marié qui nous ſemble ſon chef-d'œuvre, on pourrait

regarder l'Auteur comme un des premiers par qui la Comédie a dégénéré parmi nous. Il l'a rendue froide ſous prétexte de l'épurer, & il a été le précurſeur de la Chauſſée qui l'a rendu ſérieuſe & triſte.

On a de lui pourtant quelques Comédies d'intrigue, dont la repréſentation eſt très-agréable ; mais il paraît chercher la plaiſanterie qui venait naturellement s'offrir à Moliere, & ſon vers comique eſt moins facile que celui de Regnard. Il a publié un Recueil d'Epigrammes : il n'était pas né pour ce genre.

DIDEROT (Denys) né à Langres. C'eſt un des Editeurs & des principaux Coopérateurs du Dictionnaire Encyclopédique ; & voici comment il a caractériſé lui-même ce grand Ouvrage, où il a inſéré quelques articles utiles, & tant de paradoxes :

» Ici nous ſommes bourſoufflés & d'un vo-
» lume exorbitant, là maigres, petits, meſ-
» quins, ſecs & décharnés. Dans un endroit
» nous reſſemblons à des ſquelettes ; dans un
» autre nous avons un air hydropique. Nous
» ſommes alternativement nains & géans, co-
» loſſes & pigmées ; droits, bien faits & pro-
» portionnés, boſſus, boiteux & contrefaits.
» Ajoutez à ces bizarreries celles d'un diſcours

» tantôt abſtrait, obſcur ou recherché, plus
» ſouvent négligé, traînant & lâche; & vous
» comparerez l'Ouvrage entier au monſtre de
» l'Art Poétique, ou même à quelque choſe de
» plus hideux. "

(Article *Encyclopédie*, page 641.)

C'eſt cependant pour avoir préſidé à cette compilation ſi difforme que Mr. Diderot eſt ſur-tout connu; car on ne ſait gueres dans le Monde qu'il ait traduit de l'Anglais l'Hiſtoire de Grece de Temple Stanyan, le Dictionnaire univerſel de Médecine avec M. M. Eidous & Touſſaint, ni qu'il ait donné des Mémoires ſur différens ſujets de Mathématiques.

Il paraît avoir été plus jaloux de devoir ſa célébrité aux Belles-Lettres qu'aux Sciences, du moins ſi l'on en juge par les Eloges faſtueux qu'il a faits lui-même de ſes deux prétendues Comédies, *le Pere de Famille* & *le Fils Naturel.*

C'eſt une manie bien inconcevable de Mr. Diderot, que de vouloir à toute force ſe faire regarder comme l'inventeur de ce nouveau genre de Drames, qu'il appelle Tragédies domeſtiques. Quand bien même l'invention lui en ſerait due, il ne voudrait pas, ſans doute, récuſer le jugement de Mr. de Voltaire, qui n'a accepté le titre de Chef & de Protecteur du parti philoſophique, que ſous la condition tacite du plus profond reſ-

pect de la part de tous ses vassaux. Or dans la liste des Ecrivains du siecle de Louis XIV, Mr. de Voltaire s'éleve contre ce mauvais genre avec plus de mépris encore que dans les vers rapportés ci-dessus à l'article *la Chaussée*. Il y félicite le célebre Destouches » d'avoir évité cette Comédie » langoureuse, cette espece de Tragédie bour» geoise, qui n'est ni tragique ni comique; » monstre né de l'impuissance des Auteurs & de » la satiété du Public, après les beaux jours de » notre Littérature. "

Il serait à souhaiter, comme on se rappelle de l'avoir écrit à Mr. de Voltaire, que Mr. Diderot se fût moins passionné pour des idées très-communes; qu'il eût été plus sobre d'annoncer ses réminiscences comme des découvertes; qu'il eût été bien persuadé que pour être savant, on n'est pas dispensé d'étudier sa langue & de l'écrire correctement. Il a quelquefois des momens très-lumineux; mais c'est un cahos où la lumiere ne brille que par intervalles, ou plutôt on croit voir le combat du bon & du mauvais principe.

On voudrait aussi que le style de cet Ecrivain fût en général plus exempt d'une certaine emphase désordonnée, espece de convulsion que la plupart de nos modernes ont affectée, comme un prestige d'éloquence, & qui n'est dans le fond,

Qu'un froid enthousiasme imposant pour les Sots.

Nous croyons trouver un exemple bien remarquable de cet enthousiasme glacial, lorsque, dans son Eloge de Richardson, M. Diderot s'écrie d'une maniere si ridiculement hyperbolique: » *O Richardson, Richardson, homme unique à* » *mes yeux! Tu seras ma lecture dans tous les* » *tems. Forcé par des besoins pressans, si mon* » *ami tombe dans l'indigence, si la médiocrité* » *de ma fortune ne suffit pas pour donner à mes* » *enfans les soins nécessaires à leur éducation,* » *je vendrai mes livres, mais tu me resteras. Tu* » *me resteras sur le même rayon avec Moïse, Ho-* » *mere, Euripide & Sophocle!* " Voyez quelques morceaux non moins bisarrément emphatiques, dans les Regrets adressés par l'Auteur à sa vieille Robe de chambre.

On désirerait surtout que M. Diderot eût affecté moins souvent cette espece de jargon apocalyptique qui l'a fait appeller, non sans raison, le Lycophron de la Philosophie. On peut juger de sa maniere d'écrire par cette incroyable citation tirée, mot pour mot, de ses Pensées sur l'interprétation de la Nature: „ *La véritable maniere de phi-* » *losopher serait d'appliquer l'entendement à l'en-* » *tendement, l'entendement & l'expérience aux* » *sens, les sens à la nature, la nature à l'investi-* » *gation des instrumens, les instrumens à la re-* » *cherche & à la perfection des arts qu'on jette-*

» *rait au Peuple pour lui apprendre à respecter*
» *la Philosophie.*"

On invite ceux à qui cet amphigouri philosophique ne suffirait pas, à essayer leur pénétration sur cette étrange définition, tirée aussi mot pour mot du même Livre : „ *L'animal* (dit M. Diderot)
» *est un systéme de molécules organiques, qui par*
» *l'impulsion d'une sensation semblable à un tou-*
» *cher obtus & sourd que celui qui a créé la ma-*
» *tiere leur a communiquée, se sont combinées*
» *jusqu'à ce que chacune ait rencontré la place*
» *la plus convenable à son repos.*" Assurément cela s'appelle bien définir une chose obscure par une chose plus obscure encore; & c'est ce que Boileau nommait très-heureusement *du galimathias double.*

Veut-on encore quelques exemples de ce style ténébreux ? Voyez comment M. Diderot se fatigue pour obscurcir la notion assez claire de ce qui constitue l'illusion théatrale. „ *Cette illusion,*
» dit-il, *dépend des circonstances. Ce sont les*
» *circonstances qui la rendent plus ou moins dif-*
» *ficile à produire. Me permettra-t-on de parler*
» *un moment la langue des Géometres ? On sait*
» *ce qu'ils appellent une équation. L'illusion est*
» *seule d'un côté. C'est une quantité constante qui*
» *est égale à une somme de termes, les uns posi-*
» *tifs, les autres négatifs, dont le nombre & la*

» *combinaiſon peuvent varier ſans fin ; mais* » *dont la valeur totale eſt toujours la même. Les* » *termes poſitifs repréſentent les circonſtances* » *communes, & les négatifs, les circonſtances* » *extraordinaires. Il faut qu'elles ſe rachetent* » *les unes par les autres.* " On le demande de bonne foi à toutes les claſſes de lecteurs, les pédans du quinzieme ſiecle auraient-ils mieux embrouillé ce qu'il était queſtion d'éclaircir? Tel eſt pourtant le ſingulier jargon avec lequel de prétendus Sages croyaient en impoſer à l'Europe ſavante : & tandis que nos théâtres auraient dû retentir du ridicule d'une pareille philoſophie ; tandis qu'il eut été néceſſaire d'apprendre aux étrangers que toute la nation du moins n'avait pas trempé dans cette conſpiration philoſophique contre le ſens commun, on fermait la ſcene au ſeul homme qui avait eu le courage de s'élever publiquement contre cet excès de folie.

DORAT (Claude-Joſeph) eſprit léger & agréable, qui paraît s'être aſſigné à lui-même la place qui lui convient, en prenant dans ſes petits Ouvrages le ton cavalier d'un petit Maître en Littérature. Ce perſonnage de ruelle peut avoir un ſuccès de caprice dans la Société, mais il ne mene pas à la gloire, pour laquelle M. Dorat, en homme conſéquent dans ſon perſifflage, ne

ceſſe de témoigner la plus parfaite indifférence. Ce dédain pour la renommée aurait dû lui faire abjurer tous les genres qui ſuppoſent des prétentions : la tragédie, par exemple, à laquelle il ſemblait qu'il dût renoncer, moins encore à cauſe de la faibleſſe de ſes premiers eſſais *), que pour avoir eu le malheur de lutter ſans trop d'avantage contre le *Régulus* de Pradon. Il eſt vrai qu'à force de corrections, & de petites manœuvres qui ne ſont pas ignorées, le *Régulus* de M. Dorat a reçu quelques applaudiſſemens; mais il n'en eſt pas moins regardé comme un ouvrage médiocre, quoique très-ſupérieur à la Tragédie d'*Adélaïde de Hongrie*, dont l'Auteur paraît avoir puiſé le fond dans une ſource plus décriée encore; dans un de nos plus mauvais Contes de Fées. Nous nous diſpenſerions volontiers d'en faire la moindre Analyſe; nous devons cependant en ſupporter le dégoût, pour prouver que ce n'eſt point ici une imputation hazardée.

La Princeſſe *Roſette* (c'eſt le nom du Conte) eſt promiſe au Roi de l'Iſle des Paons. Sa nourrice chargée de la conduire, médite de faire ſa fille Reine en la ſubſtituant à cette princeſſe, qu'elle fait jetter dans la mer. Elle oſe en effet

*) *Zulica*, & *Théagene*, Tragédies de M. Dorat, oubliées depuis longtems.

présenter sa Fille, sous le nom de *Rosette*, au Roi de l'Isle des Paons; mais, par des événemens de féerie, la trahison est découverte; la Princesse, qu'on croyait noyée, se retrouve, & l'ambitieuse nourrice est punie comme elle le mérite. Telle est aussi la fable d'*Adélaïde*, & il faut convenir que ce n'était pas dans de pareils Contes de peau d'âne, que Corneille & Racine allaient puiser les Sujets de leurs Tragédies.

Le genre Comique n'a pas été plus favorable à M. Dorat. Jusqu'ici, du moins, les connaisseurs n'ont trouvé dans ses deux Comédies de *la Feinte par Amour* & du *Célibataire*, que quelques détails, quelques vers ingénieux; mais nulle profondeur de vues, nul caractere, nulle scene qui suppose le génie de l'art. Envain même y chercherait-on quelques-uns de ces vers pleins de sens, nés pour devenir proverbes. L'Auteur n'est riche qu'en persifflage, en saillies de mots, &, si nous l'osons dire, en bluettes d'esprit. Mais une foule de ces jolis traits échappent à la province, qui n'en a pas encore la clef, & qui les prend bonnement pour du néologisme & du jargon.

Il semblerait donc que M. Dorat aurait dû s'en tenir aux bagatelles qu'il a données sous le nom de *ses Fantaisies*, & qui, véritablement, lui ont

mieux réussi auprès des gens du monde. Mais, par son incroyable facilité, ces bagatelles mêmes sont devenues d'un volume immense. On peut en juger par le prix de 114 liv., auquel le recueil de M. Dorat vient d'être annoncé dans un de nos derniers Mercures. Il est vrai que les seules Vignettes & les Estampes se montent à près de 120 liv.; mais cette somme paraîtra toujours exorbitante pour de simples fantaisies; & malheureusement encore on a remarqué, jusques dans ces petits ouvrages, des fautes inexcusables. L'Auteur, par exemple, avait cru peindre très-poétiquement une Autruche dans une de ses fables, & même la caractériser d'une maniere imitative, par ces deux vers : *

Elle étend lourdement ses gigantesques aîles,
Dont la masse ressemble aux voiles des vaisseaux.

Il est triste que cette belle image ne présente qu'une double absurdité. Les gigantesques aîles de l'autruche se réduisent à rien, car elle n'en a pas. Elle n'a que de petits aîlerons très-courts, & les plumes qui en sortent sont tellement éfilées

---

*) Depuis que ces Mémoires ont paru, M. Dorat, au moyen d'un carton, a fait disparaître ces deux vers, autant qu'il l'a pu; mais ils n'en subsistent pas moins sur un très-grand nombre d'exemplaires.

& décompoſées que, loin *de reſſembler aux voiles des vaiſſeaux*, elles n'ont même entre elles aucune adhérence ; ce qui les rend abſolument inutiles pour voler. Cette mépriſe rappelle aſſez naturellement celle de Sancho, qui prêt à ſe battre contre des Autruches, demandait ſi elles étaient de la maiſon d'Autriche.

Il faut avouer que ces fautes, qui ſont le fruit de notre manie d'écrire avant de penſer, & qui nous expoſent aux railleries des nations voiſines, deviennent un peu trop communes dans notre Littérature. Un M. de Roſois, écrivain très-inférieur ſans doute à M. Dorat, vient de faire auſſi, dans un recueil de fables, une bévue toute pareille. Il y place une ſole dans un étang : ce qui ne ſuppoſe pas une connaiſſance bien exacte de l'Hiſtoire Naturelle des poiſſons.

C'eſt à regret que nous multiplions de tels exemples. Nous ne ſaurions trop inviter nos jeunes poëtes, & particuliérement M. Dorat, à chercher des amis ſéveres. Il y a, dans ſon poëme ſur la Déclamation, beaucoup de vers heureux, & c'eſt, de tous ſes ouvrages, celui qui pourrait aller le plus loin, s'il voulait prendre la peine de le corriger. Croit-il donc qu'une ſeule production capable de figurer un jour avec ſuccès parmi nos bons poëmes didactiques, ne ſuffirait pas à ſa gloire ? Nous penſons, au contraire, que

cette gloire ſerait plus ſolide & plus brillante que toutes ces petites couronnes qu'il s'efforce d'accumuler ſur ſa tête, en parfilant, pour ainſi dire, ſon eſprit dans une foule d'eſſais dont la plupart n'ont pas été lus, ou que du moins on ne relira jamais.

DUCHÉ (Joſeph-François) de l'Académie des Inſcriptions, né à Paris en 1668, mort en 1704. C'eſt encore un de ces Auteurs dramatiques, qui ſans avoir un caractere bien marqué, a donné cependant à la ſcene quelques ouvrages vraiment eſtimables; une Tragédie d'*Abſalon*, entre autres, & un Opéra d'*Iphigénie en Tauride*, dont la réputation s'eſt conſervée juſqu'à nos jours. Notre projet n'eſt pas de nous étendre ſur cette claſſe d'écrivains qui n'ont eu que le talent d'imiter, plus ou moins heureuſement, nos grands modeles. Mais nous remarquerons ici que peut-être on n'eſt point aſſez frappé de la richeſſe de la Scene Françaiſe. Il n'appartenait qu'à une nation ſpirituelle & paſſionnée pour les Spectacles, de voir éclore dans ſon ſein tant de productions célebres, qui, ſans pouvoir être comptées parmi ſes chefs-d'œuvre, formeraient encore pour elle le fond d'un Théâtre très-intéreſſant, très-varié, digne enfin de la jalouſie de ſes rivales, ſi elle en avait en ce genre. Tels ſe-

raient, par exemple, l'*Abſalon* de Duché, l'*Andronic* & le *Tiridate* de Campiſtron, la *Pénélope* de l'Abbé Genêt, & ſurtout le *Manlius* de la Foſſe, la *Didon* de M. le Franc, &c. &c.

Il eſt ſingulier ſeulement que, malgré notre réputation de gaîté, nous n'ayons pas, à beaucoup près, dans le genre comique, un ſi grand nombre de ces productions du ſecond ordre, qui pourraient nous donner le tems de laiſſer repoſer quelquefois nos excellentes pieces. C'eſt qu'il eſt plus facile, ſans doute, d'imaginer avec des talens communs quelques ſituations pathétiques, que d'exceller dans la bonne plaiſanterie. C'eſt peut-être auſſi parce que les Auteurs comiques ſont moins encouragés : leur talent doit leur faire des ennemis, & la Tragédie n'en donne pas.

DUCLOS (Charles) de l'Académie Françaiſe, né à Dinant en Bretagne. Des prétentions trop exagérées de ſa part, des éloges trop faſtueux de la part de ſes amis, ont peut-être contribué à faire juger M. Duclos avec trop de ſévérité.

Quelques perſonnes ſe ſont cru fondées à lui diſputer le Roman *des Confeſſions du Comte de* * * *; mais l'Auteur de cet Ouvrage quel qu'il ſoit, a très-bien vu le monde, & n'eſt pas certainement un Ecrivain du commun.

Le nom de Mr. Duclos n'avait pas encore assez de poids lorsqu'il publia le Conte d'Acajou, pour soutenir le ton cavalier qu'il prit avec le Public dans la Préface de cette ingénieuse bagatelle. Ce ton singulier a pourtant été imité depuis par quelques Ecrivains qui ont pensé, comme le dit le même Mr. Duclos dans son Histoire de Louis XI, que *la témérité subjugue la multitude, & l'entraîne sans lui laisser le moment de réfléchir.*

Comme le bel esprit se prête à tout, des Romans & des Contes de Fée, Mr. Duclos passa au genre de l'Histoire ; mais on reprocha à celle de Louis XI trop de digressions, & sur-tout un style sec, brusque, tranchant, qui rend la lecture de l'Ouvrage très-pénible, & qui est d'ailleurs très-éloigné de la noble simplicité avec laquelle tout Historien doit écrire.

Les *Considérations* de Mr. Duclos *sur les Mœurs* sont, comme l'a dit Mr. de Voltaire, le Livre d'un honnête homme. Nous ajoutons que c'est l'Ouvrage d'un homme de beaucoup d'esprit ; mais nous ne croyons pas que ce soit toujours celui d'un homme de goût. Mr. Duclos dit par exemple dans ce Livre *que la robe de* Nessus *agissait en dedans, & qu'au contraire le feu de la robe de nos Moines agit en dehors.* Voilà ce que la Bruyere n'eût jamais dit. Il n'eût pas employé

non plus une ſagacité infinie pour nous donner de petits détails d'une Métaphyſique imperceptible, ni annoncé d'un ton avantageux quelques vérités preſque triviales. La Bruyere peignait avec feu & à grands traits. Mr. Duclos peint trop ſouvent en mignature, & d'une maniere froide & recherchée. Nous répétons cependant avec plaiſir que le Livre des *Conſidérations*, & celui qu'il a intitulé, *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Mœurs du dix-huitieme ſiecle*, ſont remplis d'obſervations fines & qui ſuppoſent beaucoup d'eſprit dans l'Obſervateur. C'eſt dommage qu'on y retrouve toujours ce ſtyle trop coupé, trop ſententieux dont l'Auteur avait contracté l'habitude.

Mr. Duclos nous a donné auſſi des Remarques ſur la Grammaire générale & raiſonnée de Port-Royal. Un des principaux objets de ces remarques, eſt une réforme que l'Auteur ſe propoſait de faire adopter dans notre orthographe. Il faut avoir un très-grand mérite pour ſe faire pardonner la petite intention de ſe diſtinguer par des choſes minutieuſes. Il eſt à croire que Paſcal, Boſſuet, Deſpréaux & Racine ont heureuſement fixé tout ce qui concerne notre langue. L'Abbé de Saint-Pierre, Mr. Duclos, & quelques autres ont fait imprimer leurs Ouvrages comme il leur a plu. Le Public ſenſé n'y a pas pris garde, &

c'eſt le ſort de toutes les innovations qui ne tiennent ni à l'eſprit ni au génie.

Nous ajoutons à cet article après la mort de Mr. Duclos, qu'il était très-détaché depuis longtems de la ſecte de nos Philoſophes, & qu'il ſe repentait même des liaiſons qu'il avait eues avec leur parti. Il avait en effet beaucoup plus d'eſprit & de talens que la plupart de ceux qui ſe croyent les aigles de cette cabale. Il a laiſſé d'ailleurs la réputation d'un parfaitement honnête homme.

DUFRESNY (Charles RIVIERE) né à Paris en 1648, mort en 1724. C'était un homme né avec une aptitude ſinguliere à preſque tous les arts, & qui pourtant n'a rien laiſſé de fini dans aucun genre. Son *Siamois à Paris*, qui a pu donner à Mr. de Monteſquieu l'heureuſe idée de ſes *Lettres Perſannes*, ne prouve pas moins que ſon Théâtre, la fineſſe & la ſagacité avec laquelle il obſervait les hommes.

Il aſſocia dans quelques Pieces ſes talens à ceux de Regnard; mais ils ſe diviſerent enſuite, & ſe diſputerent même l'excellente Comédie du *Joueur*. Dufreſny a fait voir par d'autres Comédies qu'il était digne en effet de partager la gloire de ſon rival.

Son vers eſt moins facile, mais ſon ſtyle eſt plus

plus pur que celui de Regnard. On trouve dans toutes ses Pieces des scenes heureuses & même des traits de génie ; mais il a moins de gaîté que de profondeur & de finesse. On peut croire qu'il eût mérité une réputation plus grande encore, si le goût des plaisirs & de la dissipation n'eût étouffé en lui l'amour de l'étude. *L'esprit de Contradiction* passe pour le plus régulier de tous ses Ouvrages; c'est une petite Piece charmante. Les Comédiens ont grand tort de négliger le Théâtre de Dufresny. On ne se souvient pas de leur avoir vu remettre le *Faux Sincere*, Comédie qui peint une infinité de gens ; & ils auraient bien dû jouer le *Jaloux honteux de l'être*, sur-tout d'après les corrections heureuses que Mr. Collé a pris la peine d'y faire.

Dufresny ne fut point de l'Académie Française.

E.

ESPAGNAC (Jean-Baptiste-Joseph, Baron d') Lieutenant-général des Armées du Roi, Gouverneur des Invalides, &c. Auteur de la *Vie du Maréchal de Saxe*, & de quelques ouvrages sur la guerre. Il devrait n'être permis qu'à des mains exercées comme les siennes dans l'art des grands Généraux, de toucher à leurs portraits.

F.

FAGAN (Criſtophe-Barthelemi de LUGNY) né à Paris en 1702, mort en 1755. On a imprimé ſon Théâtre en quatre volumes, & en cela, les Editeurs ne ſe ſont pas montrés ſoigneux de ſa réputation. Si l'on n'eût imprimé que *la Pupille*, *l'Etourderie* & *le Rendez-vous*, auxquels on aurait pu ajouter ſeulement *l'Inquiet* & *les Originaux*, on aurait eu de Fagan un volume précieux à tout homme de goût. Il avait beaucoup de naturel & de facilité; mais il a trop écrit. Il eût mérité un bienfaiteur qui ſe fût honoré lui-même en lui procurant le loiſir dont il avait beſoin pour donner à ſes talens tout leur eſſor. Les Auteurs comiques ſe rebutent plus facilement que les autres, s'ils viennent à manquer d'encouragemens.

Fagan ne fut point non plus de l'Académie Françaiſe.

FAVART (Charles-Simon) né à Paris. Ecrivain fécond, ingénieux & délicat, qui a travaillé pour tous nos Spectacles.

Il a donné à l'Opéra *Don Quichotte*, & au Théâtre Français l'*Anglais à Bordeaux*, à l'occaſion de la derniere paix. Mais ſon genre le plus décidé eſt celui de la Comédie en Vaudevilles,

dans lequel il a eu des succès plus fréquens & plus flatteurs que tous ceux qui ont voulu courir la même carriere. Sa *Chercheuse d'esprit* est regardée avec raison comme le chef-d'œuvre de l'Opéra Comique. Mr. Favart a donné près de quatre-vingt Pieces de ce caractere, auxquelles il a travaillé seul ou en société. Presque toutes ont réussi. Ceux qui savent de quel prix est l'amusement dans les grandes Villes, concevront sans peine le degré d'estime qu'on ne peut lui refuser. Il ne s'agit pas de le couronner de lauriers, mais de marguerites & de roses.

FÉNELON (François de SALIGNAC de LA MOTTE de) Archevêque de Cambray, de l'Académie Française, né dans le Quercy en 1651, mort à Cambray en 1715. Le Racine de la prose par son immortel Ouvrage de Télémaque qu'il composa pour l'éducation de Mr. le Duc de Bourgogne, dont il était Précepteur. Jamais homme ne fut plus digne que l'Archevêque de Cambray de présider à l'éducation d'un Prince. Il avait trouvé dans son propre cœur le modele de cette morale douce & pure que son Télémaque respire. On voit dans cet Ouvrage, unique en son genre, qui se refuse au nom de Roman, & qu'on ne peut cependant

regarder comme un Poëme, combien M. de Fénelon était nourri des beautés ſimples & nobles d'Homere & de Virgile.

Sa Philoſophie n'eſt point ce pédantiſme ſec & aride qui flétrit le cœur de l'homme, en lui exagérant ſans ceſſe ſa perverſité ou ſes infortunes; mais c'eſt la ſageſſe même qui ſous des images riantes, inſinue doucement ſes maximes, & perſuade en ſe faiſant aimer.

M. de Fénelon eut le malheur de tomber dans la diſgrace de Louis XIV, & Madame de Maintenon qui abandonnait tous ſes amis, & qui depuis abandonna Racine lui-même, n'eut pas le courage de le défendre. La vanité de Louis fut offenſée de quelques applications ſecrettes qu'elle ſe fit intérieurement, ou qu'elle apprit qu'on lui faiſait de différens paſſages du Télémaque. Ce Monarque, accoutumé par la proſpérité de ſon regne à voir tout fléchir ſous ſa volonté abſolue, n'aimait pas dans M. de Fénelon ce caractere de modération, de douceur, d'humanité, de tolérance, qui ſemblait, en quelque ſorte lui reprocher l'orgueil de ſon adminiſtration. Ce fut la ſource des perſécutions cachées qu'eſſuya ce grand homme; mais ſa mémoire en eſt vengée par un ſentiment plus flatteur encore que celui de l'admiration, par une eſpece d'hommage

du cœur qui ne ſe partage qu'entre la Fontaine & lui.

Son extrême ſenſibilité l'entraîna dans cette erreur reſpectable (ſi pourtant quelque erreur peut l'être) qu'il fallait aimer Dieu pour lui-même. Il répandit cette opinion dans un Livre myſtique intitulé, les *Maximes des Saints.* Mr. de Boſſuet s'éleva avec force contre un ſentiment qui lui parut tenir aux chimeres du Quiétiſme; mais il mit dans cette diſpute toute l'amertume d'un zele excité peut-être par un ſecret mouvement de jalouſie. Mr. de Cambray n'oppoſa à cet emportement que de la douceur & de la modération. Mr. de Meaux fut vainqueur à Rome; le Livre des *Maximes* fut condamné, mais Fénelon, en ſe rétractant lui-même publiquement, remporta par une ſoumiſſion ſi rare; un triomphe plus honorable que celui de ſon impétueux adverſaire. L'un & l'autre étaient dignes de s'eſtimer. Tous deux, mais dans un genre différent, furent les hommes les plus éloquens de leur ſiecle. Rien ne les caractériſe mieux peut-être que ce mot de la Reine de France. Mr. de Boſſuet, diſait-elle, prouve la Religion : Mr. de Fénelon la fait aimer.

FÉVRE (Tannegui le) né à Caën en 1615, mort en 1672 : pere de Madame Dacier, qui

ne fut pas moins ſavante que lui, & peut-être la ſeule de nos femmes célebres à qui perſonne n'a jamais diſputé ſes Ouvrages.

On a de le Fevre d'excellentes notes ſur différens Auteurs grecs & latins, qui le rangent dans la claſſe de nos meilleurs Scoliaſtes; mais ce qui l'honore davantage, c'eſt d'avoir dédié à Mr. Péliſſon, pendant ſa diſgrace, ſon Commentaire ſur Lucrece. Péliſſon avait donné l'exemple d'une pareille générofité par ſa fidélité à Mr. Fouquet, & ce qui rend ces traits de grandeur d'ame & de courage plus remarquables, c'eſt qu'ils ont été communs parmi les gens de Lettres. On en trouverait de ſemblables dans la vie de Boileau, de la Fontaine, de Moliere, de Scudéri même. Rien ne doit plus humilier les ennemis de la Littérature, & ne prouve mieux que le ſentiment qui fait aimer la gloire, eſt à la fois la ſource des grands talens & des grandes vertus. Voyez l'article *Sarraſin*.

FLÉCHIER (Eſprit) Evêque de Nîmes, né à Pernes en 1632, mort en 1710. Il y a moins d'éloquence & de génie dans ſes Oraiſons funebres que dans celles de Boſſuet; mais il a plus d'eſprit & d'élocution. Ceux qui ont la fureur de faire des paralleles, & qui l'ont appellé le Racine de la Chaire, ſe ſont trompés. Ra-

cine avait ſans doute plus de goût & d'élocution que Corneille, mais il n'avait pas moins d'éloquence & de génie.

FLEURY (l'Abbé Claude) de l'Académie Françaiſe, né à Paris en 1640, mort en 1723. Sous-Précepteur du Duc de Bourgogne, & depuis, Confeſſeur de Louis XV, il ne connut dans ces places délicates, ni l'ambition, ni l'intrigue. La Cour vit avec ſurpriſe un homme qui pouvait parvenir à toutes les dignités de ſon état, ſe borner au Prieuré d'Argenteuil, & donner ce rare exemple du déſintéreſſement & de la modeſtie. Son Hiſtoire Eccléſiaſtique pourrait être ſurpaſſée par une critique plus exacte, & des recherches plus approfondies. Mais ſes diſcours préliminaires ne le feront pas. Le livre qu'il a donné ſous le titre de mœurs des Iſraélites, eſt une excellente réponſe faite d'avance à toutes les imputations odieuſes dont on affecte aujourd'hui de charger le peuple Juif: comme ſi aucun Peuple pouvait être véritablement mépriſable aux yeux d'une Philoſophie éclairée & impartiale.

FONTAINE (Jean de la) de l'Académie Françaiſe, né à Château-Thierry en 1621, mort à Paris en 1695. On peut l'appeller le

Poëte de tous les âges. Il amuse l'enfance, il instruit l'âge mûr, & fait encore les délices de la vieillesse, parce qu'il tient de plus près à la nature que tous nos autres Poëtes.

A l'exemple du Correge qui s'écria qu'il était Peintre, à la vue d'un tableau de Raphaël, la Fontaine à vingt-deux ans se reconnut Poëte, en lisant par hazard une Ode de Malherbe. Il l'était sans doute; & ceux qui ne verraient en lui que le Fabuliste naïf & le Conteur agréable, ne connaîtraient qu'une très-faible partie de son mérite.

Toujours sans paraître y penser, & selon que ses sujets l'exigent, il varie ses expressions, tour-à-tour fines, délicates, gracieuses, riches, brillantes, & souvent sublimes. Malheur à l'homme insensible qui aurait assez négligé la Fontaine, pour ne pas se rappeller sur le champ des exemples de ces différentes beautés! Ses instructions, proportionnées à toutes les classes de Lecteurs, ne se présentent nulle part sous une forme dogmatique & aride. On croirait qu'il ne s'est pas occupé d'instruire, & cependant aucun Poëte n'a semé dans ses Ecrits un plus grand nombre de maximes vraies, ingénieuses & profondes. Elles ne fatiguent jamais, parce qu'elles viennent se placer naturellement dans ses récits. Il savait que la vérité a besoin

d'être ornée, & comme il le disait lui-même :

> Une Morale nue apporte de l'ennui.
> Le Conte fait passer le précepte avec lui.

Souvent même le précepte dans ses Ouvrages ne paraît être que l'expression du sentiment. Tel est cet Epilogue intéressant d'une de ses plus belles Fables :

> Qu'un ami véritable est une douce chose !
> Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ;
> Il vous épargne la pudeur
> De les lui découvrir vous-même.
> Un songe, un rien, tout lui fait peur
> Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Peut-on lire ces vers sans être ému ? Que trouverait-on à leur opposer dans la Motte, ou dans les autres singes de la Fontaine ?

Les Contes de ce Poëte charmant n'ont pas eu de meilleurs Imitateurs que ses Fables. Il est vrai qu'il a emprunté la plûpart de ses sujets de l'Arioste ou de Bocace, qui eux-mêmes devaient les leurs aux Fabliaux de nos anciens Troubadours. Mais il semble que les Graces aient inspiré à la Fontaine leur gaîté ingénue, tant ses Contes respirent l'enjoûment, la délicatesse & la volupté.

Peut-être Despréaux aurait-il pu substituer son

nom à celui d'Homere dans ces vers qui n'en feraient pas moins heureux :

> On dirait que pour plaire, inſtruit par la nature,
> La Fontaine à Vénus déroba ſa ceinture.

En effet, n'eſt-il pas ſingulier que Boileau, dans ſon art Poétique, ait négligé de parler de la fable, & qu'on ne trouve dans ſes vers aucun éloge de la Fontaine ? Racine a gardé le même ſilence, ce qui paraît d'autant plus étrange, que l'Hiſtoire nous témoigne l'amitié réciproque de ces trois Grands Hommes.

La ſimplicité des mœurs de la Fontaine, ſa modeſtie, ſa candeur naïve auraient-elles donc affaibli dans l'opinion de ſes amis, la conſidération qu'ils devaient à ſes talens ſupérieurs ? Cette idée n'eſt peut-être pas ſans vraiſemblance, d'autant plus que Racine & Boileau prenaient la liberté de s'égayer quelquefois aux dépens de leur ami. Mais un jour Moliere témoin de leurs jeux, Moliere à qui plus qu'à tout autre il appartenait d'apprécier ce Poëte de la nature, leur dit au milieu de leurs ſaillies : Meſſieurs, Meſſieurs, ne raillez pas le bon homme, il ira plus loin que nous. Le bon homme était en effet un très-grand homme, auquel il n'a manqué que d'écrire avec une élégance & une correction continues, pour être le premier Poëte de la Nation.

Qui croirait que malgré ſa douceur & ſa bonté naturelle, la Fontaine ſe fût permis des Satyres & des Epigrammes très-vives? Rien ne prouve mieux que l'acharnement de nos ennemis peut quelquefois nous communiquer un ſentiment d'aigreur très-éloigné de notre caractere. Auſſi le grand Rouſſeau, dit-il, en parlant des Auteurs dont il avait été forcé de ſe venger :

Que ſi d'un ſeul légérement frappé,
En badinant le nom m'eſt échappé,
Eſt-ce un forfait à décrier ma veine ?
Eh ! dites-moi, quand jadis la Fontaine,
De ſon pays l'homme le moins mordant
Et le plus doux, mais homme cependant,
De ſes bons mots, ſur plus d'une matiere,
Contre Lully, Quinault & Furetiere,
Fit réjaillir l'enjoûment bilieux,
Fut-il traité d'Auteur calomnieux ?
Tout vrai Poëte eſt ſemblable à l'Abeille.
C'eſt pour nous ſeuls que l'Aurore l'éveille,
Et qu'elle amaſſe, au milieu des chaleurs,
Ce miel ſi doux tiré du ſuc des fleurs.
Mais la nature, au moment qu'on l'offenſe,
Lui fit préſent d'un dard pour ſa défenſe,
D'un aiguillon qui, prompt à la venger,
Cuit plus d'un jour à qui l'oſe outrager.

FONTENELLE (Bernard le BOUVIER de) de l'Académie Françaiſe & de celle des Sciences, né à Rouen en 1657, mort à Paris en 1757. Le premier qui dans le ſiecle de Louis XIV fit ſuc-

céder le bel eſprit au génie; & en effet l'un des plus beaux Eſprits qui aient jamais exiſté.

Il s'eſſaya d'abord dans les Arts d'agrément, mais avec peu de ſuccès. Tous ſes Ouvrages dramatiques, à l'exception de l'Opéra de *Thétis & Pélée*, ſont aujourd'hui inconnus. Ses Lettres du Chevalier d'Her ***, fort au-deſſous de celles de Voiture, auraient dû, pour ſa gloire, être ſupprimées du Recueil de ſes Ouvrages. Ses Eglogues pétillent de traits ingénieux & fins, & ſont par conſéquent bien éloignées de la naïveté du genre paſtoral. Il y a dans ſes Dialogues des Morts beaucoup de penſées brillantes, mais qui ne ſoutiennent pas toujours l'analyſe; & d'ailleurs, le choix de ſes Interlocuteurs offre ſouvent des contraſtes trop recherchés. On eſt étonné par exemple de voir Alexandre le Grand & Phryné diſcourir enſemble de leurs *conquêtes*. Ce n'eſt pas-là l'eſprit de Lucien.

En général, on ne doit lire Mr. de Fontenelle, & principalement ſes premiers Ouvrages, qu'avec précaution, & lorſqu'on a le goût formé par l'étude des bons modeles. Il a, comme Pline & comme Séneque, des défauts attrayans, ſurtout pour la jeuneſſe. Ses penſées ſont fines, délicates; mais il les gâte ſouvent par une afféterie de ſtyle qui tient du néologiſme & du précieux. Il les habille pour ainſi dire trop bourgeoiſement,

& cela dans l'intention de paraître plus aisé dans sa maniere d'écrire. Aussi Mr. de Fontenelle aura-t-il toujours contre lui le fâcheux préjugé de n'avoir imposé une grande estime ni à Boileau, ni à Racine, ni à Rousseau, ni enfin à quelques autres excellens esprits. Il faut convenir même que ses défauts paraîtront à tous les connaisseurs assez heureusement caractérisés dans cette Epigramme de Rousseau, quoiqu'il y ait de l'exagération, comme dans la plupart des plaisanteries :

Depuis trente ans un vieux Berger Normand
Aux beaux Esprits s'est donné pour modele ;
Il leur enseigne à traiter galamment
Les grands sujets en style de ruelle.
Ce n'est le tout. Chez l'espece femelle
Il brille encor, malgré son poil grison ;
Et n'est Caillete en honnête maison
Qui ne se pâme à sa douce faconde.
En vérité, Caillettes ont raison ;
C'est le pédant le plus joli du monde.

Mais ce que Rousseau n'a pas dit, c'est que Fontenelle était aussi recommandable dans les Sciences qu'il l'était peu dans les Arts d'agrément. Ce n'est pas que, même dans la partie des Sciences, on doive encore le mettre au nombre des génies inventeurs. Il a emprunté le fond de son Traité des Oracles du savant Médecin Vandale, & l'idée de son Livre de la pluralité des mondes de Cyrano de Bergerac, Auteur plein

d'imagination & qui eût été plus célebre s'il avait ſçu la régler.

On ne peut nier que Mr. de Fontenelle n'ait fort enrichi les ſources dans leſquelles il a puiſé. Né avec un eſprit lumineux & méthodique, plus étendu que profond, mais qui ſe pliait avec une merveilleuſe facilité à tous les genres, il a mis le premier les Sciences abſtraites à la portée du plus grand nombre des Lecteurs. Il a jetté de la clarté ſur les matieres les plus obſcures, & il en a fait diſparaître l'aridité ſous les fleurs qu'il y répandait peut-être avec trop d'abondance.

Son Hiſtoire de l'Académie des Sciences, & les éloges qu'il a faits de pluſieurs Académiciens célebres, immortaliſeront ſon nom, qui aurait pu ne pas échapper à l'oubli, s'il n'eût ſacrifié aux Sciences la manie qu'il avait pour le Théâtre & pour les Ouvrages galans, quoique perſonne peut-être n'eût eu plus éminemment que lui ce qu'on appelle bel eſprit.

C'eſt pour en avoir eu trop qu'il ſe joignit dès ſa jeuneſſe aux détracteurs des Anciens. C'eſt auſſi par la même raiſon ſans doute qu'il fit contre Athalie une Epigramme, qu'il eſt à ſouhaiter que l'on oublie pour ſa gloire. L'honneur qu'il avait d'être neveu de Corneille ne devait pas le rendre injuſte envers Racine.

Mr. de Fontenelle a vécu près de cent ans. Il

dut à une absence totale de passions une Philosophie pratique qui le préserva du malheur plutôt qu'elle ne le rendit heureux ; mais qui exempta même sa vieillesse des infirmités & de la douleur. Sa longue carriere n'a pas peu contribué à affermir sa réputation. Il eut l'avantage de survivre à tous ses ennemis ; & il vit se former sous lui ce siecle de Philosophie, dont on peut le regarder en quelque sorte comme le Patriarche, & qui par reconnaissance n'a pas manqué d'exagérer encore sa juste célébrité.

FOSSE (Antoine de la) né à Paris en 1553, mort en 1708, Auteur de la Tragédie de *Manlius*. Il est surprenant qu'après avoir fait cette Piece, il en ait donné d'aussi médiocres que celles de *Corésus* & de *Thésée*. Il est plus singulier encore que le même homme ait traduit Anacréon en vers d'une maniere si triviale. C'est qu'il fut soutenu, dans la Tragédie de *Manlius*, par la *Venise sauvée* d'Otway, modele excellent à beaucoup d'égards, & dont il aurait dû ne pas s'écarter dans le dénoûment de sa Piece ; c'est qu'enfin il avait sous les yeux la conjuration de Venise, de l'Abbé de Saint Réal, chef-d'œuvre de narration historique, qui n'a pas encore été surpassé.

FRANÇOIS (N.) né à Neufchâteau en

Lorraine en 1752. Il était déjà célebre & de plusieurs Académies en 1765, année dans laquelle Mr. de Voltaire lui adressa ces vers, bien capables de l'encourager :

Si vous brillez à votre Aurore
Quand je m'éteins à mon couchant ;
Si dans votre fertile champ
Tant de fleurs s'empressent d'éclore,
Lorsque mon terrein languissant
Est dégarni des dons de Flore,
Si votre voix jeune & sonore
Prélude d'un ton si touchant,
Quand je frédonne à peine encore
Les restes d'un lugubre Chant ;
Si des graces qu'en vain j'implore
Vous devenez l'heureux amant,
Et si ma vieillesse déplore
La perte de cet art charmant
Dont le Dieu des vers vous honore ;
Tout cela peut m'humilier,
Mais je n'y vois point de remede.
Il faut bien que l'on me succede,
Et j'aime en vous mon héritier.

Nous ne pouvons prédire la carriere de M. François. On a vu des prodiges se démentir ; mais nous avons l'avantage de le connaître particuliérement, & nous n'avons vu aucun jeune homme qui joignît à plus de talens une plus singuliere étendue de connaissances, & ce qui est plus rare encore, un goût plus sûr & plus épuré.

Depuis

Depuis la premiere édition de ces Mémoires, M. François a pris le parti courageux de renoncer à tout ce que les Lettres lui offraient de séduisant, pour rendre ses talens plus utiles à la société dans la profession d'Avocat. S'il donne à la science du barreau toute l'application qu'elle mérite & dont il est capable; s'il modere l'impatience qu'il pourrait avoir de paraître avant le tems, nous osons lui promettre les succès les plus distingués, & nous féliciter ici d'avoir contribué nous-mêmes à lui faire embrasser cette profession, non moins honorable & plus avantageuse pour lui que celle des Lettres, dont les beaux jours sont un peu passés.

Nous avons peine à croire ce que nous apprenons à l'instant même où nous relisons cet article, & nous souhaitons qu'on nous ait trompés. On nous mande que l'ordre des Avocats qui semble avoir pris le parti de se détacher irrévocablement de l'ordre des Gens de Lettres, vient de susciter au jeune homme, dont nous parlons, une persécution d'autant plus odieuse, que le motif qu'on en donne, paraît de la plus grande inhumanité, que la jeunesse de M. François contribuerait à la faire trouver plus barbare encore, & qu'enfin ce serait un nouvel exemple d'un genre de proscription que des hommes de Loix semblaient ne devoir jamais introduire dans le

Sanctuaire des Loix. Voyez l'article *Linguet.*

FRÉRON (Elie-Catherine, & non Martin ni Jean, comme quelques-uns l'ont écrit) né à Quimper en 1719. Avec beaucoup d'esprit naturel, une éducation cultivée, un caractere facile & gai, & (quoi qu'en aient dit ses ennemis) des mœurs très-douces, il est devenu très-justement peut-être la fable de la Littérature, pour avoir essayé d'élever des pygmées & d'humilier des géans.

Depuis qu'il publia ses premieres feuilles en 1746, sous le titre de *Lettres de Madame la Comtesse de* **, il n'a cessé de juger tous les Ouvrages de Littérature, d'Arts & de Sciences qui ont paru. Un pareil métier exigerait un homme universel, d'un savoir profond, d'une critique infaillible, & surtout de la plus grande impartialité. Il est malheureux qu'en prenant précisément le contraire de ces qualités, on ait à-peu-près une idée juste des feuilles de ce Journaliste, qui a fait ordinairement l'abus le plus déplorable de son esprit.

S'il n'eût censuré que l'obscurité souvent impénétrable du style de M. Diderot & de quelques-uns de ses imitateurs; que la dureté gothique des vers de MM. Marmontel & le Miere; que l'insipidité de certains Contes Moraux; que

la froide ſubtilité des ſinges de la Bruyere ; que l'étrange & ridicule manie de ceux qui ont introduit des monſtres Anglais ſur la ſcene de Moliere ; enfin que l'ineptie totale de quelques rimeurs ſubalternes & paitris d'amour-propre, tous les honnêtes gens lui auraient applaudi, comme au vengeur du goût, & il eût été certain des ſuffrages de la poſtérité. Mais il a avili ſes louanges, en préconiſant des hommes obſcurs, & que lui ſeul connaît ; mais il a avili ſes critiques, en cherchant à décourager de jeunes Ecrivains qui portaient dans le Temple des Muſes des prémices heureuſes, & déjà reſpectables pour les vrais amateurs des Arts ; mais il a attaqué avec un acharnement aveugle les Rouſſeau, les Buffon, les Monteſquieu, les Voltaire, &c. &c. &c., & il n'a point ſenti que c'était inſulter la Nation, qui n'a pas manqué de venger l'honneur des hommes célebres dont elle tient ſa gloire.

Toutes ces injuſtices multipliées ne contrediſent point ce que l'amour de la vérité nous a fait dire au commencement de cet article. Les préventions les plus bizarres peuvent n'être qu'un travers de l'eſprit, & non un défaut du cœur. D'ailleurs ces torts appartiennent encore plutôt au dangereux métier de Journaliſte, qu'au Journaliſte lui-même.

Mr. Fréron aurait dû ſe propoſer pour modele la ſage réſerve, l'honnêteté, le ton vraiment impartial que M. de Caſtilhon a toujours mis dans les Extraits qu'il a fournis au Journal Encyclopédique. Ce dernier, qui avait cultivé les Lettres avant que de ſe charger d'un emploi ſi délicat, s'eſt rendu digne de juger lui-même les Gens de Lettres avec les égards dûs aux talens & au génie.

FURETIERE (l'Abbé Antoine) de l'Académie Françaiſe, né en 1620, mort en 1688. Les mœurs communes de ſon tems ſont peintes avec aſſez de naturel & de gaîté dans ſon Roman bourgeois, qui ne vaut cependant pas le Roman comique de Scarron.

Il fut exclus de l'Académie pour avoir fait le meilleur de ſes Ouvrages, ſon Dictionnaire univerſel. L'Académie prétendit avoir le droit excluſif de ranger les termes de la langue par ordre alphabétique; & ſur ce moyen victorieux, gagna le procès qu'elle avait intenté à Furetiere. Ce dernier n'était pas à beaucoup près un homme ſans mérite, puiſqu'il était admis dans l'intime familiarité de Racine & de Deſpréaux. On ſait même qu'il a eu quelque part à la Comédie des Plaideurs.

G.

GARNIER (Robert) Poëte Tragique, né à la Ferté-Bernard dans le Maine en 1546, mort en 1601. Ses Tragédies encore barbares, n'étaient en grande partie que des imitations serviles de celles de Séneque; mais elles avaient beaucoup de mérite pour le tems. Les sujets étaient dignes du Théâtre, les bienséances commençaient à s'établir, on s'approchait insensiblement des vrais modeles. On apperçoit quelquefois dans Garnier de beaux éclairs de Poésie, & ceux qui lisent encore ses Pieces, peuvent remarquer que Racine n'avait pas dédaigné d'étudier cet ancien Poëte. C'était pour lui le fumier d'Ennius, dans lequel Virgile savait trouver de l'or.

GENEST (l'Abbé Charles-Claude) de l'Académie Française, né à Paris en 1635, mort en 1719. Nous avons parlé à l'article *Duché*, de sa Tragédie de *Pénélope*, Piece faiblement écrite, mais conduite avec art, & très-intéressante. L'Auteur a manqué cependant le trait de génie de son sujet, cette situation si sublime dans Homere, lorsqu'Ulysse encore méconnu & caché dans son propre palais sous l'apparence

d'un malheureux étranger, en butte à tous les outrages, ſe fait tout à coup reconnaître des Pourſuivans, en adreſſant à l'un d'eux une fléche mortelle, accompagnée de ces terribles paroles:

Vous ne m'attendiez pas des rivages de Troye!

La Tragédie de *Pénélope* eſt le ſeul ouvrage de l'Abbé Geneſt qui mérite quelque réputation.

GIRARD (l'Abbé) de l'Académie Françaiſe, mort en 1748. Ses *Synonimes Français*, anatomie quelquefois un peu trop ſubtile de pluſieurs mots de notre langue, ſont très-eſtimés & méritent de l'être. Ils apprennent aux jeunes gens à diſtinguer dans les mots, dont la ſignification paraît à-peu-près la même, des différences ſenſibles, & qui prouvent qu'à des yeux exercés, il n'en eſt pas qui puiſſent être employés ſans choix. C'eſt en effet de l'uſage du mot propre que dépendent la juſteſſe, l'énergie, & ſouvent les convenances du ſtyle. Le livre de l'Abbé Girard eſt donc une découverte heureuſe, & le réſultat d'une Métaphyſique très-fine appliquée au langage. Preſque tous ſes exemples ſont de la plus grande préciſion, & du meilleur choix: cependant le même Auteur a donné une Grammaire écrite du ſtyle le plus maniéré & le plus biſarre.

GRAFFIGNY (Françoiſe d'Happoncourt de) née à Nancy en 1695, morte à Paris en 1758. Le premier Ouvrage qu'on lui ait attribué, & que l'on ignore aſſez communément, eſt une petite Nouvelle galante, imprimée dans le *Recueil de ces Meſſieurs.*

Elle publia depuis les *Lettres Péruviennes*, Roman dans lequel on trouve quelquefois du ſentiment & de la paſſion, mais plus ordinairement

Une Métaphyſique où le jargon domine,
Souvent imperceptible à force d'être fine.

On ſent d'ailleurs que ces ſortes de fictions, quand elles ne ſont pas animées par le génie, comme les Lettres Perſannes, n'empruntent leur faible mérite que de l'air étranger des perſonnages, qui jettent un vernis de ſingularité ſur ce qui ne ſerait que trivial par ſoi-même. Telle eſt du moins, à l'occaſion de quelques écrits de cette eſpece, la remarque très-judicieuſe de Mr. de Voltaire.

Le Roman dramatique de *Cénie* n'eſt qu'une imitation de la *Gouvernante* de la Chauſſée, imitation très-inférieure à l'original. Cette Piece eut cependant du ſuccès, comme l'Ouvrage d'une femme, & parce que, d'ailleurs elle fut très-bien repréſentée : car c'eſt un avantage de ce

genre médiocre, qui n'a aucun caractere décidé, d'offrir un succès également facile aux Auteurs & aux Acteurs qui n'ont pas assez de talens pour atteindre à la perfection du vrai genre.

Mais à la lecture, on s'apperçut que le style de Cénie était souvent néologique & précieux. On trouva que l'on ne devait pas dire que *les charmes d'une jeune personne s'embellissent de la décrépitude de son mari*; & que *la caducité d'un vieillard éternise la jeunesse de sa femme.*

On fut étonné de lire dans la même Piece : *L'amour double notre sensibilité naturelle ; il multiplie des peines de détail dont la répétition nous accable.* On ne s'accoutuma point à cet amour qui double une sensibilité, en multipliant des peines. Mais il y avait de l'intérêt dans *Cénie*, comme dans la *Gouvernante ;* cet intérêt prévaut toujours sur les fautes dans les bons Ouvrages, & donne un certain succès même aux plus médiocres.

Depuis la réussite de Cénie, Madame de Graffigny fit représenter la *Fille d'Aristide*, Comédie du même genre; mais le tems de l'indulgence était passé.

GRAND (Marc-Antoine le) Comédien & Auteur comique, dont il est resté au Théâtre quelques pieces d'un sel un peu grossier, mais cependant assez gayes. Il fit une Comédie de

Cartouche, repréſentée par ſes camarades le jour même où ce miſérable fut roué. Ces Meſſieurs ne crurent point alors avilir leur profeſſion, en jouant dans cette abominable farce des rôles de voleurs de grand chemin, & depuis ils ont refuſé, ſous prétexte de décence, & pour maintenir la prétendue dignité de leur Théâtre, la Comédie des *Courtiſannes*, piece utile aux mœurs, écrite avec une bienſéance que le ſujet ſemblait rendre impoſſible, & qui préſentait peut-être, en ce genre, un modele unique de difficulté vaincue.

Le Grand mourut à Paris, en 1728. Il avait près de ſoixante ans.

GRANGE CHANCEL (Louis de la) né dans le Périgord en 1678, mort en 1758. Quoiqu'il ait fait pluſieurs pieces, dont quelques-unes ſont demeurées au Théâtre juſqu'à nos jours, la Foſſe ſon contemporain, par la ſeule Tragédie de *Manlius*, lui eſt infiniment ſupérieur. La Grange a défiguré les ſiennes par des intrigues romaneſques, & ſon ſtyle eſt encore moins ſoigné que celui de Campiſtron. Il eſt ſurprenant que cet Auteur, dont la verſification eſt ordinairement ſi lâche, ait mis tant d'énergie & de vigueur dans ſon Libelle des Philippiques.

GRÉCOURT (Jean-Baptiſte-Joſeph Villars

de) né à Tours en 1682, mort en 1743 : Auteur du poëme de *Philotanus*, & de plusieurs contes licencieux. Il est à la Fontaine ce qu'un Satyre est à une Grace.

GRESSET (Jean-Baptiste-Louis) de l'Académie Française, & de celle d'Amiens sa Patrie, Auteur du plus agréable des Contes, *le Vert-Vert.* Sa Chartreuse, & quelques-unes de ses Epîtres sont du genre le plus gracieux & le plus piquant. La poésie en est élégante, harmonieuse, facile, mais quelquefois un peu trainante, négligée & verbeuse : c'est l'abondance, ou plutôt la surabondance d'Ovide.

M. Gresset a donné au Théatre *Sidney*, Piece d'un genre sombre, & dont le sujet parut trop étranger à nos mœurs ; mais dont le style devrait servir de modele à tous ceux qui, *par malheur n'étant pas nés plaisans*, croient ennoblir le genre de la Comédie en lui faisant perdre son enjouement & ses graces.

Le *Méchant* a réussi beaucoup plus que *Sidney* ; le caractere en est moins éloigné de nos mœurs, & d'ailleurs c'est une des plus ingénieuses Comédies qui ait paru de nos jours. On ne peut trop regretter que l'Auteur de cette Piece charmante ait négligé si-tôt une carriere qui lui promettait tant de gloire.

Ce n'eſt pas qu'aux yeux des critiques ſeveres cet Ouvrage ſoit exempt de défauts. On reproche à M. Greſſet d'avoir peint le Méchant de ſociété, ou le Tracaſſier, plutôt que le vrai Méchant, caractere plus odieux, mais dont les traits plus mâles auraient pû fournir le ſujet d'une Comédie plus utile. On lui reproche ſur-tout d'avoir prêté ſon eſprit à tous ſes perſonnages, au lieu de les faire parler relativement à leurs mœurs ou à leur état. On reconnaît en effet l'eſprit de l'Auteur juſques dans la Soubrette. Moliere ſe gardait bien de cette monotonie éblouiſſante. Aucun de ſes perſonnages n'a le même ſtyle. Ils ſont auſſi variés dans ſes Comédies que dans la nature, & c'eſt-là peut-être le plus grand ſecret de cet inimitable Ecrivain.

On veut encore que les vers du *Méchant* ſoient plutôt d'excellens vers de ſatyre, que des vers comiques, & que la Piece elle-même appartienne plus au genre ſatyrique, qu'à celui de la Comédie. Nous n'avons pas cru devoir diſſimuler ces objections; mais on ne ſe laſſe point de cette Piece; & s'il eſt vrai, comme on le dit encore, qu'elle ſoit meilleure à lire qu'à voir repréſenter, cette exception, ſi rare en ſa faveur, lui conſervera toujours le rang d'un des plus piquans Ouvrages de ce ſiecle.

GUYMOND DE LA TOUCHE (Claude) né en 1729, mort en 1760, connu par une Tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, dont le ſtyle eſt incorrect & dur; mais dans laquelle il y a des ſituations intéreſſantes, & quelques morceaux qui ſont juger qu'il aurait eu de la force tragique. Il eſt ſeulement ſingulier que tous les Auteurs qui ont traité ce ſujet, n'ayent pas adopté la belle reconnaiſſance d'Iphigénie & d'Oreſte, telle qu'Ariſtote nous l'a conſervée d'après un ancien poëte grec. Oreſte prêt à être immolé, ſe retourne du côté de Pylade, & lui dit ces paroles ſi naturelles & ſi touchantes qui ſont entendues d'Iphigénie :

Quelle fatalité pourſuit le ſang d'Atride!
C'eſt ainſi que ma ſœur expira dans l'Aulide.

Aucune reconnaiſſance n'eut été plus pathétique & plus vraie; & c'eſt une idée que nous nous rappellons d'avoir fournie à un journaliſte, qui a rendu compte de la Tragédie de M. de la Touche.

H.

HAINAULT (Jean) mort à Paris en 1682. Il apprit, dit-on, l'art des vers à la célebre Madame Déshoulieres. Son fameux Sonnet *ſur l'Avorton* eſt très-ingénieux, mais trop ſurchargé

d'antithefes. Le commencement de fa traduction du Poëme de Lucrece eft d'un meilleur goût, & fait regretter ce qui nous en manque. Il avait une philofophie très-hardie ; & il fit, à ce qu'on prétend, un voyage en Hollande pour conférer de fes opinions avec le fameux Spinofa, qui n'en porta pas un jugement très-favorable. Hainault remarqua fon indifférence, & renonça à la petite ambition de fe diftinguer par des Songes philofophiques. Le mépris d'un Incrédule le réconcilia avec la Religion.

HANNETAIRE (Nicolas d') né à Grénoble, neveu du célebre Servandoni, le feul Architecte de génie qui ait paru en France depuis la mort de Manfard, quoiqu'on ne lui ait pas donné le cordon de Saint Michel.

Entraîné par l'impulfion d'un talent fupérieur pour la Comédie, M. d'Hannetaire s'engagea dans cette profeffion, & lui facrifia l'excellente éducation qu'il avait reçue ; mais du moins il s'y diftingua par fa probité, par fes mœurs, & par une connaiffance de l'Art du Théâtre que perfonne n'a portée plus loin que lui. Chargé de la direction des Spectacles de Bruxelles, il leur a donné, pendant vingt ans, un degré de perfection, qui eut étonné notre Capitale même. C'eft qu'au lieu de faire de la Comédie un métier,

de routine, il l'avait étudiée en homme de Lettres : aussi nous ne connaissons point d'Acteur qui ait excellé comme lui dans l'art de former des sujets. On a de lui, sur cette matiere, un ouvrage qui devrait être médité par tous les Comédiens, mais qui n'a été reçu de la plûpart des nôtres qu'avec l'indifférence la plus dédaigneuse. Le seul Garrick, en Angleterre, en a senti le mérite, & pour en témoigner sa reconnaissance à l'Auteur, il lui a fait passer une très-belle médaille d'or, qui fut frappée à Londres, il y a quelques années, en l'honneur du même Garrick. Cette médaille le représente très-ressemblant. On voit au revers Thalie, Melpomene & Polymnie, avec cette legende : *il les réunit toutes trois* : légende flatteuse, & qui ne pouvait convenir en Europe qu'à cet Acteur universel & inimitable. M. d'Hannetaire méritait cet encouragement, mais il ne devait l'attendre en effet que d'un homme aussi supérieur à son état.

HARPE (N. de la) jeune Auteur très-avantageusement connu par sa Tragédie de Warwick, essai d'un mérite rare dans un genre presque épuisé.

On trouve de très-beaux vers dans ses *Mélanges Littéraires*, & sur-tout des Réflexions sur

Lucain, qui font beaucoup d'honneur à son goût. Il y combat d'une maniere victorieuse un des paradoxes favoris de M. Marmontel.

M. de la Harpe a composé, pour différentes Académies, des Ouvrages qui ont été couronnés, & qui n'en sont pas moins bons. Des nombreux imitateurs de M. de Voltaire, il est celui qui paraît avoir le mieux profité des leçons de ce grand Maître. C'est pourtant de ce jeune homme rempli de talens, que M. Fréron avait prédit, il y a quelques années, qu'il ne ferait jamais rien de passable ; & par une dérision fine & spirituelle, à sa maniere, il l'appellait *le Poëte Lilliputien* & *le Bébé de la Littérature.*

Nous osons prédire au contraire que si M. de la Harpe vient à bout de se garantir de quelques défauts trop ordinaires aux Gens de Lettres ; si, par exemple, il a le courage de ne pas sacrifier par faiblesse à une cabale dominante les personnes pour qui dans le fond du cœur il a le plus d'estime ; si au lieu de révolter l'orgueil par l'orgueil, il sait mettre dans les intérêts de son amour-propre celui des autres ; enfin s'il préfere l'honneur de ne penser que d'après lui au mérite facile de répéter, avec quelque succès, un esprit qui n'est pas le sien, nous osons prédire qu'il jouira d'une réputation distinguée, quoiqu'il n'ait pas encore rempli, dans la car-

riere dramatique, les espérances que sa Tragédie de Warwick avait données.

Un des ouvrages de M. de la Harpe, dans lequel, à quelques légeres imperfections près, nous trouvons le plus d'esprit & de goût, c'est son Eloge de Racine. Les notes mêmes nous en ont paru précieuses; & ce genre de travail conviendrait mieux à ses talens, que les combats polémiques dans lesquels il s'engage quelquefois, & dans le Mercure qui ne devrait pas être son champ de bataille, & malheureusement contre un homme célebre & persécuté, dont quoiqu'étranger à la carriere du barreau, il ne saurait se dissimuler le mérite. C'est ce qu'on lui pardonnerait, tout au plus, si M. Linguet eut été l'agresseur; mais jusqu'à présent, il n'a été celui de personne.

HELVÉTIUS. (Claude) Nous ne considérerons le Livre *de l'Esprit* qu'on lui attribue, ni relativement à la Théologie, ni relativement à la Morale.

Non nostrum tantas componere lites.

Nous n'en parlerons que comme d'un Ouvrage de Littérature; & sous ce point de vue, on ne peut lui refuser de justes éloges. Il a parmi les Ouvrages philosophiques de ce siecle,

le

le mérite très-rare d'être écrit avec pureté, avec clarté, & ſur-tout avec méthode. Il ſerait d'ailleurs très-injuſte de n'y ſuppoſer que des erreurs. On y trouve beaucoup d'obſervations fines, & qui prouvent que M. Helvétius était digne de traiter ſon ſujet.

Parmi quelques paradoxes & quelques opinions dangereuſes, dont les qualités morales de l'Auteur ne permettent pas de croire qu'il ſoupçonnât tous les inconvéniens, il a développé un principe qui pourrait ſervir à perfectionner la légiſlation, & contribuer un jour au bonheur des hommes : ce ſerait d'enchaîner, s'il était poſſible, par une ſage diſtribution des récompenſes & des peines, de la gloire & de l'infamie, l'intérêt perſonnel à l'intérêt public. La diſcuſſion de ce principe, qui paraît en effet devoir être la baſe de toute légiſlation éclairée, & les conſéquences que M. Helvétius en tire, forment la partie la plus intéreſſante de ſon livre, elle mérite d'être méditée attentivement par les hommes d'Etat; & peut-être en ſa faveur la poſtérité fera-t-elle grace au reſte de l'Ouvrage.

Lorſqu'il était à la mode de calomnier tous les jours l'Auteur de la Comédie des Philoſophes, on ne manqua pas de dire qu'il avait eu l'intention de déſigner M. Helvétius dans cette

Piece. Si telle eût été, en effet, l'intention de cet Auteur, il eſt aſſez courageux pour ne point la déſavouer. Il n'avait aucune raiſon pour ménager ce Philoſophe plus qu'un autre ; mais cette imputation était fauſſe ; & s'il ne s'eſt pas preſſé de réfuter cette calomnie, & beaucoup d'autres plus graves encore, c'eſt qu'il les mépriſe.

HÉNAULT (Charles-Jean-François) de l'Académie Françaiſe, Préſident honoraire de la Chambre des Enquêtes. Son principal Ouvrage eſt un Abrégé chronologique de l'Hiſtoire de France, qui ſera conſulté long-tems; mais qui a produit une foule de mauvais Imitateurs. Ce Livre cependant commence à décroître inſenſiblement dans l'opinion publique, & pour avoir été trop loué, & parce qu'on y trouve beaucoup de fautes eſſentielles. Le ſeul regne de François II, qui n'a pas duré plus de dix-ſept mois, mais qui a donné lieu à des événemens très-importans, en fournirait une foule d'exemples. On croit y remarquer d'ailleurs des principes non-ſeulement hazardés, mais qui prouvent que l'Auteur, s'il eut vécu dans le tems de la Ligue, & qu'il eut été conſéquent à ces mêmes principes, n'aurait pas été fort éloigné des ſentimens des Ligueurs. Par-

tout il établit la néceſſité d'une ſeule Religion dans un Etat. Par-tout il inſinue que tout partage, toute innovation en cette matiere, eſt un aliment de ſédition & de diſcorde, capable de bouleverſer les Monarchies. Il juſtifie l'intolérantiſme par la conduite des payens mêmes, & par les uſages de quelques-unes de ces anciennes Républiques dont l'adminiſtration nous impoſe encore un reſpect de préjugé : telles étaient auſſi les raiſons dont s'appuiait la Ligue.

Plus on découvrira que cet Abrégé Chronologique manque de l'exactitude qui devrait être ſon principal mérite, & que les vues de l'Auteur n'ont pas à beaucoup près autant de profondeur qu'on leur en avait ſuppoſé, plus la réputation de cet ouvrage perdra de ſon prix : mais elle peut baiſſer de bien des dégrés, & conſerver encore un certain éclat.

On a du même Préſident une Tragédie en proſe de *François II.* Elle a le mérite de préſenter une idée utile. On pourrait, d'après cet exemple, mettre en action pluſieurs momens de notre Hiſtoire, & par ce moyen, inſpirer aux jeunes gens plus d'attrait pour elle. Mais cette Tragédie même paraît un eſſai manqué. On eſt étonné de n'y trouver, ni le Chancelier de l'Hôpital, perſonnage qui eût donné tant de majeſté à la Scene, ni le Conjuré la Renaudie, qui

eut jetté tant de chaleur dans ce Drame, quand l'Auteur n'eut conſervé à ce chef de factieux qu'une partie du grand caractere, & de cette éloquence mâle & rapide que M. de Thou lui a prêtés dans ſon Hiſtoire. Comment toutes ces convenances ſont-elles échappées à M. le Préſident Hénault? Comment, dans cette piece même, s'eſt-il permis des Anachroniſmes dont il n'avait aucun beſoin? Pourquoi à la place des Acteurs intéreſſans que nous venons de nommer, a-t'il introduit l'inutile perſonnage de Luc Gauric, & le perſonnage plus inutile encore de la Roche du Maine? Enfin par quelle biſarrerie, dans une Tragédie intitulée François II, ce Monarque n'a-t'il pas même un rôle de repréſentation? Nous avouons que nous ſommes ſinguliérement frappés de toutes ces inadvertances. Quoiqu'il en ſoit, M. le Préſident Hénault ſut allier le goût des Lettres à une fortune très-brillante. Ce dernier avantage n'a pas peu contribué à lui donner pendant ſa vie une grande réputation. Il conſervera toujours celle d'un amateur diſtingué en plus d'un genre, & d'un homme infiniment précieux à la ſociété par la douceur de ſon caractere & de ſes mœurs.

HUET (Pierre Daniel) de l'Académie Françaiſe, Evêque d'Avranches, né à Caën en 1630,

mort à Paris en 1721. Homme d'un ſavoir immenſe, mais plus vaſte que profond, & qui doit être mis plutôt dans la claſſe des ſavans que dans celle des Philoſophes. Sa *Démonſtration Evangélique* eſt forte d'érudition, mais faible de preuves; celle de *Grotius* a le même défaut. Le ſeul ouvrage philoſophique que M. Huet ait donné, ſerait capable, s'il était mal-entendu, de porter quelque atteinte à ſa Démonſtration: c'eſt un traité de la faibleſſe de l'eſprit humain, dans lequel il ne ſe montre pas moins ſceptique que Bayle, & que la Motte le Vayer; mais le ſcepticiſme, comme ces deux derniers l'ont ſouvent prouvé, eſt peut-être l'eſpece de philoſophie qui conduit le plus naturellement la raiſon, lorſqu'elle n'en abuſe pas, à ſe ſoumettre au joug de la foi, en démontrant à l'homme le néant & l'imbécillité de cette même raiſon.

J.

JAUCOURT. (Louis Chevalier de) Nous parlerions de la nobleſſe & de l'ancienneté de ſa maiſon, ſi le mérite perſonnel n'était pas très-ſupérieur à la vanité des titres, ou ſi nous penſions qu'un vrai philoſophe voulût accepter de pareils éloges.

M. de Jaucourt a ſu réunir au goût le plus vif pour l'étude, une ardeur infatigable pour le

travail. Sa vie célibataire & retirée, une heureuse constitution, le mépris du monde frivole, & la modération de ses désirs, n'ont fait qu'affermir de plus en plus l'attachement qu'il avait voué aux Sciences : aussi les a-t'il presque toutes cultivées avec succès. La Médecine & toutes ses branches, la Philosophie & les Belles Lettres lui sont également familieres. On est effrayé du contingent immense que lui seul a fourni à l'Encyclopédie. On assure que plus de dix volumes de cette vaste collection lui appartiennent. Mais ce qu'on doit le plus admirer en lui, c'est un désintéressement dont peut-être on n'a pas d'exemple. Qui ne croirait qu'après avoir tant concouru à l'Encyclopédie, M. de Jaucourt en eût du moins retiré quelque avantage ? Point du tout : on s'est contenté de lui en donner un exemplaire, & à l'égard du reste, les généreux Editeurs ont cru lui devoir sauver l'embarras d'un refus. *Sic vos non vobis mellificatis apes.*

Les Ecrits de cet Auteur si estimable se font lire avec intérêt. Son style est simple, naturel, facile, & ne manque ni de correction, ni d'élégance. L'article *Paris* dans l'Encyclopédie, nous paraît un des meilleurs de ce Dictionnaire. C'est une allusion fine & bien soutenue que tout Lecteur saisit sans peine. On y voit à quel dégré le caractere des habitans de Paris est cal-

qué ſur celui des Athéniens. Mais ce qui caractériſe ſur-tout les Ecrits de M. de Jaucourt, c'eſt que l'honnête homme n'eſt jamais éclipſé par l'Auteur. Il ne prêche point la vertu avec cette fauſſe chaleur à laquelle l'imagination a plus de part que le ſentiment ; mais il la fait aimer en imprimant à ſes moindres Ouvrages le caractere d'une ame ſenſible & honnête. Auſſi n'a-t'il jamais été mêlé dans aucune de ces querelles ſcandaleuſes qui ont déshonoré parmi nous tant de prétendus ſages. Il vit en paix, ſans ambition, ſans prétentions, avec un amour noble & déſintéreſſé pour les Sciences ; vrai Philoſophe au milieu des Charlatans qui s'en arrogent le titre. Le plaiſir avec lequel nous faiſons l'éloge de M. de Jaucourt, prouve que malgré les raiſons particulieres que nous avons d'eſtimer fort peu quelques Encyclopédiſtes, la paſſion n'a aucune part à nos jugemens.

JODELLE (Etienne), né en 1532, mort à Paris en 1573, Poëte Tragique, contemporain & ami de Ronſard. *Voyez l'article Garnier.* Jodelle acquit, comme cet ancien Poëte, une aſſez grande réputation dans un ſiecle encore barbare. L'Art de la Tragédie & de la Comédie fit ſous lui quelque progrès. C'était déjà beaucoup que d'avoir quitté les ridicules myſteres, & les imperti-

nentes moralités qui faisaient alors le fonds de nos Spectacles. C'est ce qui valut à Jodelle cet éloge de Ronsard, qui n'est plus aujourd'hui qu'une bien faible recommandation.

Alors Jodelle heureusement sonna
D'une voix humble, & d'une voix hardie,
La Comédie avec la Tragédie,
Et d'un ton double, ores bas, ores haut,
Remplit premier le Français échaffaut.

L.

LA FONT (N. de) né à Paris en 1686, mort en 1725. On lit, dans le Dictionnaire de Moréri, que cet Ecrivain jaloux de se faire une prompte réputation, fit *de ses talens un mauvais usage, en les consacrant au Théâtre*, pour lequel il fit voir de bonne heure qu'il avait *malheureusement trop de génie*. Il n'était gueres possible de rassembler plus d'absurdités, en moins de paroles. Dans un siecle de politesse & de goût, tel que le nôtre, il n'est plus permis de flétrir ainsi le plus beau des Arts, & celui qui a le plus contribué à la gloire de la Nation. C'est abuser aussi trop ridiculement du mot de génie, que d'en attribuer à La Font. C'était un homme d'esprit & de plaisir, uniquement connu par la petite Piece des *trois Freres rivaux*, bagatelle ingénieuse, &

le ſeul de ſes Ouvrages qui ſoit demeuré au Théâtre.

Il eſt à remarquer que dans une autre de ſes Pieces intitulée *Danaé* ou *Jupiter-Criſpin*, il ſemble avoir fourni à M. de Saint-Foix le modele d'une des plus piquantes Scenes de l'*Oracle*. Danaé, renfermée dans une Tour, & n'ayant jamais vu d'homme, témoigne la ſurpriſe la plus naïve & la plus comique, lorſque Jupiter ſe préſente pour la premiere fois à ſes yeux. C'eſt l'étonnement de *Luſcinde*, quand elle apperçoit *Charmant*. Mais l'Oracle eſt un tableau digne de l'Albane, & la Comédie de La Font, dans laquelle Jupiter ſe traveſtit en Criſpin, n'eſt qu'une farce qui ne s'eſt point conſervée. M. de Saint-Foix a ſaiſi dans cette caricature une idée heureuſe dont il s'eſt rendu maître en l'embelliſſant. C'eſt ainſi qu'il convient d'imiter ; mais on a dérobé au même La Font une Piece entiere, ſans qu'on ſe ſoit aſſez élevé contre un plagiat ſi hardi. La jolie petite Comédie de Fagan, intitulée le *Rendez-vous*, n'eſt exactement qu'une copie de l'*Amour vengé*, que La Font avait donné au Théâtre quelques années auparavant.

LAINEZ (Alexandre) né à Chimay dans le Hainault en 1650, mort à Paris en 1710 : eſprit plein de vivacité & de feu, dont on a conſervé

quelques vers qui ſont regretter qu'on n'en ait pas recueilli davantage. La plupart n'étaient que des ſaillies heureuſes, nées dans le plaiſir ; mais remarquables par un tour d'imagination ſingulier, qui l'eût rendu bien ſupérieur à Chapelle, s'il n'avait pas eu la plus grande indifférence pour ſa réputation littéraire. Epicurien, comme ce dernier, mais un peu cynique, il ne faiſait conſiſter le bonheur que dans l'indépendance & la liberté. Cependant, il avait ſu, dans la vie la plus diſſipée, ménager aſſez bien le tems pour acquérir un grand nombre de connaiſſances. Très-inſtruit des Langues ſavantes, il poſſédait encore celles des Langues modernes les plus riches en bonne littérature. Une curioſité inquiete lui avait inſpiré dans ſa jeuneſſe le goût des voyages, & en avait fait un excellent Géographe. Dans un âge plus mûr l'amour de la Philoſophie le conduiſit en Hollande, uniquement pour y voir Bayle : eſpece d'hommage d'autant plus flatteur pour ce Philoſophe, que Lainez était ſans fortune, & que né trop voluptueux & trop libre, ſon caractere était incompatible avec les ſoins qu'il eût fallu ſe donner pour ſe procurer un établiſſement. Il n'en était pas cependant moins recherché par la meilleure compagnie, toutes les fois qu'il voulait bien ſe plier aux uſages de la vie commune. On connaît ſes

jolis vers pour Madame de Martel ; en voici de moins répandus & qui ne leur ſont pas inférieurs :

Un ruiſſeau m'endormait en tombant dans la Seine,
Mille Oiſeaux m'éveillaient, & ranimaient ma veine,
Une Aurore naiſſante éclairait un chemin
D'où le Zéphir & Flore avec leur douce haleine
Faiſaient neiger ſur moi, la Roſe & le Jaſmin.
J'apperçus tout-à-coup la beauté que j'adore :
J'oubliai les ruiſſeaux,
Je n'ouis plus d'Oiſeaux,
Je ne vis plus de Flore,
De Roſes, de Jaſmins, de Zéphir, ni d'Aurore.

Lainez était de la même famille que le célebre Jéſuite de ce nom, qui fut le ſecond Général, & pour ainſi dire le Fondateur du fameux Régime de la Société.

LA NOUE (Jean Sauvé de) né à Meaux en 1701, mort en 1761, Comédien & Auteur d'une Tragédie de Mahomet Second, qui eut quelque ſuccès, quoiqu'elle fut écrite d'une maniere ampoulée. Le perſonnage de l'Aga parut très-impoſant dans cette piece, & contribua le plus aux applaudiſſemens du Public, déterminé encore à l'indulgence, parce que l'Auteur jouait dans ſon propre Ouvrage. La Noue avait un talent plus décidé pour le genre comique, ſi l'on en juge par ſa petite Comédie du *Retour de Mars*, & même par ſa *Coquette corrigée*, très-

ſupérieure à la *Coquette fixée* de l'Abbé de Voiſenon; mais quoiqu'il eut beaucoup d'eſprit, il était froid & comme Auteur, & comme Acteur.

LAURÈS (Antoine, Chevalier de) né aux environs de Montpellier. Il a remporté cinq ou ſix palmes Académiques, mais dans un tems où l'on attachait à ces couronnes bien moins d'importance qu'aujourd'hui. Jamais le charlataniſme n'a été plus en vogue pour enfler de petits ſuccès, qui ſont oubliés cependant quelques heures après leur célébrité fugitive. M. de Laurès n'a point connu ce manege; auſſi eſt-il obſcur quoiqu'eſtimable. Son imitation en vers du poëme de la Pharſale n'en eſt pas moins un Ouvrage qui aurait ſurpaſſé les forces de preſque tous nos petits illuſtres, & qu'ils auraient élevé bien haut s'ils avaient été capables d'en compoſer quelques fragmens. Cet Ouvrage a fait peu de bruit, parce que l'Auteur eſt modeſte, parce qu'il n'a point de cotterie, ni de cabale à ſes ordres; mais peut-être la poſtérité l'en dédommagera-t-elle. Il en eſt des réputations comme des mots:

Multa renaſcentur quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc ſunt in honore vocabula, ſi volet uſus.

LILLE. (l'Abbé Jacques de) Sa traduction des Géorgiques a eſſuyé de la part de Mr. Clé-

ment les critiques les plus séveres. Il en est de très-judicieuses, & dont Mr. l'Abbé de Lille sans doute ne manquera pas de profiter.

Il paraît par exemple un peu surprenant que dans de certaines parties de sa traduction, il ait vaincu avec succès de très-grandes difficultés, & que dans d'autres qui semblaient se prêter bien davantage à la poésie, il soit demeuré si inférieur à son original.

Nous n'imiterons pas ceux qui lui ont reproché d'avoir adopté dans son Ouvrage quelques vers des anciens Traducteurs de Virgile. Ils appartenaient de droit à celui qui aurait le courage de se charger après eux d'une entreprise aussi laborieuse. Nous pensons que M. de Lille a pu, comme son modele, mettre à profit les paillettes d'or d'Ennius, sans compromettre sa gloire.

La plupart des autres observations de Mr. Clément ne prouvent rien de plus, à ce qu'il nous semble, sinon qu'à la rigueur il est impossible de rendre dans notre langue toutes les beautés de Virgile. C'est de quoi Mr. l'Abbé de Lille conviendra sans peine. Peut-être Virgile lui-même, s'il pouvait renaître parmi nous, ne parviendrait-il pas à se traduire parfaitement en Français.

On a su beaucoup de gré à Mr. Clément de

l'eſtime ſentie qu'il a pour le Poëte Latin, & de l'auſtérité de ſon goût; mais la traduction de Mr. l'Abbé de Lille n'en eſt pas moins un Ouvrage qui ſuppoſe de rares talens. Ce ne ſerait pas la louer aſſez que de dire qu'elle eſt infiniment ſupérieure à toutes celles qui ont paru. Nous penſons qu'il ſerait difficile de faire mieux; & nous invitons ſeulement l'Auteur à ne pas déſeſpérer d'atteindre à une perfection plus grande encore en revoyant ſon Ouvrage avec des yeux ſéveres, & en tâchant de lutter avec une confiance nouvelle, contre certaines beautés de ſon Original que Mr. Clément a pu lui faire remarquer. Nous croyons que Mr. l'Abbé de Lille recevra notre Avis d'autant plus volontiers, qu'il n'eſt pas du nombre de ceux qui ont employé le manege & la violence pour impoſer ſilence à ſon critique. Ces emportemens ne ſont permis qu'à la médiocrité.

LINGUET, (Simon-Nicolas-Henri) Ecrivain d'un mérite très-diſtingué, & qui doit atteindre à la plus haute réputation. On l'accuſe d'amour pour les paradoxes; & en effet, dans ſon livre de la *Théorie des Loix civiles*, & dans quelques autres de ſes Ouvrages, il ſemble s'éloigner de pluſieurs idées, généralement adoptées; mais il a déjà mérité aſſez de conſidération, pour que

d'après ſon avis on ſuſpende au moins ſon jugement ſur quelques opinions, qui peut-être ne paſſent pour vraies, que parce qu'elles n'ont jamais été ſuffiſamment examinées.

Il nous paraît que la plupart des objets pouvant être conſidérés ſous des aſpects abſolument oppoſés, il y a de la témérité à donner légérement le nom de paradoxe à tout ce qui contrarie les notions communes. La liberté par exemple eſt indubitablement le plus grand des biens, & la ſervitude le plus grand des maux; mais il faut ſavoir ſi ce qu'on appelle liberté *dans l'ordre actuel des ſociétés*, n'eſt pas ſouvent un avantage très-funeſte, & ſi la ſervitude modifiée par la bonté d'un maître, & par l'intérêt qu'il a de conſerver ſon eſclave, ne préſenterait pas une ſituation plus heureuſe qu'une liberté *illuſoire*, dont l'effet eſt preſque toujours de faire périr de miſere l'infortuné qui la poſſede.

En fixant ainſi l'état de la queſtion, on pourra juger ſi Mr. Linguet s'eſt trompé ou non dans ſa Théorie des Loix Civiles. Ce qui ſemble très-vrai, c'eſt qu'un homme qui ſerait né avec l'amour de l'eſclavage, n'écrirait pas comme lui. S'il avait véritablement quelque goût pour les paralogiſmes, & la fantaiſie d'ajouter à ſon mérite réel le vernis brillant, mais peu ſolide de la ſingularité, il manquerait, ſi nous oſons le dire, de

confiance en ſes propres talens. Les échaſſes ne conviennent qu'aux Pygmées ; & lorſqu'on joint à des connaiſſances très-étendues, à une habitude heureuſe de réfléchir, enfin à une ſagacité très-rare le ſtyle vif & ſéduiſant de Mr. Linguet, on n'a pas beſoin de recourir à de petites reſſources pour augmenter ſa célébrité. Cet Ecrivain a trop d'eſprit pour ne pas ſavoir que s'il eſt avantageux de n'être point un homme à préjugés, on ne gagnerait pas infiniment à n'être qu'un homme à paradoxes.

Tout le monde ſait aujourd'hui avec quelle diſtinction M. Linguet avait déployé ſes talens dans la carriere du Barreau. Perſonne ne paraiſſait plus capable que lui de faire revivre par ſon éloquence la dignité de l'ancienne Tribune; mais, ce qu'on n'eut pas imaginé, c'eſt que par ſes ſuccès mêmes, il s'eſt attiré dans ſon corps les ennemis les plus implacables, & qu'ils ont réuſſi à lui faire perdre ſon état malgré la voix publique ſoulevée en ſa faveur. Cette perſécution n'a donné que plus d'éclat à ſa célébrité. Elle lui a fourni l'occaſion de déployer un courage égal à ſes talens, & d'en impoſer à ſes détracteurs mêmes, ſi quelque choſe pouvait en impoſer à la haine excitée par la jalouſie. Mais croirait-on que dans le tems où il était ſous le glaive, des Gens de Lettres qui n'auraient

n'auraient dû voir en lui qu'un confrere persécuté par un Corps qui se déclarait ouvertement l'ennemi des Lettres, eussent choisi ce moment pour se joindre à ses persécuteurs? Ce n'est pas sans en être, en quelque sorte humiliés, que nous conservons le souvenir de ces scandales de la Littérature & du Barreau. Cet article nous est dicté par l'esprit de justice qui nous anime, & par ce sentiment profond que le malheur d'autrui fait éprouver, lorsqu'on a été soi-même l'objet d'une longue suite de vexations dont on ne prévoit pas le terme.

LONGEPIERRE (Hilaire-Bernard, sieur de) né à Dijon en 1659, mort en 1721. Sa Tragédie de Médée a fait oublier celle de Corneille, à l'exception du fameux *Moi* que l'on n'oubliera jamais. M. de Voltaire a profité de son *Electre* dans sa Tragédie d'*Oreste*, ou plutôt ayant puisé dans la même source que lui, c'est-à-dire dans Sophocle, il n'est pas étonnant qu'il y ait quelque ressemblance, non dans le style, mais dans le plan des deux Pieces. Longepierre avait le mérite rare de bien connaître les anciens, mais il sentait mieux leurs beautés qu'il ne savait les rendre. On peut en juger par ses Traductions d'Anacréon, de Sapho, de Théocrite, de Moschus, de Bion, écrites en vers durs &

faibles, & par ces couplets de Rousseau qui n'étaient pas injustes:

Le Traducteur Longepierre,
Tous les matins,
Va voir dans leur cimetierre
Grecs & Latins, &c.

M.

MABLY (l'Abbé BONNOT de) né à Grenoble, frere de M. l'Abbé de Condillac, Auteur de plusieurs Ecrits très-estimés sur la Politique, l'Histoire & la Morale. C'est dans ses *Entretiens de Phocion* que M. Marmontel a puisé tout ce qu'il a fait dire de plus raisonnable à son *Bélisaire*; mais ce qui est très-bien placé dans le premier de ces Ouvrages, devient froid & ennuyeux dans le Roman de M. Marmontel, parce qu'il est conduit sur un mauvais plan, ou plutôt parce qu'il en est absolument dénué : ce qui n'a pas empêché quelques enthousiastes de la nouvelle Philosophie d'oser comparer cette Rapsodie éphémere à l'immortel Ouvrage de Télemaque.

La Société économique de Berne a fait aux *Entretiens de Phocion* l'honneur de leur adjuger le Prix Académique qu'elle est en usage de distribuer, sans que l'Auteur ait concouru. Elle

a fait depuis le même honneur au Traité du Marquis Beccaria sur les *Délits & les Peines.* Ces deux Ecrits étaient dignes de cette distinction, & la Société de Berne a donné un exemple que les autres Académies devraient imiter.

La gloire de l'Ecrivain dont nous parlons est encore plus solidement établie par son excellent Ouvrage intitulé *de la Législation, ou Principes des Loix* : Ouvrage plein de vérités courageuses, mais sans aucune licence, & qui nous paraît mériter d'autant plus d'éloges qu'il a été très-injustement critiqué, & même indécemment calomnié dans la nouvelle Année Littéraire. * Il est vrai que ce Journal, qui n'est plus soutenu que par les ennemis de la raison, est enfin tombé dans le mépris.

MAILLET (N. de) Consul au grand Caire, mort à Marseille en 1738. C'est l'Auteur de l'ouvrage intitulé *Telliamed*, qui n'est que l'anagramme de son nom. Ce livre est un systême sur l'origine du globe, dédié par l'Auteur même à Cyrano de Bergerac, & qui est en effet plein de visions amusantes dans le goût du *Voyage de la Lune* de ce dernier; mais il écrit d'un style sérieux que Bergerac se fut bien gardé d'employer.

---

* Année Littéraire 1776, Tome IV, Lettre 7.

M. de Buffon n'a pas dédaigné d'adopter, en y faiſant quelques changemens, la partie de ce ſyſtême qui concerne la formation de la terre. L'auteur la ſuppoſe ſortie du ſein des eaux, & regarde les plus hautes montagnes comme un effet des courans de la mer. Il y a des vraiſemblances heureuſes en faveur de cette hypothéſe, mais elle eſt combattue par une foule de raiſonnemens qui ne permettent pas de la reconnaître encore pour une vérité phyſique. On a comparé de tous tems les ſyſtêmes à la Poéſie; ce n'eſt, de part & d'autre, qu'un pays de fictions.

La partie la plus chimérique de l'Ouvrage de *Telliamed*, eſt celle qui donne au genre humain des poiſſons pour ancêtres. Tout le monde s'eſt moqué de cette folie; mais, comme on écrit beaucoup, & qu'on ſe diſpenſe volontiers de lire, perſonne n'avait encore obſervé qu'elle n'a pas même le mérite d'être originale. Le paſſage ſuivant, emprunté des Dialogues ſceptiques de la Motte le Vayer, ſous le nom d'*Oratius Tubero*, va prouver que cette idée biſarre de *Telliamed* ne lui a pas coûté de grands efforts d'imagination.

» Je ne puis me retenir de vous expliquer ici » la penſée d'un des plus ſublimes & métaphy» ſiques eſprits de ce tems, qui s'était perſuadé » que le genre humain était originaire de quel» ques Tritons & femmes marines; ſoit qu'il

» eut égard à l'opinion de Thalès, qui tenait » l'eau pour le ſeul élement de toutes choſes, » ſoit qu'il regarde les cataclifmes & déluges » univerſels, après leſquels ne reſtant plus que » les animaux aquatiques, il crut que par ſuc- » ceſſion de tems ils ſe faiſaient amphibies, & » puis après terreſtres tout-à-fait : ſon opinion » ſe trouvant auſſi fort autoriſée de celle des » Egyptiens dans Diodore Sicilien, qui tenaient » l'homme, *lacuſtre animal & paludibus cogna- » tum, ex naturæ quantitate ac lævore con- » jectantes, & quod humido magis quàm ſicco » nutrimento indigeat.* «

Voilà bien le ſyſtême, ou plûtot le ſonge de *Telliamed.* Conſultez auſſi l'ouvrage de M. du Tens, intitulé *Recherches ſur les découvertes attribuées aux Modernes*, & vous verrez qu'en Phyſique les Plagiaires ne ſont pas moins communs qu'en Littérature.

MAIMBOURG (Louis) Jéſuite, né à Nancy en 1610, mort en 1686, hiſtorien déclamateur & prédicateur bouffon. C'eſt de lui que Moliere diſait à ceux qui lui reprochaient d'avoir uſurpé les droits de la Chaire dans ſa Comédie du Tartuffe, qu'on pouvait bien lui permettre de faire des ſermons, puiſqu'on ne ſe ſcandaliſait pas des farces du Pere Maimbourg.

La déclamation n'eſt pas le ſeul vice de ſes hiſtoires. Elles manquent de diſcernement, d'exactitude, de vérité, & l'eſprit de parti s'y fait ſentir juſqu'au ridicule. On lui a reproché ſes portraits dans le goût des Romans; mais il a donné des atteintes plus graves à la dignité de l'Hiſtoire. On ſait que dans ſa *Clélie*, Mademoiſelle de Scudéri s'amuſait à peindre, ſous des noms Romains, les bourgeois de ſon quartier. Ce qu'elle faiſoit par flatterie, le Pere Maimbourg le faiſoit par malignité. Il traçait de fantaiſie les caracteres de quelques anciens perſonnages, de maniere qu'on put y reconnaître ceux de ſes contemporains qu'il ſe propoſait de flétrir: c'eſt ainſi, par exemple que, ſous les traits d'Arnaud de Breſſe, on voit clairement qu'il voulait déſigner le célebre Antoine Arnaud, Docteur de Sorbonne, & ſon propre confrere le Jéſuite Bouhours, ſous ceux du Grammairien George de Trébiſonde. Cependant ces témérités mêmes, ſon imagination ardente, & quelques agrémens dans ſon ſtyle, quoique ſes périodes fuſſent d'une longueur démeſurée, lui firent de ſon tems quelque réputation. Mais ce qui le rend véritablement odieux, c'eſt qu'il eſt à la fois violent & adulateur. Il ſe déchaîne avec fureur contre les Ecrivains de Port Royal, forcés, par ſes emportemens, à ne pas lui épargner les ridicules

tandis qu'il ſe brouille avec Rome, quoique jéſuite, pour faire ſa cour à Louis XIV, à l'occaſion du droit de Régale. Il applaudit, par le même motif, à la révocation de l'Edit de Nantes, & aux perſécutions qui en furent la ſuite. Il cherche du moins à les pallier, & ſe rend, par cette conduite, doublement mépriſable. Voyez la Critique que Bayle a faite de ſon Hiſtoire du Calviniſme; le caractere de cet Hiſtorien s'y trouve parfaitement bien développé.

MAIRET (Jean) né à Beſançon en 1609, mort en 1660. Il a précédé Rotrou, Scudéri, Corneille & Durier. Sa *Sylvie* fut une des premieres Pieces qui donna de la réputation à notre Théâtre. Sa Tragédie de *Sophonisbe* eut un brillant ſuccès, & elle le méritait pour le tems; mais il devint jaloux de Corneille, dès que ce grand homme eut fait le *Cid*.

MALFILATRE (N.) né à Caen en 1733, mort en 1769. Jeune Poëte enlevé trop tôt à la Littérature, & qui donnait les plus grandes eſpérances. M. le Comte de Lauraguais, à qui la Nation doit le plaiſir de voir repréſenter les chefs-d'œuvre de la ſcene ſur un Théâtre débarraſſé de ſpectateurs; le même qui allie l'amour des Lettres à la paſſion des Sciences, &

qui par ce double mérite, releve encore l'éclat d'un nom très-illustre, encouragea M. de Malfilâtre par ses bienfaits; mais il ne put le dérober entiérement à l'ascendant de sa mauvaise fortune. Les infirmités accablerent avant le tems ce jeune Auteur, de qui nous n'avons qu'une Ode & un Poëme intitulé Narcisse. Cette derniere production ne saurait à la rigueur être regardée comme un bon Ouvrage. La fiction en est froide, embarrassée, & l'on peut dire de ce Poëme, sans être accusé de sévérité, *infelix operis summa;* mais on y trouve très-fréquemment des détails de la plus heureuse Poésie. L'Auteur s'était exercé, dit-on, à traduire en vers différens morceaux de Virgile. Si ces morceaux sont du même mérite que ceux qu'il a imités, soit du même Virgile, soit de Lucrece, dans son Poëme de Narcisse, on ne peut qu'inviter les personnes qui les possédent, à en enrichir promptement la Littérature.

MALHERBE (François de) né à Caen en 1556, mort à Paris en 1628. Il a fixé les Loix de la Poésie Française, & il est resté le modele de tous ceux qui ont écrit en vers après lui. Il est le premier qui ait élevé le génie de la langue jusqu'au sublime, & personne ne l'a surpassé en harmonie. Le genre de l'Ode est celui

dans lequel il s'eſt le plus diſtingué. On croit voir cependant qu'il maîtriſait ſon enthouſiaſme, plutôt qu'il n'en était dominé ; & peut-être fut-il moins embraſé du feu du génie, que dirigé dans ſes travaux par un goût exquis, une oreille infiniment ſévere, & le talent le plus heureux. Le mérite d'exprimer des idées communes d'une maniere neuve & ſublime, étant ſans doute celui qui caractériſe le plus un grand Poëte, nous nous permettrons de rapporter ces vers de Malherbe que tout le monde connaît, & qui pourtant n'ont rien perdu de leur fraîcheur & de leur beauté. L'Auteur avait à rendre cette penſée vulgaire que les hommes naiſſent tous également dévoués à la mort.

Le pauvre en ſa Cabane où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes loix,
Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

MALLEBRANCHE (Nicolas) Prêtre de l'Oratoire, de l'Académie des Sciences, & qui eut mérité d'être auſſi de l'Académie Françaiſe, né à Paris en 1638, mort en 1715. C'eſt un Philoſophe reſpectable à jamais malgré ſes erreurs, & que perſonne ne doit attaquer ſans ménagement, parce qu'il eſt très-ſupérieur à ceux qui combattent aujourd'hui ſes ſyſtêmes.

S'il s'eſt trompé ſur l'origine de nos idées, ſes ſonges du moins ont quelque choſe de majeſtueux & de ſublime. Cette matiere d'ailleurs n'étant pas de nature à être jamais parfaitement éclaircie, aucune opinion ne mérite une préférence excluſive ſur la ſienne.

S'il n'eſt pas vrai, comme le penſait le Pere Mallebranche, que nous voyions tout en Dieu, il eſt impoſſible au moins, dans la profonde ignorance où nous ſerons toujours de l'origine de nos idées, d'imaginer un ſentiment plus vraiſemblable que celui qui ſemble exprimé dans ces paroles d'un ancien Poëte : *In Deo vivimus, movemur & ſumus.* En effet, comme l'a dit M. de Voltaire, quel ſerait l'inconvénient de croire que c'eſt Dieu qui nous donne toutes nos idées? & ce ſentiment ne rentrerait-il pas dans le ſyſtême du Pere Mallebranche?

Le nom de cet Oratorien célebre, ceux de Deſcartes ſon maître; de Gaſſendi, de Bayle, & quelques autres que nous avons déjà cités, prouvent combien la vanité de notre ſiecle lui en impoſe dans ſes prétentions excluſives à la Philoſophie. Nous inſiſtons ſur cette vérité, parce qu'on ſe permet de décrier tous les jours le beau ſiecle de Louis XIV, ſous le faux prétexte que l'eſprit philoſophique lui était, pour ainſi dire, étranger. Nous avons lu même avec ſurpriſe,

dans un de nos derniers Mercures, l'analyſe d'un mauvais Ouvrage où l'on eſſaye de réduire à deux auteurs ſeulement, cette foule de grands Ecrivains qui ont fait à ce même ſiecle un honneur immortel. On n'y donne qu'à Moliere & à la Fontaine la qualité de Poëtes Philoſophes. Cette démence eſt à peine croyable, mais elle eſt vraie, & nous en rougiſſons. Eh quoi! Corneille, Racine, Boileau lui-même, n'ont-ils donc pas mis dans leurs ouvrages toute la Philoſophie dont ils étaient ſuſceptibles! En demander davantage, ne ſerait-ce pas ſouhaiter qu'au lieu de leurs Tragédies ou de leurs Poëmes, ils n'euſſent fait que des Traités de Morale ou de Métaphyſique? Encore douterions-nous que dans ces Traités, il pût ſe trouver une connaiſſance du cœur humain auſſi philoſophiquement profonde que dans le ſeul perſonnage de Phédre.

Ce n'eſt qu'à regret que nous relevons de pareilles abſurdités, mais on les entend répéter ſi ſouvent qu'il n'eſt pas poſſible de ſe renfermer toujours dans le ſilence & dans le mépris. Loin d'accorder à notre ſiecle une injuſte préférence ſur le ſiecle paſſé, nous penſons que le Pere Mallebranche, qui a donné lieu à cette digreſſion, eſt lui ſeul infiniment ſupérieur à cette multitude de Philoſophes qu'on entend vanter aujourd'hui, & parmi leſquels cepen-

dant il en eſt de très-eſtimables. Le Livre de la *Recherche de la Vérité* paraîtra toujours admirable, malgré ſes erreurs, à ceux qui ſeront en état de l'approfondir. L'eſprit humain n'a pris nulle part un vol plus élevé. Le ſtyle en eſt noble & pur, ſans ornemens recherchés, ſans faux enthouſiaſme, ſans exclamations d'énergumene; &, quoique commandé par une imagination forte & brillante, le Pere Mallebranche a ſu la maîtriſer de maniere à ne ſe permettre jamais aucune de ces exagérations emphatiques qu'on voudrait nous donner pour du ſublime. Ce grand homme d'ailleurs eut, dans ſa vie privée, le vrai caractere du génie, l'extrême ſimplicité.

MARIVAUX (Pierre Carlet de Chamblain de) de l'Académie Françaiſe, né à Paris en 1688, mort en 1763, Auteur d'un grand nombre de Romans & de Comédies. On avait parlé dans les premieres éditions de la Dunciade du jargon de cet Ecrivain. En voici quelques exemples pris au hazard dans ſes Œuvres. » Laiſ-
» ſez-moi rêver à cela, il me faut un peu de
» loiſir pour m'ajuſter avec mon cœur; il me
» chicane, & je vais tâcher de l'accoutumer à
» la fatigue. «

» La nature fait aſſez ſouvent de ces triche-

» ries-là ; elle enterre je ne ſais combien de
» belles ames ſous des viſages communs ; on
» n'y connaît rien, & puis quand ces gens-là
» viennent à ſe manifeſter, vous voyez des ver-
» tus qui ſortent de deſſous terre. «

» Le ſentiment eſt l'utile enjolivé de l'hon-
» nête, &c. " Ce jargon dans le tems s'appellait du *Marivaudage*. Malgré cette affectation, M. de Marivaux avait infiniment d'eſprit; mais il s'eſt défiguré par un ſtyle entortillé & précieux, comme une jolie femme ſe défigure par des mines.

Le talent qu'il avait cependant pour la Comédie, & pour ſaiſir la vraie nature dans quelques-uns de ſes Romans, mérite une attention particuliere. Aucun Auteur n'a peint avec plus de vérité l'amour-propre des femmes. Cette paſſion prédomine en elles ſur l'amour même; & c'eſt ce que M. de Marivaux a parfaitement ſaiſi dans leur caractere. On n'en trouve pas moins, dans la plupart de ſes Pieces, des Scenes où ce qu'on appelle le ſentiment eſt rendu avec la derniere délicateſſe ; mais en général il y mettait trop de Métaphyſique, & c'eſt à ce défaut que nous avions fait alluſion dans ces vers de la Comédie des *Tuteurs* :

Une Métaphyſique où le jargon domine,
Souvent imperceptible à force d'être fine.

On a obſervé que les Fables des Comédies de M. de Marivaux étaient plutôt des Fables de Romans que de Comédies. En effet, pour que l'action de ces Pieces pût ſe paſſer naturellement, il faudrait lui ſuppoſer une durée de pluſieurs mois ; & pourtant l'Auteur trouve moyen de reſſerrer cette action dans l'eſpace de vingt-quatre heures, avec une ſorte de vraiſemblance.

Il paraît bien ſingulier que dans la *Surpriſe de l'Amour* par exemple, des gens parviennent à s'aimer à la fureur dans le court intervalle d'une journée. Il eſt vrai qu'ils ſe connaiſſaient auparavant ; mais que dans les *Fauſſes Confidences*, une jeune Veuve très-riche voie pour la premiere fois de ſa vie un Avocat ſans biens, dont elle fait ſon Intendant à midi, & qu'à ſix heures du ſoir elle en ſoit épriſe au point de l'épouſer malgré ſa mere, avec laquelle elle ſe brouille pour ce mariage ; enfin que l'Auteur ait la magie de faire trouver cet événement tout ſimple, ce ne peut être que l'effet d'un talent ſingulier que perſonne n'a porté plus loin que Mr. de Marivaux. Diſons mieux. Cet Art n'eſt qu'à lui. Lui ſeul a eu le ſecret de ces gradations de ſentimens, de ces Scenes heureuſement filées, qui lui tenaient lieu d'incidens pour ſoutenir ſon action. Ce n'était point-là ſans doute le vrai genre de la Comé-

die; mais c'était un genre perſonnel à l'Auteur, un genre qui a ſu plaire, & qui d'ailleurs ne ſera pas contagieux, parce que Mr. de Marivaux avait un tour d'eſprit original qui ne ſera peut-être donné à perſonne.

C'eſt à la fineſſe extrême de ſes obſervations, à la profonde connaiſſance qu'il avait du cœur des femmes, à l'analyſe exacte qu'il avait ſu faire de leurs mouvemens les plus cachés, qu'il a été redevable de ſes ſuccès. En un mot, la vérité qui ne meurt jamais, comme nous l'avons déjà dit, fera vivre, malgré tous leurs défauts, la plupart de ſes Romans & de ſes Comédies, & Mr. de Marivaux ſera toujours cité parmi les Peintres de la nature; mais il ne faut pas même ſonger à imiter ſa maniere.

MARMONTEL, (Jean-François) de l'Académie Françaiſe, né à Bort, dans le Limouſin.

Ses meilleurs amis conviennent aujourd'hui aſſez généralement qu'il n'était pas né pour la Poéſie. C'eſt ce que Boileau diſait de Chapelain :

Il ſe tue à rimer : que n'écrit-il en proſe?

Sa Tragédie de *Denys le Tyran* parut néanmoins annoncer quelques talens à ceux qui ne l'examinerent point aſſez pour y découvrir le germe de tous les défauts qu'on a depuis repro-

chés à l'Auteur. Sa verſification dure & ampoulée, ſes maximes répandues ſans ménagement & ſans choix, ſes fréquentes déclamations, toujours miſes à la place du ſentiment dans les ſcenes les plus ſuſceptibles d'intérêt ; toutes ces fautes de goût étaient déjà très-remarquables aux yeux des Connaiſſeurs, dans *Denys le Tyran*. Elles devinrent plus ſenſibles dans *Ariſtomene*. *Cléopatre* parut fort inférieure à ces deux Pieces; les *Heraclides* baiſſerent encore. Enfin le malheureux ſuccès d'*Egyptus*, qui fut à peine achevé, l'obligea de renoncer pour jamais à la Tragédie.

Il avait eſſayé le genre de l'Opéra, & l'on ſe ſouvient encore de ces vers plaiſans du Ballet d'*Acante & Céphiſe* :

Tout rend hommage
A ce Dieu puiſſant.
Le papillon volage,
Le Lion rugiſſant,
Le roſſignol, &c.

Aſſurément ce n'eſt pas là le ſtyle de Quinault. Ce dernier avait trop de goût pour accoupler ainſi les *Lions rugiſſans* & les *Papillons volages*. Auſſi le Public accoutumé à la douce mélodie du Chantre d'Armide, ne put-il ſe prêter à la verſification roide & âpre de M. Marmontel.

Ce qui paraîtra inconcevable, c'eſt qu'après avoir

avoir fait rire le Public à la Tragédie, cet Auteur ait entrepris de le faire pleurer à l'Opéra-Bouffon. C'eſt ce qu'on a vu dans le *Sylvain*, Roman uſé quant au fond, trivial quant à la forme, & qui n'a dû une apparence de réuſſite qu'à la Muſique charmante de M. Grétry. On ſait d'ailleurs que tous ces Opera-Bouffons ne ſont lus que par les Acteurs, qui s'en diſpenſeraient encore très-volontiers, s'ils n'étaient obligés d'étudier leurs rôles.

Juſqu'ici, la réputation de M. Marmontel paraît donc n'avoir pris un peu de conſiſtance que dans ce qu'il a écrit en proſe, c'eſt-à-dire, dans ſa Poétique, ſa traduction de Lucain, ſes Contes moraux, & ſon Roman de Béliſaire.

Sa Poétique, comme on l'a dit ailleurs, eſt un Recueil d'héréſies en matiere de goût, qu'il avait déjà inſérées par lambeaux dans le Dictionnaire Encyclopédique. C'eſt dans cette Poétique étrange que Boileau, Racine & Rouſſeau ſont traités avec dénigrement; qu'Ariſtophane eſt comparé à Catilina & à Narciſſe; & qu'on accuſe Virgile d'avoir comparé Turnus à un âne, comparaiſon qui ne ſe trouve point dans Virgile.

Depuis que M. Marmontel voit dans ce grand Poëte des choſes qui n'y ſont pas, il n'eſt pas étonnant qu'il le mette fort au-deſſous de Lucain. Cependant il a mal juſtifié ſa paſſion pour

la Pharſale, en la traduiſant en proſe ampoulée. Ce n'était pas le moyen de la faire paraître ſupérieure à l'Enéide.

Les amis de M. Marmontel abandonnent encore ſans trop de réſiſtance ſa Poétique & ſa Traduction de Lucain. Il ne lui reſte donc que ſes Contes & ce fameux Roman de Béliſaire, auquel on a eſſayé de donner tant d'éclat.

Quant aux Contes, nous remarquerons, 1°. que ce ne ſont que des Contes; 2°. que ce ne ſont que des Contes en proſe; 3°. qu'il y a plus de graces dans ceux de la Fontaine, plus d'eſprit dans ceux d'Hamilton, plus de philoſophie dans ceux de M. de Voltaire, peut-être même plus de naturel dans ceux de Perrault; car enfin la Fontaine a dit:

> Si Peau d'âne m'était conté,
> J'y prendrais un plaiſir extrême.

Et nous doutons que ce Poëte, ami de la délicateſſe & de la naïveté, en eût dit autant du *Mari Sylphe*, de *tout ou rien*, des *Mariages Samnites*, ou des *Quatre Flacons.*

D'ailleurs, en ſuppoſant (ce qu'on eſt bien éloigné de vouloir diſputer) que les Contes de M. Marmontel ſoient en effet d'aſſez heureuſes bagatelles; que le ſtyle en ſoit correct, quoique peſant, ſur-tout quand l'Auteur veut être

léger, eſt-il donc permis à des Français, enrichis de tant de merveilles littéraires, de ſe paſſionner pour de minces hiſtoriettes, dont le fond même n'appartient pas à M. Marmontel? Qui ne ſait que dans *Zadig*, *Babouc*, *Memnon*, qui ne ſont pourtant qu'une très-faible partie de la gloire de M. de Voltaire, il y a & cent fois plus de vues philoſophiques & morales, & cent fois plus d'imagination, & des détails infiniment plus piquans, plus neufs, plus variés que dans tous ces petits Romans bourgeois & pédanteſques ſur leſquels on affecte de ſe récrier? Par quel ſingulier caprice nous arriverait-il donc d'attacher tant de valeur à de médiocres eſquiſſes, tandis que nous avons ſous les yeux, dans le même genre, des tableaux peints par de grands Maîtres.

Nous ſavons qu'il eſt encore des gens qui capitulent aſſez facilement ſur le mérite des Contes moraux, mais qui ſe ſont tellement arrangés pour admirer M. Marmontel, qu'ils mettent du moins ſon Béliſaire infiniment au-deſſus de Télémaque. Nous en appellons à tout homme qui ſe vantera d'avoir pu lire d'une haleine ce triſte Roman compoſé de dix-ſept Diſſertations, enchaînées l'une à l'autre comme ces converſations d'Ariſte & d'Eugene ſur le Goût, qui ſe paſſent au bord de la mer, & que le Ré-

vérend Pere Bouhours a rédigées par chapitres. Que cet homme, quel qu'il ſoit, nous diſe avec vérité s'il n'a pas été vingt fois ſur le point de s'endormir aux triſtes & longues Homélies philoſophiques de l'aveugle Béliſaire. Exceptons-en toutefois, les trois ou quatre premiers Chapitres de ce Roman moral, qu'on peut lire ſans doute avec aſſez de plaiſir. C'eſt un portique agréable, qui annoncerait un grand édifice, mais qui ne conduit qu'à des ruines.

Le quinzieme Chapitre que l'on a tant vanté, n'eſt (& ici nous interrogeons la bonne foi de ceux qui ont fait ſemblant de l'admirer) qu'une répétition de ce qu'avaient dit avec plus de force, ſur ces matieres hardies, des Ecrivains beaucoup plus célebres. Nous avons de Bayle un Traité de la Tolérance, qui eſt un vrai chef-d'œuvre de ſçavoir & de raiſonnement. Nous en avons un autre plus récent, compoſé avec tout l'art, toute la ſéduction, tout l'intérêt qui caractériſent dès long-tems, les Ouvrages de ſon illuſtre Auteur. Enfin, cette doctrine de la Tolérance n'a-t-elle pas encore été exprimée en traits de feu par l'éloquent Citoyen de Geneve? D'où nous viendrait donc l'ivreſſe qu'on voudrait nous inſpirer pour ce quinzieme Chapitre, qui n'eſt, tout au plus, qu'une faible contrefaction d'Ouvrages infiniment ſupérieurs?

Obſervons encore que quand même Mr. Marmontel eût mérité quelque célébrité par ſes Ecrits en proſe, par la fertilité de ſa plume, par ſa perſévérance opiniâtre à braver la critique, & par ſa littérature qui véritablement n'eſt point commune, il aurait compromis toute ſa gloire, en diſant que Boileau eſt un Ecrivain, *ſans feu*, *ſans verve & ſans fécondité*, & en avançant une infinité d'autres paradoxes qui nous rappellent ces vers heureux de Mr. le Franc:

Oui, bientôt nous verrons de petits Conquérans,
Du Parnaſſe Français audacieux Tyrans,
De leurs Maîtres fameux proſcrire les merveilles,
Et leur orgueil briſer le ſceptre des Corneilles.
Tels on vit les Romains, dans des jours ténébreux,
Du ſecond des Céſars dégrader l'âge heureux;
Enſevelir Horace & déterrer Lucile,
Préférer la Pharſale aux beaux vers de Virgile,
Vanter l'eſprit guindé du Maître de Néron,
Et bâiller ſans pudeur en liſant Cicéron.

MAROT (Clément) né à Cahors en 1495, mort à Turin en 1544. Le modele d'une certaine naïveté fine & piquante que l'on appelle encore de ſon nom, le genre Marotique. Sa charmante Epître à François I, dans laquelle il ſe plaint d'un valet

Sentant la hart de cent pas à la ronde,
Au demeurant le meilleur fils du monde,

qui lui avait dérobé ſon argent ; quelques Epigrammes qui n'ont point été ſurpaſſées, quelques Contes joyeux, quelques jolies Chanſons, lui ont fait un nom immortel.

La maniere qu'il a choiſie a paru tellement convenable aux Ouvrages de ce genre, que nos meilleurs Poëtes, tels que Voiture, la Fontaine, Rouſſeau, &c. l'ont empruntée de lui. Nous croyons cependant, avec Mr. de Voltaire, que c'eſt un défaut de goût que de l'avoir employée dans des Ouvrages d'un genre plus ſérieux. C'eſt traveſtir Minerve que de lui donner la marotte de Momus.

Il ſemblerait que le Poëte dont nous parlons, enjoué, badin, & quelquefois licencieux à l'excès, n'aurait gueres dû s'attendre à devenir un des Fondateurs de la Liturgie des Egliſes Proteſtantes. Sa Traduction des Pſeaumes, continuée par Théodore de Beze, a été chantée longtems dans tous les Temples de la réforme de Calvin. On ne ſentit point aſſez, dans cet âge encore groſſier, l'étrange diſparate du flageolet de Marot & de la harpe de David.

MASSILLON (Jean-Baptiſte) Evêque de Clermont, de l'Académie Françaiſe, né à Hieres en 1663, mort en 1742, Prédicateur célebre, & qui eſt véritablement à Bourdaloue ce que Racine eſt à Corneille.

Bourdaloue armé de preuves, & quelquefois les prodiguant trop, femble n'adreffer fa Morale auftere qu'à la raifon. Maffillon s'adreffe principalement au cœur; & il faut convenir que celui qui nous fait aimer nos devoirs, eft bien fupérieur à celui qui fe contente de nous les démontrer.

MAYNARD (François) de l'Académie Françaife, éleve de Malherbe. Ses vers, toujours dénués d'inverfion, ont en général trop de monotonie, & trop peu d'élévation; mais ce fut un Écrivain naturel, facile & correct, qui avait certainement plus de droits aux bontés du Cardinal de Richelieu que les Boifrobert, les Colletet, & beaucoup d'autres Poëtes fes contemporains, qui ne le valaient pas. Les Sonnets chagrins de Maynard contre ce même Cardinal font peut-être ce qu'il a fait de mieux.

MÉNAGE (Gilles) né à Angers en 1613, mort à Paris en 1692. Il a fait des vers Grecs, Latins, Français & Italiens; mais c'eft dans cette derniere langue qu'il a le plus réuffi. Ses poéfies Italiennes le firent recevoir de l'Académie *della Crufca*.

Il fentait dans les autres le ridicule du pédantifme dont il était lui-même un peu entiché.

On en a la preuve dans sa métamorphose du pédant Montmaur en perroquet.

C'est Ménage que Moliere joua dans la Comédie des *Femmes Savantes*, sous le nom de *Vadius*; mais il eut le bon esprit de ne pas s'offenser de cette liberté du Théâtre. Lui-même avait été satyrique avec succès dans sa *Requête des Dictionnaires*, & personne n'était plus pénétré que lui de la nécessité de cette satyre utile, qui en respectant les mœurs, répand un juste ridicule sur de mauvais Ecrivains, dont les succès découragent quelquefois les vrais talens, & déshonorent le goût du Public. Moliere, peut-être, aurait dû l'épargner, d'autant plus que Ménage eut le mérite de sentir le premier le génie naissant de ce grand Poëte Comique. On sait qu'il dit à Chapelain, en sortant d'une représentation des *Précieuses Ridicules*: » Nous adorions, vous & moi, toutes les sottises qui viennent d'être si bien critiquées. » Croyez-moi, il nous faudra brûler ce que » nous avons adoré...... » Cet éloge en renfermait un bien remarquable de la liberté courageuse avec laquelle Moliere avait osé jouer tout l'hôtel de Rambouillet. On voit aussi par-là quelle influence heureuse une seule bonne Comédie peut avoir sur les mœurs de toute une Nation.

Au reſte, Ménage était un Savant très-eſtimable. Il était bien néceſſaire, ſur-tout dans ces commencemens de la Littérature, qu'il y eût de pareils érudits. C'eſt à leurs travaux qu'on doit la lumiere pure dont nous jouiſſons, & qui ne tardera pas à s'éteindre, préciſément parce qu'on a voulu réduire en Almanachs, & en Dictionnaires très-imparfaits, toutes les connaiſſances humaines.

La Reine Chriſtine honora Ménage de ſes bontés pendant le ſéjour qu'elle fit en France. Cette Princeſſe qui aimait les Sciences, ne put s'empêcher de diſtinguer un homme à qui notre langue doit beaucoup, quoiqu'il n'ait pas été de l'Académie Françaiſe. Le ſavant la Monnoye n'a pas jugé au-deſſous de lui de donner une édition ſoignée du *Ménagiana*, dans lequel on trouve beaucoup de choſes curieuſes.

MERCIER (Louis Sébaſtien) né à Paris en 1740. C'eſt un hérétique en matiere de goût, mais un hérétique de ſi bonne foi, & ſes erreurs ont un principe ſi honnête dans un enthouſiaſme réel pour la vertu, que nous ne lui ferons aucun reproche de ſa paſſion pour les Drames. On trouve d'ailleurs dans les ſiens des traits, toujours précieux, de naturel & de vérité, quoique le ſtyle de ſes perſonnages ſoit

rarement d'accord avec leur condition. Nous avons été fortement émus à la lecture de l'*Indigent*, & dans un autre de ses Drames, d'un genre moins sombre, intitulé la *Brouette du Vinaigrier*, nous avons été frappés de quelques Scenes qui nous ont paru très-bien faites. Mr. Mercier a mis de la vraie chaleur & beaucoup d'esprit jusques dans ses réflexions hétérodoxes sur l'Art Dramatique, parce qu'il a véritablement des lumieres, & qu'il est fortement pénétré de ce qu'il écrit. Enfin, quoique nous ne pensions pas comme lui, il est devenu si intéressant aux yeux de tous les gens de Lettres, qui savent encore se respecter, par le procédé odieux des Comédiens à son égard, que tant que l'administration ne lui aura pas rendu justice, nous croyons devoir le regarder comme un homme sacré.

MIÉRE (Antoine-Marin le) né à Paris. Il est à Mr. Marmontel, dans le genre dramatique, ce que Campistron est à Racine. Il n'a pas tout-à-fait la déclamation emphatique & la noble enflure de son modele; mais il a trouvé l'art de le surpasser en dureté, en sécheresse & en bizarrerie.

Toutes les études Théatrales de Mr. le Miere semblent n'avoir eu pour objet que l'effet de

la pantomime, & la perſpective de la ſcene. Peut-être eût-il été un excellent décorateur; mais la nature ne paraît pas avoir eu l'intention d'en faire un Poëte. S'il ſe trouve quelqu'un qui ait eu l'intrépidité de lire ſes Tragédies, il peut ſe vanter de connaître à fond la maniere gothique & barbare du fameux Chapelain. Ce n'eſt pas que Mr. le Miere n'ait quelquefois des idées aſſez heureuſes.

> Un vers noble, quoique dur,
> Peut s'offrir dans la Pucelle.

Mais ordinairement il défigure ſes meilleures idées par des vers préciſément techniques, qui reſſemblent à de la proſe que l'on aurait contournée avec effort, & à laquelle on aurait attaché des rimes comme par gageure.

On invite le Lecteur à tâcher de prononcer ces lignes, priſes au haſard dans la Tragédie de Guillaume Tell.

> Hâ*te-toi :* fais marcher, ſous di*verſe* conduite,
> *Vers* les di*vers* Châteaux no*tre* *intré*pide élite,
> Tandis qu'avec *Waërner, moi*, j'irai ſur le *Lac*,
> Dans l'ombre de la nuit, m'emparer de *Kuſnac.*

Et ces autres lignes, non moins helvétiques, & fidélement extraites de la même Piece :

> Je pars, j'e*rre* en ces *r*ocs où pa*r*tout ſe hé*r*iſſe
> Cette chaîne de monts qui couronne la Suiſſe.

Les Pieces fugitives de Mr. le Miere joignent à cette ſinguliere mélodie, une originalité fantaſque qui les rend extrêmement piquantes. C'eſt parmi ces Pieces que l'on trouve ces inconcevables vers adreſſés à Mademoiſelle Dangeville.

Ta folâtre féerie accordait des cerveaux
Les chanterelles élaſtiques.

C'eſt dans ces aimables Poéſies que l'on trouve encore un peuple qui tombe *dans l'orniere de la routine ; une onde guéable ouvrant ſes lames*, & ſur laquelle *les chars rencontrent les bateaux*, de maniere que *les fouets croiſent les rames*, tandis que *des fleuves rient dans leurs barbes limoneuſes de ces petites rivieres qu'on paſſe au gué.* C'eſt là que le Lecteur ne manquera pas d'être frappé de cette agréable antitheſe ſur la Ville de Tours.

Ville que de tout tems ſignale
Son Archevêque & ſes pruneaux.

Et de cette idée pittoreſque ſur un Château qui à la vérité n'a ni pruneaux, ni Archevêque ; mais qui en revanche a l'avantage d'être vu de loin, parce qu'il *dreſſe ſes girouettes illuſtres.*

C'eſt-là enfin que l'on a grand plaiſir à voir

Ces deux fils du ſiecle d'airain,
Ces deux fougueux Antagoniſtes,
Le Tien, le Mien, le front ſer*ain*,
De *leurs calculs brûler les liſtes*,
Sourire, & ſe donner la main.

Un peu revenu de la manie du Théâtre & de ces petits vers duriuſcules, Mr. le Miere a voulu ſe ſignaler dans une autre carriere. Il a entrepris de chanter la Peinture, d'après l'excellent Poëme latin de feu Mr. l'Abbé de Marſy. Ce ſujet était beau ſans doute, & Mr. le Miere a même obſervé dans ſa Préface, qu'il était bien ſupérieur à celui de l'Art poétique. C'était un engagement qu'il prenait avec le Public de s'égaler au moins à Boileau, d'autant plus que ſon Poëme avait été très-faſtueuſement annoncé par des admirateurs mal-adroits. Enfin l'Ouvrage a paru, & l'on a cru lire encore les Tragédies de Mr. le Miere. Son ſtyle, ſans aucune exagération, eſt à celui de Boileau, ce qu'étaient à la mélodie enchantereſſe de la flûte de Blavet, le bruit importun d'une ſcie, & les aigres frottemens d'une lime qui mord l'acier. Voyez ſur cet étrange Poëme, où toutes les regles de la langue & du goût ſont violées à chaque page, l'extrait judicieux qu'en a donné

Mr. l'Abbé Aubert dans le Journal des beaux Arts.

Il eſt heureux pourtant que Mr. le Miere n'ait pas joint à ſa manie pour les vers, la prétention des longues Préfaces, comme ces Auteurs qui nous accablent réguliérement, au commencement & à la fin de chacune de leurs Pieces, de fatigantes & volumineuſes Diſſertations, & de Poétiques faites exprès pour leurs Poéſies. C'eſt une diſcrétion dont on doit lui ſavoir beaucoup de gré.

Au reſte, Mr. le Miere a remporté pluſieurs prix dans les Académies de la Capitale & des Provinces; mais cette facilité à remporter des prix Académiques eſt devenue, par une ſuite d'expériences qui ne s'eſt preſque jamais démentie, un ſigne aſſez infaillible de médiocrité.

MOINE (Pierre le) Jéſuite, né à Chaumont en Baſſigni, en 1602, mort à Paris, en 1672. Son Poëme de *Saint Louis*, dont Boileau n'a cru devoir dire ni bien ni mal, prouve qu'il était né avec de grandes diſpoſitions pour la Poéſie, & qu'il ne lui a manqué, peut-être, pour atteindre à la perfection de ſon Art, que d'avoir écrit dans un ſiecle qui lui eut préſenté des modeles de goût. Mais ce Poëme eſt manqué, parce que l'Auteur n'a pas ſu régler ſon

imagination, & qu'il ne s'eſt pas conformé à ce précepte d'Horace :

Et quæ
Deſperat tractata niteſcere poſſe, relinquit.

Il n'eſt point de petits détails que la Poéſie ne puiſſe annoblir ſans doute; mais elle rejette ceux qui ſont ingrats; & vouloir tout peindre eſt auſſi rebutant que vouloir tout dire.

MOLIERE, (Jean-Baptiſte Poquelin de) né à Paris en 1620, mort en 1673. Le premier des Poëtes comiques, anciens & modernes. L'extrême liberté d'Ariſtophane ne convenait gueres qu'à un Etat démocratique. Les bons mots de Plaute ſe reſſentaient un peu de la groſſiéreté de ſon ſiecle. Térence ne fut gueres qu'un Traducteur élégant : le ſeul Moliere poſa d'une main courageuſe les bornes que doit avoir la véritable Comédie, dans une Monarchie gouvernée par les bienſéances & par les mœurs.

On ſent bien que d'après les limites que nous nous ſommes impoſées, nous ne pouvons nous permettre ici que quelques traits rapides & peu approfondis ſur le caractere de ce grand Poëte.

Le premier ſecret de l'Art de Moliere fut

ſans doute de peindre les hommes qu'il voyait, bravant à la fois l'audace des applications & les vains murmures de ceux dont il repréſentait naïvement les ridicules, & même les vices.

Il eſt courageux, mais il eſt néceſſaire de répéter ce que nous avons dit ailleurs, qu'il ne peut exiſter de bonne Comédie, ſi l'on retranche au Poëte la liberté de s'emparer de tous les ridicules qui appartiennent de droit à ſon art. L'homme métaphyſique n'eſt qu'une ſpéculation vaine, auſſi étrangere à la Poéſie qu'à la Peinture. Ce ſont les individus pris dans la ſociété, qui doivent ſervir de ſujets & de modeles à la Comédie. Seulement on exige de l'Auteur qu'il tâche de maſquer ſon ſecret, en accumulant ſur un ſeul perſonnage les traits du ridicule dérobés à pluſieurs : de maniere que l'enſemble de ces traits réunis ne déſigne plus uniquement tel ou tel homme en particulier; mais frappe à-peu-près également ſur toute l'eſpece des caracteres vicieux que le Poëte s'eſt propoſé de peindre.

C'eſt ainſi qu'Apelle forma ſa Vénus, non d'après la plus belle des femmes, qui peut-être n'eût pas ſuffi pour rendre toute l'idée qu'il avait de la Déeſſe des Graces; mais d'après la réunion de pluſieurs Beautés, dont chacune lui fournit plus ou moins les détails qui pouvaient

atteindre au modele que ſon imagination avait conçu.

On doit avouer que cette loi impoſée au Poëte Comique a tourné quelquefois au profit du génie. Cependant Moliere, à l'exemple d'Ariſtophane, s'éleva ſouvent au-deſſus de cette contrainte. Encouragé par Louis XIV, il oſa franchir une loi dont l'obſervation ſuperſtitieuſe eût gêné ſon eſſor : car le génie ne peut s'immoler toujours aux regles puſillanimes que lui-même n'a pas dictées, & qui ne ſont en effet que des bienſéances de pure convention.

On ſait à combien de gens reſſemblait ſon Tartuffe ; on connaît même l'homme en place accuſé, par la voix publique, d'avoir ſervi de modele à ce perſonnage hardi. Moliere n'en eût pas moins le courage de déclarer à Louis XIV qu'il fallait ou lui permettre le Tartuffe, ou qu'il renonçât déſormais à la Comédie.

On ſait que preſque toutes les anecdotes de la Cour & de la Ville, dès qu'elles lui ſemblaient convenir à ſon art, venaient ſe placer tour-à-tour dans ſes Pieces immortelles, qui n'en avaient que plus de mérite pour les Spectateurs, charmés de retrouver ſur le Théâtre les Scenes de ridicule que les originaux de Moliere avaient données dans la ſociété.

On ſait par exemple que le trait de Bertrand

de Sotenville, qui eut le crédit de vendre tout ſon bien pour faire le voyage d'outre-mer, fut appliqué à M. de la Feuillade, qui avait dérangé ſa fortune pour mener au ſiege de Candie trois cens Gentilshommes équipés à ſes dépens.

On ſait que l'impertinent Chaſſeur de la Comédie des *Fâcheux*, n'était autre que le Marquis de Soyecourt.

On ſait que ce Gros-Pierre, qui prit le nom pompeux de Mr. de l'Iſle, déſignait Thomas Corneille, qui s'aviſa de quitter le beau nom de Corneille, en effet très-dangereux pour lui, pour prendre le nom de Mr. de l'Iſle.

On ſait que dans la Piece des *Femmes Savantes*, Cotin, Ménage, Madame Dacier, & tout l'hôtel de Rambouillet furent joués. On ſait même que Madame de Rambouillet, qui était à la premiere repréſentation de cette Comédie, dit en ſortant à Ménage : „ Quoi! Monſieur, » vous ſouffrirez que cet impertinent de Moliere » nous joue de la ſorte? “ Et que celui-ci eut le bon eſprit de répondre : „ Madame, j'ai vu » la Piece. Elle eſt parfaitement belle, & l'on » n'y peut trouver rien à redire, ni à critiquer.“

On ſait qu'on croyait Mr. de Montauzier lui-même caractériſé dans quelques-unes des bruſqueries du *Miſantrope*.

On ſait que dans l'*Amour Médecin*, les quatre premiers Médecins de la Cour, MM. Desfougerais, Eſprit, Guenaud & d'Aquin, furent repréſentés naïvement ſous les noms de MM. Desfonandrés, Bahis, Macroton & Tomès, noms comiques, qui avaient été fournis à Moliere par ſon ami Deſpréaux, & qui ſervaient à déſigner plus particuliérement encore ces mêmes Médecins. Tous ces noms étaient dérivés du Grec. Celui de Desfonandrés, qui veut dire *tueur d'hommes*, s'appliquait à Mr. Desfougerais; celui de Bahis à Mr. Eſprit, affligé d'un bredouillement glapiſſant & riſible; celui de Macroton à Mr Guenaud, à cauſe de ſon parler lent & déſagréable; enfin celui de Tomès à Mr. d'Aquin, partiſan fanatique de la ſaignée. Il ne faut pas oublier que pour rendre la plaiſanterie plus agréable à toute la Cour, les Acteurs chargés de ces Rôles, les repréſenterent avec des maſques que Moliere avait fait faire exprès, & qui imitaient parfaitement la gfiure de ces Meſſieurs. C'était véritablement la Comédie d'Ariſtophane.

On ſait que toute la Piece du *Mariage forcé* n'avait pour baſe que le mariage en effet un peu forcé du Comte de Grammont avec Mademoiſelle Hamilton.

On ſait que le nom de *Tartuffe* même, qui s'était appellé d'abord *Panulphe*, avait été fourni

à Moliere par une anecdote plaiſante arrivée à la table d'un Eccléſiaſtique *) du premier rang ; & que les interrogations que fait en latin Mr. Bobinet à ſon Eleve, dans la Comteſſe d'*Eſcarbagnas*, faiſaient alluſion auſſi à une autre anecdote du tems.

Cette liberté de ne laiſſer échapper aucun des traits comiques que lui fourniſſait la ſociété, fut pour Moliere une ſource inépuiſable d'excellentes plaiſanteries. En vain on criait à la ſatyre comme ſi la Comédie pouvait être autre choſe que l'imitation & par conſéquent la ſatyre des mœurs ; Moliere avait l'avantage de vivre dans un ſiecle plein de nerf & de courage, fertile en ames fortes & vigoureuſes, à qui les vaines clameurs de l'Envie étaient peu capables d'en impoſer. Ceux qui préſidaient alors au Gouvernement, avaient eu le mérite de ſentir qu'un excellent Poëte Comique, avec les ſeules armes du ridicule, pouvait avoir ſur les mœurs de toute la Nation l'influence la plus utile ; maintenir une balance à-peu-près égale entre les différentes Conditions de l'Etat, balance qui importe infiniment plus qu'on ne le croit à la tranquillité d'une Monarchie ; réprimer à propos l'or-

---

*) Voyez la Vie de Ninon l'Enclos par Mr. Bret.

gueil ou l'ambition de certains ordres de Citoyens qui peuvent devenir dangereux, en s'arrogeant insensiblement des prérogatives qui ne leur appartiennent pas, & qui n'étaient point à craindre lorsqu'ils se trouvaient confondus dans la classe des Citoyens dont il était permis de rire. On ferait un volume sur l'utilité dont pourrait être un homme tel que Moliere à une administration éclairée.

L'esprit juste & naturel de Louis XIV semblait lui avoir révélé une partie de ces grandes vues. Souvent ce Prince, près de qui la fortune avait placé Moliere (circonstance nécessaire peut-être au repos de ce grand Poëte) daignait lui indiquer lui-même les ridicules qui pouvaient être échappés à son pinceau. Aussi trouverait-on dans ses Comédies, plutôt que dans notre Histoire, le vrai caractere de la Nation; & c'est là ce que des Commentateurs, qui auraient quelque talent, devraient sur-tout y chercher. Mais que pour la gloire de Moliere & de la France, ce Commentaire digne de nos plumes les plus savantes, ne soit jamais livré à des mains profanes!

La seule Comédie du *Tartuffe*, qui n'avait eu de modele chez aucune Nation, soit par la hardiesse de son sujet, soit par les difficultés qu'il offrait à vaincre, soit par les finesses de

l'art que l'on y découvre à chaque ſcene, ſoit enfin par l'hiſtoire de la perſécution momentanée que cette Piece attira ſur l'Auteur, peut donner lieu à plus de remarques utiles que tout le reſte de nos Théâtres pris enſemble.

Au reſte, en démontrant, comme nous le faiſions à l'inſtant, la néceſſité des perſonnalités dans la Comédie, nous n'avons pas prétendu alarmer les Citoyens; mais ſeulement indiquer au Gouvernement une de ſes reſſources, pour faire tomber ſans violence des abus que les loix n'ont pu prévoir, ou qu'elles ne peuvent réprimer. C'eſt à lui de ſaiſir ce juſte milieu, qui en accordant aux Arts toute la liberté qui leur eſt due, empêche cette même liberté de dégénérer en licence. C'eſt à lui enfin de ſavoir employer le ridicule comme un ſupplément à l'inſuffiſance des loix.

Que les Citoyens d'ailleurs ſoient ſans inquiétude. Nous l'avons déjà dit quelque part : des ridicules communs & vulgaires, tels que la plupart de ceux qu'on apperçoit, ne méritent pas même un coup d'œil d'un Poëte Comique, bien loin de pouvoir ſervir à la correction des mœurs, & à l'amuſement d'une Nation vive & brillante. Les vrais originaux ſont très-rares; & il y a bien des gens qui ont la folle vanité de ſe croire des perſonnages dignes de la ſcene, dont l'Auteur

le plus ſatyrique tranquilliſerait bien l'eſprit, s'il était à portée de leur dire ce qu'il penſe de leurs ames nulles & ſans phyſionomie. Tous les portraits ne ſont pas faits pour être expoſés au Sallon, & tous les caracteres ne ſont pas dignes du Théâtre. Obſervons encore qu'il n'eſt pas poſſible de bien peindre un perſonnage vicieux ou ſeulement ridicule, ſans qu'on lui trouve dans le monde une infinité de copies. Souvent le véritable original qui a ſervi de modele au Poëte, échappe à l'application, tandis qu'elle va ſe partager ſur des gens auxquels l'Auteur n'avait jamais penſé, & dont même il ne ſoupçonnait pas l'exiſtence avant que la malignité des Spectateurs vînt la lui révéler. Or toute application ainſi diviſée ceſſe par-là même d'être une perſonnalité offenſante. Nous garantiſſons la juſteſſe de cette obſervation d'après l'expérience que nous en avons faite nous-mêmes plus d'une fois, & ſur-tout à l'occaſion de la Comédie des *Philoſophes*, s'il eſt permis de rappeller aucune Comédie quand on parle de Moliere.

Une des loix que ſe preſcrivit encore ce Grand Homme, & qui ne contribua pas moins que ſa liberté courageuſe à la perfection de ſon art, ce fut de choiſir conſtamment ſes perſonnages dans la vie commune, qui eſt la plus propre à fournir à la ſcene des ridicules ſail-

lans, & qui ont précifément la charge du Théâtre. On fait qu'il ne dérogea à cette regle que dans la Comédie du Mifanthrope, le feul des caracteres qu'il ait traités que le peuple ne devait pas lui fournir. Mais nous avons développé ailleurs cette idée *); & depuis, quelques Ecrivains célebres nous ont fait l'honneur de l'adopter.

Nous avions fait fentir auffi l'avantage qu'avait eu Moliere d'employer dans fes Comédies beaucoup de traits d'une plaifanterie naïve, tels que ces ingénuités fi piquantes d'*Agnès*, dans l'*Ecole des Femmes*, qui blefferaient aujourd'hui la délicateffe hypocrite de nos oreilles, tandis que nous allons tous les jours nous dédommager à des Spectacles forains, libres jufqu'à l'indécence, de ces entraves qu'une vaine affectation de pudeur a données au Théâtre de la Nation, fous prétexte de l'épurer. Cette conduite n'a que l'apparence d'une contradiction, & ne paraîtra pas étonnante à quiconque aura obfervé que plus on a de morale en paroles, moins on a de mœurs en réalité.

Nous ne pouvons nous refufer à l'idée de confidérer un moment Moliere comme un Lé-

*) Voyez le Difcours préliminaire de la Comédie des Tuteurs.

giſlateur qui exerça ſur les Français une ſorte de Magiſtrature, d'autant plus puiſſante qu'il ne l'exerça que par ſon génie, & que rien à l'extérieur ne décélait au vulgaire le ſecret de ſon adminiſtration.

Il nâquit dans les circonſtances les plus heureuſes où il pouvait naître, ſous un Prince qui le protégea contre les ennemis que devaient néceſſairement lui donner & le genre & la ſupériorité de ſes talens. On trouve dans un Mémoire que lui adreſſa Moliere en faveur d'un Médecin, des traces précieuſes de la familiarité à laquelle ce Monarque, quoique faſtueux, daignait admettre ceux de ſes ſujets qui illuſtraient ſon regne.

Le goût des amuſemens nobles, & ces Fêtes ingénieuſes & brillantes qui faiſaient de la cour de Louis XIV le rendez-vous des Etrangers & l'admiration de l'Europe; l'eſprit de gaîté alors généralement répandu par une ſuite de la conſidération & de la proſpérité dont jouiſſait la nation; cet eſprit de gaîté que la manie philoſophique a depuis deſſéché dans ſa fleur, lorſque las, pour ainſi dire d'être Français, quelques raiſonneurs mélancoliques ont voulu nous livrer au délire ſombre des idées Anglaiſes; enfin l'émulation entretenue ſans ceſſe par le concours d'une foule d'excellens eſprits que la nature

ſembla prodiguer dans ce beau ſiecle : toutes ces circonſtances réunies contribuerent à donner à la France un homme tel que Moliere.

Quel aſſemblage heureux d'événemens néceſſaires peut-être au développement d'un pareil génie ! Tandis que pour l'arrêter dans ſon eſſor, il ne faudrait de nos jours qu'un Triſſotin en faveur dans quelques Bureaux d'eſprit, qu'un Zoïle en place, enfin qu'un ſeul homme puiſſant trop peu ſenſible à la gloire, ou trop faible pour accorder au mérite perſécuté par l'Envie, une protection courageuſe.

Il réſulte de ce petit nombre d'obſervations jettées à la hâte dans un ſujet ſi riche, que perſonne ne porta dans le cœur humain un coup d'œil plus ſûr & plus profond que ce Poëte, qui eſt en même-tems le plus grand Philoſophe dont la Nation ait à s'énorgueillir. Non-ſeulement il ſemble avoir épuiſé toutes les ſources du rire, & les différens caracteres dont il s'eſt emparé; mais encore ceux-mêmes qu'il n'a fait pour ainſi dire, qu'effleurer dans quelques ſcenes de ſes Pieces inimitables. Il y a tel ſujet de Comédie que peut-être on n'oſera jamais tenter, uniquement parce que Moliere en a crayonné les premiers traits; & c'eſt en ce ſens l'homme qui a fait le plus de larcins à la poſtérité. Qui oſerait, par exemple, traiter le ſujet

du *Railleur*, après la ſcene de Clitandre & de Triſſotin dans les *Femmes Savantes?*

Toutes les innovations que l'on s'eſt permiſes depuis ce Grand-Homme, ſous prétexte de réformer ou d'ennoblir le genre, n'ont tourné qu'à la ruine de la vraie Comédie. Les uns ont cru imiter la nature en ſaiſiſſant quelques détails minutieux des uſages de la vie commune. Ils ont cru mettre de la vérité dans leurs Pieces, en rendant avec fidélité les décorations d'un appartement ou de petites attitudes domeſtiques, dont ils ont eu ſoin de noter ennuyeuſement la pantomime dans leurs Drames. Toutes ces puérilités à prétention indignent les vrais connaiſſeurs, & font même une ſecrette pitié à ceux qui feignent le plus de les admirer.

D'autres, au lieu de peindre les hommes tels qu'ils ſont, nous ont donné des Romans qu'on pourrait tout au plus regarder comme des exceptions aux événemens ordinaires de la vie, & comme les aventures bizarres de quelques individus de notre eſpece. En établiſſant ſur des événemens peu vraiſemblables un intérêt chimérique, ils ont prétendu remplacer le Peintre des ridicules, & l'Hiſtorien des mœurs; mais malgré leurs efforts, tous ces Ecrivains à la mode ne nous ont appris qu'à regretter Moliere davantage.

On a ſouvent agité l'inutile queſtion de la prééminence entre les deux genres dramatiques. On a voulu ſavoir qui de Melpomene ou de Thalie méritait le plus d'honneurs. Il nous ſemble que Moliere a réſolu ce problême, & qu'il a décidé ſans retour la victoire en faveur de la Muſe comique. En effet Corneille a eu parmi nous plus d'un ſucceſſeur digne de balancer ſa gloire, & Moliere eſt encore ſans émule. Il en fut à-peu-près de même chez les Grecs. Ils eurent un Eſchile, un Sophocle, un Euripide; mais leur Théâtre ne nous a conſervé qu'un Ariſtophane. Ménandre, dont on a beaucoup vanté l'élégance, a toujours été regardé comme très-inférieur à ce Poëte du côté de la force comique. Il paraît donc plus aiſé d'avoir pluſieurs Corneille qu'un ſeul Moliere; & véritablement nous voyons encore une foule de jeunes gens ſe ſignaler plus ou moins dans le genre tragique, tandis que dans l'autre genre on diſtingue à peine encore quelques heureux eſſais qui ne ſont pas même encouragés.

On a reproché à Moliere de n'avoir pas été toujours correct; mais on n'a point aſſez remarqué l'énergie ſinguliere de ſon ſtyle, énergie alliée par-tout à la plus étonnante facilité. Malheur aux Ecrivains froids, qui plus frappés de quelques fautes de détail qu'on peut trouver

ſans doute dans le ſtyle de Moliere, que des beautés dont il étincelle, croiraient que même en cette partie il exiſte un meilleur modele! Qu'ils indiquent, s'ils le peuvent, un Poëte comique dont on ait retenu plus de traits, dont plus de vers ſoient demeurés proverbes; qu'ils tâchent enfin d'oppoſer au Miſanthrope quelques Pieces de nos jours dont le coloris ſoit plus vrai, plus naturel, plus brillant.

Mais c'eſt l'Art du Dialogue ſur-tout qui a donné le plus de vie aux Comédies de Moliere & qui paraît aujourd'hui le plus négligé. Ce mérite ſi rare & l'extrême ſimplicité des plans dans les Pieces de caractere (ſimplicité dont ce grand Poëte lui-même n'avait ſenti toute la néceſſité que vers le milieu de ſa carriere) ſont les ſeuls indices auxquels le Public éclairé pourrait reconnaître ceux qui ſeraient véritablement appellés à tenir quelque rang parmi les ſucceſſeurs de Moliere.

Nous ne pouvons mieux terminer cet article que par un trait qui fait à la fois l'éloge de trois Grands Hommes. Louis XIV eut la curioſité louable d'apprendre par qui ſon regne avait été le plus illuſtré. Quel eſt le plus grand génie de mon ſiecle, demanda un jour ce Prince à l'ami de Racine, au célebre Deſpréaux? C'eſt Moliere, répondit ce judicieux

Critique ; & la poſtérité a confirmé ſa déciſion.

Moliere ne fut point de l'Académie Françaiſe. On nous répondra qu'il était Comédien. Nous le ſavons, & ce ſerait un reproche à faire à la mémoire de Louis XIV, que de ne l'avoir point obligé de quitter le Théâtre. Ce Grand Homme, qui ne fut jamais qu'un acteur aſſez médiocre, débarraſſé des ſoins de ſa troupe, nous eût donné peut-être vingt chefs-d'œuvre de plus. Quelle irréparable perte que celle du tems de Moliere!

MONNOYE (Bernard de la) de l'Académie Françaiſe, né à Dijon en 1641, mort en 1728, Critique très-ſavant. Il eut comme Ménage la facilité de faire des vers dans preſque toutes les langues, mais quelques-uns de ſes Poëmes Français, & entr'autres celui du *Duel aboli*, qui remporta le premier prix que l'Académie ait diſtribué, ſont très-ſupérieurs à tous les vers de Ménage.

Les Noëls Bourguignons de Mr. de la Monnoye ſont auſſi eſtimés à Dijon, que les Poéſies Languedociennes du Chanoine Goudouly le ſont à Toulouſe ; mais les jargons irréguliers de nos Provinces, quoiqu'ils puiſſent fournir quelques expreſſions énergiques ou

naïves, ne ſont pas faits pour ſe naturaliſer avec notre langue ; & nos Poëtes n'auront jamais à cet égard la liberté des Grecs, qui employaient à leur gré les différens dialectes de leur pays.

MONTAGNE (Michel Eyquem de) né dans le Périgord au Château de Montagne en 1538, mort en 1592. Philoſophe très-hardi pour ſon tems, très-ſceptique, mais dont le pyrrhoniſme s'arrêta cependant au doute raiſonnable. Ses Eſſais ſont encore entre les mains de tout le monde. C'eſt ſur-tout dans les Ouvrages du célebre Citoyen de Geneve qu'on peut apprendre à les eſtimer. On ſera ſurpris de l'uſage heureux qu'il a fait de cette ſource, quoiqu'il ſemblât qu'elle dût être tarie depuis longtems par les richeſſes qu'elle a fournies à nos Philoſophes les plus diſtingués. Mr. Rouſſeau après eux, a trouvé moyen d'y en puiſer de nouvelles; mais à leur exemple il ſe les eſt ſouvent appropriées ſans en faire hommage à Montagne.

La philoſophie de ce dernier n'a rien d'aride & n'eſt altérée par aucun mêlange de pédantiſme. Montagne eſt un homme du monde qui en s'obſervant lui-même & en oſant ne rien diſſimuler de ſes obſervations, a fait ſans

paraître y penser, le portrait le plus naïf & le plus fidele de l'espece humaine. Ses couleurs sont vives, animées, pleines d'énergie. Il s'empare de l'imagination de ses Lecteurs, de maniere que malgré les tours vicieux & irréguliers du langage de son tems & les défauts particuliers de son style, c'est un de ces Auteurs que l'on ne quitte jamais sans peine, & à qui l'on revient toujours avec un nouveau plaisir. On trouve dans ses Essais une foule d'expressions qui ont vieilli, mais que l'on regrette par la singuliere vigueur qu'elles empruntent de l'art avec lequel il a su les employer. On sent qu'on ne pourrait l'épurer sans l'affaiblir, & enfin on lui pardonne tout, parce qu'il est un de ces hommes rares qui ont réuni au plus haut degré le talent de plaire & le mérite d'instruire.

Son scepticisme qui serait pour la plûpart des hommes un état de trouble & d'anxiété, était pour Montagne, d'après ses expressions mêmes, un oreiller sur lequel il reposait mollement sa tête. Ce scepticisme prenait sa source dans son imagination trop féconde. Elle était pour sa raison, dit ingénieusement Mr. Marmontel, ce qu'est pour les yeux un crystal à plusieurs facettes qui rend douteux l'objet véritable à force de le multiplier.

MONTESQUIEU

MONTESQUIEU (Charles de Sécondat de) de l'Académie Françaiſe, né en 1689, mort en 1755. Ses Lettres Perſanes ne ſont pas un ouvrage de pure plaiſanterie, comme l'a dit un Ecrivain célebre. Mr. de Monteſquieu y traite ſouvent les objets les plus graves avec cette hardieſſe & cette profondeur qui ont caractériſé depuis l'immortel Ouvrage de l'*Eſprit des Loix.*

Cette derniere production eſt un monument de génie & non pas un Recueil d'Epigrammes, ainſi que l'a avancé trop légérement l'Auteur d'une Lettre adreſſée au ſavant Abbé d'Olivet. L'admiration de l'Europe ſemble avoir impoſé ſilence aux détracteurs de Mr. de Monteſquieu. Sa philoſophie a éclairé le monde. Il n'a eu pour ennemis que des fanatiques obſcurs qui le critiquaient ſans l'entendre & qu'il a rendu ridicules à jamais, quand il a daigné leur répondre. Mais s'il eut des Cenſeurs téméraires, il faut convenir auſſi qu'il a eu une foule d'imitateurs médiocres qui ſemblent n'avoir uſurpé le nom de Philoſophes que pour nous dégoûter de la philoſophie.

La poſtérité trouvera ſans doute ſingulier que le Temple de Gnide, cette production légere d'une imagination voluptueuſe & riante,

ait été conſtruit par la même main qui avait tracé, avec l'énergie de Tacite, le tableau intéreſſant & rapide des Cauſes de la grandeur & de la décadence des Romains, & qui depuis éleva l'immenſe édifice de l'Eſprit des Loix.

La grande réputation de cet Ouvrage, qui a été très-bien analyſé par Mr. d'Alembert, l'expoſa, comme nous l'avons dit, aux jugemens précipités de l'ignorance & de l'envie. La ſaine critique n'eſt venue qu'après, & ſans rien diminuer du reſpect qu'on doit à la mémoire de Mr. de Monteſquieu, elle a trouvé dans ſon Livre quelques citations, quelques faits & quelques principes haſardés. L'Auteur ſemble ſouvent avoir tiré de certains uſages particuliers des conſéquences trop générales. Il a été trompé par des Voyageurs, & ne s'eſt point aſſez défié de toutes les ſources qui lui ont fourni des autorités pour appuyer ſon ſyſtême. Il a puiſé dans Bodin ſa diſtinction des Gouvernemens & de leur eſprit. Enfin il eſt difficile de croire que Mr. de Monteſquieu ait employé autant d'années qu'il le dit, à méditer ce grand Ouvrage, qui paraît en beaucoup d'endroits un élan du génie, plutôt que le fruit d'une méditation lente & réfléchie. Quoi qu'il en ſoit, il n'eſt pas donné à

tout le monde de ſe tromper comme lui, & ſes fautes mêmes décelent toujours un grand maître. Le plus court de ſes Chapitres vaut ſouvent mieux que bien des Livres compoſés par des eſprits plus méthodiques.

Mr. de Monteſquieu, Boſſuet, Fénelon, & quelques autres hommes de cette claſſe ſupérieure, ne paraiſſent pas avoir rendu à notre Poéſie toute la juſtice qu'elle mérite. Peut-être n'ont-ils pu lui pardonner les eſſais malheureux qu'ils avaient faits en ce genre; & en effet on aurait dû, pour leur gloire, avoir l'attention de les ſupprimer. Les petites faibleſſes des Grands Hommes ne tirent point à conſéquence pour eux; mais il arrive que des Singes s'étudient à les contrefaire, & c'eſt delà que nous vient cette foule d'Eſprits ſecs & froids qui ſe liguent aujourd'hui contre le plus beau des Arts. Ce ſont des Eunuques qui ſe vengent de leur impuiſſance en décriant le plaiſir qu'ils ne peuvent connaître.

MONTFLEURY (Antoine-Jacob) né à Paris en 1640, mort en 1683, Comédien & Auteur Comique, aſſez gai quelquefois, mais preſque toujours licencieux. On voulut l'oppoſer à Moliere, à-peu-près comme on avait oppoſé Pradon à Racine, & l'on affecta de repréſenter, au

Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, la *Femme Juge & Partie*, pendant qu'on donnait le *Tartuffe* au Théâtre de Moliere. La Piece de Mont-Fleury se soutint avec un succès égal. Tout ce qui était alors Cour & Peuple n'était pas à portée de mesurer l'intervalle immense qui séparait ces deux hommes. Il y a des chefs-d'œuvre avec lesquels il faut, pour ainsi dire, que l'esprit humain ait le tems de se familiariser, & le Tartuffe était de cette Classe.

MORLAIX ou MORELLET (l'Abbé) né à Lyon. Pour se donner une existence dans la Littérature, il se jetta d'abord dans le parti philosophique, auquel il se dévoua comme les Codrus & les Decius se dévouerent pour leur Patrie. Cet Abbé n'est dépourvu ni de connaissances ni d'esprit, ni même d'une sorte de Dialectique, hibernoise, à la vérité, & mêlée de sophismes. Il écrit avec assez de correction & de chaleur; mais il manque des graces de l'homme de goût, & son naturel paraît le rapprocher davantage de la dureté du pédantisme.

On lui attribue le Libelle intitulé *la Vision*, & des Notes sur la *Priere universelle*, imitée de l'Anglais de Pope, par M. de Pompignan, qui tiennent aussi de fort près au genre des Libelles.

M. l'Abbé Morellet a fait de ſon eſprit un uſage plus convenable, en traduiſant de l'Italien le Traité *des Délits & des Peines*, Ouvrage fait pour adoucir les hommes, & qui peut contribuer, en leur inſpirant plus d'indulgence les uns envers les autres, à les rendre meilleurs & plus heureux.

Cet Ecrivain fera certainement beaucoup mieux de traduire ou de compoſer, s'il le peut, des Livres utiles que de déshonorer ſes talens par des Satyres calomnieuſes.

Nous ſouhaitons beaucoup de proſpérités à ſon Dictionnaire du Commerce. Nous aurions voulu ſeulement ne pas lire dans le *Proſpectus* qu'il en a publié, qu'on peut conſidérer l'argent *comme un mouton abſtrait*. Ce jargon pédanteſque & métaphyſique n'eſt pas le ſtyle propre à des Dictionnaires; & lorſqu'on écrit pour des Commerçans, il faudrait du moins que la Philoſophie daignât ſe rendre intelligible.

MOTTE (Antoine HOUDART de la) de l'Académie Françaiſe, né à Paris en 1672, mort en 1731. Avec beaucoup d'eſprit il a contrefait Homere, Anacréon, Virgile, la Fontaine & Quinault, comme le ſinge contrefait l'homme. Il

a substitué au naturel, au sentiment, aux graces, l'art, le bel esprit & le jargon.

La plupart de ses vers ne sont pas moins froids, moins secs, moins durs que ceux de Chapelain. Sa prose au contraire est correcte, harmonieuse, séduisante; mais on doit avertir les jeunes gens de ne la lire qu'avec une extrême défiance; car dans tous ses Discours, il ne cesse de tendre des pieges au goût de ses Lecteurs, en mettant avec une adresse infinie leur amour-propre dans les intérêts de sa pensée. C'est ce qu'on remarque sur-tout dans ses Réflexions sur la Critique. Les paradoxes les plus singuliers y sont exposés de maniere à s'en laisser surprendre, si l'on perd un instant de vue que l'Auteur ne cherche à les établir qu'en faveur de ses Ouvrages.

Personne n'eut peut-être plus d'esprit que lui. Aussi Mr. de Fontenelle disait-il que le plus beau trait de sa vie était de n'avoir jamais été jaloux de Mr. de la Motte. Mais personne n'est en même-tems plus propre à marquer l'intervalle immense qui sépare le bel esprit, du génie.

Mr. de Fontenelle disait encore, avec l'intention de le louer, qu'il voulut être Poëte & qu'il le fut. En effet Mr. de la Motte s'essaya dans tous les genres de Poésie; mais le coloris,

cette partie essentielle de l'art, lui manqua presque toujours; & c'est sans doute parce qu'il le sentit lui-même, qu'il prit enfin tant d'humeur contre la Poésie. Il est le premier qui ait entrepris de mettre en vogue le ridicule projet de faire des Tragédies & des Odes en prose. Ses Fables, quoique ingénieuses, sont aussi inférieures à celles de la Fontaine, que son informe abrégé de l'Iliade est au-dessous du Poëme d'Homere.

Une des plus grandes erreurs de Mr. de la Motte fut de croire que l'esprit seul tenait lieu de tout. Cette opinion l'égara dans le parti de Perrault & des autres détracteurs des Anciens, dont il ne pouvait juger les Ouvrages que sur le rapport infidele des Traductions.

On a répété souvent que les vers de la Motte étaient extrêmement pensés, & que même, en qualité de penseur, il devait avoir le pas sur Rousseau. Ceux qui ont voulu établir ce paradoxe, ont affecté de confondre le masque & le visage. La Motte emploie, il est vrai avec recherche, le jargon & l'appareil de la Philosophie, il en devient pour ainsi dire technique, en un mot, il ne quitte jamais la fourrure doctorale & le ton dogmatique; mais aux yeux des connaisseurs délicats, il paraîtra toujours vuide & sec à côté de Rousseau. Ce

dernier a réellement dans ses Ouvrages toute la saine Philosophie, dont la Motte n'a que l'extérieur.

L'Auteur du Dictionnaire Philosophique (article Critique) a cru prouver la supériorité de la Motte, en opposant quelques-uns de ses vers les mieux faits aux vers de Rousseau les plus négligés. Ce petit artifice n'en imposerait tout au plus qu'à des enfans. Avec une pareille méthode, il serait aisé à Mr. Fréron de mettre le dernier de nos Poëtes au-dessus de Mr. de Voltaire.

On doit placer la Motte au nombre de ces Auteurs qui ont eu, de leur vivant, une réputation trop au-dessus de leurs talens, & dont la postérité se venge ensuite en les rabaissant au-dessous de leur valeur.

La Tragédie d'Inès de Castro, Piece dénuée de poésie, mais d'un effet prodigieux au Théâtre, conservera cependant à cet Écrivain une longue célébrité. Quelques-unes de ses Comédies, & principalement celle du *Magnifique*, prouvent encore avec quelle souplesse, sans avoir le génie d'aucun genre, son bel esprit savait se plier à tout. Elles plaisent aux représentations & à la lecture.

N.

NAUDÉ (Gabriel) né à Paris en 1600, mort en 1653. Nous avons dit, à l'article *Caveirac*, que véritablement il s'était trouvé un français capable d'être ouvertement l'apologiste de la Saint Barthelemi. C'est ce même Naudé qui ose s'exprimer ainsi dans son Livre intitulé *Considérations politiques sur les coups d'Etat.* » Certes pour moi, encore que la Saint » Barthelemi soit à cette heure également con- » damnée par les Protestans & par les Catho- » liques, & que M. de Thou ait rapporté l'o- » pinion que son pere & lui en avaient, par » ces vers de Stace,

Occidat illa dies ævo, neu postera credant
Sæcula. Nos certe taceamus, & obruta multa
Nocte, tegi propriæ patiamur crimina gentis.

» je ne craindrai point toutefois de dire que » ce fut une action très-juste.... C'est une » grande lâcheté, ce me semble, à tant d'his- » toriens français d'avoir abandonné la cause » du Roi Charles IX, & de n'avoir montré » le juste sujet qu'il avait eu de se défaire de » l'Amiral & de ses complices.... Il conve- » nait d'imiter les chirurgiens experts, qui

» pendant que la veine eſt ouverte, tirent du
» ſang juſques aux défaillances, pour nettoyer
» les corps cacochymes de leurs mauvaiſes
» humeurs. »

Il répond à ceux pour qui cette journée ſanglante eſt un objet d'horreur » que les ha-
» bitans de Céſarée tuerent 80000 Juifs en un
» jour; qu'il en mourut 1,240000 en ſept ans
» dans la Judée, que Céſar ſe vante dans Pline
» d'avoir fait mourir 1,192000 hommes en ſes
» guerres étrangeres; & Pompée encore da-
» vantage; que Quintus Fabius envoya en
» l'autre monde des colonies de 100000 Gau-
» lois, Caius Marius de 200000 Cimbres, Char-
» les Martel de 300000 Teutons; que 2000
» Chevaliers Romains, & 300 Sénateurs, fu-
» rent immolés à la paſſion du triumvirat,
» quatre légions entieres à celle de Sylla,
» 40000 Romains à celle de Mithridate; que
» Sempronius Gracchus ruina 300 villes en
» Eſpagne, & les Eſpagnols toutes celles du
» nouveau monde avec plus de ſept ou huit
» millions d'habitans » & de cette longue énumération d'attentats, cet orateur du meurtre conclut » que la Saint Barthelemi ayant
» été la plus néceſſaire & la plus juſte de ces
» proſcriptions, il y a de quoi s'étonner qu'elle
» n'ait pas été plus grande.

Il ajoute avec une barbarie abſurde, que ſi cette action, *ſi légitime & ſi raiſonnable*, a été généralement décriée » c'eſt qu'elle ne fut » faite qu'à demi, au lieu que ſi l'on eut fait » main baſſe ſur tous les hérétiques, il n'en » reſterait maintenant aucun, au moins en » France, pour la blâmer. »

Voilà l'homme que les philoſophes auraient dû livrer à l'exécration publique, & non pas l'Abbé de Caveirac, dont nous avons prouvé l'innocence. Mais dans ce même Livre ſur les Coups d'Etat, Naudé ſe montre aſſez ouvertement le précurſeur de la nouvelle philoſophie, comme on peut en juger par ces phraſes très-hardies pour ſon tems. » Nous voyons que » tous les anciens Légiſlateurs voulant autori- » ſer, affermir & bien fonder leurs loix, n'ont » point eu de meilleur moyen de le faire » qu'en publiant & faiſant croire avec toute » l'induſtrie poſſible, qu'ils les avaient reçues » de quelques divinités, Zoroaſtre d'Oromaſis, » Triſmégiſte de Mercure, Zamolxis de Veſta, » Charondas de Saturne, Minos de Jupiter, » Lycurgue d'Apollon; Draco & Solon de » Minerve, Numa de la Nymphe Egérie, Ma- » homet de l'Ange Gabriel; & Moïſe, le plus » ſage de tous, nous décrit en l'Exode comme » il reçut la ſienne immédiatement de Dieu. »

Quelques lignes après il loue Cardan d'avoir conſeillé aux princes de s'appuier de la Religion » comme firent autrefois, dit-il, & très-» heureuſement, David, Numa & Veſpaſien. »

Moïſe & David placés auſſi légérement parmi les politiques qui ſe ſont fait de la Religion un appui purement humain, indiquent aſſez clairement quelle était la façon de penſer de Naudé, & c'eſt vraiſemblablement ce qui lui a fait trouver grace aux yeux de nos philoſophes pour ſon apologie de la Saint Barthelemi. Leur ſilence à ſon égard, & les injures qu'ils ont dites à l'Abbé de Caveirac, ſont du moins une preuve qu'ils ne ſe font pas un ſcrupule de varier leur poids & leur meſure au gré de leurs paſſions.

NICOLE (Pierre) né à Chartres en 1625 mort à Paris en 1695. L'un des meilleurs eſprits du ſiecle de Louis XIV, & l'un des plus eſtimables écrivains de Port Royal. Il eſt principalement connu par ſes Eſſais de morale, Ouvrage utile & plein de ſolidité & de raiſon. C'eſt le caractere dominant des écrits de cet Auteur; mais comme il s'adreſſe rarement à l'imagination, comme il s'attache plus aux preuves qu'à l'agrément, ſon ſtyle, quoique très-clair, très-pur, très-exact, fatigue un peu

par ſa monotonie : il paraît trop froid & trop didactique. On dévore les Eſſais de Montagne malgré la vétuſté de leur ſtyle ; on quitte ceux de Nicole ſans peine, & l'on y revient ſans empreſſement. Rien ne prouve mieux que la raiſon, pour plaire, a beſoin d'être aſſaiſonnée de ſel & de graces, & d'une certaine doſe d'imagination.

NIVERNOIS (Monſieur le Duc de) de l'Académie Françaiſe. Il ſerait inutile de rapporter ſes autres titres dans des mémoires purement littéraires. Nous avons déja obſervé que le premier de tous était ſans contredit le mérite perſonnel.

Quand M. le Duc de Nivernois, ne ſerait connu que par ſes Réflexions critiques ſur le génie d'Horace, de Deſpréaux & de Rouſſeau, ſon nom n'en ſerait pas moins illuſtre. Jamais on n'a renfermé en un moindre volume un ſens plus fin, plus délicat, plus exquis. On croirait que le Goût lui-même & les Graces ont dicté ſes obſervations pour l'honneur des trois Poëtes qui en ont été le plus familiérement inſpirés. Il eſt remarquable que malgré la contagion du goût moderne, celui de M. le Duc de Nivernois ſe ſoit conſervé auſſi pur, & qu'il ait rendu à Deſpréaux ſur-tout & à

Rousseau, une justice que l'on affecte aujourd'hui de leur refuser, même dans des Poétiques. C'est associer son nom à celui de ces hommes sublimes, que de sentir si vivement leurs beautés.

M. le Duc de Nivernois nous paraît à cet égard d'autant plus digne d'éloges, qu'il avait à combattre non-seulement les préjugés de nos beaux Esprits, mais encore un sentiment d'aversion pour le genre satyrique qu'il ne dissimule pas, & qui tient sans doute à l'aménité de son caractere. C'est apparemment par une suite de cette antipathie qu'il appelle les Epigrammes de Rousseau, *des traits où l'esprit se pare des défauts du cœur.* Nous croyons ce jugement trop rigoureux. Il nous semble que M. le Duc de Nivernois ne se rappelle point assez que ce grand Poëte, victime de la haine & de la persécution, n'a employé le ridicule qu'à se venger de l'injustice. Il oublie que des Epigrammes, qui ne tombent que sur des productions littéraires, n'annoncent souvent que la gaîté de l'esprit, & non la dépravation du cœur comme les Libelles calomnieux; qu'il y a toujours quelque mérite à venger le goût par une raillerie fine & ingénieuse, & que même si quelque chose est capable de faire pardonner un méchant

livre, c'eſt le bon mot dont il a fourni l'occaſion.

Le mérite des Réflexions de M. le Duc de Nivernois ne ſe borne pas à l'analyſe fine & raiſonnée qu'il y fait de ces trois Poëtes. Il traduit Horace comme il le juge. On ne peut ſe refuſer au plaiſir de tranſcrire ici ce morceau charmant tiré de la ſeizieme Ode du Livre 3.

Un clair Ruiſſeau, de petits bois,
Une fraîche & tendre prairie,
Me font un tréſor que les Rois
Ne pourraient voir qu'avec envie.
Je préfere l'obſcurité
Qui ſuit la médiocrité,
A l'éclat qui ſuit la puiſſance :
Le Riche eſt au ſein des plaiſirs,
Moins heureux par la jouiſſance,
Que malheureux par ſes deſirs.



Je n'ai point ces riches habits
Qu'avec orgueil Plutus étale.
Ni vins rares, ni mets exquis,
Ne couvrent ma table frugale.
Mais dans ma douce pauvreté,
De la dure néceſſité
J'ignore l'affligeante peine.
Je jouis d'un deſtin heureux.
Et n'ai-je pas toujours Mécene
Si je voulais former des vœux?

Le talent de la Poéſie pourrait être regardé comme héréditaire dans la maiſon de M. le Duc de Nivernois. On a retenu les vers ſatyriques & pleins d'énergie que fit ſon Aïeul contre le fameux Abbé de Rancé, Réformateur de la Trappe. Il eſt à regretter ſeulement que des ſéductions de ſociété aient égaré M. le Duc de Nevers dans le parti oppoſé à Deſpréaux & à Racine, & que ſon amitié pour Madame Déſhoulieres l'ait mis dans le cas de protéger Pradon. Ce n'était point à Mécene de ſe montrer injuſte envers Virgile & Horace, ni d'embraſſer la querelle de Mévius.

O.

OLIVET (l'Abbé Joſeph THOULIER d') de l'Académie Françaiſe, né à Salins en 1682, mort à Paris en 1768. L'un des meilleurs & des plus fameux Grammairiens de ce ſiecle, & l'un des Ecrivains qui ſe ſont oppoſés le plus conſtamment aux ravages du néologiſme & du mauvais goût.

Ses Remarques ſur les Tragédies de Racine prouvent qu'on peut connaître parfaitement la langue, & ignorer quelquefois les privileges de la Poéſie. Il eſt le premier qui ait remarqué & déterminé notre Proſodie Françaiſe. Il a traduit

plusieurs Ouvrages de Cicéron, & il était digne de les traduire.

Il est rare que les Poëtes soient mieux disposés en faveur des Grammairiens que des Géometres. C'est ce que prouve l'Epigramme suivante de M. Piron contre l'Abbé d'Olivet; mais on sent bien que ce n'est pas sur une plaisanterie qu'on doit juger d'un homme de mérite.

Ci git Maître Jobelin,
Suppôt du pays latin,
Juré peseur de diphtongue.
Rigoureux au dernier point,
Sur la virgule & le point,
La syllabe bréve & longue,
Sur l'accent grave & l'aigu,
Sur le tiret-contigu,
L'u voyelle, & l'u consonne.
Ce charme qui l'enflamma
Fut sa passion mignonne;
Son huile il y consomma:
Du reste, il n'aima personne,
Personne aussi ne l'aima.

ORLÉANS (Pierre-Joseph d') Jésuite, né à Bourges en 1641, mort en 1698. Son Histoire *des Révolutions d'Angleterre*, très-intéressante par le choix du sujet, serait un modele en son genre si l'Auteur s'était arrêté au regne de Henri VIII. Depuis cette époque, son état ne lui a plus permis d'être impartial, &

c'eſt une nouvelle preuve que l'Hiſtoire ne doit pas être écrite par un homme qui ait des préjugés de corps à ménager. Le Pere d'Orléans a travaillé avec moins de ſuccès aux *Révolutions d'Eſpagne.* Ce n'eſt pas que la narration n'en ſoit très-agréable ; mais l'Eſpagne a été moins féconde que l'Angleterre en grandes révolutions, & par conſéquent le ſujet étoit moins heureux & moins riche. Le Pere d'Orléans a publié auſſi les Vies de pluſieurs Jéſuites, celle du Pere Cotton, entre autres : on imagine bien que ce n'eſt point par de pareils ouvrages qu'il faudrait juger de ſon talent pour l'Hiſtoire. L'inconvénient de ces Vies d'hommes obſcurs, & faits pour l'être, qui n'ont dû qu'à de petites intrigues une célébrité paſſagere, capable d'intéreſſer, tout au plus, la ſociété dont ils étaient membres, c'eſt de ſurcharger les bibliotheques d'une foule de livres inutiles. Cette vicieuſe abondance deviendra tôt ou tard plus funeſte qu'on ne le croit à la Littérature. Elle fait regretter le tems où l'on n'imprimait point, & où rien n'était conſervé que ce qui méritait de l'être.

P.

PALISSOT *) (Charles de Montenoy)

---

*) Cet article eſt des Editeurs.

né à Nancy en 1730, Auteur de la Comédie des *Philosophes*, de quelques autres Pieces de Théâtre, & du Poëme de la *Dunciade*. Ses amis prétendent qu'en lisant ses Ouvrages on s'apperçoit qu'il a fait une étude assez heureuse d'Aristophane, de Lucien, de Moliere, de Boileau, & en général des bons modeles. Mais ses ennemis assurent que c'est un homme sans foi, sans probité, sans religion, sans mœurs, une ame sombre & dévorée de fiel, un banqueroutier, un voleur, un ingrat, un fourbe, un traitre, un méchant, un flatteur, un envieux, un calomniateur, un hypocrite, un scélérat, &c. &c. &c. *) ; & ils en donnent pour preuves sa Comédie des *Philosophes*, représentée de l'aveu du Gouvernement, en 1760, & son Poëme de la *Dunciade*, dans lequel témérairement & malicieusement il a osé se moquer des vers ou de la prose de plusieurs beaux Esprits infiniment utiles à l'Etat & au bon ordre de l'Univers.

Nous ne savons trop dans quelle classe de démonstrations il faut placer ce genre de preuves. Le plus sûr, à notre avis, serait d'en faire des articles de foi, si l'on ne craignait d'en dégoûter les Philosophes.

---

*) Voyez les Pieces justificatives imprimées à la fin de la Comédie de l'*Homme dangereux*.

Au reſte la nature ayant épuiſé ſon pouvoir à forger un monſtre moral tel que M. P..., il eſt de la plus grande probabilité qu'elle en a fait en même tems un monſtre phyſique. C'eſt pourquoi nous aſſurons avec un degré de certitude qui approche de l'évidence, que cet Auteur, ſelon toutes les loix de l'analogie, eſt infailliblement louche, borgne, boſſu, boîteux, qu'il a d'ailleurs des griffes de tigre, des défenſes de ſanglier, des aîles de chauveſouris, la phyſionomie d'un oiſeau de proie, & qu'on doit lui trouver à l'extrémité du coccis, une queue de ſinge qui dénote viſiblement ſon origine infernale : *ce qu'il fallait démontrer.* On imagine bien qu'un tel homme (ſi pourtant c'en eſt un) ne ſera jamais de l'Académie Françaiſe.

PANNARD (Charles-François) né dans le pays Chartrain en 1699, mort en 1760. Auteur d'un grand nombre de Parodies, & d'Opéra Comiques du bon genre. Nous nous permettons de caractériſer ainſi l'ancien Opéra Comique, non qu'il méritât cependant, ſans beaucoup de reſtrictions, les ſuffrages d'un homme de goût, mais du moins ce ſpectacle avait de quoi plaire avant que l'uniforme ennui des Ariettes eût pris la place de la gaîté piquante de nos Vaudevilles. C'eſt dans ce dernier genre

que M. Pannard s'était particuliérement diſtingué. Quelques perſonnes l'appellaient le la Fontaine du Vaudeville, parce qu'il lui reſſemblait en effet par quelques endroits, & dans ſes Ouvrages & dans ſa conduite. Il eut, comme le fabuliſte, la plus grande incurie pour ſa fortune. Il vécut pauvre, & mourut de même. C'eſt dommage qu'il n'ait pas été porté dans le grand monde. Ses idées, dans ſes Vaudevilles, euſſent été moins circonſcrites. Ses traits ne tombent gueres que ſur quelques états, marchands, commis, procureurs, banquiers; ſur les gens de lettres, &c.

PASCAL (Blaiſe) né à Clermont en Auvergne en 1623, mort à Paris en 1662. L'un des plus illuſtres Ecrivains du ſiecle de Louis XIV. On ſait qu'à l'âge de douze ans, par la ſeule force de ſon génie, il parvint à découvrir, ſans maître, & à démontrer les trente-deux premieres Propoſitions d'Euclide. Ce prodige s'eſt à peu près renouvellé depuis dans MM. de l'Hôpital & Clairaut. Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que Paſcal, quoique né avec une vocation ſi décidée pour la Géométrie, fut en même-tems un très-bel eſprit & un homme de génie. Il ne ſe trompa en matiere de goût que ſur la ſeule Poéſie, dont, malgré ſes rares ta-

lens, il ne se formait aucune idée. A la vérité il mourut avant que les Satyres de Boileau, les Tragédies de Racine, & les chefs-d'œuvre de Moliere & de la Fontaine eussent paru : ce qui le rend infiniment plus excusable que ceux de nos Philosophes modernes qui ont osé de nos jours dépriser la Poésie sans l'entendre.

Un prodige de Pascal, plus grand que celui de quelques propositions de Mathématiques devinées à douze ans, c'est l'excellent Ouvrage des Lettres Provinciales, modele à la fois de la plaisanterie la plus délicate & de l'éloquence la plus véhémente ; écrit avec tant de pureté qu'on doit attribuer au seul Pascal l'honneur d'avoir fixé la langue, sur-tout si l'on considere que ses Lettres sont de l'année 1656, & antérieures de huit ans, à la premiere Tragédie de Racine.

Ces fameuses Lettres subsisteront toujours, quoique, dans le moment où nous écrivons, l'Ordre des Jésuites paraisse éteint. Les esprits superficiels qui n'y verraient qu'un Vaudeville du tems, se tromperaient d'autant plus qu'un chef-d'œuvre d'éloquence est de tous les âges. Pascal ne s'arrêta pas dans son sujet aux faibles nuances dont se serait contenté un Ecrivain qui n'eût été qu'ingénieux. Mais ayant saisi en homme de génie tous les grands traits qui de-

vaient imprimer un caractere de vie à son tableau, il a immortalisé ce qui n'eût été que passager sans lui ; & dans les révolutions du tems, les Jésuites peut-être seront moins connus par eux-mêmes que par les Provinciales. C'est ainsi qu'Eschine nous est encore présent dans la belle harangue que prononça Démosthene contre lui, & que les Sophistes d'Athenes sont, pour ainsi dire, encore sous nos yeux dans l'excellente Comédie *des Nuées* d'Aristophane.

Les Pensées de Pascal sur la Religion renferment de grandes beautés. Mais il y aurait de la mauvaise foi à les juger toutes à la rigueur, attendu qu'elles sont moins un Ouvrage fini, que le projet d'un Ouvrage.

Pascal ne fut point de l'Académie Française.

PATU (Claude-Pierre) né à Paris en 1726, mort en 1757. La mort prématurée de ce jeune homme estimable doit être regardée comme un vrai malheur pour la Littérature. Il avait cultivé, par l'étude approfondie de plusieurs langues, les heureuses dispositions que la nature lui avait données, & personne n'était plus capable que lui de se faire une réputation brillante, soit par sa prose, soit par ses vers.

Sa Comédie des *Adieux du Goût* fut très-accueillie du Public, & le méritait par les heu-

reux détails dont elle eſt remplie. Il publia, deux ans après, une Traduction élégante & fidelle de pluſieurs petites Pieces du Théâtre Anglais, & entr'autres du célebre Opéra du *Gueux*. Ce Recueil a fourni à Mr. Sedaine le meilleur de ſes Ouvrages, (*le Diable à quatre*) & à Mr. Collé l'idée de la Piece intéreſſante qu'il a donnée ſous le titre de *la Partie de Chaſſe d'Henri IV*.

Plein de ce noble enthouſiaſme, qu'inſpire, ſur-tout aux jeunes gens, un homme de génie, Mr. Patu fit en 1755, avec l'Auteur de la *Dunciade*, ſon ami, le voyage de Geneve, pour y rendre à Mr. de Voltaire l'hommage que lui doivent tous les Gens de Lettres. Nous avons ſous les yeux pluſieurs témoignages des ſentimens dont l'honorait Mr. de Voltaire, & des eſpérances diſtinguées que ce Grand Homme en avait conçues. M. Patu joignait en effet à un eſprit ſupérieur les principes & l'amour du bon goût; & ſans doute il en eût retardé la décadence. Il avait vu avec douleur les commencemens de cette Secte impérieuſe & hautaine, qui ſous le maſque de la Philoſophie, prétendait excluſivement à la conſidération, ſe croyait la diſpenſatrice de la gloire, & ſe propoſait enfin d'aſſervir la République des Lettres aux caprices de ſes Proſélytes. Il ſemblait

prévoir leur audace, leur jalousie, leur manege, leur intolérance : aussi nous écrivait-il alors dans la juste indignation qu'il en ressentait : *initium sapientiæ, timor Philosophorum.*

PAVILLON (Etienne) de l'Académie Française, né à Paris en 1632, mort en 1705. Il y a de la délicatesse & du naturel dans ses petites poésies, qui lui donnerent une réputation assez juste encore pour son tems ; mais un poëte qui n'aurait aujourd'hui que de pareils titres de célébrité, ne serait gueres connu que par le Mercure, s'il n'était pas très-riche, & s'il n'avait pas une bonne table. Le regne des Bouquets, des Madrigaux, des Epithalames, est à-peu-près passé comme celui des Triolets & des Ballades. Les *Fantaisies* passeront à leur tour.

PELLÉGRIN (l'Abbé Simon-Joseph) né à Marseille en 1663, mort à Paris en 1745. La pauvreté le rendit ridicule. Un Comédien osa le jouer en plein Théâtre, & railler uniquement sa misere, sans que le public se soit soulevé contre cette indécence inhumaine. L'Abbé Pellégrin, homme doux, simple, modeste & honnête, avait le malheur de travailler pour vivre, & pour faire subsister une fa-

mille nombreuſe, à laquelle il ſacrifiait ſouvent ſon propre néceſſaire. Ses vertus ne le ſauvèrent pas du mépris : cependant on ne doit pas oublier qu'il a fait la Tragédie de *Pélopée*, ouvrage qui ferait beaucoup d'honneur à ceux de nos modernes qui affichent le plus de prétentions, l'Opéra de *Jephté*, ſupérieur à cette Tragédie, & la Comédie du *Nouveau Monde.*

PELLISSON (Paul) né à Beziers en 1624, mort à Verſailles en 1693. Ce ne ſont ni ſes vers galans, ni ſes ouvrages de controverſe, ni ſon hiſtoire de l'Académie Françaiſe, trop défigurée par des noms obſcurs, ni enfin ſon hiſtoire de la conquête de la Franche-Comté, quoique très-bien écrite, qui lui aſſureront une réputation immortelle : Mais c'eſt le courage & l'éloquence qu'il déploya, du fond de la Baſtille, en faveur de Fouquet, malheureux, & priſonnier comme lui. Les Mémoires qu'il fit pour la défenſe de cet illuſtre infortuné, ſont du genre des beaux plaidoyers de Cicéron, comme l'a judicieuſement obſervé M. de Voltaire, & ne méritent pas moins de célébrité.

Pelliſſon était né Proteſtant, & ſi l'on en croit les Écrivains de cette Communion, il crut devoir faire aux bienfaits de Louis XIV

le sacrifice d'une Religion que ce Prince n'aimait pas, & qu'il était résolu de proscrire. Mais, est-ce donc l'intrépide défenseur de Fouquet, à qui l'on pourrait supposer une pareille politique? Peut-être donna-t-il lieu à ces conjectures malignes par l'espece de passion qu'il témoigna pour le rôle de convertisseur, dans le tems de la révocation de l'Édit de Nantes, & sur-tout par le malheur qu'il eut de mourir sans Sacremens, malheur attesté par l'Épigramme suivante :

Ne jugeons jamais d'une vie
Que son flambeau ne soit éteint;
Pellisson est mort en impie,
Et la Fontaine comme un Saint.

Mais les Épigrammes ne prouvent rien, & nous répétons encore qu'il n'est pas vraisemblable que le même homme qui avait annoncé un si grand caractere dans la défense de Fouquet, eut été capable des ménagemens politiques que lui prête la malignité. Il est vrai que dans le cœur humain les contradictions se concilient, & que souvent les extrêmes se touchent.

PERRAULT (Charles) de l'Académie Française, né en 1626, mort en 1703. Il a contribué à l'établissement de l'Académie des

Inſcriptions & Belles-Lettres, ſous la protection de Mr. de Colbert. Il a fait pour les Enfans de petits Contes naturels, qui plaiſent d'autant plus à cet âge, qu'ils ne ſont ni philoſophiques, ni moraux. Mais il ne devait pas mettre en vers ennuyeux celui de *Peau d'Ane*, & partir de là ſur-tout, pour écrire contre Homere & Virgile. Il n'entendait certainement pas le premier de ces Poëtes : auſſi Boileau, dans la diſpute qu'il eut avec Perrault ſur Homere, n'eut beſoin, pour triompher, que de relever les bévues continuelles de ſon Adverſaire. C'eſt dans un Poëme ſur le ſiecle de Louis le Grand, publié en 1687, que l'Auteur de *Peau d'Ane* entreprit, pour la premiere fois, de rabaiſſer l'Auteur de l'Illiade. Ce Poëme commençait ainſi :

> La Docte Antiquité fut toujours vénérable ;
> Je ne la trouve pas cependant adorable.

L'homme qui écrivait de ce ſtyle n'était pas né pour ſentir les beautés d'Homere.

Perrault a eu pour partiſans les Philoſophes Fontenelle, Terraſſon, la Motte & Boindin ; mais ſon Paradoxe eut pour ennemis le Grand Condé, Boileau, Racine & tous les gens de goût. C'eſt un préjugé bien fâcheux contre l'opinion favorable au parti des modernes,

qu'elle ait toujours été méprisée par les seuls hommes qui fussent capables de balancer la gloire des anciens. Cependant cette opinion bizarre est encore favorisée de nos jours par l'orgueil philosophique.

On a lu avec surprise à l'article *Encyclopédie* du Dictionnaire Encyclopédique, qu'aucun Homme de Lettres du siecle de Louis XIV (que M. Diderot, Auteur de cet article, appelle le siecle pusillanime du goût) n'eût été digne de fournir à cette fameuse compilation *une page qu'on daignât lire aujourd'hui.* Il n'en excepte que Perrault & les Philosophes ses partisans que nous avons nommés ci-dessus.

L'Auteur de cette singuliere assertion a-t-il donc pu la hazarder sérieusement, sur-tout dans le même article où nous avons vu qu'il avait fait une peinture si fidelle de la monstrueuse difformité de cette même compilation? Quoi! Corneille n'aurait pas été digne de fournir sur la Tragédie, Moliere sur la Comédie, Boileau sur la Poétique, la Fontaine sur la Fable, Rousseau sur l'Ode, la Bruyere sur les Mœurs, Bossuet sur l'Eloquence, *une page que l'on daignât lire aujourd'hui?* Et cette gloire refusée à de si grands Hommes, aurait été précisément réservée aux Auteurs des *Bijoux Indiscrets*, *d'Annette & Lubin*, de *Grigri*, de la *Vision*, & à

la foule de nos Compilateurs Philofophes?

Rifum teneatis, amici!

Nous avouons que dans cet immenfe Alphabet des connaiffances humaines, en vingt volumes *in-folio*, il fe trouve un fragment de M. de Montefquieu, des articles de MM. de Voltaire, d'Alembert, Rouffeau, & de quelques autres Hommes célebres, ainfi que plufieurs morceaux fournis par des Artiftes éclairés. Mais pourquoi cent Auteurs du premier mérite ont-ils mieux aimé tenir au fiecle pufillanime du goût, que de coopérer à ce grand Dictionnaire?

Pourquoi a-t-on annoncé comme le plus beau monument du fiecle, comme un monument de génie, une maffe indigefte à laquelle tant d'Ecrivains diftingués n'ont pas même daigné fournir un article?

Pourquoi affujettir au ridicule défordre d'une nomenclature alphabétique toutes les Sciences & tous les Arts, de maniere que par la multitude de renvois qu'entraîne néceffairement cette méthode, ou plutôt ce défaut de méthode, il faut parcourir les vingt énormes volumes pour favoir précifément comment fe fait une aiguille?

Pourquoi s'être flatté d'avoir donné la defcription fidelle de tous les Arts, pour en avoir

ſemé çà & là quelques notices imparfaites & ſuperficielles, tandis que l'Académie des Sciences, ſi reſpectable à toute l'Europe, s'occupe depuis environ un ſiecle à donner cette même deſcription dans un ordre bien plus convenable, & qu'elle n'a pu remplir encore à cet égard qu'une faible partie de ſes engagemens?

Pourquoi avoir fait tant de larcins déguiſés ſous le nom d'articles? Pourquoi tant de paradoxes dangereux ſous le nom de vérités utiles? Pourquoi tant d'erreurs de Géographie, d'Hiſtoire, de Morale, de Goût, qui dupent à chaque moment la confiance ou la curioſité du Lecteur? Pourquoi tant d'impertinences érigées en préceptes, ſur-tout en matiere de Littérature? Pourquoi, comme M. de Voltaire en convient lui-même, tant de déclamations puériles & de lieux communs inſipides... (*) mais les pourquoi ne finiraient jamais. On deſire & on a tout lieu d'eſpérer que les Savans illuſtres qui ont promis de coopérer à la nouvelle Edition de ce Dictionnaire donnée par M. le Profeſſeur de Félice à Yverdun, auront l'attention de la purger ſoigneuſement de toutes les fautes qu'on a ſi juſtement reprochées à la premiere; &

(*) Voltaire, Siecle de Louis XIV.

qu'ils ſentiront mieux que M. Diderot, que le principal mérite d'un pareil Ouvrage, ne doit être ni la hardieſſe, ni l'emphaſe, mais la clarté, l'exactitude, la précision & la vérité.

PIRON (Alexis) né à Dijon en 1689; eſprit original & plaiſant, & véritablement homme de génie, quoiqu'on puiſſe lui reprocher d'avoir ſouvent manqué de goût : ce qui peut-être n'eſt qu'une ſuite d'une éducation trop peu ſoignée dans ſa premiere jeuneſſe. Mais la nature, prodigue à ſon égard, l'en a bien dédommagé. On n'a vu qu'en lui ſeul la réunion de pluſieurs qualités qu'on eût regardé comme incompatibles, telles qu'un génie mâle, & l'eſprit du moment, de l'apropos, le plus fécond en ſaillies, dont on puiſſe ſe former une idée. Perſonne n'a eu plus que lui de ces bonnes fortunes ſoudaines qu'on appelle épigrammes, bons mots, contes joyeux, imaginés ſur le champ, & rendus plus piquans encore par le tour original de l'expreſſion que par le fond-même. Tous ceux qui l'ont connu atteſtent unanimement cette profuſion d'eſprit & de gaîté qui ſemblait inépuiſable. Tous ont peine à croire ce qu'ils en ont vu. La comparaiſon d'un feu d'artifice bien ſervi n'en donnerait qu'une image imparfaite.

Mais c'eſt par ſes Ouvrages de génie que la poſtérité

postérité le jugera principalement. Les saillies s'évanouissent, les seuls écrits restent, & M. Piron s'est distingué dans plusieurs genres.

Ses Tragédies de *Callisthene*, de *Cortez*, de *Gustave*, ont de grandes beautés qui n'appartiennent qu'à lui, mais souvent les vers en sont durs, jusqu'au point de paraître bisarres, & ce défaut d'harmonie n'a pas peu contribué à les bannir de la scene. La seule Tragédie de Gustave est demeurée, parce que le sujet en est bien ajusté au Théâtre, & qu'elle est remplie, d'un bout à l'autre, de situations qui surprennent & qui intéressent.

On a de Mr. Piron des Contes très-plaisans dans un genre différent de celui de la Fontaine. Tout le monde connaît son excellente Epigramme contre un fameux journaliste. Il en a fait beaucoup d'autres qui pourraient, avec la plûpart de ses Pieces fugitives, former un des recueils les plus piquans de notre langue. Mais ce qui assure à jamais sa gloire, ce qui établit, sans aucun doute, la supériorité de ses talens, & ce qui nous donne le plus grand regret qu'il ait abandonné si-tôt la carriere du Théâtre, c'est le chef-d'œuvre de *la Métromanie.* Nous disons que cette Piece suffit pour assurer à jamais la gloire de M. Piron, & tel est l'avantage réel d'un seul Ouvrage de génie sur

une multitude de productions qui ne ſeraient qu'eſtimables. Dès qu'une fois une nation eſt enrichie d'un grand nombre d'excellens écrits en tout genre, l'immortalité ceſſe d'être le prix des efforts communs. Plus l'art eſt cultivé, plus les chefs-d'œuvre deviennent rares; & alors tout Ecrivain qui ne ſe ſera point élevé ſenſiblement au-deſſus de ſon ſiecle, ne ſera plus diſtingué de la foule. Il faut ou ſe frayer des routes nouvelles, ou du moins ajouter quelque degré de perfection à des genres déjà connus, pour laiſſer de ſoi un long ſouvenir. Mais comment ſe flatter d'y réuſſir lorſque tous les genres ſemblent épuiſés? C'eſt-là préciſément le triomphe du génie.

Il eſt vrai qu'un ſeul Ouvrage prééminent peut ſuffire alors pour immortaliſer ſon Auteur. Nous voyons que cet honneur n'eſt pas toujours acheté par de gros volumes. Anacréon avec quelques Odes charmantes, mais d'un genre original qui conſerve encore le nom du Poëte; Tibulle & Catulle avec un petit nombre de vers heureux; Chapelle peut-être avec ſon ſeul Voyage; M. Piron avec ſa Métromanie, perceront infiniment plus loin dans l'avenir que beaucoup d'Auteurs plus féconds, à qui cependant on ne pourrait refuſer, ſans injuſtice, un rang diſtingué parmi les plus beaux eſprits de leur tems.

Si l'on eſt jaloux de prévenir en quelque

ſorte les jugemens futurs, & de ſe former par avance quelque idée de ce petit nombre d'Ouvrages privilégiés qu'on voit encore paraître à la ſuite d'un ſiecle de gloire, & qui porteront infailliblement à la poſtérité les noms de leurs Auteurs, il ne faut qu'interroger les paſſions mêmes des Artiſtes ou des Gens de Lettres. Toute production contre laquelle ils ſe feront ſoulevés avec le plus de fureur, qui aura le plus eſſuyé de contradictions, & qui peut-être aura expoſé ſon Auteur aux perſécutions les plus vives de l'autorité ſurpriſe, ou de la calomnie, ſera vraiſemblablement celle dont le mérite aura été le plus ſenti, & à laquelle on rendra le plus de juſtice lorſque l'eſprit de parti aura fait place à la raiſon. Il faut au contraire ſe méfier beaucoup de tous ces Ouvrages qui ne produiſant qu'une ſenſation commune, & n'humiliant perſonne, ſont également accueillis de tout le monde & n'inſpirent à ceux qui les liſent, qu'une dédaigneuſe bienveillance; affront que n'a jamais eſſuyé aucun chef-d'œuvre. Ces réflexions que nous avions placées ailleurs *), ne ſont point déplacées ici. On ſait que M. Piron a été perſécuté, & qu'il ne ſera point de l'Académie Françaiſe.

*) A la tête de l'éloge de Rameau, dans le Nécrologe de 1764.

PLACE (Pierre-Antoine de la (né à Calais en 1709 On lui doit l'utile Traduction du Théâtre Anglais, & il est un des premiers qui nous aient fait connaître les bons Romans écrits dans cette langue. On a dû même Auteur les Tragédies de *Venise sauvée*, de *Jeanne d'Angleterre*, & d'*Adele de Ponthieu. Venise sauvée* eut beaucoup de succès.

POISSON (Raymond) né à Paris, mort en 1690, Comédien & Auteur de plusieurs petites pieces dans lesquelles on trouve quelques lueurs de Comique. Il en est resté deux ou trois au Théâtre, mais qui n'y seraient pas admises aujourd'hui. Son petit fils, Comédien & Auteur comme lui, a conservé plus de réputation par son *In-promptu de Campagne* qu'on représente encore, & sur-tout par sa Comédie du *Procureur Arbitre.*

POMPIGNAN (Jean-Jacques le FRANC de) de l'Académie Française, né à Montauban en 1709. Littérateur digne d'une très-grande considération. Ses Odes sacrées ne sont pas à la vérité égales à celles de Rousseau, ni son Voyage de Provence à celui de Chapelle; mais il y a de très-belles strophes dans la plupart de ses Odes, & particuliérement dans celle qu'il a faite sur la mort de l'illustre Rousseau. Sa Tra-

gédie de *Didon* eſt très-ſupérieure aux meilleures Pieces de Campiſtron. Ce n'eſt pas tout-à-fait égaler Racine ; mais c'eſt s'en approcher de maniere à avoir peu de rivaux. On aſſure qu'il ne s'eſt pas approché moins près de Virgile dans ſa Traduction en vers des Géorgiques qui n'a point encore paru.

M. de Pompignan a eu malheureuſement des Panégyriſtes indiſcrets, dont les éloges maladroits auraient été plus dangereux pour ſa réputation que les traits ſatyriques qui lui ont été lancés, ſans ménagement, depuis quelques années. Par des raiſons que nous n'approfondirons pas, M. de Voltaire, qui abuſe ſouvent de la vengeance, a épuiſé ſur lui ce que l'ironie & le ſarcaſme ont de plus piquant & de plus amer. Nous-mêmes, dans la premiere Édition de la Dunciade, nous nous étions permis contre cet Écrivain, vraiment eſtimable, quelques traits du même genre, en nous livrant à des impreſſions étrangeres à notre façon de penſer. Nous oſons en faire l'aveu, & quoique nous n'ayons pas l'honneur de connaître M. de Pompignan, nous aimons à donner cet exemple d'une rétractation qui ne coûte rien à notre Amour-propre. Nous devons ce ſacrifice, & à la vérité, & à notre caractere, également éloigné des baſſes adulations & des critiques injuſtes.

PORTE (l'Abbé Joſeph de la) né à Béfort en Alſace. Dans un tems où de prétendus hommes de génie ont publié avec emphaſe des compilations inutiles ou dangereuſes, M. l'Abbé de la Porte (qui pouvait ne pas ſe borner à des compilations) en a donné avec modeſtie, qui ſont vraiment dignes d'éloges. Son Voyageur Français diſpenſera d'acheter une immenſe quantité de volumes où les obſervations, qui méritent d'être lues, ſont noyées dans une foule de détails minutieux ou de répétitions fatiguantes.

Cet Ouvrage, comme on l'a dit avec juſtice dans quelques papiers publics, réunit le double intérêt du Roman & de l'Hiſtoire; il amuſe comme l'un, & préſente comme l'autre une inſtruction ſolide & variée. Les Arts, les Sciences, les Mœurs, les Uſages, les Loix civiles & religieuſes de tous les peuples, en un mot, tout ce qui peut exciter la curioſité ſur ce globe que nous habitons, ſe trouvera réuni dans ce Recueil, qui ne ſera point immenſe, parce que l'Auteur a eu le mérite de la préciſion.

On deſirerait ſeulement que ce livre eſſentiel à toutes les Bibliotheques, eut été imprimé dans un format plus analogue à ſa deſtination. La néceſſité des Cartes ſe fait ſentir à chaque volume, & l'on regrette que dans ce ſiecle

où les ornemens Typographiques ont été ſi prodigués, on n'en ait pas enrichi cet Ouvrage : ce qui n'eſt ailleurs que de luxe, était ici de convenance & d'utilité.

Un jugement ſain, un eſprit d'analiſe très-méthodique, & d'ailleurs toutes les qualités d'un ami ſolide, qualités qui ſuppoſent beaucoup de vertus, tels ſont les principaux traits qui caractériſent l'Ecrivain dont nous parlons, & qu'une intimité de plus de vingt ans, nous a mis à portée d'obſerver dans cet homme eſtimable. Il ſerait à ſouhaiter pour l'honneur des Gens de Lettres, qu'à l'exemple de Mr. l'Abbé de la Porte ils fuſſent bien perſuadés que le véritable eſprit eſt celui qui peut ſervir à nous rendre meilleurs & plus heureux.

PRADON (Nicolas) né à Rouen, mort à Paris en 1698. Les ennemis de Racine ſe ſervirent de ce mauvais Poëte pour chagriner ce grand homme, & Pradon ne rougit pas de ſe prêter à leurs cabales. Sa Tragédie de Phedre n'eſt connue que par l'honneur qu'elle eut d'être oppoſée un moment au chef-d'œuvre de Racine. Jamais peut-être l'eſprit de parti n'avait produit de ſcene plus abſurde.

Pradon reſſemblait aſſez à quelques-uns de nos Poëtes tragiques modernes; dénué de con-

naiſſances & d'études, verſificateur trivial & d'une fécondité malheureuſe, mais plein d'orgueil, & ſur-tout d'animoſité contre la ſatyre. Il eut la bêtiſe de croire que Boileau avait voulu faire un jeu de mots en diſant du Poëme de Saint-Amand :

Le Moïſe commence à moiſir par les bords.

Pradon le lui reprocha très-amérement : *Moïſe & moiſir*, s'écrie ce judicieux Critique, *quelle petite antitheſe pour un ſi grand poëte !* Mr. Fréron n'avait pas plus de joie quand il croyait trouver dans Mr. de Voltaire un hémiſtiche défectueux.

Il ne faut pas cependant que nos jeunes Auteurs ſe perſuadent trop aiſément qu'ils ſont en droit de parler de Pradon avec irrévérence, ni de ſe donner mutuellement ſon nom comme ils l'ont fait dans quelques Epigrammes : car enfin ce Poëte eſt Auteur d'une Tragédie de *Tamerlan*, qui s'eſt ſoutenue au Théâtre pendant pluſieurs années, & de celle de *Régulus* que l'on jouait encore avec quelque ſuccès au commencement de ce ſiecle. Il a fait d'ailleurs ces jolis vers :

Vous n'écrivez que pour écrire,
C'eſt pour vous un amuſement ;
Moi qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

Nous ne croyons pas qu'on pût leur comparer ces vers, où Mr. le Miere a prétendu ſans doute être agréable & gracieux :

Ah ! depuis que mon cerveau fume,
Frappé de tragiques vapeurs,
La plus pleureuſe des neuf Sœurs
De ſon poignard taille ma plume.

Voyez la ſuite de cet ingénieux badinage de Mr. le Miere dans le feu Journal des Dames, ou dans l'Almanach des Muſes.

PREVOT D'EXILES (l'Abbé Antoine-François) né à Heſdin en Artois en 1697, mort en 1763. Ecrivain très-fecond, qui a enrichi notre Littérature d'un nouveau genre de Romans. On connaîtra mieux leur mérite, lorſqu'on aura donné une idée de ceux qui avaient eu le plus de faveur avant qu'il fit paraître les ſiens (*).

Le goût des aventures extraordinaires avait prévalu long-tems dans ces ſortes d'Ouvrages. Nous n'avions pas un Poëme épique & la Nation était inondée d'une foule de Romans aſſujettis à quelques regles de l'Epopée, dans

(*) Nous empruntons ici ce que nous avons dit ailleurs dans un Eloge de Mr. l'Abbé Prévôt, qui parut en 1674 dans le Nécrologe des Hommes célebres de France.

lesquels des héros imaginaires se disputant par leurs faits d'armes les plus belles Princesses du monde, recevaient enfin au douzieme tome le prix de leur persévérance. Tout était merveilleux dans ces Romans excepté le style. D'ailleurs nulle vérité dans les sentimens, nulle vraisemblance dans les caracteres, moins encore dans les mœurs, & pour comble de ridicule c'était de l'imagination en prose. Les Italiens, plus raisonnables que nous, avaient du moins senti que ces grandes fictions, où domine le merveilleux, ne pouvaient être souffertes qu'autant qu'elles étaient embellies par le vrai langage de l'imagination qui ne peut être que la Poésie.

A ces Romans énormes, succéderent les Nouvelles Galantes dans le goût Espagnol. Alors le merveilleux fut remplacé par l'intrigue & l'imagination par l'esprit; mais ce changement n'en produisit aucun à l'avantage de l'Art. La lecture de ces Nouvelles devint plus pénible qu'amusante. On se lassa de suivre des fictions peu intéressantes par elles-mêmes dans un dédale de nœuds difficiles à débrouiller; & le vrai manquant toujours dans les caracteres & dans les mœurs, il fallut enfin recourir à la simplicité & au naturel, qui semblent ne plaire aux hommes qu'à mesure qu'ils ont pris plus de peine pour s'en écarter.

Le Roman de la *Princeſſe de Cleves*, intéreſſant uniquement par le développement d'une paſſion vive, ouvrit les yeux de la Nation & fit voir que l'on ne devait point chercher les moyens de réuſſir ailleurs que dans la nature. Cependant il faut avouer que la révolution parut ſe faire un peu trop aux dépens de l'imagination. L'élégance du ſtyle n'empêcha point que l'on ne trouvât quelque froideur dans des Romans abſolument dénués d'intrigue & de merveilleux. Il eût ſuffi ſans doute de le prodiguer moins; mais tel eſt le caractere de l'eſprit humain, qu'il ſemble toujours ſe porter vers les extrêmes.

L'inconſtance Françaiſe ne tarda pas à introduire un nouveau genre que le goût de frivolité, & la dépravation des mœurs n'ont ſoutenu que trop long-tems, au préjudice de notre gloire. On regarda comme inutile de peindre des caracteres, lorſque la Nation commençait à perdre le ſien. La licence devenue générale, & laiſſant à peine ſubſiſter de faibles égards pour les bienſéances, les ſentimens délicats diſparurent. Un triſte perſifflage compoſé de mots à la mode, * empruntés du jargon de nos

---

*) On a voulu caractériſer ici les ſinges de M. de Crébillon, tels que l'Auteur *d'Angola*, par exemple, &

Petites Maîtresses, jargon plus insensé que celui des Précieuses; quelques aventures scandaleuses arrivées dans ces lieux de plaisirs, appellés *petites maisons*, & racontées avec plus de légéreté que de décence, formerent une nouvelle classe de Romans, inintelligibles d'abord pour la Province, avant qu'elle eût adopté les vices de la Capitale, & qui ne paraîtront à la postérité (s'ils y parviennent) que des archives de démence. On ne peut nier que quelques-unes de ces bagatelles ne fussent écrites avec assez d'élégance; mais elles accoutumerent l'Etranger à faire peu de cas d'une Nation annoncée par tant d'Ouvrages, comme un modele de frivolité & de ridicule.

On doit excepter de cette foule de Romans celui de *Gilblas*, que beaucoup de gens préferent aujourd'hui à *Don Quichotte* même, qui n'est qu'une satyre très-ingénieuse du goût particulier qu'avaient les Espagnols pour les Livres de Chevalerie, tandis que Gilblas est la peinture la plus fidelle, la plus naïve & la plus piquante des différens ridicules attachés à l'espece humaine.

---

quelques autres Ecrivains de cette espece, dont la licence n'est rachetée par aucune grace.

D'après le coup d'œil rapide que l'on vient de jetter fur les Romans, on conçoit affez pourquoi ce genre d'Ouvrages ne s'eft concilié que rarement les fuffrages des bons efprits. Toute lecture inutile devient bientôt infipide: auffi les jeunes gens feuls & les femmes lifent encore, avec quelque avidité, l'efpece de Romans dont on vient de donner une idée.

Mais il en eft de plus eftimables, dans lefquels prefque toutes les conditions du genre dramatique font remplies, où les mouvemens du cœur font développés avec art, où les paffions s'expriment dans le langage qui leur eft propre; enfin où l'on trouve des caracteres vrais & qui ne fe démentent point, des mœurs prifes dans la nature, & des fentimens qui nous affectent d'autant plus que nous les euffions nous-mêmes éprouvés dans les circonftances où les perfonnages de ces Romans font placés. Dans ces Ouvrages, comme dans nos Pieces de Théâtre, le vice doit toujours être puni, la vertu toujours recompenfée. C'eft en ce genre, fur-tout, que fe diftingua M. l'Abbé Prévôt, qui ne paraît avoir été furpaffé que par le célebre Richardfon.

Le grand nombre de caracteres, également vrais & bien foutenus, qui font peints dans le *Cléveland*, prouvent à la fois la connaiffance

profonde que l'Abbé Prévôt avait des hommes, & l'heureuſe fécondité de ſon imagination. Le début de ce Roman, dans la Caverne de Rumney-hole, eſt une des ſcenes les plus attachantes dont on ait l'idée. Il n'eſt pas de Lecteur qui n'ait verſé des larmes ſur le ſort de l'infortunée *Fanny*, qu'un excès de ſenſibilité précipite dans des malheurs ſi cruels; l'épiſode de l'Iſle de *Sainte-Hélene*; le caractere de *Gélin*, mêlé d'audace & d'artifice; l'influence de ce caractere ſur tous les évenemens que l'Auteur a prodigués dans ſa fable avec une richeſſe qui étonne; tous ces détails d'un bel Ouvrage ſembleraient ſuffire pour aſſurer au nom de l'Abbé Prevôt une réputation durable. On avoue néanmoins que ce Roman gagnerait à être réduit, & que l'Auteur s'y eſt trop livré à la paſſion du merveilleux. Le voyage de *Cléveland* chez les *Abaquis* en eſt un exemple, auſſi-bien que la maniere peu vraiſemblable dont le même *Cléveland* retrouve Madame *Lallin*, après l'avoir vu brûler vive par les *Roüintons*.

Les longueurs, les négligences, les aventures incroyables qui déparent un peu les Romans de cet Ecrivain, viennent de la précipitation mercénaire, avec laquelle il eut le malheur de travailler toute ſa vie. Il s'était loué, pour ainſi dire, à un Libraire; & l'on ſent aſſez

que dans une pareille ſituation, le plus rare talent doit tomber ſouvent dans la médiocrité. Avec une meilleure fortune, l'Auteur dont nous parlons, auroit eu le loiſir de perfectionner ſes Ouvrages. Ses plans feraient devenus plus réguliers, ſes perſonnages plus vrais, ſon ſtyle infiniment plus ſoigné.

On lui eût pardonné d'avoir peint avec maladreſſe les mœurs de la bonne compagnie qu'il n'avait jamais connue. Elevé dès ſa plus tendre jeuneſſe dans un Cloître, dont il ſortait à peine, il n'avait pu deviner ni le ton du monde, ni celui des bienſéances. Mais on regrette qu'avec des talens auſſi diſtingués que les ſiens, & les reſſources d'une imagination pleine de feu, il n'ait pas acquis toute la gloire qu'il pouvait ſe promettre.

Le chef-d'œuvre de l'Abbé Prévôt, c'eſt de l'aveu de tous les Gens de goût, l'Hiſtoire intéreſſante du *Chevalier des Grieux* & de *Manon l'Eſcaut.* Qu'un jeune libertin & une fille née ſeulement pour le plaiſir & pour l'amour, parviennent à trouver grace devant les ames les plus honnêtes; que la peinture naïve de leur paſſion produiſe l'intérêt le plus vif; qu'enfin le tableau des malheurs qu'ils éprouvent & qu'ils ont mérités, arrache des larmes au Lecteur le plus auſtere, & que, par cette

impreſſion-là même, il ſoit éclairé ſur le germe des faibleſſes renfermé, ſans qu'il le ſoupçonnât, dans ſon propre cœur, c'eſt aſſurément le triomphe de l'art, & ce qui peut donner la plus haute idée du talent de l'Abbé Prévôt : auſſi dans ce ſingulier Ouvrage, l'expreſſion des ſentimens eſt-elle quelquefois brûlante, ſi l'on oſe hazarder ce mot. Il fallait que cet Auteur eût éprouvé lui-même, avec bien de la force, tout l'empire des paſſions, pour avoir ſçu les peindre avec tant d'énergie & de chaleur.

Outre ſes Romans, l'Abbé Prévôt a donné une Hiſtoire générale des Voyages en ſeize tomes *in*-4to, pluſieurs Hiſtoires particulières, pluſieurs Traductions de l'Anglais ; enfin on a de cet Ecrivain laborieux & facile, près de cent cinquante volumes.

Q.

QUERLON (Anne-Marie Meûnier de) c'eſt un homme d'une érudition peu commune, d'un rare talent pour la critique, & qui réunit à ce double mérite un bon eſprit & un goût très-sûr. Il eſt malheureux qu'il ait été forcé de ſe charger de la rédaction des *petites Affiches de Province*. Cependant il a trouvé moyen, dans ce travail ingrat & ſi fort au-

deſſous de lui, de donner d'excellentes leçons à la plupart des Gens de Lettres. Si l'on en détachait preſque tous les articles qui concernent les Ouvrages nouveaux, on aurait peut-être le meilleur Journal qui ait paru en France. Du moins n'en connaiſſons-nous aucun qui ſuppoſe de meilleurs principes, ni dont on pût faire un extrait plus digne d'être accueilli par les gens de goût.

M. de Querlon a d'ailleurs préſidé à beaucoup d'éditions qu'il a enrichies de Préfaces, de Diſſertations, de Notes inſtructives qui prouvent l'étendue de ſes connaiſſances. Mais, nous le répétons, il eſt très-fâcheux qu'on n'ait pas ſu l'employer plus heureuſement, & qu'un homme de ſon mérite n'ait pas trouvé des occaſions plus favorables de développer ſes talents. Il eſt diſtingué dans ce très-petit nombre de Savans laborieux & utiles que notre ſiecle conſerve encore, & qui ſont faits pour mériter l'attention & les graces du Gouvernement.

QUINAULT (Philippe) de l'Académie Françaiſe, né à Paris en 1635, mort en 1688. Quoiqu'on ſe plaiſe aujourd'hui à venger la mémoire de ce Poëte des Satyres de Deſpréaux, ceux qui le réduiſent au ſeul mérite de ſes Opéra, ne lui rendent pas encore une juſtice entiere.

Ses Tragédies ſont, à la vérité, faibles & romaneſques; mais il faut obſerver qu'elles avaient toutes précédé l'Andromaque de Racine, que le ſtyle en eſt naturel, aſſez pur pour le tems, & qu'enfin nous avons vu reparaître de nos jours le *faux Tibérinus* & l'*Aſtrate*, non ſans quelque ſuccès. Boileau, que l'habitude des grands modeles & la ſévérité de ſon goût avaient élevé à des idées de perfection bien ſupérieures, eut raiſon cependant d'être rigoureux envers ces productions molles & négligées, dont la réuſſite eût perdu le Théâtre.

La Comédie de la *Mere coquette* eſt encore une de nos plus agréables Comédies d'intrigue. Elle eût ſuffi ſeule pour aſſurer à Quinault une réputation diſtinguée, ſur-tout ſi l'on réfléchit combien alors les bons modeles étaient rares.

Ces obſervations ne peuvent qu'ajouter à la gloire de cet Auteur, qui d'ailleurs eſt ſuffiſamment établie par ſes belles Tragédies lyriques. Il ſemble que ce Poëte était né pour donner à un grand Roi des fêtes nobles & majeſtueuſes. Nous ne l'avons trouvé nulle part mieux caractériſé que dans ces vers de Mr. de Caux, qui n'en a pas fait toujours d'auſſi heureux :

Quinault, le doux Quinault, dans ſa verve galante,
Préparait à l'Amour une fête brillante,

Enchaînait mollement des vers ingénieux,
Qu'animaient de Lulli les ſons harmonieux.

Perſonne, en effet, n'a ſu lier avec plus d'art que ce Poëte, des divertiſſemens agréables & variés à des ſujets intéreſſans. Perſonne n'a porté plus loin cette molle délicateſſe, cette douce mélodie de ſtyle, qui ſemble appeller le Chant. Perſonne enfin n'a ſi bien connu la quantité préciſe de ſentiment qui convenait à ce genre dont il a été le créateur & le modele.

Mais que les détracteurs de Boileau ne ſe hâtent pas de triompher. On ne doit pas diſſimuler qu'il y a dans le genre de l'Opéra un vice radical, qui a ſuffi pour indiſpoſer contre lui les meilleurs eſprits, tels que Boileau, Racine, la Fontaine, Rouſſeau, la Bruyere, &c. Tous ces grands hommes qui avaient bien acquis le droit d'être difficiles, ne pouvaient tolérer que l'on mît au rang des chefs-d'œuvre, des Poëmes ordinairement dépourvus de vraiſemblance, libres des trois unités, & dans leſquels preſque toutes les regles de l'Art ſont néceſſairement violées. Ce ſpectacle ſi pompeux, ſi varié, ne préſentait ſouvent à leurs yeux qu'un magnifique ennui. Et véritablement, ſans être taxé de trop de rigueur, on peut dire, de l'aveu du goût, que le meilleur des Opéra ne

ſera jamais un excellent Ouvrage. Nous croyons cependant que ce Spectacle, où, comme l'a dit Mr. de Voltaire,

. . Les beaux vers, la danſe, la muſique;
L'art de tromper les yeux par les couleurs;
L'art plus touchant de ſéduire les cœurs,
De cent plaiſirs font un plaiſir unique,

eſt très-convenable pour de grandes fêtes, & qu'il eſt même ſuſceptible de beautés particulieres, dont aucun Ecrivain n'a mieux ſenti que Quinault toutes les eſpeces différentes. Mais nous le répétons, il ne faut pas s'étonner que Boileau, ſi exact, ſi ſévere dans ſes productions, & qu'une étude continuelle des anciens avait accoutumé à leur caractere de beautés mâles & nerveuſes, ne pût ſe familiariſer avec une Poéſie preſque toujours dénuée d'images & de métaphores hardies. D'après cette maniere auſtere de penſer que lui donnait le ſentiment de ſa propre force, il avait de la peine à regarder Quinault comme un grand Poëte, & en cela il était conſéquent. En effet, on ne peut gueres déſavouer que lorſqu'on vient de lire les vers excellents de Boileau, & ceux de l'inimitable Racine, on ne ſoit tenté de juger Quinault un peu rigoureuſement. Ce dernier pourtant a ſu très-ſouvent exprimer avec graces des ſentimens naturels & délicats. Aſſurément c'eſt

poſſéder une partie du ſecret des Poëtes : mais c'eſt être encore fort loin de Racine, & il n'eſt pas de Lecteur qui ne ſouffre à deſcendre de Phedre à Armide.

Nous ne nous ſommes permis ces obſervations, que pour faire ſentir à quelques Ecrivains de nos jours, qu'une déciſion un peu ſévere de Deſpréaux ne ſuffit pas pour affaiblir la vénération qui lui eſt dûe comme au légiſlateur du goût.

R.

RABELAIS (François) né à Chinon en 1483, mort en 1573. Cordelier d'abord ; enſuite Bénédictin, puis Médecin, puis Curé de Meudon, &c. Ecrivain, d'un caractere vraiment original, dans lequel on ne ſait ce qui doit le plus étonner, ou de la raiſon profonde qui perce à travers le délire de ſon imagination biſarre, ou de l'exceſſive folie ſous laquelle il ſemble avoir pris plaiſir de maſquer ſans ceſſe ſa raiſon.

Quiconque n'eſt pas inſtruit des mœurs, des uſages, des ridicules, & même de l'hiſtoire du tems où vivait Rabelais, ſera néceſſairement tenté de rejetter avec dégoût ſon Pantagruel, comme un tiſſu d'extravagances, mais plus on eſt éclairé ſur ces différens objets, plus ce même Ouvrage paraîtra d'une ſingularité piquante,

plus on appercevra que ce n'était pas ſans raiſon que la Fontaine, Moliere, Rouſſeau, & tant d'autres excellens eſprits avaient pour Rabelais la plus grande eſtime. Il a fourni à tous ces Auteurs, à Racine *) lui-même, & à Mr. de Voltaire **) de très-bonnes plaiſanteries; & on pourrait, à quelques égards, appliquer à ſon Livre ce que Boileau diſait des Ouvrages d'Homere :

C'eſt avoir profité que de ſavoir s'y plaire.

On ne peut diſconvenir pourtant que ce biſarre Ouvrage ne contienne auſſi un très-grand nombre de mauvaiſes bouffonneries, dans leſquelles on ſe flatterait en vain de découvrir aucun ſel, aucun à propos, peut-être même aucun ſens. La gaîté de Rabelais reſſemble à l'ivreſſe, & cette ivreſſe n'eſt pas toujours celle d'un homme de bonne compagnie. Cependant perſonne ne paraît avoir porté auſſi loin que cet Auteur le génie de la raillerie, celui de la ſatyre, & cet art ſingulier de mêler toujours le ridicule au ſérieux, & le ſérieux au ridicule. Sous les nuages mêmes dont il s'enveloppe, on

*) Dans la Comédie des *Plaideurs*.

**) Dans ſon *Pauvre Diable*, & ailleurs.

démêle l'érudition la plus ſurprenante. Il ſavait tout, s'eſt moqué de tout; & dans le ſiecle où l'on alluma le plus de bûchers, & où Marot, moins licencieux que lui, fut obligé de ſortir de France, il échappa à la perſécution par l'enjoûment de ſon caractere, & par les excès d'imagination & de folie qu'il eut l'adreſſe d'accumuler dans ſon incroyable Ouvrage.

On a appellé le célebre Swift le Rabelais de l'Angleterre, & véritablement il y a des traits de reſſemblance entre ces deux Ecrivains. Ils ont tous-deux un caractere également ſatyrique & moqueur. L'avantage paraîtrait même du côté de Swift, ſi dans les Ouvrages de ce dernier on ne conſultait que la raiſon, le goût & les bienſéances. Mais il n'était pas univerſel comme Rabelais, & il ne ſavait pas comme lui preſque toutes les langues anciennes & modernes. Swift a vécu d'ailleurs dans un ſiecle où le goût s'était infiniment perfectionné. Il eſt donc moins original, moins étonnant que Rabelais qui lui a ſervi de modele; & en effet, pour avoir la ſomme du génie de cet homme ſingulier, ce ne ſerait point aſſez que de réunir Ariſtophane & Lucien, quoiqu'il participât cependant beaucoup au caractere de l'un & de l'autre.

On trouve dans les Amuſemens ſérieux &

comiques de Dufrêny quelques imitations très-heureuſes du ſtyle, & même de l'eſprit de Rabelais.

RACAN (Honorat de Beuil, Marquis de) né en Touraine en 1589, mort à Paris en 1690, ami de Malherbe & le meilleur de ſes éleves, quoiqu'il ne l'ait point égalé, du moins dans le genre lyrique. On trouve de très-belles ſtrophes dans quelques-unes de ſes Odes; mais c'eſt dans le genre Paſtoral qu'il s'eſt principalement diſtingué. On ſait encore par cœur pluſieurs morceaux de *ſes Bergeries*, celui entr'autres qui commence par ces vers ;

Heureux qui vit en paix du lait de ſes brebis,
Et qui de leur toiſon voit filer ſes habits, &c.

RACINE (Jean) de l'Académie Françaiſe, né à la Ferté Milon en 1639, mort en 1699. On ne s'étendra point ſur le mérite de ce Grand Homme, le plus pur, le plus élégant, le plus harmonieux, le plus tendre, le plus éloquent de tous nos Poëtes. En liſant ſes vers, on croit ſentir que ſous le regne d'Auguſte il eût été Virgile, comme en liſant ceux de Virgile, on eſt perſuadé que dans le ſiecle de Louis XIV il eût été Racine. Le choix heureux de leurs expreſſions, la continuité de leur élégance

& leur délicieuſe harmonie ſont cauſe de l'égale difficulté qu'on éprouve à les bien traduire. Les Etrangers reconnaiſſent cette difficulté à l'égard de Racine comme nous la ſentons à l'égard du Poëte Romain.

Il ſemble que l'admiration s'accroiſſe encore pour Racine, lorſqu'on penſe aux ſuccès avec lequel ſon génie était capable de ſe plier à tous les genres. Qui reconnaîtrait en effet le ſublime Auteur d'Athalie dans l'agréable Comédie des Plaideurs? & qui croirait que le même homme eût avant Rouſſeau égalé Marot dans l'Epigramme? Au reſte ce dernier genre n'eſt pas le ſeul dans lequel Rouſſeau ait été devancé par Racine. On n'a point aſſez obſervé que les Chœurs d'Eſther & d'Athalie lui aſſurent encore la prééminence dans le genre lyrique. Quinault connaiſſait les graces, Rouſſeau ſavait s'élever juſqu'au ſublime; mais les Chœurs de Racine réuniſſent aux charmes du ſentiment & à la majeſté de nos Livres Saints, une poéſie vraiment divine. Ils ont plus que de l'intérêt. Ils reſpirent cette onction douce & tendre dont Racine avait trouvé la ſource dans ſon cœur, & qui étant moins un ſecret de l'art qu'un don de la nature, peut à peine être définie & ne ſaurait être imitée.

Mais ſa gloire ne ſe bornait pas à la ſeule

Poéſie. Il eût eu la même ſupériorité dans la Proſe. On peut en juger par ſes Diſcours à l'Académie, où ſe trouve un magnifique éloge du grand Corneille; par ſes Lettres à l'Auteur des Héréſies imaginaires, dignes d'entrer en comparaiſon avec les meilleures Provinciales, & enfin par ſon Abrégé de l'Hiſtoire de Port-royal, que le ſavant Abbé d'Olivet appellait un chef-d'œuvre. Et véritablement c'en eſt un auquel il n'a manqué qu'un ſujet plus intéreſſant.

C'eſt ſur-tout par ſes admirables Tragédies que Racine s'eſt acquis une gloire immortelle. Notre reſpect pour l'antiquité, qui n'eſt ni aveugle ni ſuperſtitieux, ne nous empêche pas de reconnaître que les Grecs n'ont rien à leur oppoſer; mais c'eſt à l'école des Sophocles & des Euripides que Racine apprit à les ſurpaſſer.

Moliere eut l'honneur de l'encourager le premier, & de prévoir, dans les productions encore informes de ſa jeuneſſe, l'avenir brillant que lui promettait ſon génie. La critique ſévere de Boileau, dont il fut l'ami juſqu'à la mort, acheva de perfectionner les dons heureux qu'il tenait de la nature. On ſait que Racine ſe glorifiait de l'avoir pour maître, & il devait cette tendreſſe au Grand Homme

qui l'avait consolé souvent des injustices du Public & des fureurs de l'Envie.

RACINE (Louis) de l'Académie des Belles-Lettres, né à Paris en 1692, mort en 1764, fils de l'illustre Auteur dont nous venons de parler, & digne de cet honneur par son beau Poëme de la Religion, que le grand Rousseau regardait comme un des Ouvrages les plus estimables de notre langue.

Peu d'Ecrivains ont mieux connu que Louis Racine l'heureux méchanisme des bons vers & la justesse de l'expression. Ce mérite ne brille pas dans son Poëme seulement, mais encore dans quelques autres de ses Ecrits qui ne sont pas moins dignes de sa réputation.

Il a publié la Vie & quelques Lettres de son Pere, avec des remarques sur ses Tragédies. De quelque sentiment dont il dût être pénétré pour la mémoire de ce Grand Homme, il n'a trouvé que des Lecteurs aussi jaloux que lui-même de l'admirer. On lui sait gré de sentir toute la dignité de son nom, & de le faire valoir avec une noble confiance.

Louis Racine, comme nous l'avons dit ailleurs, joignait à ses rares talens une modestie qui en augmentait encore le prix. On sait qu'il s'était fait peindre les Œuvres de son Pere à la

main, & le regard fixé ſur ce vers de Phedre :

Et moi, fils inconnu d'un ſi glorieux pere.

Il faut ajouter Louis Racine au grand nombre d'Hommes illuſtres qui n'ont point été de l'Académie Françaiſe, malgré tous les droits que ſon nom & ſes ouvrages lui donnaient à cette diſtinction. C'eſt ce qui a, dit-on, fait naître à M. l'Abbé Trublet l'idée d'un nouveau Chapitre qu'il ſe propoſe d'ajouter à ſes *Eſſais de morale*, intitulé : *Du danger d'avilir les honneurs en les refuſant aux perſonnes qui les méritent, & en les prodiguant à celles qui ne les méritent pas.*

REGNARD (Jean-François) né à Paris en 1647, mort en 1709, le ſecond de nos Poëtes comiques, dans l'opinion commune, mais placé à une diſtance preſque infinie de Moliere, quoiqu'il ſoit ſupérieur à la plûpart de ceux qu'on regarde comme les ſucceſſeurs de ce grand homme. On trouve chez lui plus que chez eux cette force comique ſi précieuſe, & dont les exemples deviennent plus rares, de jour en jour, ſur notre ſcene. L'enjoûment, la plaiſanterie, la gaîté, dominent principalement dans ſes ouvrages; mais dans la Comédie du *Joueur*, il s'eſt élevé au-deſſus de lui-

même, & s'il a défiguré cette piece par les rôles très-inutiles & très-déplacés de *la Comtesse* & du *Marquis*, il en a peint le principal caractere comme il devait l'être. Cependant, aujourd'hui que toutes les bornes des Arts sont confondues, on a osé dire à l'occasion de je ne sais quel Drame Anglais transplanté sur notre scene, que Regnard n'avait qu'indiqué le sujet, & que le Traducteur de la Piece Anglaise l'avait rempli. Ce n'est pas un des moins absurdes jugemens que le mauvais goût ait porté dans ce siecle, & rien ne serait plus facile que de le démontrer. Le Drame de Béverley ne nous présente qu'un furieux qui doit avoir peu de modeles, même en Angleterre, & que son caractere forcené conduirait infailliblement à Tyburn. La Comédie de Regnard est au contraire la vraie peinture d'un Joueur tel que nos mœurs pouvaient en admettre la représentation. On voit dans le lointain &, pour ainsi-dire, dans la perspective théatrale, qu'ayant commencé par être dupe il pourrait finir par être frippon. C'est-là que le Poëte doit l'abandonner. Si l'horoscope d'un pareil Joueur vient à se remplir, il n'appartiendra plus à la scene, mais au Châtelet. Il suffit, pour la correction que la Comédie peut se proposer, qu'on l'ait représenté perdant sa maî-

tresse, déshérité & voisin des plus grands malheurs. Le personnage de *Tout à bas* est placé par le génie même pour faire entrevoir à des spectateurs délicats jusqu'où la passion du jeu peut conduire; & c'en est assez pour des Français. En un mot, la manie du Joueur de Regnard n'est qu'un vice que Thalie peut réprimer par le ridicule; & la frénésie monstrueuse de Béverley devient un crime que les loix seules doivent arrêter par la crainte des supplices. Ces observations peuvent s'étendre à la plupart de ces autres Drames d'un genre horrible & sombre, dont on a dérobé les sujets à la Tournelle pour en infecter notre Théâtre.

Les autres Comédies de Regnard sont des Pieces d'intrigue remplies de sel, de finesse & de très-bonnes plaisanteries, quoiqu'il s'en permette assez fréquemment de mauvaises. Il y a peint avec beaucoup de vérité les ridicules & les travers de son tems. Mais il avait observé peu de caracteres. Le *Légataire* tient le premier rang dans ces Pieces d'intrigues qui sont toutes dialoguées de la maniere la plus naturelle & la plus vive. Nous ne connaissons rien de plus gai que *le Retour imprévu*. Enfin quoique Regnard n'ait pas embelli *les Ménechmes* de Plaute autant que Moliere avait embelli

les ſujets de l'*Avare* & de l'*Amphytrion*, puiſés dans la même ſource, il aura joui de l'honneur d'être cité longtems immédiatement après ce grand homme. Il eſt poſſible, à la vérité, qu'il ne garde pas toujours ce même rang, parce qu'il n'a pas réuni au mérite de la gaîté les vues d'un obſervateur profond, & parce qu'il eſt trop peu philoſophe pour un poëte comique; mais il n'en conſervera pas moins une réputation très-diſtinguée.

Deſpréaux, à qui il était réſervé d'être l'ami de tous les vrais talens, connut le prix de ceux de Regnard, qui lui dédia ſes Ménechmes.

Les Libraires, au lieu de groſſir le Recueil des Œuvres de ce Poëte comique de quelques Satyres aſſez froides, & dont on n'eſt pas certain qu'il ſoit l'Auteur, auraient dû y ajouter les Scenes ingénieuſes & piquantes que Regnard avait données à l'ancien Théâtre Italien. Ce Spectacle, aujourd'hui déshonoré par des farces ſi abſurdes, méritait alors d'occuper des hommes célebres. La liberté & la plaiſanterie hardie qui y regnaient, peuvent nous retracer quelque idée de la Comédie antique & du genre d'Ariſtophane. Boileau appellait ce Théâtre *un grenier à ſel*, quoique lui-même, à l'occaſion de ſa Satyre des Fem-

mes, n'y eut pas été ménagé; & Racine voulait y faire représenter sa Comédie *des Plaideurs.*

Une singularité digne d'attention dans la vie de Regnard, c'est qu'après avoir été longtems esclave à Alger, il voyagea successivement dans toute l'Europe, & fut le premier Français qui alla jusqu'en Laponie. Ayant remonté le fleuve Torno, & pénétré jusqu'à la mer glaciale, il grava sur un rocher ces vers heureux :

Gallia nos genuit : vidit nos Africa, Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem.
Casibus & variis acti terrâque, marique,
Hic tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.

Regnard ne fut point de l'Académie Française.

REGNIER (Mathurin) né à Chartres en 1593, mort en 1613, le précurseur de Boileau dans le genre satyrique, qui lui a fait une très-grande réputation. Il eut, comme ce dernier, l'avantage de voir beaucoup de ses vers devenir proverbes en naissant. Son style mérite encore l'étude de tous ceux qui veulent s'adonner au même genre. Il est plein de sens, d'énergie, de vigueur, & Boileau, qui jugeait si bien de la convenance des styles, ne put y ajouter

ajouter que de la correction & de l'élégance ; mais le Poëte moderne a d'ailleurs plus de gaîté, de finesses, de graces, des tours plus variés, des railleries plus délicates, en un mot un sel plus attique, & sur-tout infiniment plus d'égards pour les bienséances.

Nous pensons, à la vérité, qu'il y aurait dans ce siecle un excès de rigueur à vouloir captiver l'imagination de nos Poëtes sous des loix trop austeres, & à regarder comme cyniques des peintures enjouées, telles que notre la Fontaine a pu s'en permettre d'après l'Arioste, & d'après la plupart des Ecrivains les plus généralement estimés chez les Nations voisines. Pourquoi nous donnerions-nous des entraves que des peuples plus religieux, plus séveres que nous, ne donnent pas eux-mêmes à leurs Poëtes ? La Poésie, il faut en convenir, a des privileges que n'a point la prose. On sent combien il est aisé d'exprimer en langage commun des choses qui ne peuvent avoir aucun sel que par le mérite de la difficulté vaincue. Une licence qui coûte si peu, & qui ne suppose aucun talent, révolte le lecteur le moins délicat ; & c'est la raison pour laquelle de certains livres, tels que les *Bijoux indiscrets*, par exemple, ne sont lus de personne, tandis que l'Arioste, la Fontaine & le petit nombre

d'Ecrivains qui leur ressemblent, sont entre les mains de tout le monde. La Poésie porte, si l'on ose le dire, sa gaze avec elle. Elle s'adresse à l'imagination plus qu'aux sens. Les difficultés qu'elle est obligée de vaincre, le langage figuré qu'elle doit substituer au langage vulgaire, les métaphores hardies, les images piquantes, les tours allégoriques qu'elle emploie, y servent d'enveloppe aux objets, en font disparaître en quelque sorte le fonds sous la forme, & sollicitent du moins l'indulgence de tous ceux qui ne sont pas pédans en faveur du Poëte. En un mot, toutes les fois que l'expression est chaste, l'Ecrivain, aux yeux des gens du monde & des connaisseurs, n'a point péché contre les bienséances. Ce n'est donc pas, pour s'être permis de pareilles libertés, que nous reprochons à Régnier d'avoir manqué à la décence. C'est au contraire parce que sans ménagement pour son lecteur, il l'a conduit dans des lieux de débauche; c'est que dans le style le plus familier, il a peint des objets crapuleux, dégoûtans même pour quiconque n'a pas le goût dépravé & les mœurs entiérement corrompues; c'est enfin parce qu'il n'est qu'ordurier dans quelques-unes de ses Satyres, & qu'au lieu d'un coloris avoué des Muses, il n'a employé que des

crayons grossiers dans des sujets dont la licence n'est rachetée par aucunes graces.

RETZ (Jean-François-Paul de Gondi, Cardinal de) né en 1613, mort à Paris en 1679. C'est peut-être l'homme le plus propre à établir la différence du caractere français au génie anglais. Né contemporain du fameux Olivier Cromwel, aussi ambitieux, aussi factieux que lui, mais, avec beaucoup plus d'esprit, infiniment moins profond & moins raisonné dans ses vues, il fit de la guerre civile une espece de tracasserie, une affaire de vanité plus que de combinaison, & n'employa de grands moyens que pour de petites choses. Personnage plus inquiet, plus turbulent que dangereux, &, si on l'ose dire, plus fantastique que réel. Ses Mémoires sont écrits d'un style imposant, quoiqu'inégal, & ils immortaliseront la ridicule guerre de la Fronde, à-peu-près comme Boileau a immortalisé son Lutrin. Le plus bel éloge du Cardinal de Retz est d'avoir su mourir en philosophe, après avoir vécu dans les convulsions de l'intrigue.

ROBÉ DE BEAUVESET (N.) né à Vendôme. Nous avons dit, à l'article *Le Miere*, que les vers de cet Écrivain ressemblaient sou-

vent à de la proſe contournée avec effort, & à laquelle on aurait attaché des rimes comme par gageure. Sa Poéſie eſt cependant naturelle & mélodieuſe en comparaiſon de celle de M. Robé, & nous ne concevons pas comment ce dernier a oſé lui reprocher dans une ſatyre Tudeſque, que ſa verſification manquait d'harmonie. Les ſons les plus durs, les plus biſarres, les plus diſcordans, ne donneraient qu'une faible idée du jargon barbare de ce prétendu Poëte, dont la Muſe, d'ailleurs, ne s'eſt gueres exercée que ſur des ſujets immondes, & rendus plus immondes encore par ſa maniere de les traiter. On peut en juger par ſon *Débauché converti*, piece aujourd'hui mépriſée dans les lieux mêmes où elle prit naiſſance. La confuſion & le repentir ont jetté l'Auteur dans le parti des Convulſionnaires, & achevé d'aliéner ſa raiſon. Il vient de compoſer, dit-on, un Poëme ſur les peines de l'Enfer, dont il a tâché de faire le tableau le plus effrayant. Il aura rempli ſon objet, s'il ſe fait peindre à la tête du Poëme, & ſur-tout s'il menace ſes Lecteurs du tourment de lui entendre éternellement réciter ſes vers. Une de ſes manies favorites eſt d'annoncer aux petites Maiſons, l'arrivée prochaine du Prophete Elie.

ROCHEFORT (N.) de l'Académie des Inscriptions. La Préface & les Notes de ſa traduction en vers de l'Iliade, annoncent un homme fortement pénétré des beautés d'Homere, & qui en a fait une étude profonde. La traduction même, quoique très-éloignée de répondre à la majeſté de l'original, mérite d'être encouragée. Il eſt en effet très-honorable pour M. de Rochefort d'avoir employé ſes jeunes années à tenter une entrepriſe ſi vaſte, & dans laquelle nous oſons croire qu'il réuſſirait, s'il voulait ne regarder ce qu'il a fait que comme un ſimple eſſai qui attend de nouveaux ſoins, & peut-être le travail d'une partie de ſa vie. Mais quelle gloire ne lui promettrait pas un ſuccès qui a été l'écueil de tant d'efforts! Ce qui ſemblerait devoir l'exciter puiſſamment à prendre cette réſolution courageuſe, c'eſt que du moins il a prouvé qu'une traduction de l'Iliade n'était pas impoſſible, comme la Motte, incapable de la faire, avait voulu le perſuader; c'eſt qu'il a rendu avec du naturel, de la ſenſibilité, de la grace même, pluſieurs morceaux qui ne demandaient que cette eſpece de talent; c'eſt enfin parce qu'il s'eſt élevé quelquefois, dans des vers très-bien faits, à des beautés d'un ordre ſupérieur. Mais il faudrait qu'il ſe défiât d'une fa-

cilité dangereuſe, & qui dégénere trop fréquemment en molleſſe; qu'il tâchât d'égaler la préciſion de ſon original, & de donner à ſes expreſſions plus d'énergie & de vigueur ſans bleſſer l'harmonie; qu'il fût, en un mot, plus ſouvent poëte. Et comment ſe contenter de faibles équivalens, de tours proſaïques & communs, d'images à demi-crayonnées, lorſqu'on eſt pénétré, comme lui, du ſublime d'Homere!

ROCHE-FOUCAULD (François, Duc de la) né en 1612, mort en 1680. Son petit Livre des *Maximes*, compoſé de penſées détachées les unes des autres, mais liées entre elles par le rapport qu'elles ont à celle qui domine dans tout l'ouvrage, lui a fait un nom immortel.

Appellé par ſon rang à vivre à la Cour, né parmi les troubles d'une guerre civile, à laquelle il prit part, & dont il a laiſſé des Mémoires, n'ayant obſervé les hommes que dans un tems d'orages, &, pour ainſi-dire, dans le tumulte de leurs paſſions, M. de la Rochefoucauld ne reconnaît d'autre mobile de nos actions que l'amour-propre, & ſon Livre eſt moins l'hiſtoire que la ſatyre du genre-humain. Mais cette ſatyre plaît parce qu'elle flatte la

malignité, & parce qu'elle dispense de l'admiration pour la vertu, en lui donnant, avec le vice, un principe commun, qui la dépouille de l'héroïsme qu'on lui suppose. Elle plaît par le tour vif & précis que l'Auteur a su donner à ses pensées, & parce qu'en effet on ne peut se dissimuler que l'homme observé dans les grandes Villes, ne soit un être infiniment dépravé. Mais est-ce un effet de sa constitution originelle & primitive, ou plutôt celui des conventions sociales? L'homme est-il né méchant ? Nous osons croire que non. L'observateur a très-bien caractérisé l'espece qui l'entourait ; mais placé dans une condition plus commune, plus simple, plus rapprochée de la nature, il eut vu les hommes d'un œil plus indulgent : organisés non comme l'enfant robuste imaginé par Hobbes, mais au contraire nés timides & désarmés, plus faibles que méchans, plus dignes enfin de compassion que de haine. Le Livre de *la Fable des Abeilles*, & le systême de M. Helvétius sur l'intérêt personnel, ne paraissent gueres qu'un développement de l'ouvrage de M. de la Rochefoucauld.

ROLLIN (Charles) ancien Recteur de l'Université de Paris, Auteur de l'Histoire ancienne, du Traité des Etudes, &c.

Les jeunes gens ne puiſeront jamais des leçons d'une morale plus ſaine & d'un goût plus épuré que dans les Ouvrages de cet eſtimable Ecrivain. Formé lui-même ſur les meilleurs modeles, il apprend à ne pas s'égarer en préférant des routes de caprice à celles qui nous ont été tracées par les Grands Hommes de l'antiquité. Tant que ceux qui préſident à l'éducation publique ne donneront eux-mêmes à leurs éleves d'autre guide que M. Rollin, on ne doit pas craindre pour les beaux Arts une entiere décadence.

Nous n'avons pas toujours parlé de cet Auteur reſpectable avec autant de juſtice. Entraînés un moment dans notre jeuneſſe par cet eſprit de mode pour lequel nous avons depuis conçu tant de mépris, éblouis par quelques réputations plus brillantes que ſolides, nous avions dit dans le Diſcours préliminaire d'une Hiſtoire des premiers ſiecles de Rome, que Mr. Rollin avait peu de phyſionomie dans ſes Ouvrages. Il n'a point, ſans doute, cette maniere recherchée que chaque Ecrivain affecte aujourd'hui de ſe former, dans l'intention de paraître original, ou du moins ſingulier. Il n'a point altéré le génie de la langue, pour lui donner dans ſa proſe un faux air d'enthouſiaſme qui ſerait réprouvé, même dans la Poéſie. Il ne ſe diſtin-

gue ni par un ton dogmatique, tranchant ou ſententieux, ni par une affectation puérile d'expreſſions nouvelles & déplacées, de tours bizarres, en un mot, par ce jargon qui commence à ſe produire dans tous les genres, & à défigurer tous les ſtyles. Il eſt quelquefois un peu négligé, un peu diffus, mais toujours pur, toujours clair, toujours élégant, & ne s'écartant jamais de cette noble ſimplicité qui doit être le caractere de notre proſe. Elle eſt devenue ſauvage & barbare entre les mains de ceux qui ont voulu lui donner une ſorte d'emphaſe & d'énergie outrée qu'elle ne comporte pas. C'eſt s'appauvrir que de s'enrichir ainſi. Tout ce qui s'éloigne en vers du ſtyle de Boileau & de Racine, tout ce qui ne ſe rapproche point en proſe de celui de Paſcal ou de Boſſuet, ſera toujours déſavoué par le goût.

M. Rollin a principalement écrit pour les jeunes gens, & il a dû ſe proportionner à leur intelligence. On ne doit donc pas lui reprocher quelques réflexions qui paraiſſent un peu trop ſimples quand on eſt mûri par l'expérience. Il conſervera toujours aux yeux de la poſtérité le caractere d'un Ecrivain ſage, rempli de connaiſſances & de goût, & qui a fait paſſer juſques dans ſon ſtyle la douceur & l'aménité de ſes mœurs. Ce caractere devient aujourd'hui

d'autant plus remarquable qu'il eſt plus rare d'en retrouver un exemple. Nous avons ſaiſi avec empreſſement cette occaſion de témoigner notre reſpect pour la mémoire de cet homme utile & juſtement célebre.

RONSARD (Pierre de) né dans le Vendômois en 1525, mort en 1585, Poëte Français. Il eut de ſon vivant une ſi grande réputation, que mal écrire c'était, ſelon un proverbe du tems, donner des ſoufflets à Ronſard. Il fut honoré des bienfaits & de la familiarité de pluſieurs de nos Rois. On a même conſervé des vers que Charles IX lui adreſſa, & qui à notre avis, ſont d'une verve infiniment plus heureuſe que les meilleurs vers de Ronſard. Cependant ce Poëte ſi célebre avait penſé détruire le génie de notre langue, par la licence qu'il ſe donna d'y introduire une foule de mots purement grecs, qui rendent ſa Poéſie preſque toujours dure, biſarre & inintelligible. On peut en juger par cette Epitaphe ſinguliere qu'il avait faite pour Marguerite de France & pour François I.

Ah! que je ſuis marri que la Muſe Françoiſe
Ne peut dire ces mots comme fait la Grégeoiſe,
Ocymore, Dyſpome, Oligochronien;
Certes, je les dirois du ſang Valéſien, &c.

Cette affectation ne venait que de son érudition vraiment singuliere, & dont il semblait vouloir faire parade. Mais il prétendait encore enrichir la langue d'une autre maniere, en y faisant entrer indifféremment, toutes les especes de Dialectes qui étaient alors, & qu'on voit de nos jours en usage en France. » Il ne » faut se soucier, disait-il, si les Vocables sont » Gascons, Poitevins, Normands, Manceaux, » Lyonnois ou d'autres pays. « C'était entreprendre d'ériger le jargon de ces différentes Provinces en autant de langues régulieres; mais il ne prenait pas garde que ces Dialectes bisarres, sans regle, sans principes, sans caractere, ne pouvaient former qu'un assemblage barbare, une confusion anarchique, & qu'enfin par cette bigarrure étrange, il eût converti la langue Française elle-même en un pur jargon.

Ronsard avait d'ailleurs plusieurs des qualités qui font les grands Poëtes, une imagination vive, forte, hardie, de l'élévation dans l'esprit, & la connaissance des bonnes sources; mais son goût ne prit aucune supériorité sur son siecle, ou plutôt il manqua absolument de goût. Voulant tout régler, comme le dit Boileau, il brouilla tout, fit un art à sa mode;

Et toutefois longtems eut un heureux destin;
Mais sa Muse en Français parlant Grec & Latin,

Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque;
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Ce fut, à ce que nous croyons, le premier de nos Ecrivains qui osa débuter dans la carriere de l'Epopée, par son Poëme de la Franciade, qui est un de ses plus médiocres Ouvrages. A l'exception du genre dramatique, il avait tenté presque tous les genres de Poésie, & l'universalité prétendue de ses talens augmenta encore sa réputation; mais elle n'était qu'apparente, & c'était à notre siecle qu'un pareil phénomene était véritablement réservé. Nous avons vu dans Mr. de Voltaire l'homme universel qu'on avait cru voir faussement dans ces commencemens informes de notre Littérature.

ROSSET (N. de) On ne peut lui disputer le mérite d'avoir donné, par son Poëme de l'Agriculture, le premier exemple d'un Poëme Français purement Géorgique, & d'avoir prouvé non seulement que ce genre n'est pas incompatible avec notre langue, comme le supposait un aveugle préjugé, mais qu'elle pouvait souvent en surmonter les difficultés, d'une maniere très-heureuse. Il est avéré, que cet Ouvrage était fait longtems avant la traduction des Géorgiques de Virgile par M. l'Abbé de Lille, & avant le Poëme des Saisons de M. de

St. Lambert : il est donc certain que M. de Rosset a eu la gloire de se distinguer le premier dans cette carriere ingrate, & de tracer une route nouvelle à nos Muses.

Il manque à ce premier Essai, qui ne doit pas être jugé à la rigueur, beaucoup de graces dont le sujet était susceptible, des Episodes qui auraient permis au Poëte de se montrer, & qui auraient jetté plus d'agrément, de variété, & de vie sur la sécheresse des détails Agronomiques. Mais on y trouve fréquemment des morceaux très-bien faits, & qui annoncent dans l'Auteur des talens d'autant plus rares, qu'ils sont accompagnés de la plus grande modestie. Nous ne pouvons nous refuser à la satisfaction d'en citer un exemple qui paraît avoir échappé à l'attention de tous les rédacteurs des papiers publics : il s'agit de la nécessité de cultiver des pépinieres.

Que près de vos jardins, de riches pépinieres *a*)
Leur assurent un jour des plantes héritieres.
Renaissans de leurs fruits, les arbres à vos yeux
Semblent, vivans encor, revivre dans ces lieux.
Bientôt, le jeune plant, doux espoir de sa race,
Succede à ses ayeux, croît & remplit leur place:
Ainsi près de ces murs, *b*) où nos fiers Vétérans,

---

a) Poëme de l'Agriculture, Chant 3.

b) Les Invalides.

Outragés par le fer, ou courbés ſous les ans;
Appellés au repos, après de longs ſervices,
Portent de leurs exploits les nobles cicatrices,
LOUIS vient d'élever un azile nouveau, *c*)
Heureuſe pépiniere, honorable berceau,
Où d'une tige antique & par l'âge flétrie
Croiſſent les rejettons, eſpoir de la Patrie.

Cette comparaiſon nous paraît on ne peut pas plus heureuſe; & nous regardons à la fois comme très-ſingulier & très-injuſte que l'homme eſtimable à qui l'on ne peut conteſter l'honneur d'avoir étendu les bornes de notre langue par un Ouvrage véritablement original, n'ait pas encore été admis à l'Académie Françaiſe. L'âge très-avancé dans lequel il a publié ſon Poëme, devait lui tenir lieu d'une nouvelle recommandation. Il ſemble que l'Académie aurait pu ſe montrer moins complaiſante aux vœux empreſſés de quelques jeunes Ecrivains qui auraient eu le tems d'attendre leur brevet d'immortalité, & différer de les accueillir, plutôt que de s'expoſer à ne jamais compter parmi ſes membres un Vieillard qui avait tant de droits à ſes ſuffrages.

ROTROU (Jean) né à Dreux en 1609, mort

---

c) L'Ecole Royale Militaire.

dans la même ville en 1650. Il eut aſſez de mérite pour inſpirer de l'eſtime au grand Corneille, & pour n'être pas jaloux d'un pareil rival. Il fut lui-même aſſez grand pour refuſer au Cardinal de Richelieu, dont il était penſionnaire, & qu'il était ſi dangereux de déſobliger, de ſe joindre aux détracteurs du *Cid*. Ce trait, la Tragédie de Venceſlas, & l'intrépidité avec laquelle Rotrou remplit ſes devoirs dans ſa patrie affligée d'une maladie contagieuſe, rendront ſa mémoire éternellement recommandable. Il ne ſe croyait pas diſpenſé par ſes talens de ce qu'il devait à ſon pays en qualité de Citoyen; il avait pris une charge qui l'aſſujettiſſait à des fonctions pénibles, & qu'il conſerva juſqu'à ſa mort. On ſouhaiterait que nos Poëtes euſſent le courage de l'imiter : ils éviteraient le reproche d'inutilité qu'on eſt toujours tenté de leur faire, ſur-tout quand ils ſont médiocres; & s'ils ne pouvaient pas ſe dérober au ridicule, toujours armé contre les mauvais vers, ils pourraient du moins retrouver une aiſance honnête, la conſidération, & quelquefois la gloire, dans l'exercice de leur état.

ROUSSEAU (Jean-Baptiſte) né à Paris en 1669, mort en 1740. On commence à lui don-

ner le nom de grand, & cette diſtinction qu'il mérite, n'eſt pas inutile pour empêcher de le confondre avec d'autres Auteurs qui ont porté le même nom que lui. Il a été l'Horace de la France.

Ses Odes, à l'exception d'un petit nombre, ſont un des plus précieux monumens de Poéſie que nous ayons dans notre langue, & demeureront à jamais le modele de ce beau genre, le plus difficile de tous après le Poëme épique, parce qu'il exige à-peu-près les mêmes conditions, l'enthouſiaſme & le génie. Auſſi rien n'eſt-il plus rare parmi nous qu'un bon Poëte lyrique, & peut-être ne ſommes-nous tombés dans une eſpece d'indifférence pour ce genre ſublime, que par un juſte dégoût pour l'immenſe quantité de mauvaiſes Odes hazardées depuis Rouſſeau, par une foule d'Ecrivains médiocres.

Nous n'avons rien dans un genre qui eſt à peu près le même, de plus achevé que ſes Cantates, & elles attendent encore le Muſicien de génie, qui ſaura s'immortaliſer en aſſociant les richeſſes de ſon art à ces tréſors de Poéſie. Quelques-unes de ces Cantates ne ſont que ſublimes. Le plus grand nombre reſpire la volupté, & tiendra lieu d'un reproche

éternel

éternel à ceux qui ont accusé Rousseau de n'avoir pas connu la délicatesse, le sentiment & les graces.

Ses Allégories, pleines de raison & de saine philosophie, déposeront de même contre ceux qui ont osé dire que ce Poëte avait peu pensé.

Il est étonnant que les Comédiens soient assez peu jaloux de la gloire d'un de nos plus Grands Hommes, pour n'avoir jamais songé à remettre sa Comédie du *Flatteur*, & même celle du *Capricieux*, Pieces, malgré leurs défauts, si préférables à toutes les rapsodies romanesques dont ils ont avili leur scene depuis quelques années.

Nous n'avons pas d'Epigrammes comparables à celles de Rousseau par le sel attique, par la finesse ou la naïveté piquante, par la justesse & l'énergie de l'expression; enfin, par cet art si peu commun de ne jamais employer un seul mot inutile. Du moins aucun Auteur n'en a-t-il fait un aussi grand nombre qui remplisse toutes ces conditions.

On aurait les mêmes éloges à faire de ses Epîtres, s'il n'y regnait quelquefois trop de recherche & d'affectation. La satyre y est plus amere, & par conséquent moins enjouée & moins fine qu'elle ne l'est dans Boileau; mais

depuis la mort de ce dernier, la Sottife reparaiffait avec tant de fuccès, les corrupteurs du goût fe reproduifaient avec tant d'audace, & la Littérature était livrée à tant d'innovateurs fans mérite, que l'on doit peut-être pardonner à Rouffeau d'avoir fubftitué le ton de Juvénal à celui d'Horace. Que n'eût-il pas ofé s'il eût vécu jufqu'à nos jours, & s'il eût vu la décadence entiere de ces beaux Arts qu'il avait honorés ?

Boileau, dans un fiecle de gloire & de liberté, avait pu dire fans conféquence :

> Tous les jours à la Cour un fot de qualité
> Peut juger de travers avec impunité.
> . . . .
> Notre fiecle eft fertile en fots admirateurs.
> Il en eft chez le Duc, il en eft chez le Prince.

Mais il en coûta cher à Rouffeau pour avoir parlé du Parnaffe auffi librement que Boileau parlait de la Cour. L'efprit de cabale & d'intrigue s'était perfectionné chez les Ecrivains médiocres, & leur avait donné des moyens de nuire, inconnus jufqu'alors à leurs prédéceffeurs. Quelques-uns d'eux, pour venger leur amour-propre humilié par les plaifanteries de Rouffeau, imaginerent de forger fous fon nom des couplets fcandaleux & horribles, qui avaient le

double but, & de l'écarter de l'Académie, & de le rendre odieux à la ſociété. Cette trame affreuſe réuſſit, & Rouſſeau fut l'innocente victime de cette déteſtable invention.

Que ceux qui oſeraient croire encore que ce Poëte fut véritablement l'Auteur de ces couplets, interrogent leur propre cœur; & qu'ils peſent la perſévérance généreuſe avec laquelle Rouſſeau ſe refuſa conſtamment à tous les moyens honteux de rentrer dans ſa patrie. Qu'ils liſent ce qu'il écrivait avec tant d'énergie au Baron de Bréteuil : » Vous ſavez » quels ſont mes ſentimens, & que des gra- » ces & des accommodemens ne convien- » nent qu'à des fripons, & non à un hon- » nête homme, injuſtement opprimé. J'aime- » rais mieux être mort que de ſortir d'op- » preſſion par une honte qui ſerait irrépa- » rable.... J'aime bien la France, mais j'aime » encore mieux mon honneur & la vérité. » Quelque deſtinée que l'avenir me prépare, » je dirai comme Philippe de Commines : Dieu » m'afflige, il a ſes raiſons, mais je préférerai » toujours la condition d'être malheureux avec » courage, à celle d'être heureux avec infamie. »

Que ces mêmes perſonnes dont ici nous interrogeons le cœur, ſongent que Rouſſeau a tenu le même langage juſques dans ces mo-

mens terribles où l'homme n'ayant plus rien à perdre, semble au-dessus de toute crainte & de tout déguisement. Qu'enfin ces mêmes personnes songent encore qu'un des plus irréconciliables ennemis de Rousseau, que Boindin, outragé lui-même dans les couplets, a protesté jusqu'à sa mort que Rousseau n'en était pas l'Auteur, & nous osons croire que nos Lecteurs n'en seront pas moins persuadés que nous.

Ce qui nous confirme encore dans cette opinion, c'est que ces couplets si malignement vantés, ne sont en effet qu'un tissu d'injures grossieres, presque dénuées d'esprit, & qu'on y voit tout au plus une imitation mal-adroite de cette singuliere richesse de rimes que Rousseau affectait quelquefois, & qu'il est si facile de contrefaire.

La cause qui a pu jetter si longtems du pyrrhonisme & de l'incertitude sur cette malheureuse histoire, il faut l'avouer, c'est que Rousseau intérieurement convaincu de son innocence, mais effrayé des suites de l'accusation répandue sourdement contre lui, crut imprudemment qu'il ne pouvait se laver du soupçon d'avoir fait les couplets, qu'en faisant connaître celui que par un sentiment de persuasion intime, & des vraisemblances très-fortes,

il avait lieu d'en regarder comme l'Auteur. D'accusé il devint mal-à-propos accusateur; il ne sentit point que les preuves légales lui manquaient; & dans l'impossibilité où il se trouva de les fournir, il fut justement condamné, moins comme Auteur des couplets, que parce qu'il avait employé des moyens illégitimes pour les attribuer au plus violent de ses ennemis, & à l'homme qu'il soupçonnait le plus de les avoir faits.

Au reste, nous devons à la gloire de Mr. de Voltaire, reproduire ici ce témoignage de la justice qu'il rendit enfin au grand Rousseau après sa mort. Voici ce qu'il écrivit à Mr. de Séguy en 1743.

» J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous » m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec votre » projet de souscription pour les Œuvres du » célebre Poëte dont vous étiez l'ami. Je me » mets très-volontiers au rang des souscripteurs, » quoique j'aie été malheureusement au rang » de ses ennemis les plus déclarés. Je vous » avouerai même que cette inimitié pesait » beaucoup à mon cœur. J'ai toujours pensé, » j'ai dit, j'ai écrit que les Gens de Lettres » devraient être tous freres.... Il semblait que » la destinée, en me conduisant dans la ville » où l'illustre & malheureux Rousseau a fini

» ſes jours, me ménageât une réconciliation » avec lui. L'eſpece de maladie, dont il était » accablé, m'a privé de cette conſolation que » nous avions tous deux également ſouhaitée. » L'amour de la paix l'eût emporté ſur tous » les ſujets d'aigreur qu'on avait ſemés entre » nous. Ses talens, ſes malheurs & ce que j'ai » ouï dire ici de ſon caractere, ont banni de » mon cœur tout reſſentiment, & n'ont laiſſé » mes yeux ouverts qu'à ſon mérite.

Si Mr. de Voltaire, en parlant de ce grand Poëte, s'eſt depuis exprimé d'une maniere moins décente, & moins honorable pour lui-même, cette variation ne peut être regardée que comme une inconſéquence, qui ôte à ſon jugement ſur Rouſſeau toute eſpece d'autorité.

ROUSSEAU (Jean Jacques) né à Geneve en 1708. C'eſt un des plus beaux génies de ce ſiecle, un homme d'un naturel peu vulgaire, n'aimant à reſſembler à perſonne, & manifeſtant peut-être un peu trop une ſorte de ſingularité, ſoit dans ſa conduite, ſoit dans ſes Ecrits, comme on n'a pas manqué de le lui reprocher. Mais ſans nous arrêter à ce qui n'eſt point du reſſort de ces Mémoires, eſſayons d'apprécier cet Auteur célebre, en nous préſervant à la fois d'une critique outrée, & d'une admiration fanatique.

De tous nos Ecrivains modernes, il eſt aſſurément un de ceux qui penſent avec le plus de profondeur, dont les ſentimens ſont les plus mâles, les plus énergiques. La liberté, l'humanité, la patrie, la Religion même, au moins la naturelle, (exception rare en ſa faveur) voilà les grands objets qui ont allumé ſon enthouſiaſme, & qui font lire ſes Ouvrages avec tant de plaiſir. On ne peut l'accuſer, comme beaucoup d'autres, d'avoir ſouvent répété, avec une emphaſe étudiée, le mot impoſant de *Vertu*, plutôt que d'en avoir inſpiré le ſentiment. Quand il parle de nos devoirs, des principes eſſentiels à notre bonheur, du reſpect que l'homme ſe doit à lui-même & qu'il doit à ſes ſemblables, c'eſt avec une abondance, un charme, une force qui ne ſaurait venir que du cœur. On voit qu'il s'eſt nourri de bonne heure de la lecture des anciens Auteurs Grecs & Romains. Ces vertus républicaines qu'ils nous ont dépeintes, le raviſſent, le tranſportent, & paraiſſent ſouvent l'inſpirer. Si ſon reſpect pour elles, n'allait pas quelquefois juſqu'à l'excès, nous avons preſque dit juſqu'à l'idolâtrie, on partagerait plus volontiers ce noble enthouſiaſme de l'Auteur ; mais dominé par ſon imagination trop ardente, & par on ne ſait quelle manie de rabaiſſer ſes contem-

porains, il ne voit jamais dans ceux-ci que des Pygmées, & dans les autres que des géans par lesquels il semble vouloir nous humilier, & peut-être nous décourager.

On ne peut nier que son Discours contre les Sciences, couronné par une savante Académie, ne soit un chef-d'œuvre d'éloquence. Il n'a voulu (a-t-on souvent répété à cet égard comme à bien d'autres) que se jouer de sa plume & de ses lecteurs. Tel que certains sophistes de l'antiquité, il paraît se plaire à combattre toutes les opinions reçues, & à défendre les paradoxes les plus bisarres; mais nous croyons que souvent on a mal saisi sa pensée, & que souvent aussi la chaleur de la dispute l'a fait aller plus loin qu'il ne se l'était d'abord proposé.

Son Discours sur les causes de l'inégalité parmi les hommes, & sur l'origine des sociétés, a étonné par la hardiesse, &, disons-le franchement, par la bisarrerie des idées. Il nous paraît que c'est pour avoir beaucoup trop élevé l'homme sauvage, & trop déprimé l'homme social, qu'il s'éloigne ainsi en double sens de la vérité. En général, son systême à cet égard repose sur une base trop métaphysique, trop déliée. Quelquefois, si l'on ose le dire, il se plaît à tourner la pyramide sur sa pointe & à faire des prodiges de force pour la maintenir ainsi

dans un violent équilibre. Mais, comme l'a dit Boileau, *rien n'eſt beau que le vrai.* L'admiration qu'on accorde à des tours de force eſt fatigante, pénible, & bientôt épuiſée.

Les idées de M. Rouſſeau ſur la Politique devaient avoir naturellement beaucoup d'adverſaires. Cette matiere eſt ſi délicate, ſi compliquée, elle réveille tant de préjugés, tant de paſſions oppoſées, il eſt ſi difficile de ſaiſir ce juſte milieu, ce point preſque imperceptible qui ſépare un extrême de l'autre, les Grands aiment ſi fort à dominer, les Petits aiment ſi fort l'indépendance, que c'eſt principalement ſur ces objets qu'il n'eſt gueres de lecteurs aſſez exempts de tout motif ſecret de partialité, pour qu'on puiſſe prendre dans leurs jugemens une entiere confiance. Ce qui nous ſemble certain, c'eſt que M. Rouſſeau voit ſouvent les hommes trop en noir. Une ſanté délicate, un vif amour pour la vertu, une imagination forte & quelquefois ſombre, une ſenſibilité exquiſe, mais exigeante & ombrageuſe, quelques injuſtices, quelques perſécutions qu'il a eſſuyées, tout cela, joint à l'orgueil du génie, lui a fait juger les hommes avec une exceſſive rigueur. Il a cru voir ce qu'ils devraient être, il s'eſt indigné de ce qu'ils ſont, & ſouvent de ce qu'il les a crus. Il ne s'eſt pas toujours rappellé que

les hommes, comme il l'a dit lui-même, étant plus faibles que méchans, l'indulgence eſt la premiere vertu du ſage. Quoiqu'il en ſoit, rien n'eſt plus déſolant que le tableau que fait M. Rouſſeau des horreurs de la ſociété. On ne peut imaginer des couleurs plus ſombres. Il ne tient pas à l'Auteur que nous ne ſoyons perſuadés que les hommes ne ſont que des bêtes féroces, deſtinées à s'entre-déchirer mutuellement. C'eſt-là de l'excès, ſans doute. Avouons-le cependant, ſi ce tableau eſt infidele, ce n'eſt gueres que parce que le peintre ne préſente que le côté ſiniſtre, tandis qu'il laiſſe dans l'ombre le côté conſolant & favorable.

Le Roman d'Héloïſe a fait beaucoup de bruit. On pourrait preſque lui appliquer ce qu'on diſait du Cid, que c'était un excellent Ouvrage dont on avait fait une excellente critique. L'intrigue nous a paru mal conduite, l'ordonnance mauvaiſe. Les perſonnages ſont trop uniformes, trop guindés, trop exagérés, quoique l'Auteur ait voulu les repréſenter dans la belle nature. Le Coſtume y eſt bleſſé ſans ceſſe. C'eſt toujours M. Rouſſeau qui parle par la bouche de ſes Acteurs. Il a beau chercher à ſe mettre à leur place, à ſe plier à leur génie, à leur condition, à leur ſexe, c'eſt un grand homme qui, bien qu'il ſe baiſſe, eſt ſouvent plus grand qu'il

ne faut pour la vraisemblance. Quelle Lettre, par exemple, que celle de Julie sur les duels & sur l'adultere! Quoi de plus admirable en un sens, & de plus déplacé dans un autre! Le personnage de Saint Preux, à quelques endroits près, est faible & peu intéressant. Celui de Volmar est violent, c'est-à-dire peu naturel & contraint par conséquent. Celui de Julie, qui aime tant à disserter, est un assemblage de tendresse, de grandeur d'ame, de piété & de coquetterie. Cet ensemble, il faut l'avouer, est défectueux; mais malheur à celui qui ne sentirait que les défauts! Malheur à celui que les beautés de détail, dont abonde ce charmant Ouvrage, ne transportent & n'affectent pas délicieusement, & qui ne s'attendrit pas pour les vertus dans les admirables peintures que l'Auteur en a sçu tracer! Quelle différence entre la froide galanterie de la plupart de nos Romans, & l'amour si vivement ressenti & exprimé par M. Rousseau! Quel intervalle immense entre le feu du sentiment & les glaces du bel esprit! Quelle ame, quelle véhémence n'a-t-il point fallu pour exprimer, avec tant de chaleur & d'énergie, les divers mouvemens des passions qui nous agitent!

On sait avec combien d'ardeur le Public a accueilli le *Devin de Village*, Pastorale remplie de graces & digne de l'âge d'or, s'il eût

existé. Rien de plus intéressant, de plus délicat, de plus naïf que les paroles & la musique de cet Opéra. On n'a pas l'idée ni d'un coloris plus frais, ni d'un meilleur ton de simplicité champêtre. Combien de fois n'a-t-on pas répété ces jolies chansons : *Tant qu'à mon* Colin *j'ai sçu plaire*, &c. *Je vais revoir ma charmante maîtresse*, &c. ! Voilà ce qui doit toujours charmer. Voilà le langage qui va au cœur, parce qu'il en vient, langage bien préférable à ces petites bluettes frivoles, à ces pointes, en un mot à tous ces lieux communs doucereux & insipides, qui rendent nos chansons à la mode si puériles, si ridicules, si méprisables.

Quant au style & à la forme des Ouvrages de M. Rousseau, on peut dire en général, que cet Auteur a une maniere qui est toute à lui. Il paraît pourtant quelquefois par une sorte de rudesse & d'âpreté affectée mais énergique, tenir du goût de Montagne, dont il est grand admirateur, & dont il a adopté & rajeuni plus d'opinions qu'on ne pense. Son style d'ailleurs, se plie merveilleusement bien à tous les objets qu'il traite. Il est plus varié que celui de plusieurs Ecrivains célebres, tour-à-tour nerveux, sublime, gracieux, délicat & pathétique, on n'a gueres loué avec plus de finesse que M. Rousseau; mais aussi l'on ne peut gueres employer

une ironie plus amere, & une ſatyre plus piquante que la ſienne. Quel nombre, quelle cadence, quelle harmonie dans ſes périodes! Quelle marche aiſée, noble & ſoutenue! Avec quelle véhémence &, ſi nous oſons le dire, quelle tyrannie ne ſubjugue-t-il pas ſes Lecteurs! Le premier effet qu'il produit ſur eux eſt infailliblement de les ſéduire, de les entraîner par la magie de ſon ſtyle. Ce n'eſt qu'après l'impreſſion affaiblie, que la réflexion le combat quelquefois, & pour peu qu'elle s'éloigne, on revient encore à lui.

Mais ce qui nous paraît le diſtinguer principalement, c'eſt ſon caractere d'énergie. Quand il s'éleve, ou contre le deſpotiſme, ou contre les préjugés & les vices de ſon ſiecle, c'eſt Périclès qui frappe & qui renverſe. C'eſt Démoſthene tonnant du haut de ſa Tribune. On voit qu'un ſentiment profond & ſouvent amer le domine, & qu'il ne peut pardonner aux hommes les maux qu'ils ſe font à eux-mêmes. Si vous en exceptez quelques hyperboles, qui ordinairement appartiennent moins au fond qu'à la forme, ſa Morale eſt à beaucoup d'égards, vraie, ſublime; favorable aux opprimés, inexorable aux oppreſſeurs, très-fine, très-intéreſſante dans les détails. C'eſt ce qui paraît ſur-tout dans ſon Héloïſe. C'eſt-là qu'on voit combien il con-

naît les replis les plus cachés du cœur humain; & l'on peut lui appliquer en Morale ce que disait Fontenelle d'un célebre Naturaliste. » *Il » prend presque toujours la nature sur le fait.* «

De tant d'Auteurs qui ont tant écrit de choses vagues & communes sur les Femmes, qui ont fait de leur fausseté, de leur dissimulation, de leurs caprices, de la légéreté de leur caractere, des petites ruses de leur amour-propre, tant de satyres rebattues, & souvent si peu réfléchies, il est certainement celui qui a le mieux saisi & apprécié ce sexe, qui a le mieux trouvé dans les différences naturelles, la raison des différences morales. Voyez là-dessus les premieres pages du quatrieme volume d'Emile. Toute femme sincere ne pourra que se reconnaître au bien & au mal qu'il dit de son sexe. Au reste, cet Ouvrage de M. Rousseau sur l'Education renferme aussi des beautés sans nombre, des vues perçantes & hardies : mais on y découvre toujours son secret penchant à s'éloigner de toutes les pratiques reçues. Généralement parlant, son systême paraît assez bien calqué sur celui de la nature, & c'est peut-être la principale raison qui le rend impraticable, quant à l'ensemble, dans l'état actuel des choses. On peut suivre pourtant, avec quelques modifications, la plupart des préceptes qu'il

nous y donne ; & l'Auteur aura toujours le mérite d'avoir réveillé les esprits de son siecle sur ce grand objet de l'éducation.

N'oublions pas d'observer que la partie d'Emile, où l'on traite de la Religion naturelle, est un des plus beaux morceaux de tout l'Ouvrage. Il peut y avoir quelques écarts ; mais les grands principes y sont développés avec une force, une noblesse digne de Bossuet. On a surtout admiré dans la Profession de foi du Vicaire Savoyard, un portrait de Jesus-Christ fait de main de maître. Heureux le Peintre, si lui-même n'avait quelquefois défiguré ce portrait digne en quelque sorte de son divin modele !

S'il peut nous être actuellement permis de relever quelques fautes dans le style de cet Ecrivain célebre, nous remarquerons d'abord qu'à l'exemple d'Ovide il ne sait pas toujours s'arrêter. Il tourmente sa pensée en la présentant sous trop de faces. Il a des phrases parasites, qui prises à part sont toujours belles, harmonieuses, bien cadencées, qui paraissent même renforcer quelquefois la pensée de l'Auteur, mais de maniere pourtant que la derniere phrase toute seule, produirait peut-être autant & plus d'effet en frappant un coup plus simple & plus rapide. Il n'est pas exempt d'expressions négligées, il en a même de triviales ; & c'est avec

raison qu'on a remarqué celles-ci : » *La Musi-*
» *que Française ressemble à une Vache qui ga-*
» *loppe, ou à une Oie grasse qui veut voler.* »
Dans son Discours sur l'Œconomie politique, où il parle de la proportion équitable qu'on devrait établir dans les impôts, » Un Grand,
» dit-il, prétendra qu'eu égard à son rang, ce
» qui serait superflu pour un homme infé-
» rieur, est nécessaire pour lui ; mais c'est un
» mensonge (ajoute M. Rousseau) car un Grand
» a deux jambes ainsi qu'un Bouvier, & n'a
» qu'un ventre non plus que lui. « Il est clair que par ces tournures abjectes, l'intention de l'Auteur est d'avilir les grandeurs de préjugé, & de rappeller nos idées à l'égalité primitive; mais peut-être manque-t-il ainsi doublement son but : premiérement comme homme de goût, ensuite comme Philosophe qui révolte trop par sa maniere ceux qu'il voudrait réformer. Le vice heurté de front s'indigne & se roidit; pris de biais il temporise, bat en retraite, & se rend quelquefois. Quoiqu'il en soit, M. Rousseau sacrifie souvent la précision au nombre & au rythme, au lieu que M. de Buffon, autre Ecrivain justement célebre, sait admirablement unir la précision avec l'harmonie.

Un autre défaut que nous avons entendu reprocher encore au style de cet homme élo-

quent,

quent, c'eſt un peu de néologiſme. Ce reproche n'eſt peut-être pas tout-à-ſait ſans fondement. Il nous ſemble cependant que c'eſt preſque toujours ſi heureuſement, & avec tant de raiſon & de graces, que cet Auteur emploie des mots nouveaux, ou qu'il donne à des mots reçus des acceptions nouvelles, que nous ne ſavons trop ſi l'on peut le blâmer d'une hardieſſe qui embellit & enrichit la langue. *Cur ego*, diſait Horace, *ſi linguam Catonis & Enni*, *ditare valeo*, &c.

Dans le fonds, le langage n'eſt-il pas fait pour l'homme, & non l'homme pour le langage? Voici, ſelon nous, les ſeules reſtrictions qu'il conviendrait de mettre à cette liberté pour éviter les abus. Jamais il ne faudrait employer une expreſſion inuſitée, que lorſqu'elle donne plus de force au diſcours, ou qu'elle peut ſervir à fixer une nuance délicate qui échapperait ſans elle. Il faudrait auſſi que le ſens en fût toujours très-clair; & au moyen de cette double précaution, il ſerait permis de braver quelquefois une exactitude trop puſillanime, qui ne peut que rétrécir & borner la carriere de l'art. Il eſt vrai que peut-être le génie ſeul a le droit d'enfreindre heureuſement certains uſages, comme il n'appartenait qu'aux Dictateurs Romains de faire taire les loix, en

quelques occasions, pour le bien même de ces loix & de la liberté. „ Toutes les fois, dit » Mr. Rousseau, avec le ton d'indépendance » qu'on lui connaît, toutes les fois qu'à l'aide » d'un barbarisme ou d'un solécisme, je pour» rai me faire mieux entendre, ne croyez pas » que j'hésite. « A notre avis, il aura souvent raison. *)

---

*) Nous avons préféré l'article qu'on vient de lire à celui que nous avions fait nous-mêmes sur le célebre Ecrivain qui en est l'objet. Cet article nous a paru très-intéressant, rempli d'observations également fines & judicieuses, qui supposent dans le Rédacteur beaucoup d'esprit, de sagacité & de talent. Il nous a été envoyé par Mr. Romilly, Pasteur de l'Eglise de Geneve, le même qui a fourni à l'Encyclopédie les articles *Tolérance* & *Vertu.* Il serait à souhaiter, pour l'honneur de cette collection, qu'elle eût eu un plus grand nombre de coopérateurs de son mérite, & surtout aussi modestes, aussi dignes du nom de sage que ses Concitoyens lui donnent à son insçu, & qu'il ne perdra jamais, parce qu'il n'en a pas fait, comme tant d'autres, une affiche d'orgueil & d'ostentation. Nous lui sommes redevables aussi de l'article *Bonnet* page 59. L'amitié dont il nous honore est une preuve que l'esprit de parti n'a sur lui aucun empire.

Mr. Romilly est fils d'un homme très-distingué dans son art, qui a donné à Mr. Diderot, avec le désintéressement le plus noble, tout ce qui concerne l'horlogerie dans le Dictionnaire Encyclopédique.

ROY (Pierre Charles) né à Paris en 1683, mort en 1764. Il joignit à des talens très-distingués pour le genre de l'Opéra, un talent très-dangereux, celui d'une satyre souvent personnelle & amere, plus caractérisée par l'énergie que par les graces. Nous ne chercherons point à le justifier d'une licence que nous avons toujours condamnée. Nous devons dire seulement que ce tort de Mr. Roy fut peut-être le vice de son tems, plutôt que celui de son cœur. Les fameux couplets, faussement attribués à Rousseau, & dans lesquels Mr. Roy lui-même fut assez vivement outragé, ces couplets, & la triste célébrité qu'ils eurent, exciterent dans les esprits, au commencement de ce siecle, une fermentation générale, & les monterent à ce ton âcre d'une Satyre emportée & violente, si éloignée des jeux que notre Horace s'était permis dans le siecle précédent.

Depuis cette fatale époque, les rivalités entre les Gens de Lettres, devinrent à la fois plus cruelles & plus envenimées. Cette maladie a continué jusqu'à nos jours, tellement que s'il existait un homme qui eût ramené la Satyre à ses vraies limites, & qui en respectant les mœurs, la probité, l'honneur des Ecrivains les plus médiocres, ne se fût armé du ridicule qu'en faveur du goût, & aux dépens de la vanité, cet hom-

me, loin d'être accuſé de malignité, devrait être regardé comme le réformateur d'un abus odieux & barbare. Se fut-il même trompé dans quelques-uns de ſes jugemens, choſe très-poſſible & très-indifférente, on devrait, en ne lui faiſant aucune grace ſur ſes erreurs, & en uſant envers lui des mêmes droits qu'il ſe ſerait arrogés ſur les autres, imiter les égards qu'il aurait eu pour eux, c'eſt-à-dire, reſpecter ſes mœurs en ne faiſant point de quartier à ſon amour-propre.

Si Mr. Roy ſe fût toujours contenu dans ces limites ſéveres que la décence preſcrit à la ſatyre, ſa mémoire n'aurait aucun beſoin d'apologie. Quelque délicate que ſoit la ſenſibilité des Gens de Lettres, & quelques moyens qu'ils emploient pour intéreſſer les gens du monde aux querelles de leur orgueil, tant qu'on reſpectera en eux ce qui conſtitue le vrai mérite d'un citoyen, ils n'ont aucune protection à réclamer, leurs talens ſeuls doivent les défendre.

Qu'un artiſan au contraire,

Ouvrier eſtimé *dans un art néceſſaire*,

ſe trouve inquiété dans la paiſible poſſeſſion de ſon état, il a droit de ſe plaindre. D'après des ſtatuts que la légiſlation elle-même a preſcrits; d'après des titres d'apprentiſſage ſuffiſans, & un examen dans lequel on ne peut ſuppoſer de

prévarication, il doit exercer en paix ſon métier. On ne pourrait, ſans injuſtice, lui ôter les moyens de ſubſiſter dans une condition honnête & d'ailleurs avouée par les Loix. Il en devrait être de même de quiconque eſt aggrégé à un corps après avoir rempli de certaines formalités établies par une adminiſtration ſage. Nous voyons cependant tous les jours des Médecins s'accuſer réciproquement d'ignorance dans des écrits publics, ſans que perſonne s'en formaliſe. Il eſt pourtant vrai qu'un Médecin ignorant ſerait non-ſeulement un homme digne de mépris, mais un homme très-dangereux; & toutefois on ne ſe paſſionne jamais contre ce genre de querelles. On a eu le bon eſprit de concevoir qu'elles peuvent tourner à l'avantage des Sciences, & qu'il en eſt de ces orages parmi les Savans comme des troubles civils dans un Etat. *Ex privatis odiis Reſpublica quandoque creſcit.* Pourquoi donc des hommes raiſonnables ſe paſſionneraient-ils davantage dans les querelles moins importantes des Muſiciens, des Verſificateurs ou même des Philoſophes?

Serait-ce donc un Etre ſi ſacré qu'un Ecrivain, qui ſouvent ſans vocation, & toujours ſans un examen préalable, a pris le métier de bel eſprit par le ſentiment intime de ſon inutilité? Nous le répétons encore, ſi M. Roy

n'avait eu rien de plus grave à se reprocher, nous n'aurions pas même songé à le défendre. Les Auteurs dont il se fût moqué, le lui auraient bien rendu, & au pis aller toutes ces guerres de plume sont bien indifférentes à la tranquillité publique.

On a recueilli en un volume la plupart des Poésies de M. Roy; elles ne paraissent pas avoir fait une grande fortune. En général elles sont dures, froides & recherchées; mais on sait par cœur plusieurs morceaux de ses Opéra; & l'on n'oubliera jamais ces beaux vers qui commencent le Prologue du Ballet des Elémens.

Les Tems sont arrivés. Cessez, triste Cahos,
Paraissez Elémens, Dieux, allez leur prescrire
Le mouvement & le repos,
Tenez-les renfermés chacun dans son empire.
Coulez, Ondes, coulez. Volez, rapides Feux;
Voile azuré des Airs, embrassez la Nature:
Terre, enfante des fruits, couvre-toi de verdure,
Naissez, Mortels, pour obéir aux Dieux *).

Mr. Roy n'était pas né pour le genre lyrique aussi heureusement que Quinault. Il n'avait pas cette tendre sensibilité qui rend toujours la nature du ton le plus vrai & le plus sédui-

*) Cet article est tiré en partie d'un Eloge que nous avons fait de M. Roy, pour le Nécrologe de 1764.

ſant. Il y ſuppléa par un ton de galanterie; quelquefois même il montra de la hardieſſe & de la force dans l'invention de ſes Poëmes. Dans celui de Philomele, compoſé avec beaucoup d'art, il donna le premier exemple d'introduire ſur la ſcene une femme violée.

Dans le Ballet des Elémens, dont nous avons déjà parlé, on eſt frappé de l'énergie du caractere d'Ixion, qui foudroyé par Jupiter, oſe lui dire qu'il meurt du moins ſon rival.

L'Opéra de Callirhoé eſt une Tragédie très-belle & très-réguliere, qui peut-être ſe ſoutiendrait avec la ſeule déclamation & ſans le ſecours du chant. Nous ne ſommes pas éloignés de croire qu'Armide, Atys, Roland & Théſée pourraient ſoutenir auſſi la même épreuve.

RULLIERE (N. de) on connaît de lui une Epître intitulée *les Diſputes*, qui paraît approcher beaucoup du caractere des Epîtres d'Horace, & pluſieurs autres petites pieces, d'un ſtyle quelquefois un peu négligé, mais qui reſpirent l'enjouement, la délicateſſe & les graces.

On lui attribue une Hiſtoire de la derniere révolution de Ruſſie, qui n'eſt pas imprimée, mais que nous avons entendue avec l'intérêt le plus vif. Quelques morceaux Hiſtoriques, auſſi bien traités, ſuffiraient pour lui donner en ce genre la plus grande réputation.

RYER (Pierre du) de l'Académie Françaiſe, né à Paris en 1605, mort en 1658. Sa Tragédie de *Scévole*, qui le fera toujours compter parmi les Fondateurs de la Scene Françaiſe, prouve qu'il était né avec le génie Dramatique, mais l'excès du malheur & de l'indigence nuiſit à ſa réputation & à ſes talens. Le *Venceſlas* de Rotrou, la *Sophoniſbe* de Mairet, & cette même Tragédie de *Scévole*, ſont les trois ſeules pieces qui ſe ſoient ſoutenues juſqu'à nos jours, à quelque diſtance des Chefs-d'œuvre de Corneille, mais avec aſſez d'éclat pour que leurs Auteurs partagent avec lui le nom de peres du Théâtre.

S

SABATIER (N.) né à Cavailhon. On a de cet Auteur un Recueil de Poéſies dont la plus grande partie conſiſte en Odes. On voit par ſa Préface & par quelques Diſſertations qu'il a répandues dans ſon Recueil, qu'il a des opinions ſaines en matiere de goût, & qu'il a véritablement de la Littérature.

On doit lui ſavoir beaucoup de gré de s'être élevé avec force contre ce déluge de Poéſies Allemandes, dont des Traducteurs non moins Allemands que leurs originaux, ne ceſſent de nous inonder.

Quoi qu'on en dise, la Poésie n'est aujourd'hui gueres plus avancée en Allemagne qu'elle ne l'était en France du tems des Ronsard, des Garnier & des Jodelle. Traductions pour traductions, il vaudrait encore mieux peut-être traduire en Français ces anciens Auteurs Gaulois, que de nous accabler de tous ces Essais de Poésies Germaniques. Nous ne pouvons en excepter qu'un très-petit nombre, dont les Auteurs se sont formés sur nos plus grands Maîtres, & sur-tout les Ouvrages de l'illustre & savant Mr. de Haller, qui a su prendre Boileau pour son modele, qui honore véritablement sa Patrie, & qui est très-digne en effet d'être connu du reste de l'Europe non-seulement comme un très-bon Poëte, mais comme un vrai Philosophe.

Mr. Sabatier est moins heureux en exemples qu'en préceptes. Ses Odes ne sont gueres que des amplifications incohérentes & ampoulées, & c'est de ce genre sur-tout que Despréaux voulait parler quand il a dit :

Il n'est pas de degré du médiocre au pire.

On dit que M. Sabatier s'est dévoué à l'éducation de la Jeunesse au College de Tournon. Nous en félicitons ce College. Il ferait à desirer que beaucoup de nos Auteurs, renon-

çant à la maladie des prétentions & au vain fanatiſme d'une gloire qui leur échappe, euſſent le courage de chercher comme lui à ſe rendre vraiment utiles à la Patrie. Quelque ridicule qu'on ait jetté ſur les prétendus Pédans de College, ils ſont très-ſupérieurs à nos petits Pédans du beau monde. Il vaut infiniment mieux former des Citoyens que de faire des Contes moraux, des Tragédies gothiques, des Drames bourgeois, de triſtes déclamations philoſophiques, d'ennuyeux Diſcours, & en général des Ouvrages médiocres. Quiconque n'enrichit pas la Littérature, l'appauvrit & la déshonore.

SABATIER (N. l'Abbé) né à Caſtres, Auteur d'une compilation intitulée *les trois ſiecles de notre Littérature*, qui parut deux ans après ces Mémoires, qu'on y trouve cités, en effet, dès les premieres pages.

On ne doit à ce compilateur ni reconnaiſſance pour les éloges qu'on en a reçus, ni reſſentiment pour les critiques qu'on peut en avoir eſſuyées, parce qu'il a diſtribué la louange & le blâme, ſans avoir la moindre notion de la plûpart des Ecrivains dont il a parlé. Cet Ouvrage injurieux ſemble n'avoir eu d'autre but que d'accuſer d'irréligion & d'impiété une foule

de gens de Lettres qui auraient eu droit de ſe plaindre de cette diffamation, mais qui l'ont mépriſée. Nous ne nous ferons pas un mérite de n'être jamais tombés dans ce genre abominable de délation. Si quelquefois nous avons cru devoir nous élever contre les excès d'une philoſophie téméraire & dangereuſe, nous défions du moins qu'on puiſſe trouver dans ces Mémoires, ni dans aucun de nos Ouvrages, un ſeul Écrivain vivant attaqué ſur ſa Religion, ou ſur ſes mœurs. C'eſt entreprendre ſur les loix que d'oſer s'arroger une pareille juriſdiction; c'eſt même s'écarter viſiblement de leur eſprit, car nous voyons tous les jours qu'elles ſe bornent à flétrir les Ouvrages condamnables, ſans les imputer aux Auteurs qui ne les ont pas formellement avoués. Si l'indignation pouvait nous permettre de rire, nous rapprocherions ici quelques jugemens bien abſurdes & bien contradictoires du compilateur dont nous parlons. On le verrait, par exemple, déchirer, par zele pour les mœurs ſans doute, les Romans de M. de Crébillon, n'attribuer leurs ſuccès qu'à une licence cynique, les citer comme des Ouvrages qui n'ont pas même le mérite du ſtyle, & qui ne ſont faits que pour amuſer l'oiſiveté libertine des jeunes Officiers dans leur garniſon : tandis que le

même Compilateur fait les plus grands éloges des Romans de M. l'Abbé de Voisenon, qui certainement ne sont pas moins libres que les premiers & dont la licence n'est pas, à beaucoup près, rachetée par les mêmes graces.

» La connaissance du monde, dit-il, la fa-
» cilité à en saisir les ridicules, & l'art, plus
» piquant encore, de les peindre agréable-
» ment, donnent aux Romans de M. l'Abbé
» de Voisenon un mérite qui les distingue de
» ces productions frivoles, chargées d'aventu-
» res & de sentimens parasites rebattus cent
» fois, & toujours exprimés d'une maniere in-
» sipide ou bisarre. « Quel style ! mais ce n'est pas de style dont il est question. Observez seulement que l'Abbé de Voisenon était prêtre, que M. de Crébillon est un homme du monde, & que si le zele des mœurs a pu faire paraître celui-ci coupable aux yeux du rigide compilateur, l'autre aurait dû lui sembler, à plus forte raison, bien moins digne de ménagement.

Nous aurions à nous plaindre plus que personne de M. l'Abbé Sabatier, qui n'a fait ses *trois siecles* que d'après nos Mémoires, presque toujours pillés & déshonorés dans ce qu'il a dit d'un peu raisonnable. L'injure qu'il nous a faite en nous louant, n'est pas une satisfac-

tion proportionnée au délit; mais c'eſt préciſément parce qu'il nous a donné de grands ſujets de plainte, que nous n'en parlerons pas davantage. Tout ce que nous nous permettrons d'ajouter en faveur de quelques perſonnes qui ont cru trouver dans ſa compilation, un petit nombre d'articles mieux travaillés que les autres, c'eſt que ces articles ne ſauraient être de la même main qui a rédigé le reſte de l'Ouvrage. Ils dépoſent eux-mêmes contre le Compilateur mal-adroit, qui n'a pas compris qu'en les adoptant, il ne ferait que mieux ſentir la médiocrité de ceux qui lui appartiennent inconteſtablement.

SAGE (Alain-René le) né à Ruys en Bretagne en 1677, mort à Boulogne ſur-mer en 1747, Auteur du meilleur de nos Romans, car *Télémaque* n'en eſt pas un. Cet homme eſtimable n'ayant eu ni fortune, ni cabale, ni manege, a été honteuſement négligé par tous les Biographes. Les Anglais, qui, ſur-tout dans le genre des Romans, paraiſſent n'être ſenſibles qu'à l'imitation vraie de la nature, & qui en cela ſont très-raiſonnables, font de *Gilblas* la plus grande eſtime. Cet Ouvrage, comme on l'a dit ailleurs, eſt peut-être ſupérieur au Roman de *Dom Quichotte*, qui n'eſt qu'une

ſatyre à la vérité très-ingénieuſe, d'un ridicule particulier à la Nation Eſpagnole. Ce ridicule n'exiſtant plus, *Dom Quichotte* perd néceſſairement beaucoup de ſon mérite, & *Gilblas* demeurera toujours.

Aucune des aventures de ce Livre n'eſt au-deſſus de la ſphere des événemens communs. Ce n'eſt point une charge triſte & ſombre de faits tragiques accumulés ſans vraiſemblance, qui n'offrent au Lecteur qu'un tiſſu d'incidens romaneſques, tels que l'hiſtoire biſarre de quelques aventuriers pourrait à peine les fournir. C'eſt la peinture la plus fidelle & la plus naïve de l'homme dans tous les états de la vie. On croit, en liſant *Gilblas*, en avoir connu tous les perſonnages. Moliere lui-même ne l'eut pas déſavoué.

Ce qui ajoute encore à la gloire de le Sage, c'eſt qu'il a donné au Théâtre l'excellente Comédie de *Turcaret.* Quoique la plupart des Financiers de nos jours ne reſſemblent plus entiérement aux modeles que le Sage avait ſous les yeux, cependant tant qu'il y aura des Parvenus inſolens, dont les richeſſes auront achevé de corrompre les mœurs; tant que l'on verra des Coquettes ruſées mettre ſans pudeur à contribution l'imbécille & vaine opulence, cette piece ſubſiſtera comme un des plus beaux

monumens dont notre Scene comique ait à se glorifier.

Cette Comédie fit beaucoup de bruit avant que d'être jouée, & donna lieu à une anecdote que nous rapporterons avec d'autant plus de plaisir, qu'elle prouve que le Sage avait un grand caractere, qualité qui accompagne presque toujours le vrai talent. Les Financiers tenterent toutes sortes de moyens pour empêcher la représentation de *Turcaret*. Madame la Princesse de Bouillon, qui avait chez elle un Bureau d'esprit, fit offrir à le Sage sa protection contre leur cabale, & lui fit demander une lecture de sa Piece.

L'Auteur alla prendre son jour, & la supplia de vouloir bien lui faire la grace de rassembler son monde avant midi, attendu qu'il ne lui était pas possible de lire après avoir dîné. La demande était trop juste pour être refusée, mais un accident imprévu empêcha l'Auteur d'être exact. Il ne put arriver qu'une heure plus tard. Un procès fort important pour lui se jugeait ce jour-là même, & il eut le malheur de le perdre. En arrivant chez la Princesse, il raconta sa disgrace & se confondit en excuses. On les reçut avec hauteur. On lui dit qu'aucune raison ne pouvait justifier l'indécence de faire attendre si longtems....

Le Sage interrompit cette leçon pleine d'aigreur en disant à la Princesse : » Madame, » je vous ai fait perdre une heure, je vais » vous la faire regagner, car je vous jure » avec tout le respect que je vous dois, que » je n'aurai point l'honneur de vous lire ma » Piece. » Il lui fit une profonde révérence & se retira. On courut après lui, mais il ne voulut jamais rentrer.

On sait que *Turcaret* est resté au Théâtre; la petite Comédie de *Crispin rival de son Maître*, ne lui est pas inférieure en son genre. Regnard n'a rien produit de plus gai; & il nous semble que cette Piece charmante devrait être le plus sûr contrepoison de ces dolentes rapsodies, dont on a voulu déshonorer la scene. Le Sage avait parfaitement senti que le Théâtre n'est point une Chaire, qu'il ne faut pas y prêcher fastidieusement une morale froide, monotone & inanimée; mais que l'art, comme l'a dit un de nos plus grands Poëtes, consiste à nous instruire *par gracieux préceptes, & par sermons de joie antidotés.* Ce dernier vers nous paraît la définition la plus juste qui ait été donnée de la Comédie.

Un mérite qui distinguera toujours le Sage parmi les Auteurs dramatiques, c'est la vérité de son Dialogue. Jamais on n'y trouve une plaisanterie,

ſanterie, un trait qui ne ſoit amené par le ſujet même. Jamais l'Auteur n'abandonne la ſcene pour courir après une épigramme, ou une ſaillie déplacée. Perſonne, en ce genre, ne s'eſt plus approché de Moliere.

On doit encore à la gaîté de cet Ecrivain l'origine de la Comédie en vaudevilles, reſte encore précieux de la bonne plaiſanterie Françaiſe, auquel on a ſubſtitué de nos jours de triſtes Opéra Bouffons & de honteuſes Parades, comme ſi dans tous les genres on eût conſpiré pour avilir le goût de la Nation.

Le Sage ne fut point de l'Académie Françaiſe; & c'eſt une ſingularité remarquable que cette excluſion ſemble avoir été préciſément réſervée à nos meilleurs Auteurs comiques.

SAINT-EVREMOND (Charles de SAINT-DENYS, Seigneur de) né à Saint-Denys le Guaſt en Normandie en 1613, mort à Londres en 1703. Il eut quelques parties de l'eſprit de Voiture, perfectionné par des connaiſſances plus étendues, & par une teinte de philoſophie aſſez analogue à celle de nos jours.

C'était un homme de goût, lié avec des perſonnes illuſtres, qui écrivit poliment en proſe, & très-médiocrement en vers. Il jugea, dès la Tragédie d'Alexandre, que Racine méritait

d'être comparé à Corneille; mais il eut toujours en faveur de ce dernier une prévention qui lui ferma les yeux sur toute l'étendue du mérite de Racine, qu'il ne regardait que comme un infiniment bel esprit.

On trouve dans les Œuvres de Saint-Evremond, des réflexions fines sur l'Histoire, des observations bien faites sur l'Art du Théâtre, & enfin quelques Lettres agréables, la plûpart adressées à la belle Madame de Mazarin, réfugiée comme lui en Angleterre, & à la célebre Ninon de l'Enclos, qu'il appellait la moderne Léontium, & pour laquelle il fit ces vers heureux:

L'indulgente & sage nature
A formé l'ame de Ninon
De la volupté d'Epicure
Et de la vertu de Caton.

Ce fut un des fruits des progrès de la raison en France, que d'avoir introduit, même à la Cour, l'amour & le goût des Lettres. Le siecle de Louis XIV offre, parmi les gens de qualité, beaucoup d'exemples de cette louable émulation qui les portait à signaler leurs noms par des talens agréables: un Duc de la Rochefoucauld, par ses pensées fines, & quelquefois profondes sur le cœur de l'homme dont il a

fait la satyre ; un Duc de Nevers, dont nous avons parlé ; un Bussy, par ses Lettres ingénieuses, quoique trop remplies d'égoïsme ; un la Fare, un Saint-Aulaire, si recommandables par les graces de leur esprit ; enfin un Hamilton, Ecossais naturalisé parmi nous, & très-supérieur à Saint-Evremond lui-même, par la légéreté de sa prose & l'agrément de ses vers.

SAINT-FOIX (Germain-François POULLAIN de) né à Rennes, en 1703, mort à Paris en 1776 : esprit délicat & gracieux, qui s'est fait un genre particulier, & qui a enrichi nos différens spectacles de plusieurs petites pieces qui forment des tableaux agréables dans le goût de l'Albane. On peut voir, dans les articles *Autreau* & *la Font*, qu'il avait eu quelques modeles ; mais ce genre n'en est pas moins à lui, parce qu'il l'a perfectionné, & qu'il a mérité d'avoir à son tour des imitateurs. Cependant, quoique ses petites pieces soient écrites avec beaucoup d'élégance & de naturel, il ne faut pas comparer ce genre facile à celui de la vraie Comédie. M. de Saint-Foix ne s'est pas borné à ces Ouvrages d'agrément ; les premiers Volumes de ses *Essais sur Paris* prouvent qu'il avait étudié notre Histoire en Philosophe. Ce Littérateur estimable, cet Ecrivain

ſi pur, n'a pas été de l'Académie Françaiſe.

SAINT-GELAIS (Mélin de) né à Angoulême, mort à Paris en 1554, Poëte Français très-ingénieux, contemporain de Marot & ſon ami, beaucoup plus inſtruit que ce dernier, & cependant n'ayant pas eu comme lui un caractere original qui lui ait mérité l'honneur d'être en aucun genre réputé modele. C'eſt dans l'Epigramme qu'il s'eſt le plus approché du génie de Marot; & il nous en eſt reſté de lui quelques-unes qui méritaient véritablement de paſſer à la poſtérité. Le nom d'Ovide Français qu'on lui donna de ſon tems, prouve qu'on a toujours abuſé de la manie de faire des paralleles. Quel trait de reſſemblance pouvait avoir avec Ovide, un homme qui n'a écrit que des Sonnets, des Rondeaux, des Dixains, des Epigrammes, &c. &c.? Son vrai mérite eſt qu'on ait retenu jusqu'à nos jours, quelques-uns de ſes vers, tandis que nous avons de prétendus Poëtes, abſolument morts de leur vivant, qui n'en ſont pas moins orgueilleux, & qui dans leur néant ſe croient très-ſupérieurs à tous ces Ecrivains du ſeizieme ſiecle qu'ils n'ont jamais lûs. S'ils daignaient cependant les lire, ils ſeraient effrayés de la multitude de leurs connaiſſances, & peut-être ils en deviendraient plus

modeftes. La plupart des Poëtes du tems de François I, & Saint Gelais lui-même, avaient étudié la Philofophie, le Droit, la Théologie, les Mathématiques. Ils joignaient à ces études celles des langues anciennes, & prefque tous favaient encore l'Italien, l'Efpagnol, &ç. Il faut avouer qu'il y avait loin d'une pareille éducation à l'orgueilleufe ignorance de nos petits Pédans du beau monde, qui font des vers légers pour les Dames de leurs Cercles, qui fe difent quelquefois Philofophes, pour fe difpenfer d'avoir une exiftence, & qui fur de certains objets, dont ils n'ont pas même les premieres idées, fe permettent de parler d'une maniere fi lefte, fi tranchante & fi dogmatique.

SAINT HYACINTHE (Thémifeuil de) mort au commencement de ce fiecle, Auteur du *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, plaifanterie pleine de fel contre les Commentateurs, mais qui a pu contribuer à jetter du décri fur l'érudition.

On ignore communément que l'idée de cette plaifanterie eft tirée de la Préface du *Dom Quichotte* de Miguel de Cervantes, qui avait eu le bon efprit de la faire infiniment plus courte. Moliere d'ailleurs dans la Comédie des *Précieufes*, a donné l'exemple d'un commentaire ridicule fur une chanfon impertinente, ce qui

pourrait encore avoir servi de modele au badinage de Saint Hyacinthe. Cet homme de Lettres n'a passé pour le fils de Mr. de Bossuet, que sur des bruits populaires qui ne méritaient aucune attention.

SAINT LAMBERT (N. de l'Académie Française, né en Lorraine en 1717.

Quoique nous n'ayons pas dissimulé dans notre Edition précédente, qu'on reprochait à son Poëme des Saisons, non-seulement de la froideur, mais le vice de l'ensemble, la monotonie des épisodes, & d'autres défauts encore que nous l'invitions à faire disparaitre, cependant on nous a soupçonnés d'avoir moins consulté les loix de la critique, en jugeant l'ouvrage de M. de Saint-Lambert, que ce sentiment de faveur qui nous porte à l'indulgence envers nos compatriotes. Ce n'est point à nous de disputer contre l'opinion publique ; mais nous continuerons de rendre justice au but moral de l'Auteur, qui nous avait principalement affectés. Nous répéterons que c'était une intention très-louable que de tâcher d'inspirer aux personnes opulentes le desir d'habiter leurs Terres, pour y répandre la prospérité par leur présence, & pour s'y procurer un bonheur digne de l'homme, en soulageant du moins la misere des Cultivateurs.

Nous avions observé combien M. de Saint-Lambert s'était compromis en disant que, dans ses Tragédies immortelles, l'illustre Racine n'avait peint que les Juifs. Il ne s'est permis de hasarder ce paradoxe révoltant que pour flatter M. de Voltaire, & il ne s'est point apperçu que la Henriade même n'excuserait pas le ridicule d'une pareille assertion.

D'ailleurs était-il donc bien adroit de ne louer M. de Voltaire qu'aux dépens d'un grand homme ? Nous avons tâché de donner un autre exemple dans ces Mémoires, & de témoigner notre admiration à l'Auteur d'Alzire, sans lui sacrifier ni Crébillon, ni Racine, ni Corneille *). Nous avons eu l'honneur de lui lire son Article, & nous avons cru remarquer qu'il était infiniment plus touché de la maniere franche & libre avec laquelle nous avons essayé de le caractériser, que de ces adulations serviles, plus capables de soulever contre lui la foule de nouveaux détracteurs, que de contribuer véritablement à sa gloire.

M. de Saint-Lambert ne s'est pas attiré moins d'ennemis par les moyens un peu violens qu'il a employés pour armer l'autorité contre la cri-

*) Voyez, à la fin du Volume, l'article *Voltaire.*

tique modérée que M. Clément avait faite de ſon Poëme. Cette ſenſibilité ombrageuſe n'était ni d'un homme ſupérieur, ni d'un Philoſophe.

Il lui reſte, pour ſe conſoler, le ſuccès mérité de ſes Pieces fugitives. Le fonds n'en eſt pas toujours de ſon invention; ſouvent même il ſe réduit à peu de choſe; mais elles ſont pleines d'agrément, & l'on ne peut diſputer à leur Auteur la réputation d'un très-bel eſprit.

SAINT RÉAL (l'Abbé Céſar de) né à Chambéry, mort en 1692. On a recueilli ſes Ouvrages en ſix volumes qu'on eut mieux fait de réduire à un ſeul; mais ſon hiſtoire *de la Conjuration de Veniſe*, ſi non par la vérité, du moins par le charme de la narration, eſt un chef-d'œuvre qui l'a mis à côté de Salluſte. Cet Ouvrage, ſes Diſcours ſur l'uſage de l'Hiſtoire, & celui qu'il adreſſe à l'Electeur de Baviere ſur la Valeur, ſont tout ce qu'il y avait à conſerver pour ſa gloire.

Il avait cru plaire aux gens du monde en donnant une vie de Jeſus-Chriſt plus ornée que le récit des Evangiles; mais on y regrette ce caractere divin, ſi bien ſenti, & ſi heureuſement développé dans l'*Emile* de M. Rouſſeau. C'eſt ainſi que dans la traduction en vers de

l'Imitation de Jeſus-Chriſt, par le grand Corneille, on regrette l'onction naïve de l'original. Ces Ouvrages faits pour parler au cœur, doivent reſter dans leur ſimplicité touchante & majeſtueuſe.

SARRASIN (Jean-François) né à Germanville, près de Caën en 1605, mort en 1634. Eleve & imitateur de Voiture, bel eſprit très-agréable dans la ſociété & dans ſes Ouvrages.

Il y a des tours fort ingénieux & des plaiſanteries très-heureuſes dans un Poëme ſatyrique qu'il a fait ſous le titre de *Dulot vaincu*, ou *la défaite des Bouts-rimés*. Boileau dans ſon Lutrin, & Pope dans ſa Dunciade, paraiſſent en avoir tiré quelque parti.

On trouve, dans ſon Ode de Calliope ſur la bataille de Lens, des ſtrophes très-belles & dignes de Malherbe, ce qui ſuppoſe à Sarraſin un enthouſiaſme que Voiture n'avait pas.

M. le Brun a retrouvé une Eglogue de ce Poëte que l'on croyait perdue, & qui eſt un chef-d'œuvre dans un genre où nous ne pouvons pas nous flatter d'en avoir beaucoup.

Les Grands ne ſavent peut-être pas aſſez juſqu'où peut aller la ſenſibilité d'un homme de génie. Sarraſin mourut de chagrin pour avoir cru déplaire au Prince de Conti dont il était

Secrétaire ; & Racine depuis eut le même ſort, perſuadé qu'il avait eu le malheur d'indiſpoſer Louis XIV contre lui.

Cette ſenſibilité prouve, quoi qu'en ait dit l'envie, qu'une ame reconnaiſſante & ſublime ſe trouve preſque toujours alliée à des talens ſupérieurs. Hainault, Péliſſon, la Fontaine demeurerent fideles à Fouquet diſgracié, tandis que tous ſes favoris l'abandonnaient, ou même inſultaient à ſon malheur, ſoit par cette indifférence froide que la Philoſophie appelle prudence, ſoit par ambition, ſoit enfin par lâcheté. Hainault oſa venger Fouquet de la dureté de Colbert, par un Sonnet qui honore la mémoire du Poëte, & qui a paſſé à la poſtérité. Péliſſon le défendit par ſon éloquence, comme Cicéron avait défendu Milon ſon ami. La Fontaine entreprit de fléchir Louis XIV. Il eut le courage de lui préſenter une Ode, dans laquelle on ne ſait ce qu'on doit le plus admirer, ou de ſa noble hardieſſe, ou du ſentiment généreux qui la lui dicta. Auparavant il avait exhalé ſes regrets dans une Elégie que tous les Poëtes devraient ſavoir par cœur, & qui eſt pour eux, en quelque ſorte, un titre de nobleſſe.

SAURIN (Bernard-Joſeph) de l'Académie

Françaiſe, né à Paris. Il a débuté par deux Ouvrages aujourd'hui abſolument ignorés, la Comédie des *Rivaux* & la Tragédie d'*Aménophis*.

Quoique ſes Tragédies de *Spartacus* & de *Blanche & Guiſcard* aient eu quelques repréſentations, elles ne ſont gueres plus connues ni plus dignes de l'être. Il y a cependant quelques traits de force dans la premiere, & une ſorte de grandeur dans le caractere de *Spartacus*, auquel tous les autres perſonnages de la piece ſont ſacrifiés; mais le ſtyle en eſt dur, proſaïque, incorrect & affligeant pour quiconque a l'amour de la Poéſie. Pourquoi vouloir forcer la nature? Quand on a eu le malheur de naître avec ſi peu de vocation pour l'art des vers, il ſemble qu'il vaudrait mieux écrire tout ſimplement ſes Tragédies en proſe, ou plutôt ne pas faire de Tragédies.

La petite Comédie *des Mœurs du tems* eſt juſqu'ici le ſeul des Ouvrages de M. Saurin qui ſoit agréable : auſſi le jour de ſa réception à l'Académie Françaiſe, cette ſavante Compagnie lui témoigna, par ces paroles, l'eſtime qu'elle faiſait de cet Ouvrage : » Sans doute nous rendons juſtice à ces Comédies, que la pureté » de Térence caractériſe, & que le ſel âcre d'A- » riſtophane ne déshonora jamais. «

Voilà, ſelon toute apparence, la raiſon ſecrette pour laquelle le divin Moliere, & après lui Regnard, Dufreſny, Bruéys, le Sage, Piron, & quelques autres Auteurs d'un ſel un peu trop corroſif, n'ont point été de l'Académie; tandis que cet illuſtre Corps s'eſt empreſſé d'accueillir les la Chauſſée, les Boiſſy, & M. Saurin lui-même. Ces derniers ont eu l'avantage de n'employer qu'un ſel plus doux, & d'une ſaveur préciſément académique. C'eſt un avis pour les jeunes gens qui voudront ſe ménager à la fois les faveurs de Thalie & les honneurs du Louvre.

Quoiqu'il en ſoit, le ſuccès mérité de la petite Comédie *des Mœurs du tems* que l'Auteur a écrite en proſe, acheve de prouver qu'il n'eſt pas appellé à la Poéſie. Nous croyons que ſon *Orpheline léguée* qu'il a écrite en vers, & qui n'a pas eu plus de ſuffrages à la lecture qu'aux repréſentations, en eſt encore une preuve. Nous oſons même y ajouter ſa Traduction en rimes du Drame Anglais de *Béverley*, malgré la réuſſite momentanée dont ce dernier Ouvrage a été redevable à l'art ſingulier d'un des principaux Acteurs.

SCARRON (Paul) né en 1598, mort en 1660, le premier qui ait fait parler aux Mu-

ſes le langage des Halles. Il a traveſti Virgile, mais non avec le projet de le rendre ridicule, comme on prétend que M. de Marivaux en fut ſoupçonné, lorſqu'il ſe permit de traveſtir Homere & Télémaque. Le burleſque de Scarron eſt fort au-deſſous de la gaîté de Rabelais. Celui-ci eſt plaiſant dans les choſes, l'autre ne l'eſt que dans les mots. Rabelais avait d'ailleurs une érudition immenſe, & Scarron n'avait que très-peu de Littérature. Auſſi n'eſt-il rien reſté de lui que ſon *Roman comique*, Ouvrage très-comique en effet, & toujours digne de plaire à ce Public choiſi.

Qui laiſſe à la Province admirer le Typhon.

Mais ce qu'on n'a point aſſez remarqué à l'avantage de Scarron, c'eſt qu'il fut véritablement un des précurſeurs du bon goût dans le genre de la Comédie. Il eut le mérite de ſentir que ni la fadeur des Paſtorales, ni le merveilleux des aventures romaneſques ne convenaient à ce genre. Cette obſervation ſi naturelle & ſi vraie le rendit infiniment ſupérieur à tous les Auteurs dramatiques de ſon tems; ſouvent même il rencontra la gaîté du bon comique. Il ſut mettre de l'art & de la clarté dans ſes expoſitions. On peut en juger par celle de *Jodelet, Maître & Valet*, qui eſt véritablement

très-heureuſe. Il eſt ſingulier que Scarron ait en quelque ſorte ouvert la bonne route à Moliere, & qu'il ait eu infiniment plus de goût que certains beaux Eſprits de nos jours, qui ſemblent s'être ligués tous pour ramener ſur la ſcene la barbarie dont il l'avait purgée.

SCUDERY (George de) de l'Académie Françaiſe, né au Havre-de-Grace en 1601, mort en 1667. Un des plus féconds & des plus mauvais Ecrivains de l'autre ſiecle, quoiqu'il y ait eu des Portiers de Comédie tués par l'affluence du monde à la repréſentation d'une de ſes Pieces. C'était l'*Amour tyrannique*, Tragédie, qui eut un ſuccès incroyable, à la faveur de quelques ſituations romaneſques, & de quelques-unes de ces ſurpriſes de Théâtre, que les Scudéry de nos jours eſſaient de remettre en faveur.

A l'humeur d'un Capitan, l'Auteur de l'*Amour tyrannique* joignait une vanité qu'il ne décéla jamais d'une maniere plus plaiſante, qu'en ſe faiſant graver à la tête de cette Piece avec les attributs d'Apollon & de Mars; & cette ridicule inſcription:

Et Poëte & Guerrier,
Il aura du Laurier.

Il oſa être jaloux de Corneille, & ce fut lui qui déféra le *Cid* au jugement de l'Académie Françaiſe, qui depuis n'a jamais jugé un procès de cette importance. Boileau vengea Corneille, en rendant le nom de Scudéry mépriſable. Mais le Cardinal de Richelieu, qui n'était pas moins jaloux de la gloire du *Cid*, récompenſa Scudéry en lui donnant le Gouvernement

De Notre-Dame de la Garde,
Gouvernement commode & beau,
A qui ſuffiſait pour ſa garde,
Un Suiſſe avec ſa hallebarde,
Peint ſur la porte du Château.
Chapelle.

Scudéry dédia à la Reine Chriſtine ſon Poëme d'*Alaric* ſi connu par ce début ridiculement faſtueux :

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la Terre.

Il eſt ſingulier qu'alors l'Epopée, c'eſt-à-dire le chef-d'œuvre de l'eſprit humain, fut préciſément en proie aux tentatives malheureuſes des Ecrivains les plus médiocres. On pouvait compter autant de mauvais Poëmes Epiques que nous avons vu depuis de fades héroïdes. C'eſt une preuve que les ridicules beaux Eſprits de l'autre ſiecle avaient cependant plus

de connaiſſances & plus de nerf que nos petits Ecrivains doucereux & efféminés.

La ſœur de Scudéry eut plus de réputation que ſon frere & le méritait, non par ſes énormes & faſtidieux Romans, mais par quelques Eloges délicats de Louis XIV, par quelques vers heureux, &, ſi l'on veut, par un Diſcours ſur la vraie gloire, qui pourtant n'eut gueres d'autre célébrité que de remporter le prix de l'Académie Françaiſe, pour être enſuite éternellement oublié. Mademoiſelle de Scudéry mourut à Paris en 1701.

SEDAINE (Michel-Jean) maître Maçon, & Auteur d'un Recueil de Poéſies & de pluſieurs Opéra bouffons. Il a mis à la tête de quelques-unes de ces Bouffonneries, des Préfaces de la plus grande prétention, & non moins ridiculement ſérieuſes que celles dont Mr. Poinſinet, ſon émule, enrichiſſait auſſi ſes Parades.

Du préau de la foire, Mr. Sedaine fit tout-à-coup une apparition éclatante au Théâtre Français par la Piece du *Philoſophe ſans le ſavoir*, qui fut ſifflée très-juſtement à la premiere repréſentation, en qualité de Comédie; mais qui eut le lendemain un ſuccès prodigieux en qualité de Drame. Ce nom qui autrefois ſignifiait généralement toute eſpece d'ac-

tion

tion théatrale, s'applique aujourd'hui plus particuliérement à ces Romans dialogués qui prétendent à l'intérêt. Il ſe donne encore aux Tragédies que Mr. Diderot appelle domeſtiques, & Mr. Sedaine vient d'en décorer auſſi je ne ſais quelle farce lugubre en ariettes & en proſe, intitulée *le Déſerteur*.

Mr. Saurin, dans l'Epître qui précede ſa traduction de *Béverley*, dit que le *Philoſophe ſans le ſavoir*, eſt un Drame très-original. Nous n'appellerons pas de ſa déciſion ; mais nous obſerverons que la *Gageure*, autre Piece de Mr. Sedaine, d'un genre dont perſonne ne ſera tenté de lui diſputer l'invention, eſt bien plus originale encore.

Qu'on nous permette ici une derniere digreſſion ſur les ſuccès qu'obtiennent de nos jours au Théâtre ces mauvais Romans pathétiques, dont nous avons déjà parlé tant de fois. Au jugement de leurs Auteurs, ces ſuccès ſemblent confirmés par les larmes qu'ils voient répandre aux repréſentations. Ces Meſſieurs ne ſe doutent pas encore que les mêmes marques de ſenſibilité n'annoncent pas toujours une impreſſion ſemblable ; qu'il ne faut pas comparer, par exemple, les pleurs que fait verſer aux ames délicates l'éloquente douleur de Phedre, à l'attendriſſement momentané que produit chez quel-

ques Lecteurs une ſituation intéreſſante quelconque, fût-elle amenée ſans aucune vraiſemblance, & préſentée par l'Ecrivain le plus mal-adroit. On peut reſſentir quelque émotion involontaire à certaines aventures de la *Payſanne parvenue* de Mr. le Chevalier de Mouhy; & cette émotion n'a certainement rien de commun avec celle qu'on éprouve en liſant *Clariſſe*. D'ailleurs, il eſt bien plus aiſé encore d'intéreſſer au Théâtre qu'à une ſimple lecture : car lorſque les hommes ſont raſſemblés, ils ont tous, comme l'a très-judicieuſement obſervé Mr. de Saint Lambert, une ſecrette diſpoſition à ſe communiquer tous les mouvemens qui les affectent. „ Je ne ſais quel „ enthouſiaſme, dit-il, paſſe rapidement de l'un „ à l'autre; & alors le Philoſophe le plus fer„ me eſt, du plus au moins, comme cet hom„ me ſenſé, qui rougiſſait de mêler ſes larmes „ à celles d'un auditoire que faiſait pleurer un „ mauvais Prédicateur. Il répétait ſouvent : *il* „ *ne ſait ce qu'il dit*, *il ne ſait ce qu'il dit*, „ & n'en pleurait pas moins."

Voilà le mot de l'énigme des grands ſuccès dont ces Meſſieurs ſe vantent. En effet, il n'eſt pas impoſſible, qu'entraînées par l'art des Acteurs, quelques perſonnes raiſonnables n'aient pleuré, ſoit au *Philoſophe ſans le ſavoir*, ſoit au *Déſerteur* de Mr. Sedaine; mais à la réflexion,

elles n'ont pas dû se sentir moins étonnées que ne l'est un homme d'esprit qui se surprend à rire d'un mauvais jeu de mots, ou d'un pitoyable calembour.

Ce qui démontre ce que nous venons d'avancer, c'est que toutes ces Pieces si applaudies au Théâtre, tombent réguliérement à l'impression, pour ne se relever jamais ; & que Mr. Sedaine qui a eu le bonheur d'assembler quelquefois une foule si tumultueuse de spectateurs, n'a peut-être pas encore trouvé un lecteur.

Ce n'est pas que cet Auteur ne se soit prodigué autant qu'il a pu à tous les spectacles. Il a hazardé malheureusement sur la scene lyrique *Aline* ou *la Reine de Golconde*, d'après un badinage charmant de Mr. le Chevalier de Bouflers. Jamais on n'a travesti en vers plus durs & plus lourds un sujet aussi agréable. On croirait voir un singe contrefaire devant un miroir les attitudes élégantes d'une jolie femme.

SEGRAIS (Jean-Renaud) de l'Académie Française, né à Caën, en 1625, mort en 1701. Il est demeuré le modele d'un genre dans lequel il n'a pas eu de rivaux, celui de l'Eglogue, par le seul mérite de n'avoir point fardé ses bergers, comme Fontenelle & la Motte ont fardé les leurs. Les autres Ouvrages de Ségrais

ſont médiocres, & en général c'eſt un Ecrivain qu'on ne lit gueres.

SENECÉ (Antoine Bauderon de) né à Mâcon en 1643, mort en 1737. Poëte & Littérateur très-eſtimable, mais qui n'a pas une célébrité proportionnée à ſon mérite, ce qui prouve que les réputations ont auſſi leur deſtinée. Il eſt vrai qu'il n'a laiſſé qu'un petit nombre de pieces fugitives, défigurées par quelques négligences, mais pleines d'une imagination ſinguliere, d'expreſſions ſouvent très-heureuſes, de poéſies enfin, & très-ſupérieures à tous les recueils des Benſérades, des Ségrais, des Pavillon, qui cependant ſont plus connus que cet Ecrivain. Le Conte du *Kaïmac*, & le Poëme intitulé *les Travaux d'Apollon*, auraient aujourd'hui le plus grand ſuccès, & le mériteraient mieux que cette foule de fantaiſies prétendues poétiques dont nous ſommes inondés. Mais du tems de Senecé, on n'avait point encore perfectionné l'art du manege littéraire. Les Vignettes, les Eſtampes, les longues Préfaces à prétentions étaient des reſſources ignorées. En un mot, comme nous croyons l'avoir déjà dit, on ne ſavait point encor enfler de petites réputations par de grandes intrigues.

Il était réſervé à notre ſiecle d'épuiſer toutes

ces combinaiſons de charlataniſme & d'orgueil; & nous aurions peine à donner une juſte idée du ridicule qui en rejaillit ſur notre Littérature. Nous avons vu de faſtueux Diſcours préliminaires, à la tête de quelques Opéra-Bouffons, ou d'un petit Recueil de Romances : c'eſt à qui donnera le plus d'importance à ſon Orviétan. Nous avons vu des Auteurs tragiques emprunter, au contraire, le jargon des ruelles dans leurs Préfaces, pour s'aſſurer les ſuffrages de quelques toilettes, ou de quelques Boudoirs accrédités. On s'était moqué de Fontenelle, pour avoir comparé, dans un Ouvrage de Phyſique, la nuit à une beauté brune, & le jour à une beauté blonde; &, dans l'Avant-propos d'une piece de Théâtre, dont le ſujet eſt Romain, un Auteur très-connu s'eſt permis d'écrire, „ qu'une Tragédie, non repréſentée, » reſſemblait, tout au plus, à une belle femme » en bonnet de nuit. " Non, l'ancien Hôtel de Rambouillet, nos ridicules Précieuſes, nos Turlupins mêmes n'avaient pas porté ſi loin la déraiſon & le délire. Nous le répétons avec confiance; on finira par trouver un jour la Dunciade trop doucereuſe, & nos Mémoires Littéraires trop indulgens.

Nous croyons devoir obſerver, en finiſſant cet article, qu'un homme de goût qui raſſemble-

rait avec choix les Poésies de Senecé, celles de Lainez, & de quelques autres Ecrivains qui n'ont fait, comme eux, qu'un petit nombre de pieces agréables, enrichirait, pour ainsi dire, notre Littérature d'un bon Poëte de plus, & que par ce moyen, on conserverait des Ouvrages que leur forme fugitive expose à disparaître, & qui sont dignes de rester.

SEVIGNÉ (Marie de RABUTIN, Marquise de) née en 1626, morte à Grignan en 1696. Immortelle par ses lettres charmantes, qu'elle écrivit sans prétention, & sans prévoir qu'on dût jamais les rendre publiques. Elles ont le double mérite de contenir des anecdotes curieuses, & d'être écrites avec cette aisance naïve, familiere & cependant élégante, qui les rend dignes de servir de modeles dans le genre épistolaire. Ses décisions sur le goût seraient quelquefois dangereuses ; mais par-tout son style a des graces animées qu'elle doit à la seule nature, & que l'art voudrait en vain imiter.

Ce fut encore une des particularités remarquables du beau siecle de Louis XIV, que cette fleur d'esprit que le bon goût de sa Cour répandit sur des femmes aimables, qui sans être ni précisément lettrées, ni ce qu'on appelle savantes, firent les délices de la société

par les ſeuls charmes d'une raiſon cultivée. C'eſt alors que l'on vit avec ſurpriſe éclorre les productions légeres & délicates des la Fayette, des la Suze, des Déshoulieres, des Muralt, des Villedieu, des Chéron, des d'Aulnoi, des Lambert, &c, &c., &c Nous ne parlons pas de Madame Dacier, parce qu'elle fut moins une femme d'eſprit qu'un véritable ſavant.

SIVRY (Louis POINSINET de) de la Société Royale de Lorraine, né à Verſailles en 1735. Il a traduit, en vers naturels & faciles, Anacréon, Moſchus, Bion & quelques autres Poëtes Grecs. Dans ſa Tragédie de *Briſéis*, qui fut repréſentée avec ſuccès, il avait eu l'art de reſſerrer en un ſeul Drame tout le plan de l'Iliade, & de faire un uſage très-heureux des plus beaux détails d'Homere. Aux yeux des Connaiſſeurs éclairés, il ne s'eſt pas moins diſtingué ſur les traces d'Ovide, dans la Tragédie d'*Ajax*, Piece dans laquelle nous croyons cependant qu'il a été trop peu ſecondé par ſon ſujet. La diſpute des armes d'Achille n'a plus pour nous le même intérêt que certainement elle aurait eu pour les Grecs.

De tous les imitateurs de Racine, Mr. de Sivry eſt celui qui nous paraît avoir le plus

ſouvent approché dans ſes vers de la noble ſimplicité de ſon modele. L'Ecrit qu'il a intitulé *Appel au petit nombre*, eſt une ſortie pleine de vigueur contre le mauvais goût de la multitude ; mais on aimerait mieux que l'Auteur n'eût point quitté la carriere du Théâtre. Cependant ſi la ſcene a perdu quelque choſe à ſa retraite, il nous en a dédommagés en s'adonnant à d'autres genres de littérature, & ſur-tout en conſacrant ſes veilles à des recherches laborieuſes ſur l'antiquité. On ſait qu'il s'occupe d'une Traduction de Pline le Naturaliſte. C'eſt une entrepriſe immenſe, attendue depuis longtems dans notre littérature, qui avait effrayé les Ecrivains les plus capables de la remplir, & qui pour la gloire de la Nation, ne ſaurait être trop encouragée par le Gouvernement. Un très-grand nombre de fautes ne ſuffirait pas pour décrier un pareil Ouvrage, & il reſterait encore à l'Auteur le mérite d'avoir ſurmonté un plus grand nombre de difficultés.

SOLIGNAC (Pierre-Joſeph de la Pimpie, Chevalier de) né à Montpellier, mort à Nancy en 1773, à près de quatre-vingt dix ans. Il eut l'honneur d'être attaché, pendant la plus grande partie de ſa vie, au Roi de Pologne, Staniſlas, Duc de Lorraine, en qualité de Se-

crétaire de ſes Commandemens, & de jouïr de la faveur d'un Prince qui ne l'accordait qu'au mérite & à la vertu.

On a de M. de Solignac pluſieurs Volumes d'une Hiſtoire générale de Pologne, qui font regretter qu'elle ne ſoit pas achevée. Le ſtyle en eſt peut-être un peu trop orné, mais cette maniere fleurie qu'on eut taxée d'affectation dans un autre, ne ſuppoſait chez lui aucun apprêt, ni aucune recherche. Son eſprit était, pour ainſi dire, naturellement *Académique*, dans le ſens à la fois déſavantageux & favorable qu'on attacha à ce mot : c'était peut-être une ſuite des liaiſons qu'il avait eues, dans ſa jeuneſſe, avec Fontenelle.

C'eſt M. de Solignac qui a été, au moins, le rédacteur des Ouvrages du Roi de Pologne, connus ſous le titre du *Philoſophe bienfaiſant*. On a dû trouver, dans ſes papiers, une vie de ce Prince, dont il eſt à ſouhaiter que le Public ne ſoit pas privé. Perſonne n'avait été plus à portée d'étudier le caractere de Staniſlas, & de mieux peindre à la poſtérité cette ame Royale & citoyenne. Perſonne d'ailleurs n'était par ſes vertus plus rapproché de ſon auguſte modele.

Nous confirmons ici ce qu'on lit à ſon article, dans le Nécrologe de 1774, comme une vérité qui nous eſt perſonnelle & glo-

rieuse. Nous lui devons en effet une éternelle reconnaissance des services qu'il voulut bien nous rendre auprès du Roi de Pologne, lorsqu'à l'occasion de la Comédie du *Cercle*, il s'éleva contre nous, à la Cour de Luneville, une persécution d'une espece si nouvelle, & tramée par des Philosophes. *)

T.

THÉOPHILE (né dans l'Agénois, en 1590, mort à Paris en 1626.) Ce poëte n'était dépourvu ni d'imagination, ni de génie, mais il écrivait avant le tems où le goût s'est perfectionné. On n'a retenu de sa Tragédie de *Pyrame & Thisbé*, que ces deux vers éternellement ridicules :

> Le voilà ce poignard qui du sang de son maître
> S'est souillé lâchement ; il en rougit, le traitre !

Rien de plus froid que cette pensée, qui fut cependant très-applaudie, parce qu'alors on avait la fureur des pointes & des jeux de mots. Corneille lui-même, qui, le premier en a purgé le Théâtre, en a laissé dans les Ouvrages de sa jeunesse, un nombre assez grand

---

*) Voyez dans le second Volume les pieces qui sont à la suite de cette Comédie. Voyez aussi les Anecdotes qui la concernent dans le Volume des Mêlanges.

pour rendre Théophile excuſable. Ce Poëte dont il n'eſt reſté que très-peu de vers, avait ſouvent d'heureuſes ſaillies, & s'était fait beaucoup d'amis par le ſeul mérite de l'eſprit de Société, moins commun de ſon tems que de nos jours; mais il eut auſſi des ennemis bien cruels, bien implacables. Le plus dangereux fut le Jéſuite Garaſſe qui épuiſa contre lui, l'injure & la calomnie, qui parvint à le faire enfermer, pendant deux ans, dans le cachot de Ravaillac, & qui enfin l'eut fait brûler, ſi le Duc de Montmorency n'eut donné un aſyle dans ſon Hôtel à ce Poëte infortuné, qui mourut, à l'âge de trente-ſix ans, victime du fanatiſme. Le prétexte de Garaſſe était de venger la Religion; mais quel étrange zele que celui qui ſe permet les délations & le menſonge! On ne peut lire, ſans être attendri, les Apologies que Théophile écrivit pour ſe juſtifier, & c'eſt à titre de malheureux célebre que nous lui donnons une place dans ces Mémoires, peut-être s'était-il rendu coupable de quelque imprudence, mais rien ne fut prouvé contre lui. Il trouva des amis & des défenſeurs parmi des gens qu'on ne pouvait ſoupçonner de favoriſer l'irréligion. Sa jeuneſſe, d'ailleurs, aurait dû lui ſervir d'excuſe; & coupable ou non, il intéreſſera toujours par ſes malheurs, tandis que la

mémoire de ſes perſécuteurs demeurera flétrie dans l'opinion publique.

THOMAS (Antoine) de l'Académie Françaiſe, ancien Profeſſeur au College de Beauvais. Il s'était d'abord ſignalé contre la nouvelle Philoſophie & les prétendus Eſprits forts qui voudraient aujourd'hui donner le ton à la nation, en ſappant à la fois toute autorité & toute morale. Son zele l'avait même emporté trop loin, & juſqu'à lui faire méconnaître les beautés du Poëme de Mr. de Voltaire ſur la Loi Naturelle, Ouvrage dont il a parlé avec le plus grand mépris.

Mr. Thomas s'eſt enſuite renfermé dans le genre des panégyriques. Si l'éloquence n'eſt qu'une convulſion perpétuelle, ſi l'enflure de Brébœuf peut s'appliquer avec ſuccès à la proſe, ſi les maximes, les ſentences, les réflexions multipliées juſqu'au dégoût, peuvent devenir les ornemens naturels du Diſcours, enfin ſi un ſtyle toujours tendu, toujours guindé, doit prévaloir ſur la ſimplicité majeſtueuſe du ſtyle de Boſſuet, M. Thomas doit ſans contredit être regardé comme un des plus rares modeles de ce nouvel Art de parler. Nous croyons que c'eſt à lui qu'on a voulu faire alluſion dans ces vers d'une Satyre connue :

D'un fatras emphatique un autre enflant ſa voix,
Vient régenter les Grands, les Miniſtres, les Rois;
Et dans l'académie, empeſé pédagogue,
Voit, malgré d'Olivet, ſon faux ſublime en vogue.

Ce fatras emphatique & ce faux ſublime nous ſemblent en effet caractériſer très-bien le ſtyle hydropique & bourſouflé de cet ancien Profeſſeur.

Le dernier Ouvrage de Mr. Thomas eſt une compilation galante en faveur des Dames, pour leur prouver, par une foule d'autorités, que leur organiſation ne différant point de la nôtre, elles peuvent, auſſi-bien que nous, prétendre à tous les genres de gloire. La maniere de l'Auteur paraît un peu moins laborieuſe dans cette bagatelle, que dans ſes autres productions; mais le projet qu'il a eu de plaire aux Dames lui a fait contracter je ne ſais quelle afféterie de ſtyle, qui n'eſt point dans ſon caractere, & qui tient d'ailleurs de fort près au Néologiſme. On voit qu'il ne ſait pas tenir un juſte milieu. Peut-être un dégré de feu de plus ou de moins en eût fait un bon Orateur ou un grand Poëte.

Depuis les premieres éditions de ces Mémoires, on a beaucoup vanté un *éloge de Marc Aurele* par M. Thomas. Il eſt vrai que dans cet Ouvrage il a le mérite d'être plus ſimple & plus rapproché de la Nature; mais le bruit

même qu'on a fait de cet éloge, annonce assez combien la véritable éloquence a dégénéré. Nous en sommes si loin que nous n'avons peut-être, de nos jours, qu'un seul homme éloquent, (M. l'Evêque de Senez) & que sa réputation n'est encore établie que par les suffrages du très-petit nombre de vrais connaisseurs.

THOU (Jacques Auguste de) né à Paris, en 1553, mort en 1617. Le modele des Historiens Français, quoique par un usage familier de son tems, il ait mieux aimé écrire en latin que dans notre langue, qui était véritablement encore trop agreste & trop sauvage. Le caractere de cet Historien a rendu son nom respectable à toute l'Europe. On voit qu'il était ennemi des factieux, des persécuteurs, & de tous ces attentats sacrés qu'un faux zele s'était permis dans les deux Religions qui divisaient la France lorsqu'il écrivit. Mais il faut se défier de la Traduction Française qu'on a faite de son Histoire. Non-seulement elle est infidele par plusieurs contresens; mais comme on a supprimé toutes les autorités dont s'appuiait M. de Thou, il arrive souvent qu'on affirme d'après lui des choses que lui-même n'affirmait pas; & qu'il ne rapportait que sur le témoignage

d'autrui. Cette liberté qu'on a prise est inexcusable, & devrait être corrigée dans les nouvelles éditions.

Il paraît avéré que M. de Thou penchait vers la doctrine des Réformateurs, ainsi que les deux plus illustres de ses Contemporains, le Chancelier de l'Hôpital, & Fra-Paolo. Il fallait que les excès eussent été bien grands de la part des Catholiques.

TITON DU TILLET (Evrard) né à Paris en 1677, mort dans la même Ville en 1762. Son nom doit se trouver dans tous les répertoires de Littérature, & devait honorer la liste de toutes les Académies. Aucun citoyen n'a témoigné plus de respect & d'amour pour les gens de Lettres, & n'a plus sacrifié à leur gloire. Dans une situation, à peine au-dessus de l'aisance, il avait fait construire en bronze un monument consacré à la mémoire du beau siecle de Louis XIV, & des hommes célebres qui l'ont illustré. La description en est assez connue; mais il brûlait d'exécuter en grand, ce que la médiocrité de sa fortune ne lui avait permis d'exécuter qu'en petit, & il s'occupa de ce projet patriotique, pendant une partie de sa vie. Les Anglais lui auraient érigé à lui-même une statue; mais son zele ne lui valut

gueres, que le ſtérile honneur d'être placé dans un fauteuil, toutes les fois qu'il aſſiſtait aux ſéances publiques de l'Académie, qui ſe fût honorée davantage en inſcrivant dans ſes faſtes un nom auſſi reſpectable.

On a reproché à M. du Tillet d'avoir aſſocié dans ſon Parnaſſe, aux grands hommes du ſiecle de Louis XIV, quelques écrivains trop peu dignes de cette diſtinction. On connaît l'épigramme de M. de Voltaire :

Dépéchez-vous, Monſieur Titon;
Enrichiſſez votre Hélicon;
Placez-y ſur un piédeſtal
Saint Didier, Danchet & Nadal,
Qu'on voye armés du même archet
Saint Didier, Nadal & Danchet,
Et couverts du même Laurier,
Danchet, Nadal & St. Didier.

Mais cette épigramme, originale par ſa tournure, était, dans le fonds, très-injuſte. Ce monument était compoſé de figures en pied, réſervées aux véritables hommes de génie à qui la nation devait ſa gloire, & de quelques autres figures, en médailles ſeulement, deſtinées à des Écrivains d'un talent moins ſupérieur, mais réellement eſtimables. Rien, à ce qu'il nous ſemble, ne caractériſait mieux l'eſprit de juſtice & de bienveillance pour les gens de Lettres,

Lettres, qui animait le Fondateur du *Parnaſſe Français*. M. de Voltaire lui-même n'a-t-il pas placé, dans le Temple du goût, quelques perſonnages d'un ordre inférieur à celui des Corneille, des Racine, des Moliere, des la Fontaine, des Boileau? Pourquoi n'en ſerait-il pas de ce Temple comme du Paradis? *Multæ ſunt manſiones in domo Patris mei* : il eſt vrai pourtant qu'il n'y faudrait pas admettre la médiocrité.

TRESSAN (Louis Elizabeth, Comte de) connu par de jolis vers, & par ſon goût éclairé pour l'hiſtoire naturelle. Mais ce qui lui aſſure à la conſidération publique plus de droit encore que ſes talens & ſa naiſſance, c'eſt l'exemple unique qu'il a donné à tous les Gens de Lettres, en réparant, avec autant de nobleſſe que de courage, une injuſtice qu'il avait commiſe, à l'inſtigation de quelques Philoſophes, envers l'Auteur de cet Ouvrage. Ce dernier, dans une Comédie qui fut repréſentée à Nancy, le jour d'une cérémonie à jamais mémorable, s'était permis quelques plaiſanteries, non contre la perſonne, mais contre les paradoxes du célebre Citoyen de Geneve. Ces mêmes Philoſophes, qui déchirent aujourd'hui ſi ſcandaleuſement M. Rouſſeau, depuis qu'en leur

témoignant ſon mépris il a mortifié leur amour-propre, paraiſſaient alors animés pour lui de l'enthouſiaſme le plus violent. M. le Comte de Treſſan, livré à leurs ſéductions, & entraîné par cet eſprit de ſociété dont il eſt ſi difficile de ſe défendre, adreſſa au Roi de Pologne un Mémoire, dans lequel il traitait d'*attentat* la liberté que l'Auteur de cette Comédie avait priſe, & demandait vengeance au nom de M. Rouſſeau & de la Philoſophie. Ce. Mémoire n'eut point d'effet. L'Auteur de la Comédie ſe contenta, pour ſa défenſe, de publier *ſes petites Lettres ſur de grands Philoſophes*; & quelque tems après, il fit ſon apologie au Théâtre même par cette Piece ſi connue, qui ſembla déconcerter enfin les ennemis de ſa tranquillité & de la raiſon. Le ſuccès de cet Ouvrage lui donna la confiance de l'adreſſer à M. de Treſſan, qui ouvrit alors les yeux, & jugea digne de lui de témoigner à l'Auteur le repentir qu'il avait de s'être livré à des conſeils violens, qui en effet étaient très-éloignés de ſon caractere. Il eut la politeſſe de lui écrire *qu'il ne s'était montré dans cette affaire qu'avec regret, que le ſouvenir l'en affligeait, & qu'enfin, il n'avait ſu que trop tard bien des choſes qui s'étaient paſſées, & qui avaient animé juſtement l'Auteur à défendre une cauſe*

que tout homme qui penſe, ſe ferait honneur de ſoutenir. *

L'Auteur fut ſenſible, comme il le devait, à un procédé auſſi rare, & ſa reconnaiſſance lui fit un devoir de le publier.

Mais avec quelle indignation M. le Comte de Treſſan n'a-t-il pas dû apprendre que pour ſe venger de ſon abandon, les mêmes Philoſophes ont oſé dans un recoin de leur vaſte compilation Encyclopédique, inſérer, ſous ſon nom, un article *Parade*, rempli d'indecences, d'injures groſſieres, &, qui pis eſt, d'abſurdités? On renouvelle dans cet article, avec une eſpece de fureur, toutes ces calomnies honteuſes que la haine philoſophique répandit dans une foule de Libelles mépriſés, pendant qu'on jouait la Comédie *des Philoſophes*, & long-tems encore après cette époque.

Ces Meſſieurs s'étaient flattés, ſans doute, que cet article, enſeveli dans l'immenſité de leurs volumes, échapperait à tous les yeux : car avec quelle apparence pouvaient-ils penſer qu'on prêterait, ſur leur parole, à M. le Comte de Treſſan un procédé de cette nature? Comment per-

---

*) Voyez les pieces juſtificatives dans le ſixieme Volume de cette collection, & dans le Tome ſecond, les différens écrits qui ſuivent immédiatement la Comédie du *Cercle*.

ſuader qu'un homme de ſon rang & de ſon mérite, ſe ferait abaiſſé juſqu'à écrire ſur les Parades, & juſqu'à compoſer l'article le plus abject de leur Dictionnaire? M. de Treſſan peut-il même être cenſé ſavoir ce que c'eſt qu'une Parade? & n'eſt-il pas fort étrange que dans le prétendu dépôt des connaiſſances humaines, on ait conſacré pluſieurs pages à diſſerter gravement ſur ce genre de poliſſonnerie, rebuté aujourd'hui même de la livrée?

Ces Meſſieurs s'étaient donc imaginé que cette indignité reſterait dans les ténebres. Cependant leur propre expérience devrait leur avoir appris que tout ſe découvre.

Le public judicieux & impartial ſentira la néceſſité où nous étions de nous étendre ici malgré nous. Il fallait juſtifier & Mr. de Treſſan & nous-mêmes. Il fallait ſur-tout apprendre aux honnêtes gens l'exiſtence d'un Libelle qu'ils auraient été ſi loin de ſoupçonner dans une compilation prétendue philoſophique. Cette indécence n'eſt pas la ſeule que renferme ce Dictionnaire; & les perſonnes qui ſe piquent de juſtice, ſont actuellement à portée de connaître toute la vérité de ce vers de la Comédie des *Philoſophes* :

Ce ſont eux que l'on doit nommer perſécuteurs.

TRISTAN l'Hermite (François) de l'Académie Françaiſe, né à Soliers dans la Province de la Marche en 1601, mort à Paris en 1655. Sa *Mariamne* dut ſa grande réputation aux talens du célebre Comédien Mondori, & au rare mérite qu'elle avait pour le tems. Le grand Rouſſeau ne dédaigna point de la retoucher en 1751, quoiqu'il fût perſuadé que le ſujet en était malheureux.

On a de Triſtan beaucoup d'autres Ouvrages dramatiques qui ſont tombés dans l'oubli. Il balança, comme Mairet & Scudéry, la réputation naiſſante de Corneille, qui ne trouva parmi les Poëtes ſes contemporains, que le ſeul Rotrou qui rendit juſtice à ſes talens, parce que lui-même en avait de ſupérieurs. L'Auteur de *Venceſlas* devait être l'ami de Corneille; & cette belle Tragédie ne devait pas être inutilement rajeunie par M. Marmontel.

TRUBLET (l'Abbé Nicolas-Charles-Joſeph DE LA FLOURIE) né à Saint-Malo en 1697.

L'Abbé Trublet alors avait la rage
D'être à Paris un petit perſonnage.
Au peu d'eſprit que le bonhomme avait,
L'eſprit d'autrui par ſupplément ſervait.
Il entaſſait adage ſur adage.
Il compilait, compilait, compilait.

On le voyait ſans ceſſe écrire, écrire,
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Et nous laſſait ſans jamais ſe laſſer. *Voltaire.*

Ces vers ſont très-plaiſans; mais il ne faut pas les prendre à la rigueur. L'Abbé Trublet ne manquait ni d'eſprit, ni même d'une certaine fineſſe. S'il eût eu le manege & l'intrigue que nous voyons à beaucoup de gens; au lieu de marquer du reſpect pour la Religion & pour les Mœurs, s'il ſe fût jetté dans le parti de la nouvelle Philoſophie, il eût eu ſon brevet de célébrité comme tant d'autres. Peut-être même en eût-on fait un homme de génie. Cette dénomination ne coûte rien à la ſecte; & elle a été ſi prodiguée de nos jours, qu'elle en eſt devenue preſque ridicule.

U.

URFÉ (Honoré d') Comte de Château-neuf, né à Marſeille en 1567, mort à Villefranche en 1625. Aucun livre n'a eu plus de ſuccès que ſon Roman de l'*Aſtrée*, qui a fourni quelques proverbes à la langue, & différens ſujets à l'aiguille & au pinceau, mais qui eſt enfin tombé dans un oubli aſſez général, comme tous les ouvrages qui naiſſent avant que le génie d'une langue, & le goût d'une Nation ſoient perfe-

ctionnés. Ce qu'on n'a point aſſez obſervé, c'eſt que le ſuccès même de cette Paſtorale eſt préciſément ce qui nous a empêché de réuſſir dans le genre de l'Eglogue. Les prétendus Bergers de d'Urfé, ne ſont pas moins fardés que ceux de nos Opéra. C'eſt une Métaphyſique amoureuſe (dont le modele n'était alors que dans le caractere français) qui eſt l'éternel aliment de leurs inſipides converſations ; & c'eſt malheureuſement à leur Ecole, que s'étaient formés les Bergers de Fontenelle, & de La Motte : auſſi le genre Paſtoral eſt-il un de ceux où nous nous ſommes le plus ridiculement écartés de la nature.

V.

VARILLAS (Antoine) né dans la Haute Marche en 1624, mort en 1696 : Hiſtorien peu eſtimé, parce qu'il s'eſt donné dans l'Hiſtoire les mêmes libertés qu'on pourrait ſe permettre dans un Roman. Ses narrations, cependant, ſont très-agréables, & il avait l'art de diſtribuer ſes matieres avec beaucoup d'intelligence. Ce qui doit lui ſervir de quelque recommandation aux yeux de la poſtérité, c'eſt d'avoir eu l'Abbé de St. Réal pour éleve.

VAUGELAS (Claude Favre, Seigneur de)

de l'Académie Françaiſe, né à Bourg en Breſſe en 1545, mort en 1650. L'un des Grammairiens qui a le plus contribué à polir notre langue, & dont les Remarques ſubſiſtent encore, & ont ſervi de baſe à ceux qui ont eu ſur la Grammaire des idées bien plus profondes, depuis le Docteur Arnauld, juſqu'au célebre du Marſais.

Vaugelas eut un mérite plus grand. Sa Traduction de Quinte-Curce, très-eſtimée encore de nos jours, parut près de dix ans avant les fameuſes Lettres Provinciales, & on y trouve peu de tours, peu d'expreſſions qui ayent vieilli. Cet ouvrage étonna Balſac, & fut le premier qu'on ait vu en France, écrit avec une pureté continue. Vaugelas était fils d'un Juriſconſulte laborieux & célebre.

VAYER (François de la Mothe le) de l'Académie Françaiſe, né à Paris en 1588, mort en 1665. Philoſophe ſceptique comme Montagne, mais qui n'en a ni la ſagacité, ni l'imagination, ni les graces. Il eſt au contraire prolixe, diffus, embarraſſé dans ſon ſtyle. Ce n'était pas moins un homme très-ſavant, qui partage avec Montagne, Charron & Bayle, l'honneur d'avoir été ſouvent mis à contribution par la Philoſophie moderne. Il avait été Pré-

cepteur du Duc d'Orléans, frere de Louis XIV. Il ferait à defirer que l'éducation des Princes fût ordinairement confiée à des Philofophes; mais il faudrait bien fe garder de prendre pour tels tous ceux qui s'en donnent le nom. La vraie philofophie ne met point d'enfeigne; elle n'attaque les préjugés mêmes & les abus qu'avec circonfpection. Elle n'eft point turbulente, audacieufe, fanatique. Elle ne s'attache pas uniquement à détruire. Elle n'ôte pas aux criminels un frein néceffaire, aux méchans leurs remords, & enfin aux ames honnêtes les efpérances confolantes qui les fortifient dans la vertu. Le nom de Philofophe eft aujourd'hui très-commun; mais la chofe peut-être n'a jamais été plus rare.

VELLY (l'Abbé Paul-François) né en Champagne en 1711, mort à Paris en 1759. Il a fu dans fon Hiftoire de France, dédiée à M. de Machault, alors Controlleur Général, débrouiller avec fuccès, & d'une maniere très-intéreffante, le cahos de nos premieres Races. Il a eu le mérite de profiter un des premiers des nouvelles lumieres que M. de Voltaire a portées fur le genre hiftorique. Il remonte à la fource de nos mœurs, de nos ufages, de nos loix; enfin ce n'eft pas feulement l'Hiftoire du Trône

qu'il nous a donnée, mais celle de la Nation. Son ſtyle pourrait être plus ſoigné, ſes recherches plus exactes, ſa critique plus profonde. Peut-être aurait-on lieu de lui reprocher auſſi de s'être un peu trop livré à l'eſprit de ſyſtême. Il écrivait dans le tems où l'on exigeait du Clergé la déclaration de ſes biens, opération ſur laquelle il ne nous appartient pas de prononcer. Mais il nous ſemble qu'entrainé par les circonſtances, l'Abbé de Velly diſſimule ſouvent les privileges de ce Corps avec une affectation trop marquée, & qu'en général, il ne laiſſe échapper aucune occaſion de leur porter quelque atteinte. Il était cependant trop éclairé pour ne pas ſentir que ces anciens privileges des grands Corps, dont l'origine ſe confond avec celle de nos Monarchies, doivent être d'autant plus reſpectés qu'ils ſont, en quelque ſorte, le dernier azile de nos libertés mourantes, & l'unique barriere qu'elles puiſſent oppoſer encore aux volontés capricieuſes du deſpotiſme. Il eſt, ſans doute, du devoir d'un Hiſtorien de diſcuter les faits, & de diſtinguer avec ſoin les droits qui ont leur ſource dans une poſſeſſion légitime, des privileges uſurpés dont il ne peut réſulter que des abus. Mais ſon obligation la plus eſſentielle eſt de n'épouſer aucun ſyſtême, &, s'il eſt poſſible, de ne ſe déclarer pour

aucun parti. Quiconque ne ſera pas conduit par cette ſage impartialité, s'expoſe, en traitant l'Hiſtoire, à faire naître dans le ſein de l'Etat des diſputes, qui, lorſqu'elles ne ſont pas mépriſées, peuvent devenir dangereuſes, & quelquefois dégénerer en troubles civils.

VERGIER (Jacques) né à Lyon en 1657, mort à Paris en 1720. Imitateur naturel, mais faible des Contes de la Fontaine, & plus libre que ſon modele. Ce Poëte était de très-bonne compagnie. Souvent animé par le vin & par la joye, il faiſait à table des parodies très-piquantes des meilleurs airs de nos anciens Opéra; & le célebre Rouſſeau témoigne, dans ſes lettres, beaucoup d'eſtime pour le naturel, la facilité & la grace qui régnent dans la plupart de ces ſaillies. Vergier, comme le dit le même Rouſſeau, était un Philoſophe aimable, un homme de ſociété qui avait de l'agrément & de l'atticiſme dans l'eſprit, ſans aucun mêlange de miſantropie ni d'amertume. Sa mort tragique donna lieu à d'étranges ſoupçons; mais il eſt avéré qu'il fut aſſaſſiné par des voleurs de la troupe de Cartouche, qui n'avaient que leur brigandage pour motif.

VERNES (Jacob) Paſteur de l'Egliſe de

Geneve, le même à qui nous avons adressé ces Mémoires. Notre amitié pour lui ne nous permettra pas de nous étendre autant que nous le souhaiterions sur son article. Nous l'avons peint tel qu'il est dans la Lettre qu'on peut lire au commencement de ce volume, mais alors nous ne connaissions pas un très-bon Ouvrage qu'il vient de publier sous le titre de *Confidences Philosophiques.*

Cet Ouvrage est divisé par Lettres. Celles qui terminent le volume, & l'idée générale du Livre, nous ont paru un badinage digne de Swift. La nouvelle Philosophie y est écrasée sous le ridicule de ses propres maximes mises en action, & rapportées avec la plus scrupuleuse fidélité.

Si le style d'un Etranger pouvait être celui de Pascal, ce Livre, mieux fondé en preuves que les Lettres Provinciales, n'eût pas été moins redoutable aux Philosophes du jour que celles-ci ne le furent aux Jésuites. On y trouve, sous le nom d'un prétendu Capitaine Anglais, une Lettre pleine de raison & de vigueur, où tous les sophismes de l'irréligion philosophique nous ont paru foudroyés. L'Ouvrage venait à peine de se répandre, qu'il a été traduit en Allemagne & en Angleterre. L'Auteur se propose d'en donner une nouvelle Edition qui ne peut devenir que meilleure encore; nous l'invi-

tons à y mettre toute l'attention dont il eſt capable, & nous oſons lui répondre des ſuffrages de tous ceux qui ont conſervé quelque reſpect pour la Religion dégagée des ſuperſtitions humaines, & pour la ſaine morale.

VERNET (JACOB) Paſteur & Profeſſeur en Théologie à Geneve, né dans cette Ville en 1698. L'un des hommes les plus modeſtes, & en même-tems un des plus judicieux Critiques, & des plus ſavans Littérateurs qui aient honoré ſa Patrie. Ce n'eſt point à nous de le juger comme Théologien. Nous nous contenterons de dire qu'il a, dans toutes les Egliſes Proteſtantes, la réputation d'être un de ceux qui ont le mieux ſaiſi dans le Chriſtianiſme cette ſimplicité ſublime qui le caractériſe, & qui ont ſu le préſenter ſous le point de vue le plus propre à le faire aimer.

Ses Dialogues Socratiques ſont écrits avec goût & remplis d'intérêt. Cette marche de Socrate, ſi admirable pour l'inſtruction, y eſt fidélement ſuivie. On ſait que ce Philoſophe, par une ſuite de queſtions propoſées avec art, cherchait à conduire inſenſiblement, & comme d'eux-mêmes, ſes diſciples à la Vérité. Tel eſt, dans l'Ouvrage eſtimable dont nous parlons, l'art du Profeſſeur Genevois.

Ses Lettres Critiques, ſous le nom d'un Voyageur Anglais, ne lui font pas moins d'honneur. Elles ſemblent juſtifier & étendre ce que nous avions dit nous-mêmes, quelques années auparavant, dans les *Petites Lettres ſur de grands Philoſophes.* Nous ſentons tout le prix de ce rapport, & nous reconnaiſſons que dans cet Ouvrage, Mr. Vernet a développé, avec beaucoup de fineſſe, le manege de quelques-uns de nos Philoſophes modernes, la guerre ouverte, ou mal adroitement cachée qu'ils font depuis long-tems à la Religion, leur fanatiſme d'incrédulité, leur vaine oſtentation de Philoſophie avec ſi peu de Philoſophie, enfin leur deſpotiſme Littéraire dont l'autorité commence pourtant à décliner, parce qu'ils ont allarmé même les Gouvernemens, par leur manie de tout détruire, & par le ton d'audace qu'ils ont ſubſtitué par degrés à celui de la ſéduction.

On trouve, dans ces mêmes Lettres, un tableau plein de vigueur & d'énergie des anciens abus de la politique ultramontaine, de cette politique tantôt ſouple, tantôt audacieuſe, & toujours profonde, par laquelle, dans de certaines circonſtances, la Cour de Rome s'était arrogé un empire plus abſolu que celui des anciens Céſars.

Il ne manquait à la célébrité de cet Ouvra-

ge, que de s'accroître encore par les injures de nos prétendus Philosophes. Leur caractere ne s'est pas démenti. Ils ont vengé leur étrange Philosophie par des libelles calomnieux auxquels cet homme respectable n'a opposé que l'évidence & la modération. Il est à présumer que ces Messieurs se désabuseront enfin d'une méthode qui rendrait la vérité même exécrable, si par hazard ils l'avaient annoncée dans leurs Ecrits. C'est dans un mouvement d'indignation, pareil au nôtre, que l'éloquent Citoyen de Geneve s'est écrié avec sa véhémence ordinaire : » Oui, si pour être Philosophe il faut noircir » la réputation de mes semblables, publier aux » yeux de l'Univers des choses qui devraient » rester ensevelies dans un éternel silence, tra- » mer & conduire de sourds complots, y pré- » sider ; en un mot, si pour être Philosophe, » il faut renoncer à l'humanité, à la justice, » à la bonne foi, je renonce à la Philosophie » & à la dénomination de Philosophe, *& j'en » laisse le titre à tant de fourbes dignes de le » porter.* "

M. Vernet doit être bien consolé des calomnies de nos Sophistes, par l'accueil distingué que lui firent en Italie des hommes du premier mérite & de la plus grande considération, tels que les Cardinaux de Polignac, Albéroni,

Corſini, depuis Souverain Pontife, le Marquis Scipion-Maffei, &c. &c. Il ne fut pas accueilli moins honorablement en France par le célebre Dom Mont-faucon, le Pere le Courayer, l'Abbé de Saint-Pierre, Mr. de Fontenelle, & Mr. de Voltaire lui-même qui n'aurait pas dû l'oublier.

Ce fut à Rome que le Préſident de Monteſquieu prit en Mr. Vernet une confiance qui ne s'eſt jamais démentie. Il lui adreſſa, pluſieurs années après, ſon manuſcrit de l'Eſprit des Loix, & la premiere Edition de cet excellent Ouvrage eſt due aux ſoins du Profeſſeur de Geneve. On trouve, au ſujet de cette Edition, pluſieurs mépriſes fort étranges dans un Recueil de prétendues Lettres familieres du Préſident de Monteſquieu, publiées par Mr. l'Abbé de Guaſco. Selon lui, ce fut par un nommé Mr. Sarraſin, Réſident de Geneve à Paris, que le manuſcrit de l'Eſprit des Loix fut remis à l'Imprimeur Barrillot ; & Mr. le Profeſſeur Vernet, qui ſe chargea de préſider à l'Edition, ſe permit d'y changer quelques mots qu'il ne croyait pas Français, parce qu'ils n'étaient pas du Français de Geneve : ce qui donna (dit Mr. l'Abbé de Guaſco) beaucoup d'humeur à Mr. de Monteſquieu. Ces petits détails contiennent autant d'erreurs que de mots. Il n'y eut jamais de Mr. Sarraſin, Réſident de Geneve en France.

C'eſt

C'eſt Mr. Muſſard, l'un des Conſeillers d'Etat de la République, qui fut chargé du manuſcrit, non pour le remettre à Barillot que l'Auteur de l'Eſprit des Loix ne connaiſſait point; mais pour être rendu à Mr. Vernet. Il eſt faux que ce dernier ſe ſoit permis de corriger la moindre choſe au ſtyle de Mr. de Monteſquieu, quoique celui-ci l'eût autoriſé à lui faire librement les obſervations qu'il croirait convenables. Mr. Vernet uſa quelquefois de cette permiſſion, non ſur des mots, mais ſur des choſes. Cependant rien ne fut imprimé que de l'aveu & ſur les ordres de l'Auteur. Loin d'avoir eſſuyé de ſa part aucun reproche, Mr. Vernet n'en reçut que des remercimens que nous avons vus. Enfin Barillot fit à Geneve une ſeconde édition du même Livre, & Mr. de Monteſquieu n'y fit rien changer, preuve évidente qu'il était content de la premiere.

Les moindres particularités ſur un Ouvrage tel que celui de l'Eſprit des Loix, ont leur prix, & nous avons cru ne pas déplaire aux Amateurs des Lettres, en nous arrêtant un moment ſur ces détails, qui ſervent d'ailleurs à prouver le peu de confiance que méritent certaines anecdotes littéraires, publiées avec autant d'indiſcrétion que de légéreté.

Nous terminerons cet article en reſtituant à

Mr. Vernet une petite Piece très ingénieuse qui a été attribuée dans plusieurs Dictionnaires, tantôt à Mr. l'Evêque de Rochester, tantôt à Mr. de Boze, Secrétaire de l'Académie des Belles-Lettres. C'est l'Epitaphe du fameux Pere Hardouin, Jésuite, que sa briéveté & l'infidélité des copies qu'on en a faites nous engage à transcrire ici :

Hic jacet hominum παραδοξότατος,
Natione Gallus, Religione Jesuita.
Orbis litterati portentum,
Doctè febricitans,
Antiquitatis cultor, idem atque depredator,
Commenta inaudita vigilans somniavit,
Scepticum piè egit,
Credulitate puer,
Audaciâ juvenis,
Deliriis senex,
Verbo dicam : Hic Jacet HARDUINUS.

VERTOT (l'Abbé René Aubert de) né à Bennetot en Normandie en 1655, mort à Paris en 1735. Ses *Révolutions de Portugal*, celles de Suede, & sur-tout ses Révolutions Romaines, font regretter qu'il n'ait pas écrit l'histoire de la Nation. Il était digne de cette glorieuse & difficile entreprise. Son style a la majesté, l'é-

légance, l'agrément & le feu néceſſaires à un excellent Hiſtorien. Le ſeul reproche qu'on ait à lui faire, c'eſt d'avoir embelli quelquefois ſes récits aux dépens de la vérité; mais il ne la défigure ni par le goût puéril des antitheſes, ni par une vaine oſtentation de maximes ſententieuſes & philoſophiques, ni enfin par cette maniere d'écrire tranchante, bruſque & hachée qui réunit l'obſcurité à la ſéchereſſe, & qui eſt auſſi fatiguante pour le Lecteur, que contraire à la dignité de l'Hiſtoire.

VOISENON (l'Abbé Claude-Henri de Fuſée de) de l'Académie Françaiſe, né au Château de Voiſenon, près Melun, en 1708, mort en 1775.

Son eſprit était plutôt celui que donne l'uſage du monde, que l'eſprit ſolide & cultivé d'un homme de Lettres. Des ſaillies, des gentilleſſes, des mignardiſes, un ton goguenard & quelquefois précieux, tel était dans la Société le mérite eſſentiel de M. l'Abbé de Voiſenon.

On a de lui des Romans, des Comédies, quelques Poéſies fugitives; mais ſa réputation littéraire n'était pas moins fluette que ſa complexion, & reſſemblait parfaitement à ſa petite ſanté.

On lui attribuait, pendant ſa vie, tout ce que M. Favart faiſait de meilleur, ce qui prouve combien, en matiere de ſtyle, le nombre des bons Juges eſt encore borné. Il ne faut que lire ſes Ouvrages avec quelque attention, pour voir que rien n'était plus oppoſé au caractere de ſon eſprit que les graces naïves, & qu'il ne les connut jamais. C'eſt pourtant ce genre de mérite qui diſtingue particuliérement les jolies pieces de M. Favart. Ce dernier peut tomber quelquefois dans le fade, mais non dans le précieux. M. l'Abbé de Voiſenon, au contraire, ne ſavait pas être naturel, & ne diſait rien ſans fineſſe : il eſt vrai qu'il ne diſait gueres que de petits mots & de petites choſes.

VOITURE (Vincent) de l'Académie Françaiſe, né à Amiens en 1598, mort à Paris en 1648. On recommande encore aux jeunes gens la lecture des Lettres de Voiture, ſans penſer qu'il n'eſt pas d'Ouvrage peut-être plus capable de leur gâter le goût. Elles étincellent à la vérité de traits d'eſprits; mais en général elles ſont défigurées par des pointes & des jeux de mots continuels. On devrait du moins en faire un choix, & en effet on pourrait en trouver une vingtaine qui feraient dignes de ſervir

de modele à l'enjoûment & à la familiarité épiſtolaires.

Boileau avait dit, étant jeune, qu'à *moins d'être au rang d'Horace ou de Voiture, on rampait dans la fange avec l'Abbé de Pure.* Mais dans un âge plus mûr, il caractériſa beaucoup mieux ce bel eſprit par ces vers adreſſés à l'Equivoque :

Le Lecteur ne ſaît plus admirer dans Voiture
De ton froid jeu de mots l'inſipide figure.
C'eſt à regret qu'on voit cet Auteur ſi charmant,
Et pour mille beaux traits vanté ſi juſtement,
Chez toi toujours cherchant quelque fineſſe aigue,
Préſenter au Lecteur ſa penſée ambigue.
Et ſouvent du faux ſens d'un proverbe affecté,
Faire de ſon Diſcours la piquante beauté.

On trouve dans Voiture quelques Poéſies de très-bon goût, entre autres, une Epître pleine de graces adreſſée au grand Condé. On y remarque ſur-tout avec plaiſir cette familiarité décente & noble qu'un Homme de Lettres qui a de l'uſage, peut prendre même avec un grand Prince. Depuis Voiture perſonne n'a mieux ſaiſi ces convenances délicates que Mr. de Voltaire.

La *Pompe funebre de Voiture*, Ouvrage de Sarraſin, mêlé de proſe & de vers, eſt digne encore d'être lue par les gens de goût. Sarraſin était en état d'apprécier tout le mérite de Voi-

ture, qui n'était pas précisément un homme de génie, mais un infiniment bel esprit.

VOLTAIRE (Marie-François AROUET de) de l'Académie Française, né à Paris le 20 Février 1694. Le plus beau génie qui existe actuellement en Europe. Cet illustre Ecrivain s'est plaint tant de fois de la hardiesse des faussaires qui ont osé lui attribuer des productions indignes de lui, que dans la crainte de mériter de sa part les mêmes reproches, nous commençons par déclarer que nous ne reconnaissons pour ses Ouvrages que ceux qui portent véritablement son nom, & qu'il a formellement avoués. C'en est bien assez pour sa gloire.

Les Nations voisines s'énorgueillissaient de leurs Poëmes Epiques, tandis que nous n'avions rien à leur opposer en ce genre. Mr. de Voltaire a vengé l'honneur de la France par son immortelle Henriade. Nous nous sommes élevés trop souvent contre la manie des paralleles, pour comparer ce Poëme, ni à ceux d'Homere & de Virgile, ni à ceux du Tasse & de Milton. Cette fureur de comparer ce qui n'est susceptible d'aucune comparaison, est un abus de l'esprit qui n'a gueres donné que des résultats ridicules.

Henri IV. n'a rien de commun ni avec

Achille, ni avec Enée. Le merveilleux que pouvait fournir la Mythologie antique, & dont on pouvait orner des ſujets fabuleux, n'eſt plus le même qui conviendrait aujourd'hui. Uſages, Mœurs, Coutumes, Religion, tout a changé. Il ſuffit, pour l'honneur de Mr. de Voltaire, qu'il ait traité ſon ſujet auſſi-bien qu'il pouvait le faire dans les circonſtances où il a écrit; & du moins avant de le juger, il faudrait peſer les difficultés qu'il avait à vaincre, ſoit dans le génie de la langue, ſoit dans le caractere de la Nation à qui il a voulu plaire, ſoit enfin dans le choix qu'il a fait d'un héros réel, & pour ainſi dire, contemporain de ſon Poëme. Alors peut-être on ſentirait que Mr. de Voltaire ayant lutté glorieuſement, avec des armes inégales, contre les plus grands maîtres de l'Epopée, on ne peut ſans injuſtice, le placer au-deſſous d'eux; & l'on n'aurait pas la faibleſſe de diſputer contre la gloire de la Patrie, en cherchant à lui dérober la ſienne. On ſait que cet illuſtre Poëte ne s'eſt pas acquis moins d'honneur dans la carriere de l'Arioſte que dans celle du Taſſe, & cette riche fécondité a peu d'exemples, même parmi les Anciens.

La perte des Corneille & des Racine ſemblait irréparable pour la ſcene françaiſe. Mr. de Voltaire fit à dix-neuf ans ſa Tragédie d'Œdipe,

& ces grands Hommes eurent un ſucceſſeur. Aucun début ne mérita plus d'attention. Il était réſervé à cet Ecrivain célebre de parvenir tout-à-coup à la maturité du génie. Quand après avoir lu une des plus belles Pieces de Racine, on paſſe ſans intervalle aux trois derniers actes de la Tragédie d'Œdipe, on croirait n'avoir pas changé d'Auteur. Nous ne pouvons donner à Mr. de Voltaire une plus grande louange, & il eſt le ſeul Poëte qui l'ait méritée.

Son Théâtre parait l'emporter par la variété, ſur tous ceux que nous connaiſſons. On trouve dans le ſtyle de *Brutus*, & de la *Mort de César*, la maniere de Corneille perfectionnée. Celle de Racine ne pouvait être qu'égalée. La Muſe Tragique n'inſpira rien à Crébillon de plus mâle & de plus terrible que le quatrieme acte de *Mahomet*. Semblable à cet ordre d'architecture qui emprunte les beautés de tous les autres, & qui eſt lui-même un ordre à part, M. de Voltaire s'eſt approprié les genres différens des Poëtes qui l'ont devancé ; mais il ne doit qu'à lui ſeul cette belle Tragédie de *Mahomet* dont nous parlions, & le chef d'œuvre d'*Alzire*.

Ce qui diſtingue le plus particuliérement encore les Ouvrages dramatiques de M. de Voltaire (& nous ne parlons ici que de l'élite de ſes Pieces) ce ſont les grandes vues morales, & les

ſentimens d'humanité dont ils ſont remplis. L'Auteur a ſenti que c'était donner au Théâtre un nouveau dégré d'importance & d'utilité; mais il a ſu preſque toujours s'arrêter où il le fallait, & il s'eſt bien gardé d'affaiblir par des tirades ambitieuſes, & par des déclamations d'une Philoſophie ſeche & aride, l'intérêt preſſant qui réſulte des ſituations vives où il place ſes perſonnages. Cette ſobriété, dictée par le goût, ſe manifeſte encore dans cet appareil de ſpectacle dont il a le premier orné la ſcene. Il a ſçu le ménager de maniere que cet appareil n'eſt qu'un acceſſoire à l'art, & que le tableau n'eſt jamais ſacrifié à la bordure. C'eſt en quoi ſes imitateurs ont bien prouvé qu'ils ne devinaient pas ſon génie. Ils ont fini par nous donner, au lieu de Tragédies, d'ennuyeux Sermons philoſophiques, & par nous faire voir au Théâtre, comme M. de Voltaire lui-même l'a dit très-plaiſamment, *la rareté*, *la curioſité.*

Qui croirait qu'ayant épuiſé tant de genres de gloire, le même homme dût s'attendre encore à de nouveaux lauriers dans la carriere de l'hiſtoire? Ce ſera ſans doute une circonſtance de la vie de M. de Voltaire, digne de l'attention de la poſtérité, qu'après avoir célébré Henri IV. en Poëte, il ait eu l'avantage d'être l'Hiſtorien de Louis XIV, celui de Char-

les XII, & de Pierre-le-Grand. On doit d'ailleurs à cet Auteur célebre de nouvelles vues ſur l'Hiſtoire qu'il a eu la ſatisfaction de voir adopter par les Ecrivains qui de nos jours ſe ſont le plus diſtingués en ce genre d'écrire. C'eſt moins l'Hiſtoire particuliere des Souverains que l'on nous donne aujourd'hui, que celle des Nations, de leur caractere, de leurs mœurs, de leurs uſages, & ſur-tout celle de l'eſprit humain. Ce ſont ces vues véritablement philoſophiques qui ont dirigé M. de Voltaire dans ſon *Eſſai ſur l'Hiſtoire générale*, Ouvrage qui n'eſt pas exempt de défauts ſans doute; mais très-digne de la grande réputation de ſon Auteur. N'oublions pas qu'aucun homme de Lettres n'a poſſédé comme lui le double talent d'écrire en proſe & en vers, avec une égale ſupériorité. Racine, celui de nos Poëtes dont la gloire ne vieillira jamais, eſt le ſeul peut-être qui eût partagé avec lui ce mérite, s'il nous eût laiſſé plus d'Ouvrages en proſe.

Perſonne n'a excellé, comme M. de Voltaire, dans l'art de cacher une philoſophie ſouvent profonde, ſous des fictions ingénieuſes & riantes, qui forment une claſſe particuliere de Romans, dont le modele n'exiſtait pas avant lui. Ses Mêlanges de Littérature joignent à une variété de connaiſſances qui étonne le mérite de

plaire, & font écrits avec cette clarté continue, ce coloris brillant, cette magie féduifante qui caractérife la plupart de fes Ouvrages, & qui nous a rendus avec raifon fi difficiles fur les productions des autres.

Toutes fes Pieces fugitives font charmantes, & d'une Poéfie très-fupérieure à celle des Chapelle & des Chaulieu, dont il femble que la réputation avait été un peu exagérée. Aucun Poëte n'a porté plus loin que M. de Voltaire la fineffe, la plaifanterie, & quelquefois la véhémence & l'âcreté de la fatyre, en affectant toujours, avec affez d'adreffe peut-être, de blâmer le genre fatyrique. Mais quoiqu'il en ait dit, on n'en regardera pas moins, comme un des traits dominans de fon caractere, le penchant à la fatyre, annoncé par fa phyfionomie, & confirmé d'ailleurs par une grande partie de fes Ouvrages. Enfin, ce génie fingulier réunit, à lui feul, ce qui fuffirait pour affurer à beaucoup d'Ecrivains une célébrité durable; & peut-être dans un avenir éloigné, croira-t-on qu'il y a eu plufieurs Voltaires, comme on a cru, dans les tems poftérieurs à l'antiquité, qu'il y avait eu plufieurs Hercules. Il n'y a pas jufqu'aux Lettres familieres de ce grand Poëte, quoiqu'il en ait écrit une prodigieufe quantité, qui ne méritent d'être recueillies, & il n'eft point d'Au-

teur qui ne ſe fût acquis par elles ſeules, une réputation diſtinguée.

Les Philoſophes de nos jours n'ont pas manqué de vouloir attirer à leur parti un homme d'un mérite ſi ſupérieur. Ce ſont des Corſaires, comme nous l'avons dit à M. de Voltaire lui-même, qui ont cru ſe rendre impoſans en arborant un pavillon reſpectable. Tous ont affecté de parler après lui de tolérance & d'humanité; mais les convulſions de leur ſtyle décelent la fauſſeté de leur enthouſiaſme, au lieu que celui de M. de Voltaire paraît être dans ſon cœur. Il fait aimer ſes vertus : il fait mieux, il en a montré l'exemple. Les ſecours généreux qu'il a donnés à la famille de Calas & à celle de Sirven, ſont un monument de gloire qu'il s'eſt érigé dans toute l'Europe, & qui peut-être ne l'honore pas moins que ſes immortels Ouvrages.

Quels que ſoient d'ailleurs les ſentimens philoſophiques de cet Ecrivain fameux, ſon reſpect pour le dogme d'un Dieu rémunerateur & vengeur, ſon attachement à la Religion naturelle ſe manifeſtent par-tout. Il a fait même dans ſa Henriade, dans *Zaïre*, & ſur-tout dans *Alzire*, les éloges les moins ſuſpects du Chriſtianiſme. Toutes les vertus morales de *Zamore* ne ſont-elles pas en un inſtant éclypſées par la mort chrétienne de *Guſman*? Le mê-

me *Zamore* a-t-il donc un caractere auſſi ſublime que celui d'*Alvarès ?* Si Mr. de Voltaire avait le malheur de douter d'une Religion, dont lui-même a ſi parfaitement connu l'eſprit, il ne faudrait le combattre qu'avec ſes propres armes, & que lui répéter ces beaux vers :

Des Dieux que nous ſervons connais la différence:
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'aſſaſſiner,
M'ordonne de te plaindre, & de te pardonner.

Que ces nouveaux Philoſophes qui ont ſappé les fondemens de cette divine morale, ceſſent donc de regarder Mr. de Voltaire comme leur chef, & que ce grand homme n'ait pas la faibleſſe de ſe croire intéreſſé à prendre leur querelle. Nous le lui avons dit, il doit reſſembler au Jupiter d'Homere, & n'épouſer dans la Littérature aucune faction. Il doit ſonger ſur-tout que ſa réputation eſt très-indépendante des ſuffrages de ces Philoſophes; que loin d'en augmenter, elle pourrait même en être affaiblie, & qu'enfin il jouiſſait déjà d'une gloire coloſſale, tandis que la plupart de ces Pygmées philoſophiques, indignes de ſervir de piédeſtal à ſa ſtatue, étaient abſolument ignorés.

Si l'on voulait apprécier Mr. de Voltaire

avec une entiere exactitude, il faudrait l'analyser successivement dans les différens genres qu'il a traités, étudier l'homme & l'Auteur, découvrir en lui le principe de cette émulation infatigable, la source de sa vaste renommée ; peser les avantages & les inconvéniens qui ont pû résulter de ce même principe, & de l'inconcevable facilité de son génie ; observer les contrastes de son caractere & de son esprit, le suivre enfin dans tous ses progrès, & déterminer ses limites. Il faudrait se défendre également de l'enthousiasme & de la jalousie, distinguer les richesses qui ne sont qu'à lui, de celles qu'il a naturalisées, pour ainsi dire, avec son propre fonds ; décomposer ses meilleures Pieces de Théâtre, & comparer les moyens dramatiques dont il s'est servi, soit pour établir ses plans, soit pour amener ses situations, aux moyens que Corneille & Racine avaient employés avant lui ; examiner si c'est au génie de l'invention, autant qu'à la richesse de son coloris, qu'on doit attribuer l'effet principal de ses Tragédies, & quelles sont les parties de son art où l'on peut le regarder comme modele. Il ne serait pas moins important de calculer avec précision le dégré d'influence qu'il s'est acquis, par sa longue carriere, sur l'esprit

de ſon ſiecle ; & ce ne ſerait que par le réſultat de ces différentes diſcuſſions, qu'on pourrait parvenir à bien connaître juſqu'à quel point il a véritablement contribué à la gloire des Lettres, aux progrès du Goût, & à ceux de la raiſon. Mr. de Voltaire eſt très-digne de cet examen ſérieux & approfondi, comme un des hommes les plus rares qui aient exiſté. Nous ſentons combien il ſerait honorable de réſoudre tous ces grands problêmes. C'eſt une entrepriſe que nous pourrons tenter un jour, & pour laquelle nous avons déjà raſſemblé les matériaux les plus eſſentiels; mais ce travail demanderait beaucoup plus d'étendue que n'en permettent les bornes de ces Mémoires.

Puiſſe cet Ecrivain célebre jouir encore longtems de toute ſa renommée! On ne ſaurait penſer qu'avec douleur au vuide immenſe que laiſſerait ſa perte dans l'empire des Arts, & l'on eſt indigné d'avance de l'orgueilleux acharnement avec lequel de petits Deſpotes littéraires oſeraient ſe diſputer les débris de ſa Monarchie:

Soldats ſous Alexandre, & rois après ſa mort.
Voltaire. *Artémire.*

Fin des Mémoires.

LISTE

De tous les Ecrivains dont on a parlé dans ce Volume. *)

A.

B.

* Les caractères italiques indiquent les Auteurs vivans. Ceux qui sont précédés d'une étoile, désignent les articles ajoutés depuis la premiere Edition. Il y en a eu plusieurs de supprimés comme trop-peu importans, & un grand nombre d'autres qui ont été corrigés avec le plus grand soin.

Bayle.

D.

E.

F.

G.

H.

J.

L.

M.

T.

U.

V.

FAUTE A CORRIGER.

Page 88, ligne 6. Nous nous ſommes toujours fait un devoir, *liſez*, nous nous ſommes fait, dans tous les tems, un devoir.



